NOSOLOGIE
MÉTHODIQUE,

OU

DISTRIBUTION DES MALADIES

EN CLASSES, EN GENRES ET EN ESPECES,

Suivant l'Eſprit de SYDENHAM, *& la Méthode des* BOTANISTES.

PAR FRANÇOIS BOISSIER DE SAUVAGES, Conſeiller & Médecin du Roi, & ancien Profeſſeur de Botanique dans l'Univerſité de Montpellier, des Académies de Montpellier, de Londres, d'Upſal, de Berlin, de Florence, &c.

TRADUITE ſur la derniere édition latine, par M. GOUVION, Docteur en Médecine.

ON a joint à cet Ouvrage celui du Chev. VON LINNÉ, intitulé *Genera Morborum*, avec la Traduction françoiſe à côté.

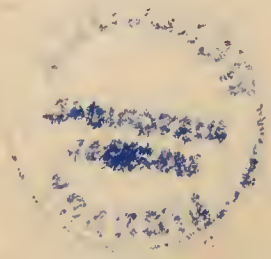
TOME SECOND.

A LYON,

Chez JEAN-MARIE BRUYSET, Imprimeur-Libraire.

M. DCC. LXXII.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROI.



WELLCOME
HISTORICAL
MEDICAL
LIBRARY

SUITE
DU
SOMMAIRE
DE LA PREMIERE CLASSE.

VICES.

CARACTERE. Concours de divers ſymptomes cutanés & légers.

ORDRE V. KISTES, *Tumeurs formées par un ſac rempli de quelque fluide.*

XXXII. ANévriſme, *anevriſma*, kiſte artériel.

XXXIII. Varice, *Varix*, kiſte veineux.

XXXIV. Hémorrhoïde, *mariſca*, tumeur opiniâtre & pleine de ſang, qui vient au fondement.

XXXV. Hydatide, *hydatis*, kiſte des conduits lymphatiques.

XXXVI. Staphylome, *ſtaphyloma*, kiſte de la cornée, ou qui la perce.

XXXVII. Loupe, *lupia*, kiſte dans les articles remplis d'un fluide épais.

XXXVIII. Tumeur blanche, *hydarthrus*, kiſte aqueux des articles.

XXXIX. Apoſteme, abcès, dépôt, *apoſtema*, kiſte rempli de pus.

XL. Exomphale, *Exomphalus*, kiſte umbilical, ſouvent aqueux.

XLI. Hernie fauſſe, *oſcheocele*, tumeur enkiſtée du ſcrotum.

ORDRE VI. ECTOPIES, *déplacemens ſenſibles des parties ſolides.*

XLII. Chute de l'œil, *exophthalmia*, ectopie de l'œil.

XLIII. Eraillement, *blepharoptoſis*, ectopie des paupieres.

XLIV. Chute de la luette, *hypoſtaphile*, ectopie de la luette.

XLV. Chute de la langue, *paragloſſe*, ectopie de la langue.

XLVI. *Proptoma*, (*id.*) chute de toute appendice externe, comme de la levre, du scrotum, de l'oreille.

XLVII. Chute de l'anus, *exania.*

XLVIII. Chute de la vessie urinaire, *exocystes.*

XLIX. Chute de matrice, *hysteroptosis.*

L. Entérocele, *enterocele*, hernie intestinale.

LI. Epiplocele, *epiplocele*, hernie de l'épiploon.

LII. Gastrocele, *gastrocele*, hernie de l'estomac.

LIII. Hépatocele, *hepatocele*, hernie du foie.

LIV. Splénocele, *splenocele*, hernie de la rate.

LV. Hystérocele, *hysterocele*, hernie de la matrice.

LVI. Cystocele, *cystocele*, hernie de la vessie.

LVII. Encéphalocele, *encephalocele*, hernie du cerveau.

LVIII. Obliquité de la matrice, *hysteroloxia.*

LIX. *Parorchidum*, (*id.*) ectopie du testicule.

LX. Luxation, *exarthrema*, déplacement des os.

LXI. Diaſtaſe, *diaſtaſis*, écartement des ſutures.

LXII. *Loxarthrus*, (*id.*) obliquité reſpective des os mobiles ſans ſpaſme ni luxation.

ORDRE VII. Plaies, plagæ, *ſolutions de continuité*, Vitia dialytica illuſt. *Linnæi.*

LXIII. Bleſſure, *vulnus*, ſolution de continuité, béante, ſanglante.

LXIV. Piqûre, *punctura*, ſolution de continuité, qui ne s'étend qu'en profondeur.

LXV. Ecorchure, *excoriatio*, ſéparation de l'épiderme ou de la peau, d'avec les chairs qu'elle couvre.

LXVI. Meurtriſſure, *contuſio*, briſement d'une partie charnue, dans ſes plus petites fibrilles.

LXVII. Fracture, *fractura*, diviſion des os en fragmens ſéparables.

LXVIII. Fêlure, *fiſſura*, diviſion des os en forme de fente.

LXIX. Rupture, *ruptura*, ſéparation des ligamens, ou des tendons d'avec les os.

LXX. Coupure, *amputatura*, séparation totale d'une partie ou d'une articulation, d'avec le reste du corps.

LXXI. Ulcere, *ulcus*, érosion purulente des parties molles, plus enfoncée que la peau, avec un fond ouvert, & un pus de mauvaise qualité.

LXXII. Exulcération, *exulceratio*; elle differe de l'ulcere comme l'écorchure de la blessure.

LXXIII. Sinus, *sinus*, le conduit d'un abcès, ou l'orifice d'un apostême.

LXXIV. Fistule, *fistula*, ulcere sinueux, calleux intérieurement, & dont le fond est souvent carié.

LXXV. Gerçure, *rhagas*, solution de continuité, seche sur les bords des parties.

LXXVI. Escarre, *eschara*, croûte morte, formée le plus souvent par l'action des caustiques.

LXXVII. Caries, *caries*, érosion de l'os avec cavité, ou du moins avec inégalité, & qui est à découvert par l'exfoliation du périoste.

LXXVIII. *Arthrocace Linnæi*, Ulcere de la moelle avec carie de l'os.

Nous n'entendons par tous ces noms, que les vices qui se manifestent au dehors; car s'ils sont internes, comme l'ulcere du poumon, du cerveau, du foie, la carie des côtes, l'exulcération des intestins, &c. ils appartiennent aux maladies dont il faut chercher les principes. Ainsi l'ulcere du poumon appartient à la phthisie, sa blessure cachée à l'hémoptysie, la carie sourde de la poitrine à l'ostéocope, &c. Les Médecins, dans le diagnostic des maladies, ne sont d'abord que des artisans qui pour tout instrument sont pourvus de leurs sens; ils ne se laissent conduire d'abord que par les phénomenes apparens, quoiqu'ils doivent ensuite, par la force de l'entendement, tâcher d'en découvrir les causes cachées. Ceux qui renversent cet ordre, se confondent vilement avec les Empyriques.

NOSOLOGIE MÉTHODIQUE.

VICES, OU *MALADIES SUPERFICIELLES.*

ORDRE CINQUIEME.

KISTES, *CYSTIDES*, *aut Tumores capſulati*; de *Cyſtis*, veſſie, ou *ciſte*, capſule.

CE ſont des protubérances formées par des fluides amaſſés dans des membranes propres ou étrangeres, extrêmement dilatées, ou par la diſtenſion des vaiſſeaux qui les renferment.

XXXII. *ANÉVRISME ; anevriſma, abſceſſus ſpirituoſus* Amati Luſitani.

L'anévriſme eſt un kiſte rempli de ſang, occaſionné par la dilatation de l'une des tuniques de l'artere.

1. Anévriſme faux, *Anevriſma ſpurium* Heiſter. *Chirurg. pag. 391. cap. 13. part. 2. ſect. 1.* C'eſt une tumeur formée par la rupture de la tunique fibreuſe de l'artere qui fait que le ſang s'épanche & s'amaſſe dans le tiſſu cellulaire. Elle n'a preſque aucune pulſation, à moins qu'elle ne ſoit très-petite, & que la bleſſure interne ne ſoit conſidérable eu égard à la tumeur. Car lorſque l'ouverture de l'artere eſt petite, & l'anévriſme conſidérable, le ſang y afflue en petite quantité, & l'on s'apperçoit à peine de la force qui a été communiquée au reſte de ſa maſſe.

Cet anévriſme eſt de deux eſpeces; l'un *ſimple*, qui ſubſiſte pluſieurs années, l'autre *compliqué*, lequel eſt ſuivi de l'immobilité, de la douleur, de la corruption & du phacele de la partie. J'ai trouvé dans un pareil anévriſ-

me du bras un caillot de ſang de la groſſeur du poing, noir & dur qui s'étoit conſervé pendant pluſieurs années.

L'anévriſme faux eſt plus dangereux que le vrai, parce que l'épanchement du ſang dans le tiſſu cellulaire, eſt ſuivi de douleurs, de la noirceur & du ſphacele. Cet anévriſme eſt cauſé par la piqûre de l'artere, accident qui arrive quelquefois dans la ſaignée du bras.

2. Anévriſme vrai, *Anevriſma verum.* D. C'eſt une tumeur ſphérique de même couleur que la peau, qui augmente par degrés, qui jouit du mouvement de diaſtole & de ſyſtole, qui cede à la compreſſion des doigts, & revient auſſitôt dès qu'on ceſſe de la comprimer. Il eſt formé par l'action du ſang ſur les parois de l'artere, qui ſurmonte leur réſiſtance, ſans aucune bleſſure à ſa tunique fibreuſe, du moins ſans qu'elle pénetre dans ſa cavité. Il a deux principes, ſavoir, l'action trop forte du ſang ſur les parois de l'artere, ce qui a lieu dans la courbure de l'aorte, auprès du cœur, parce que le ſang agit avec plus de force ſur les ſurfaces directement oppoſées à l'axe de l'artere, que ſur celles qui lui ſont paralleles, & c'eſt

ce qui fait que ces ſortes d'anévriſmes ne ſe forment que dans le voiſinage du cœur. Mais dans le cas où un grumeau ou une concrétion polypeuſe formée dans l'artere s'oppoſe au cours du ſang, pour lors ſon action ſur les parois du vaiſſeau eſt d'autant plus grande, que le cœur lui communique plus de force, que le vaiſſeau eſt plus étroit, & l'obſtacle plus conſidérable, ainſi que M. *Bernoulli* le démontre dans ſon *Hydrodynamique*, *ſect. 12. paragr. 5. fig. 72*; & ces ſortes d'anévriſmes, que l'on peut appeller *actifs*, ſont la plûpart internes. *Voyez* Palpitation, Aſthme, Douleur de poitrine, &c.

Les anévriſmes externes ſont preſque tous *paſſifs*; ils ne dépendent ni de la force, ni de l'action du ſang, mais du peu de réſiſtance qu'oppoſent les parois des vaiſſeaux à l'occaſion du relâchement, d'une plaie, d'une éroſion que les tuniques de l'artere ont ſoufferte, ainſi qu'il arrive dans la ſaignée, lorſqu'on les effleure avec la lancette ſans les percer entiérement, l'artere s'affaiſe, ſe dilate quelquefois, s'affoiblit & s'enfle à l'occaſion d'un coup, d'un effort violent &c.

La pulſation de l'anévriſme eſt d'autant plus forte, 1°. que celle de l'artere eſt plus conſidérable, qu'elle eſt plus groſſe & plus près du cœur; 2°. que l'anévriſme eſt plus petit & plus flexible; car à meſure qu'il vieillit, ſes tuniques & ſes lames deviennent ſouvent oſſeuſes, & alors ſon volume devenant plus grand, & l'incruſtation étant dure, le battement eſt moins ſenſible, lors ſurtout que ſa cavité eſt engorgée par un grumeau de ſang, ou par une concrétion polypeuſe.

Lorſque l'anévriſme eſt récent, on le guérit à l'aide d'une preſſion aſſidue & modérée; mais lorſqu'il eſt vieux, il faut avoir recours à une opération de Chirurgie, que l'on peut avoir dans *Heiſter.*

3. *Anevriſma cylindroïdes.* D. Cet anévriſme ſe manifeſte rarement au dehors, mais il n'eſt pas rare dans l'aorte & les carotides

XXXIII *VARICE ; Varix*, appellée par les Médecins Grecs *Kirsos*, & par Ariſtote *Ixias*.

La varice eſt une dilatation de quelque veine occaſionnée par le ſang, & on la connoît à ce qu'elle croît par degrés, qu'elle cede à l'impreſſion du doigt, & ſe releve auſſi-tôt qu'on ceſſe de la comprimer ; d'ailleurs ſa couleur eſt livide, de même que celle des veines cutanées lorſqu'elles ſont gonflées.

Il y a deux eſpeces de varices, l'une *ſolitaire*, laquelle eſt ronde, de la groſſeur d'une noix, & même plus, & ſouvent douloureuſe ; l'autre *noueuſe*, & elle vient aux jambes des porte-faix & des femmes enceintes.

Les varices ſont quelquefois ſalutaires, ſur-tout aux hypocondriaques, aux mélancoliques, & aux ſpléniques, & l'on ne doit point en entreprendre la cure qu'on n'emploie les remedes généraux. Celle qui vient ſeule, laiſſe ſouvent après elle des ulceres dangereux. La varice noueuſe, ſuivant M. *Petit*, ſe forme dans les groſſes veines, auſſi bien que dans leurs rami-

fications, & elle eſt preſque toujours accompagnée de l'œdeme, ou de l'engorgement des vaiſſeaux lymphatiques voiſins, ce qui fait qu'elles bleſſent aiſément les os qui ſont deſſous. Comme les veines de même diametre que les arteres, répandent dix fois moins de ſang que les arteres, lorſqu'elles ſont ouvertes, il s'enſuit que leur hémorragie eſt dix fois moins dangereuſe, lorſqu'on l'arrête à temps. On donne le nom de *cirſocele* aux varices du ſcrotum & du cordon ſpermatique; on appelle en terme barbare, *varicomphale*, la varice qui paroît à l'umbilic; & l'on regarde vulgairement comme varices les tumeurs hémorroïdales dont je vais parler.

XXXIV. *HÉMORRHOIDES, Mariſca, tumores hæmorrhoidales*, tumeurs hémorroïdales, appellées improprement *hémorroïdes*.

Les mariſca ſont des tumeurs qui viennent au fondement; elles ſont rouges, ſouvent douloureuſes, elles répandent ſouvent du ſang, & elles diſparoiſſent d'elles-mêmes.

De ce qu'elles ſont rouges & qu'elles répandent ordinairement du ſang, pluſieurs perſonnes les mettent au rang des varices & des anévriſmes des vaiſſeaux de cette partie ; mais lorſqu'on les coupe, on n'y remarque aucune cavité ſenſible, & lorſqu'on les preſſe, elles ne cedent pas plus que le phlegmon, lorſqu'elles ſont engorgées, de de ſorte que je ne ſaurois adopter leur opinion.

L'hémorroïde, en Grec *Hæmorrhois*, d'*aima*, ſang, & *rheo*, je flue, je coule, eſt un flux de ſang hémorroïdal, d'où vient que la femme de l'Evangile, qui avoit un pareil flux de ſang, eſt appellée *hæmorrhoiſſa*. Comme donc le flux de ſang differe de la tumeur, il s'enſuit qu'on doit l'appeller d'un autre nom que de celui de mariſca. Il paroît que *Martial* a entendu ſous le nom de mariſca les tumeurs hémorroïdales, lorſqu'il dit

Tunduntur tumidæ Medico ridente mariſcæ.

Je croirois volontiers que les mariſca ſont cauſées par un ſang qui s'amaſſe dans le tiſſu cellulaire & qui le diſtend; & la raiſon pour laquelle le ſang des petites artérioles afflue en plus grande

abondance dans le tiſſu cellulaire dans cet endroit là qu'ailleurs, eſt que le ſang y ſouffre une plus grande preſſion, & que la peau de l'extrémité du rectum étant extrêmement tendre, n'oppoſe qu'une médiocre réſiſtance. La preſſion que le ſang ſouffre dans cet endroit, vient de la réſiſtance de la colonne veineuſe, qui ſe partage en deux rameaux en traverſant le labyrinthe du foie, & de ce que le ſang a peine à y circuler, tant parce que l'on eſt aſſis, qu'à cauſe de la dureté des excrémens; & que lorſqu'on eſt debout, ce fluide peſe verticalement ſur celui qui précede; or, plus la preſſion de la colonne artérieuſe, & la réſiſtance de la veineuſe eſt conſidérable, plus leur preſſion ſur les parois des vaiſſeaux augmente, d'où vient qu'il ſe jette dans les vaiſſeaux lymphatiques & dans le tiſſu cellulaire.

On diviſe les hémorroïdes en *internes* & en *externes*, & celles-ci en aveugles & en ouvertes. *Voyez* Douleur du fondement cauſée par les hémorroïdes, de même que les mots teneſme, dyſurie & hémorroïde, dont les mariſca ouvertes ſont le principe, de même que

les marisca aveugles enflammées causent la douleur du fondement.

XXXV. *HYDATIDE, Hydatis.*

On a vu ci-dessus qu'il y avoit deux especes de varices, l'une solitaire & sphéroïque, l'autre noueuse & rameuse, de même il y a une espece d'hydatide composée de nœuds ou de globules lymphatiques semblables à des perles & disposées les unes à la suite des autres comme les grains d'un chapelet; mais cette espece ne paroît point à travers de la peau, & n'a lieu que dans les plaies. *Voyez* la Physiologie & les Consultations de M. *Deidier* Professeur dans l'Université de Montpellier.

La seconde espece d'hydatide consiste dans une tumeur enkistée solitaire & presque ronde, de la grosseur d'un œuf, laquelle est formée par un amas de lymphe; *Boerhaave* l'appelle *hygroma*, comme qui diroit kiste aqueux.

Il y a la même différence entre l'hygroma & l'œdeme, qu'entre l'anévrisme & l'échymose. Par exemple, l'*exophthalmie* causée par l'augmentation de l'humeur aqueuse, est un kiste

aqueux ; l'*hydrocele*, un kiſte aqueux du ſcrotum ; la *criſtalline*, un kiſte aqueux du prépuce ; l'*hydarthrus* un kiſte aqueux des articles. J'ai vu un hygroma des paupieres &c. la *phlyctene* eſt un petit kiſte aqueux de l'épiderme.

Les hydatides ſont les principes de pluſieurs maladies internes, mais on ignore les ſignes auxquels on peut les connoître. Peut-on déſigner l'hydatide par le nom d'*hygroma*?

1. *Hydatis hygroma* ; L. C'eſt un petit ſac rempli de lymphe.

2. *Hydatis corollata* ; Hydatide en chapelet. L. C'eſt un aſſemblage d'hydatides formées par un vaiſſeau lymphatique gonflé.

3. *Hydatis celluloſa* ; Hydatide cellulaire. L.

C'eſt un amas de petites veſſies tranſparentes, produites par la lymphe accumulée dans le tiſſu cellulaire.

XXXVI. *STAPHYLOME*, *Staphyloma*, Clou.

Le ſtaphylome eſt une tumeur aqueuſe enkiſtée, formée par le gonflement ou la dilatation de la cornée ; ou par

une hernie de l'uvée, laquelle paſſe au travers de la cornée.

Il y a un autre ſtaphylome de Gunzius, auquel on peut appliquer la premiere définition, & un autre des Anciens, que cet Auteur regarde comme impoſſible & imaginaire pour pluſieurs bonnes raiſons. Voyez *Diſputationes Chirurgicas* de M. Haller, & les différentes eſpeces d'obſcurciſſement de vue.

XXXVII. *LOUPE, Lupia.*

La loupe eſt un kiſte ou un follicule rempli d'une matiere pultacée non purulente, en quoi elle differe de l'hydatide qui eſt pleine d'eau, & de l'apoſteme qui contient un fluide purulent.

1. *Lupia meliceris*, appellée par d'autres *melliſavium*. L. C'eſt un follicule rempli d'une humeur jaunâtre, épaiſſe & ſemblable à du miel; on l'appelle *athérome*, lorſque la matiere reſſemble à de la bouillie, mais ce n'eſt proprement qu'une variété.

2. *Lupia ſteatoma*, appellée par d'autres *lipoma*, & en François *loupe graiſſeuſe*. C'eſt une tumeur enfermée dans

une membrane, qui contient une matiere ſemblable à de la graiſſe ou du ſuif.

3. *Lupia ſpina-biſida.* C'eſt une tumeur qui vient aux vertebres des lombes, de la figure, de la couleur & de la groſſeur à peu près d'une châtaigne, que les enfans apportent avec eux en naiſſant. Elle contient un fluide aqueux, elle eſt molle, noirâtre, & lorſqu'on l'ouvre, les enfans meurent pour l'ordinaire en peu de temps.

J'ai vu cinq à ſix de ces loupes dans la ville où j'habite, & elles m'ont paru tout autant d'hernies de l'enveloppe de la moelle épineuſe, qui ſe dilate dans cet endroit, de maniere que la moelle prend la figure d'une queue de cheval. On voit le long de la moelle un vuide qui conduit au quatrieme ventricule du cerveau, que l'on trouve plein d'eau; & comme dans cette maladie la loupe eſt comprimée par une colonne d'eau qui s'étend depuis le cerveau juſqu'aux lombes, il n'eſt pas étonnant que les enfans affectés d'une pareille hydrocéphale, ayent une aneſthéſie.

XXXVIII. *TUMEUR BLANCHE, Hydarthrus.*

L'hydropiſe des articles eſt vulgairement appellée par les Anglois, *tumeur blanche, dans les Mémoires d'Edimbourg, tom. 2. p. 46.* Caſtelli la regarde comme une eſpece de méliceris. Elle differe de l'hygroma, en ce que la ſynovie dans la tumeur blanche n'eſt point enfermée dans ſa membrane propre, mais dans la capſule des articles, ou dans les cellules voiſines.

Il eſt parlé fort au long de la tumeur blanche dans les *Eſſais d'Edimbourg, tom. 4. art. 19 & 20.*

Rien n'eſt plus utile que d'ouvrir un cautere derriere la tumeur, pour procurer l'écoulement de la ſéroſité ſuperflue.

1. *Hydarthrus ſynovialis;* Tumeur blanche, Th. Simſon, *Eſſais d'Edimbourg, art. 18 & 20. tom. 4.* C'eſt une enflure qui vient principalement aux genoux, & qui eſt accompagnée de douleur, & d'un ſentiment de fluctuation, ſans aucun changement de couleur.

Elle eſt ſouvent cauſée par une contuſion, une éphémere de lait; les muſcles fléchiſſeurs ſe roidiſſent, la partie ſe roidit auſſi, & n'a preſque point de mouvement.

On la guérit par l'uſage réitéré des cathartiques, en arroſant la partie avec de l'eau froide, ſuivant la méthode de *Cheyne*, ou de l'eau chaude, ſuivant celle de *Ledran*, & en ouvrant un cautere dans la partie oppoſée, pour faire écouler la ſynovie âcre qui s'eſt amaſſée dans cet endroit.

2. *Hydarthrus flatulentus;* Gonagra de *Zacutus Luſitanus.* Tumeur au genou, qui rend du vent au lieu de pus, Riviere, *cent. 3. obſ. 13.* & Zacutus Luſitanus, *lib. 2. prax. adm. obſ. 163.* L.

Une femme de trente ans avoit depuis huit mois une tumeur à l'extrémité du fémur, qui s'étendoit juſques ſur le genou. Elle n'avoit aucune rougeur, mais elle lui cauſoit des douleurs ſi fortes, qu'elle ne pouvoit marcher ſans boiter. La tumeur ſe manifeſta en deux endroits, ſavoir en dedans & en dehors, elle étoit molle, & l'on y ſentoit une fluctuation. Tout le monde croyoit qu'elle contenoit du pus; on

appliqua le cautere potentiel ſur la ſurface externe de la cuiſſe, on inciſa l'eſcarre avec un ſcalpel, & lorſque la tumeur fut ouverte, il en ſortit du vent, & rien de plus.

On s'imagine que les apoſtemes qui viennent ſur quelques parties du corps, au genou, par exemple, veulent être percés; on les perce ſoi-même, & il n'en ſort que du vent. Avicenne, *tom. 2. cap. 19.* Dans le cas rapporté par *Zacutus*, la tumeur étoit accompagnée de pulſation, & cependant il n'en ſortit que du vent.

XXXIX. *APOSTEME, ABCÈS, DÉPOT, Apoſtema.*

L'apoſteme eſt un amas de matiere purulente ou ichoreuſe, enfermée de toutes parts.

Il eſt cauſé par la converſion de la ſubſtance des parties en un pus de bonne ou de mauvaiſe qualité.

Cette converſion ſe fait par un mouvement inteſtin, qui ne nous eſt pas plus connu que la converſion des alimens en chyle, en ſang, en pus, ou que la digeſtion, l'hématoſe, la putréfaction,

&c. Nous ſavons que ce mouvement vient de l'adhéſion mutuelle des parties diſperſées dans un mixte hétérogene, mais nous ignorons les différences ſpécifiques de leurs opérations. Il eſt vrai que la pulſation des arteres contribue à la ſuppuration du phlegmon; mais le ſang ne contribue en rien à la ſuppuration des parties internes des os du tarſe, du criſtallin, ni l'inflammation à la ſuppuration des vomiques; & il nous reſte à ſavoir en quoi le pus, proprement dit, differe de la ſubſtance des méliceris. Il paroît qu'un certain degré de putréfaction eſt néceſſaire pour la digeſtion & la ſuppuration des chairs, mais il ne faut pas qu'elle ſoit abſolue; car celle-ci rend les chairs plus légeres que l'eau, au lieu que le pus eſt plus peſant.

1. Abcès, apoſteme; *Apoſtema*, *abſceſſus*. D. C'eſt celui qui, enſuite d'une inflammation phlegmoneuſe, convertit en pus la partie dans laquelle il établit ſon ſiege. Il n'eſt point enfermé dans une capſule propre, mais pour l'ordinaire dans les interſtices des muſcles, en quoi il differe de la vomique & du dépôt.

Il eſt précédé de l'enflure, de la rougeur, de la tenſion & de la pulſation de la partie. Il devient enſuite blanc, mol, & l'on ſent une fluctuation dans le ſommet de la tumeur, la douleur ſe calme, la molleſſe & la blancheur augmentent. Enfin la peau perce à la pointe qui a été atténuée, & le pus ſort.

Lorſque la plaie eſt dans cet état, & que le pus eſt louable, on dit qu'elle *ſuppure;* mais on lui donne le nom d'*ulcere*, lorſque le pus eſt de mauvaiſe qualité, & qu'elle a peine à guérir. Lorſque le pus ſéjourne long-temps dans l'abcès, & que l'air l'affecte, il devient âcre, fétide, corroſif, & c'eſt pourquoi il faut en garantir l'ulcere, le mondifier & le déterger avec précaution, employer les balſamiques pour le préſerver de la corruption, empêcher qu'il ne devienne trop ſec, pour que les petits vaiſſeaux, qui ſont enveloppés d'un pus doux & pur puiſſent végéter, juſqu'à ce que les chairs ayent repris leur niveau & leur fermeté, & ſe ſoient *cicatriſées.*

Conſultez ſur le traitement des apoſtemes, des ulceres & des cicatrices, les Maîtres en Chirurgie qui ont écrit là-deſſus.

2. Dépôt ; *Apoſtema apoſtaſis.* C'eſt un amas de pus qui ſe forme dans une partie ſans aucune inflammation antérieure, & ſans dépériſſement de la partie ; mais par métaſtaſe, ou comme s'il s'y étoit amaſſé par ſécrétion.

L'obſervation nous prouve qu'il ſe forme de pareils dépôts, quoique les modernes prétendent le contraire. Je me ſouviens d'avoir vu pendant pluſieurs jours dans la femme d'un Conſeiller qui étoit attaquée d'un ſyphus, pluſieurs dépôts ſemblables qui ſe formoient tous les matins dans ſes doigts, ſes mains, ſes bras, ſans avoir été précédés de tumeur, de douleur, de rougeur, de chaleur ; lorſqu'on les perçoit, ils rendoient un pus blanc & louable, après quoi la plaie ſe cicatriſoit.

3. Œil fondu ; *Apoſtema ſynchyſis, diſſolutio vitrei.* C'eſt un changement de l'humeur vitrée & de toutes les humeurs contenues dans le globe de l'œil en un pus viſqueux, bien digéré, lequel ſe convertit dans la ſuite en partie en une ſéroſité jaunâtre, tandis que le reſte s'épaiſſit. *Voyez* Saint Yves, *pag. 221.* Maîtrejean, *de Synchyſi, part. 2. chap. 8.*

4. *Apoſtema hypopyum. Voyez* Obſcurciſſement de la vue cauſée par l'hypopyon.

5. *Apoſtema diapyeſis. Voyez* Obſcurciſſement de la vue par le diapyeſis. C.

6. *Apoſtema onyx. Voyez* Obſcurciſſement de la vue cauſée par l'onglet.

7. *Apoſtema paroulis*, *parulis*, Sennert; c'eſt un apoſteme de gencives.

8. *Apoſtema empyocele.* D. C'eſt un apoſteme des teſticules ou du ſcrotum.

9. *Apoſtema ſpina ventoſa.* C. C'eſt un apoſteme des os.

10. *Apoſtema vomica*, en François *vomique.* C'eſt un amas de pus enveloppé dans une membrane dans la ſubſtance du foie, du poumon ou de tel autre viſcere; mais on doit plutôt le mettre au nombre des principes des maladies, qu'au rang des affections externes.

11. *Apoſtema phalangum.* Fourches, *Dictionnaire de ſanté.* C'eſt un abcès qui ſurvient aux doigts des Ouvriers.

XL. *EXOMPHALE*, *Exomphalus.*

L'exomphale eſt une tumeur qui vient au nombril, formée par un fluide

enfermé dans une membrane, ou une tumeur enkiſtée umbilicale, en quoi elle differe de l'omphalocele.

1. *Exomphalus flatulentus*, Heiſter, *Inſtit. Chirurg. tom. 2. ſect. 5. cap. 114.* §. 2. *Pneumatonphalus*, Pauli Æginetæ; en François *Pneumatonphale*, Dionis, *Opér. de Chirurg. Demonſtr. 2.* L.

Cette eſpece eſt douteuſe, & Platner ne la trouve pas aſſez conſtatée par l'exemple qu'Heiſter en rapporte. *Voyez* ce que Dionis dit de ces ſignes & de ſa cure dans l'endroit cité. *Voyez* auſſi *Tympanite.*

2. *Exomphalus aqueus*, Platner, *Inſt. Chir.* §. 796. Paul Æginette, Heiſter, Dionis, Col de Villars, lui donnent le nom d'*Hydromphale.* L.

Les femmes qui ont eu un accouchement laborieux, les enfans aſcitiques, & plus ſouvent encore ceux qui ont une omphalocele, ſont ſujets à cette maladie. Platner prétend qu'elle eſt preſque toujours compliquée avec l'omphalocele & l'aſcite. Ses ſignes ſont les mêmes que ceux de l'hydrocele; on peut les voir ci-deſſous. Elle eſt molle, fluctuante, elle ne rentre point; & lorſqu'on la regarde à la

chandelle, elle paroît tranſparente.

Voyez pour la cure de l'hydromphale les Auteurs que j'ai cités, & ce que je dirai ci-deſſous de celle de l'hydrocele.

3. *Exomphalus cruentus*, en Grec *Hæmatomphalus*; premiere eſpece de Varicomphale de Dionis, *Oper. de Chirurg. demonſtr.* 2. A.

Elle ne differe de l'hématocele que par la place qu'elle occupe; elle a les mêmes ſignes & les mêmes cauſes, & elle demande le même traitement. *Voy.* ci-deſſous *Hématocele.*

4. *Exomphalus varicoſus*; Exomphale variqueux, ſeconde eſpece de varicomphale de Dionis, *Oper. de Chirurg. demonſtr.* 2. en Grec *Kirſomphalus.*

Elle eſt cauſée par la dilatation anévriſmatique des arteres umbilicales. *Voyez* les ſignes & la cure de l'*Anévriſme.*

5. *Exomphalus purulentus*, *empyomphalus* Pauli, *Empyomphale*. C'eſt un apoſteme qui ſe forme dans la région umbilicale. Ses ſignes & ſa cure ſont les mêmes que ceux de l'apoſteme. *Voyez* les Inſtitutions de Chirurgie d'Heiſter.

XLI. *HERNIE FAUSSE*, Oſchéocele ; *Orcheocele Perdulcis.*

C'eſt une protubérance du ſcrotum formée par des fluides amaſſés & enfermés dans une membrane ou une tumeur enkiſtée dans le ſcrotum.

1. *Oſcheocele flatulenta*, appellée par les Auteurs *Pneumatocele*. L.

Pluſieurs Auteurs célebres font mention de cette eſpece ; mais les raiſons, ni les exemples qu'ils alleguent ne ſont pas ſuffiſans pour conſtater ſon exiſtence, ce qui fait que les modernes en doutent. *Voyez* Heiſter, *Chirurg. tom. 2. part. 2. ſect. 5. cap. 127.*

2. *Oſcheocele aquoſa*, en François *Hydrocele*, Heiſter, *Chirurg.* Sharp *diſquiſit. Chir.* Bertrand, *Comment. Acad. Chir. tom. 3.* Ledran, *Opér. de Chir.* Platner, *Inſtit. Chir.* Arnaud, *des Hernies.* L.

Elle n'a point de ſiege fixe ; tantôt la ſéroſité s'amaſſe dans la cavité de la tunique vaginale des teſticules, ce que l'on nomme vulgairement une *hydrocele enkiſtée ;* tantôt dans la cavité factice du tiſſu cellulaire du ſcrotum, ſavoir, entre les tégumens & les dartos, ou

entre celui-ci & le cremaſter, & c'eſt à tort que Sharp refuſe d'admettre cette eſpece d'hernie ; tantôt l'eau ſe fraye un paſſage dans le tiſſu cellulaire des tuniques vaginales du cordon ſpermatique ou du teſticule, ou de toutes les deux ; tantôt enfin la ſéroſité s'amaſſe dans le ſac herniaire que forment les parties qui ſont ſorties, ſoit qu'elles ayent été réduites ou non. Ces variétés ont des ſignes particuliers qui les font diſtinguer. Conſultez les Auteurs que j'ai cités, & entr'autres Bertrand. L'hydrocele eſt une tumeur molle, fluctuante, (elle eſt extrêmement rénitente lorſque l'humeur eſt abondante & qu'elle la diſtend conſidérablement) preſque diaphane, à moins qu'elle ne contienne une ſéroſité trouble & épaiſſe, dont la figure varie ſelon la ſituation que l'on prend, égale, unie, indolente, à moins qu'elle ne ſoit compliquée ; qui cede plus ou moins à l'impreſſion du doigt, qui ne diminue point lorſqu'on la preſſe & ne ſe réduit point, & qui revient dès qu'on ceſſe de la comprimer, à moins que la peau du ſcrotum ne ſoit affectée d'un œdeme, qui n'augmente point lorſqu'on retient

long-temps ſon urine, & ne diminue point lorſqu'on la rend, & dont les veines ſont variqueuſes. Elle eſt quelquefois compliquée avec le ſarcocele, & dans ce cas Heiſter l'appelle *hydro-ſarcocele.*

La cure pharmaceutique conſiſte à appliquer ſur la tumeur des topiques réſolutifs, diſcuſſifs, corroboratifs, deſſicatifs, & à uſer intérieurement d'hydragogues, de diurétiques, de réſolutifs & de toniques. La curation chirurgicale eſt de deux eſpeces, palliative ou radicale. La palliative conſiſte à procurer l'écoulement de la ſérosité par la paracentheſe autant de fois qu'il le faut; elle opere quelquefois une guériſon parfaite, mais elle n'eſt pas toujours ſure. La radicale s'effectue, 1°. par une inciſion faite au ſcrotum du haut en bas avec un ſcalpel; 2°. par un cauſtique qui l'inciſe dans toute ſa longueur; 3°. par un ſeton que l'on paſſe avec une groſſe aiguille par ſes parties ſupérieures & latérales. Il y a d'autres méthodes, telles que celles de Ruiſen, de Marin, des Charlatans; que l'on peut voir dans Heiſter, au chapitre de l'*Hydrocele.*

3. *Oſcheocele hydatidoſa*, en Grec *hydatidocele ; hydrocele ab hydatibus funiculi ſpermatici ;* hydrocele cauſé par les hydatides du cordon ſpermatique, Ledran, *Opér. de Chrirurg.* Bertrand, *Mémoires de l'Académie de Chirurgie, tome 3. Hydrocele ab hydatidibus omenti prolapſi ;* Hydrocele cauſé par les hydatides & la chute de l'épiploon, ou *epiplocele hydrocelico-hydatidoſa*, Lamorier dans Pipelet, *Comment. Acad. Chir. tom. 3. obſerv. 6. Hydatis ſcroti circoceli ſuccedens ;* Hydatide du ſcrotum qui ſuccede au circocele, Vandermonde, *Recueil périodique, Novembre 1759.* L.

Celle-ci a beaucoup de rapport avec la précédente ; & l'on peut voir dans les Auteurs cités les ſignes & la cure de cette eſpece.

4. *Oſcheocele malabarica, hydrocele malabarica* Kempfer, *amœnit. faſc. 3. obſ. 7. Andrum* Malabaris, *Endemium*, ou *Andu-vaja-ku*, appellée vulgairement par les Médecins *oſchéo-hydrocele. Voyez* la figure que Dionis en donne dans ſes *Opérations de Chirurgie.* C.

Cette eſpece eſt cauſée par un éryſipele au ſcrotum, qui revient tous les mois à la nouvelle lune ; elle ceſſe le

lendemain ; mais les vaiſſeaux lymphatiques qu'elle a rongés rendent une ſéroſité ſaline qui tombe dans le ſcrotum, qui croît avec la lune, & le diſtend au point, qu'il faut le percer pour en procurer l'écoulement. Cette liqueur eſt tantôt rouſsâtre, tantôt viſqueuſe, ou ſanguinolente.

Les habitans du Royaume de *Cochin* l'attribuent aux eaux du pays, qui ſont imprégnées d'un ſel âcre & corroſif. Kempfer ajoute que le vent, qui eſt très-froid pendant la nuit, s'inſinuant dans les maiſons, irrite les maladies, & cauſe des convulſions horribles, mais qui n'ont rien de dangereux. Cette maladie attaque les étrangers qui ſéjournent dans le pays ; elle n'incommode que ceux qui n'y ſont pas accoutumés, elle dure toute la vie, & elle eſt incurable.

La cure palliative n'eſt que d'une eſpece ; elle conſiſte à percer tous les mois le ſcrotum par le côté avec une lancette, & à faire écouler l'eau.

On prévient cette maladie en filtrant l'eau dont on fait ſa boiſſon ordinaire au travers du ſable qu'on amoncele dans les puits. C'eſt ainſi qu'on en uſe

dans le Royaume de Mangat, où les Brachmanes ont bâti une hôtellerie pour les singes, où l'on donne tous les jours à dîner à ceux qui s'y rendent des forêts voisines. On expose dans la cour de grands baquets remplis de riz cuit, à côté desquels on met un bâton. Le singe qui arrive le premier s'en empare, & s'en sert pour écarter ceux qui s'approchent pour manger son riz, ce qui occasionne parmi ces animaux un combat fort divertissant, dont il est permis aux étrangers d'être témoins, moyennant une légere aumône, qui est employée à l'entretien des combattans.

5. *Oscheocele varicosa*; Kirsocele, circosele, varicosele. C'est ainsi qu'elles sont appellées par les Auteurs, par Sharp, *Disquisit. critic.* par Dionis, *Operat.* par Heister, *Chir.* par Platner, *Instit. Chir.* C.

Elle consiste dans une dilatation variqueuse des veines spermatiques, ou des veines du scrotum. Cette derniere espece est visible; & quant à la premiere, elle se manifeste par le gonflement du cordon spermatique, qui ressemble d'abord à une chute de l'épiploon; mais en y faisant attention, on

apperçoit au tact la dilatation & l'entortillement des veines ſpermatiques, que l'on prendroit pour des pelotons de vermiſſeaux. L'épididyme eſt ordinairement mol & flaſque, il groſſit cependant quelquefois. Les remedes ſe réduiſent aux corroboratifs, aux diſcuſſifs, aux ſuſpenſoires, aux aſtringens, dont on peut ordinairement ſe paſſer, parce que la maladie n'a rien de dangereux. Au cas que la douleur ait fixé ſon ſiege dans le rameau varicqueux de la veine ſpermatique, & que l'on ne puiſſe point l'appaiſer, il faut, comme Sharp le conſeille, y faire une ligature & le couper; ce qui vaut infiniment mieux que de couper le teſticule, comme quelques-uns le conſeillent. *Voyez* Varice.

6. *Oſcheocele ſeminalis*, appellée par les Auteurs, entr'autres Aſtruc, *des maladies vénériennes*; Arnaud, *des hernies*; Verduc, *chirurg.* Spermatocele. L.

L'une eſt vérolique & cauſée par une vérole confirmée, ou par la ſuppreſſion d'une gonorrhée; & l'autre ſimple, & elle vient de différentes cauſes. Elle ſe manifeſte par une enflure chaude, rénitente, douloureuſe des

teſticules, des épididymes, du cordon ſpermatique; & elle peut dégénérer en apoſteme, en fiſtule, en ſquirre, en hydrocele, en ſarcocele, en carcinome. Elle eſt cauſée par la ſemence qui s'arrête dans ſes vaiſſeaux, qui les irrite & les diſtend.

Elle ſe guérit par des ſaignées réitérées, des potions rafraîchiſſantes, laxatives, des clyſteres émolliens, par des topiques, d'abord laxatifs, émolliens, anodins, & enſuite réſolutifs & toniques.

7. *Oſcheocele cruenta*; hématocele Heiſter *Chir. tom* 2. Bertrand, *Comment. Acad. Chir. tom.* 3. *Hernia ſanguinea* Pauli Æginetæ, Celſi. A.

Elle provient pour l'ordinaire d'une cauſe externe, par exemple, d'une contuſion, d'une dilacération, & rarement d'une corroſion interne. Ses ſignes ſont les mêmes que ceux de l'hydrocele non tranſparente; elle eſt obſcure & noirâtre. On ne peut la connoître qu'après avoir inciſé ou percé le ſcrotum. On la guérit en inciſant le ſcrotum pour en faire ſortir le ſang, après quoi on déterge la plaie, & l'on eſſaie de conſolider le vaiſſeau qui eſt

ouvert. La ponction ſuffit rarement, & la maladie revient : lorſque les teſticules & les vaiſſeaux ſpermatiques ſont affectés de la corruption, & qu'elle n'a pas gagné le bas ventre, il faut en venir à la caſtration.

8. *Oſcheocele purulenta*, en Grec *empyocele*, *hernia humoralis* Heiſter. *Chir.* Dionis *Demonſtr.* 4. C.

C'eſt un amas de pus dans le ſcrotum, dont les ſignes ſont les mêmes que ceux de l'apoſteme ou du dépôt. On la guérit en évacuant le pus par le moyen d'une inciſion : on mondifie la plaie avec les mêmes remedes dont on ſe ſert pour mondifier les apoſtemes, & on la cicatriſe.

9. *Oſcheocele adipoſa*, Liparocele, Heiſter. *Chir. tom.* 2. Reneaume, *de hern.* Hollier, *de morb. intern.* Sharp, *diſquiſit. crit.* L.

C'eſt une loupe formée dans le ſcrotum, qui reſſemble à un ſtéatome, ou à un lipome. Son diagnoſtic eſt fondé ſur les mêmes ſignes, & on la traite de la même façon.

10. *Oſcheocele ab algedine, ſpermatocele ſyphilitica, algedo* W Cockburn, *the cure of gonorrhœa cap. 8 & 9, vulgò* gonorrhée tombée dans les bourſes. C.

C'eſt une enflure du teſticule, qui vient à la ſuite de la ſuppreſſion d'une gonorrhée virulente; on appaiſe la douleur, la tenſion & la chaleur par des ſaignées réitérées, par une boiſſon adouciſſante, par des émulſions & des cataplaſmes émolliens; quand l'inflammation eſt appaiſée, on emploie les réſolutifs, & ſur-tout les frictions.

ORDRE SIXIEME.

ECTOPIES.

Déplacemens, Chutes, Deſcentes, Hernies, Aberrations, Luxations, *Ectopiæ*; en grec *Ptoſes*, *Celes*, *Pararthremata*; en latin, *Prolapſus*, *Herniæ*, *Aberrationes*, *Luxationes*.

(Par M. Cuſſon, Médecin de la Faculté de Montpellier, & de l'Académie Royale des Sciences).

CE ſont des affections qui conſiſtent dans le déplacement ou le changement

de ſitution des parties organiques, & dont le caractere eſt un déplacement ſenſible des parties ſolides. Ces affections ont beaucoup de rapport avec les protubérances, mais ces deux ordres de maladies chirurgicales different en ce que dans les ectopies, la protubérance, qui n'eſt point eſſentielle, eſt cauſée par le déplacement des parties ſolides, au lieu que dans les protubérances, la tumeur eſt formée par l'amas ou l'augmentation des fluides.

On diviſe ces affections en chutes, hernies & luxations: les parties molles ſont ſujettes aux chutes & aux hernies; les dures aux luxations. Dans les chutes, la partie qui ſort de ſa place, eſt dépouillée & viſible; dans les hernies, la partie qui a quitté ſa place, eſt enfermée, du moins dans les tégumens, & on ne l'apperçoit que d'une maniere médiate. On obſervera que les parties qui ſouffrent une chute, ſont ou viſibles avant cet accident, ou ne le deviennent qu'après qu'elles ſont tombées; il y en a même quelques-unes dont la chute n'eſt point viſible, mais qu'on apperçoit immédiatement par le tact. On remarquera encore par rapport aux hernies, que la partie her-

nieuſe ſort preſque toujours des cavités naturelles dans leſquelles elle eſt enfermée, & qu'il y a cependant une ou deux hernies dans leſquelles la partie, reſtant dans la cavité qui lui eſt propre, ne laiſſe pas que de ſortir de ſa place naturelle; & c'eſt de quoi les déplacemens des teſticules, & les inclinaiſons de la matrice, nous fourniſſent des exemples. De là vient que Gaubius ne met point ces ſortes de déplacemens au nombre des chutes ni des hernies, & ſe contente de les déſigner par le nom d'aberrations, en quoi je l'approuve. La luxation (*pararthrema*) conſiſte dans la ſortie d'une partie dure, oſſeuſe, cartilagineuſe, hors de ſa place naturelle.

La raiſon pour laquelle les parties reſtent dans la place que la nature leur a aſſignée; quoique l'action des muſcles jointe à leur peſanteur, les en faſſe ſouvent ſortir, & qu'elles s'efforcent de la quitter, eſt que les forces qui les y retiennent ſont égales, & même plus grandes que celles qui peuvent les en faire ſortir. Les forces *retentrices* ſont l'élaſticité & la contractilité de la peau, des tendons, des ligamens, des capſules; & cette force

eſt proportionnelle à la groſſeur, au nombre & à la denſité des fibres; d'où il ſuit qu'une partie ne peut quitter ſa place, à moins que la force expultrice ou vive, comme un effort, un mouvement, un ſaut, un cri, un coup; ou morte, comme le poids, la preſſion de la partie, la force qui agit ſur elle, ne l'emportent ſur les forces rétentrices.

Il s'enſuit donc que toute ectopie eſt occaſionnée, ou par un principe actif, c'eſt-à-dire par quelque violence, comme par l'augmentation des forces expultrices, ou au contraire, par un relâchement, une foibleſſe, ou par la diminution des forces rétentrices. Ces différens principes produiſent des phénomenes tout-à-fait différens & exigent différentes méthodes curatives. Lorſque l'ectopie eſt cauſée par une violence, elle eſt accompagnée de douleur, de tenſion, de chaleur : il n'en eſt pas de même lorſqu'elle eſt occaſionnée par un relâchement; car alors, la douleur & l'irritation ſont beaucoup moindres ou n'ont pas lieu. De là vient que dans le premier cas, il eſt plus aiſé de contenir la partie dans ſa place, que de l'y réduire, & que dans le ſe-

cond il eſt plus aiſé de la réduire que de la contenir. A l'égard de la cure, lorſque la partie quitte ſa place par la violence qu'elle ſouffre, on doit employer les laxatifs, les lubrifians, les anodyns, la ſaignée ; & au contraire, lorſque l'ectopie vient de laxité, les deſſicatifs, les corroborans, les irritans, les aromatiques, les toniques. Ceux-là donc ſe trompent qui emploient la même méthode pour réduire les parties, comme ſi leur déplacement venoit toujours de laxité, & qui rejettent ou ne comprennent point la diſtinction mécanique que les anciens font des forces, en expultrices & en rétentrices. Ceux-là ſe trompent pareillement qui attribuent l'élévation ou la protubérance des parties en général à la ſtagnation des fluides, comme à leur cauſe prochaine, au lieu de l'attribuer à lexcès par lequel les parties contenues l'emportent ſur les contenantes.

Les différens genres d'ectopies ſe réduiſent aux ſuivans : Exophthalmie, ou chute de l'œil, chute, relaxation de la paupiere ſupérieure, relâchement de la luette, avalement de la langue, chute, relaxation, allongement du ſcrotum, de la levre inférieure, des

mamelles, du prépuce, de l'oreille, chute du fondement, renverſement de la veſſie urinaire, chute du vagin, * entenocele, épiplocele, hernie de l'eſtomac, hernie du foie, ſplenocele, hernie de la matrice, hernie inguinale de la veſſie urinaire, encephalocele, inclinaiſon, obliquité de la matrice, déplacement des teſticules; (ce ſont des hernies, à moins qu'on n'aime mieux regarder les deux derniers genres comme des aberrations, plutôt que comme des hernies) luxation, entorſe, diaſtaſe ou écartement des os, perverſion de la tête des os & des muſcles (ce ſont des luxations). §.

XLII. *EXOPHTHALMIE, Hydropthalmie, Elephantiaſis de l'œil*, Boerhaave, *de Morb. ocul. part.* 2, *cap.* 5; en Grec, *Exophthalmie, Hydropthalmie, Buphthalmus* ou *Buphthalmia, Ophthalmoptoſis, Ecpieſmus*, Mauchart, *Diſſert. ſur l'Ophthalmie*

(*) Ce ſont des Deſcentes.
(§) *Oſteoparatopiæ.*

& la paracentheſe de l'œil ; voyez Haller, *Diſputat. Chirurg. Tom. 1.* En latin, *Magnitudo nimia, prolapſus, expreſſio oculi.* Groſſeur contre nature, Hydropiſie, Cancer, chute de l'œil ; Maître-jean, *part. 2, chap. 6 ;* Saint Yves, *part 2, chap. 1.*

C'eſt une chute du globe de l'œil qui augmente, ou n'altere point ſenſiblement ſa groſſeur naturelle. Le globe de l'œil eſt plus ou moins diſtendu, gonflé & ſaillant hors de l'orbite ; de maniere que les paupieres ne ſont point aſſez grandes pour le couvrir.

1. *Exophthalmia hydropica. Hydrophtalmia, Buphtalmia* Mauchart, *Hydrophthalmia* Platner. *inſtit. chir.* §. 754. *Hydrophthalmia* Boerhaave, *Turgeſcentia vitrei ſeroſa* Mauchar. *Hydrophthalmia ſeroſæ vitrei turgeſcentiæ mixta*, du même. *Hydropiſie de l'œil*, Saint Yves. *Groſſeur non naturelle de l'œil ; extenſion non naturelle du corps vitré*, Maître-Jean. D.

Cette eſpece eſt cauſée, tantôt par l'augmentation de l'humeur aqueuſe, (c'eſt une hydrophthalmie) tantôt par

celle de l'humeur vitrée (c'eſt une turgeſcence ſéreuſe du corps vitré) tantôt par toutes deux, (c'eſt alors une hydrophthalmie compliquée avec la turgeſcence du corps vitré.

Voici les ſignes de l'hydrophthalmie. Le globe de l'œil groſſit ſucceſſivement, il eſt tendu, gonflé, & il déborde l'orbite; la cornée eſt plus élevée & plus ſaillante qu'à l'ordinaire; l'iris eſt plus enfoncé, & plus éloigné de la ſurface interne de la cornée; la prunelle eſt immobile, tantôt plus grande, tantôt plus petite, (Maître-Jean prétend que la prunelle conſerve ſa grandeur & ſon mouvement) la vue s'affoiblit peu à peu; on ſent une douleur, tantôt légere & ſourde vers le fond de l'œil, tantôt plus forte, accompagnée d'une migraine dans le côté affecté, d'une ſtupeur dans le viſage, quelquefois d'un emphyſeme, de maux de dents, d'inſomnies, & enfin, lorſque le volume augmente, de larmoiement, de l'éraillement des paupieres.

Les ſignes de la turgeſcence ſéreuſe du corps vitré ſont l'accroiſſement notable du globe de l'œil hors de l'orbite, ſa dureté, ſon gonflement & ſa tenſion;

l'ombre qui se répand sur le cristallin, & qui est causée par l'élévation du limbe du corps vitré; la douleur, qui est tantôt sourde & tantôt violente, l'affoiblissement considérable de la vue, la convexité de l'iris & le peu d'éloignement où il est de la cornée, la dilatation de la prunelle, & son immobilité.

Le diagnostic de l'hydrophthalmie compliquée avec l'extension non naturelle du corps vitré, est plus difficile, mais très-peu important pour la cure. On peut cependant la reconnoître à la grosseur excessive & à l'accroissement précipité du globe de l'œil, à sa grande dureté, au strabisme, à la dilatation de la prunelle, à la profondeur de l'iris, & à l'élévation de la cornée. Cette variété de l'hydropisie compliquée de l'œil vient, de l'acrimonie de la sérosité, laquelle varie; mais lorsqu'elle est considérable, les symptomes dont on vient de parler sont accompagnés d'une inflammation interne & externe, de la fievre, de l'insomnie, lesquelles n'ont pas lieu lorsque l'acrimonie est moindre.

On guérit cette espece, sans négliger l'ophthalmie, par la saignée, par des

purgatifs réitérés, par des réſolutifs internes ſpiritueux, par des diſcuſſifs appliqués ſur l'œil, par des véſicatoires, des ſetons, des fontanelles, & même par la paracenteſe ou ponction de la ſclérotide, ou de la cornée. Voyez *Mauchart* aux endroits cités.

2. *Exophthalmia purulenta*, exophthalmie purulente, Maître-Jean *part. 2. chap. 6. Exophthalmia hypopyica* de Boerhaave, *loc. cit.*

L'eſpece précédente dégénere en celle-ci, lorſque l'inflammation cauſée par l'acrimonie de la féroſité qui ſe jette ſur l'œil, vient à ſuppuration. En ſuite de douleurs atroces, d'une inflammation tant intérieure qu'extérieure exceſſive, de l'enflure des membranes qui forment le blanc de l'œil, du renverſement des paupieres, d'un larmoiement âcre & brûlant, l'œil devient enfin trouble, les parties internes viennent à ſuppuration & ſe détruiſent. Dans la ſuite, l'œil s'ouvre, s'ulcere & répand du pus; les douleurs s'appaiſent, les parties ſe détergent ſucceſſivement, le globe de l'œil diminue, & l'ulcere ſe cicatriſe. Voici le traitement que cette eſpece demande:

le pus étant formé, ſi l'inflammation eſt conſidérable & les douleurs violentes, il faut percer la cornée dans l'endroit par où il paroît que le pus veut ſe faire un paſſage, ou dans celui qui a le plus de pente, ſi le pus ſemble ne prendre aucune route. On prévient par là les douleurs exceſſives qu'éprouveroit le malade, ſi l'on attendoit que la cornée perçât d'elle-même. Ayant percé la cornée de part en part avec une lancette, on fait écouler le pus, on mondifie l'œil avec des collyres déterſifs, & l'on cicatriſe la plaie.

3. *Exophthalmia cancroſa*, exophthalmie chancreuſe, *cancer de l'œil*, Saint Yves, *part. 2. chap. 1.* C.

Le ſang venant à s'épaiſſir, engorge les vaiſſeaux des membranes de l'œil, les épaiſſit, & les rend comme charnues; l'inflammation & la douleur ſont d'abord modérées, mais elles augmentent à meſure que la maladie fait des progrès, & le malade perd la vue. Cette eſpece eſt très-dangereuſe; elle eſt une eſpece de cancer des membranes de l'œil, qui, quoiqu'il ne s'ulcere point, cauſe néanmoins dans la ſuite des douleurs cruelles, accompagnées

gnées d'une fievre qui met le malade au tombeau. Ce n'eſt qu'en extirpant l'œil qu'on peut lui rendre la ſanté & lui ſauver la vie. Voyez l'*Auteur cité.*

4. *Exophthalmia traumatica*, Exophthalmie traumatique, Maître-Jean, *part. 2. chap. 10.* D.

L'œil étant frappé par une pierre, une balle, un bâton, ou tel autre corps ſemblable, non ſeulement il ſe fait une contuſion, une rupture & une confuſion des parties internes, mais les membranes communes, les muſcles & les autres liens de l'œil venant à ſe rompre, le globe ſort plus ou moins hors de l'orbite, & même, lorſque le coup eſt violent, il n'eſt ſoutenu que par quelques fragmens de certaines parties qui ont reſté dans leur entier. Lorſque le mal eſt léger, il faut tenter l'agglutination des parties qui ſe ſont rompues, après avoir remis l'œil dans l'orbite; mais lorſqu'il eſt conſidérable, comme l'agglutination eſt impoſſible, après avoir coupé le peu de liens qui reſtent, & arrêté l'hémorragie, il faut prévenir la fievre & l'inflammation par la ſaignée, les clyſteres, les rafraîchiſſans, & par un régime léger. Lorſque

la ſuppuration ſera faite, on mondifiera la partie, & l'on en procurera la cicatrice lorſqu'il en ſera temps. *Voyez* l'Auteur cité.

5. *Exophthalmia à protuberantia*, exophthalmie cauſée par une protubérance. L.

Cette eſpece varie beaucoup, car l'œil peut ſortir hors de l'orbite.

(*a*) Par une exoſtoſe qui ſe forme au dedans de l'orbite, *Petit*, *Maladie des os*, *chap. de l'Exoſtoſe.*

(*b*) Par un apoſteme formé au dedans de l'orbite, *Maître-Jean*, *part.* 3, *chap.* 1.

(*c*) Par un kiſte ſanguin formé au dedans de l'orbite, *Maître-Jean*, ibid.

(*d*) Par un ſquirre, un cancer de la glande lacrymale, *Boerhaave*, *part.* 1, *cap.* 2. Gorter, *Chirurg. repurg. lib.* 3, *cap.* 10.

(*e*) Par des hydatides qui viennent au dedans de l'orbite, *Petit*, *au même endroit que ci-deſſus.*

(*f*) Par le gonflement de la graiſſe qui eſt dans l'orbite, *Saint-Yves*, *part.* 1, *chap.* 19, 20.

(*g*) Par une loupe formée au dedans de l'orbite, *Maître-Jean*, ibid.

(*h*) Par une gomme formée au dedans de l'orbite, *Aſtruc*, *Traité des Tumeurs*, *Tome 2*, *liv. 5. chap. 5*, *p. 190.*

Toutes les protubérances qui viennent au dedans de l'orbite, ne cauſent pas une exophthalmie ; il faut pour cela faire, qu'elles ſoient conſidérables & profondes. L'œil ſort de l'orbite à proportion que la protubérance groſſit, mais ſa groſſeur reſte preſque la même. Le diagnoſtic de cette eſpece eſt facile, mais il n'eſt pas ſi aiſé de diſtinguer ſes variétés. Pour apprendre à le faire, liſez les Auteurs que j'ai cités, & auxquels je renvoie pour abréger. On doit varier la cure ſelon la nature de la protubérance, qui cauſe l'exophthalmie. Vous trouverez ce qui la concerne dans *Petit*, *Antoine Maître-Jean*, *Saint-Yves*, *Boerhaave* & *Aſtruc*, *aux endroits cités*, pour chaque variété. *Voyez* de plus les différens genres d'*exoſtoſe*, d'*apoſteme*, d'*hydatide*, de *loupe*, de *ſquirre*, de *carcinome.*

6. *Exophthalmia paralytica*, Exophthalmie paralytique, *Maître-Jean*, *part. 3*, *chap. 2.* L.

Cette eſpece eſt cauſée par la para-

lyſie des muſcles qui tirent le globe de l'œil en dedans, ou des muſcles droits, laquelle n'affecte point les obliques. *Voyez* ce que je dis des ſignes & de la cure de la *paralyſie;* vous en tirerez ce qui concerne le diagnoſtic, & la curation de cette eſpece.

7. *Exophthalmia critica*, Exophthalmie critique; elle a été obſervée par M. *Chaptal.* D.

Cette eſpece a été obſervée dans un homme affecté d'un tetanos univerſel, dont la criſe ſe fit par un dépôt de la matiere morbifique ſur l'œil. Son globe s'enfla de la groſſeur du poing; il s'ouvrit & rendit une grande quantité de ſanie mêlée de pus. Cette eſpece exige les mêmes remedes que l'exophthalmie purulente.

8. *Exophthalmia à conatibus*, Exophthalmie cauſée par des efforts. De ce nombre, ſont celle de *Paul Æginette*, cauſée par un accouchement laborieux, & celle d'*Aëtius*, par un combat athlétique. D.

Les yeux ſortent quelquefois tellement hors de leurs orbites, qu'ils ne peuvent plus rentrer. Lorſque cet accident eſt cauſé par les efforts qu'une

femme eſt obligée de faire en accouchant, il ceſſe ſouvent par les évacuations qui les ſuivent; c'eſt pourquoi il convient de les ſeconder. *Paul Æginette, lib. 3, cap. 22. Aëtius, part. 2, ſerm. 3, cap. 55.*

9. *Exophthalmia à ſtrangulatu, Ecpieſmus ex ſtrangulatu*, de *Paul Æginette*. & d'*Aëtius*, Exophthalmie cauſée par l'étranglement.

Les yeux ſortent tellement des orbites, qu'ils ne peuvent plus y rentrer; dans ce cas, il faut ſaigner le malade au coude; c'eſt le ſeul moyen de le ſoulager. *Aëtius, Paul Æginette, ibidem ac ſuprà.*

10. *Exophthalmia à chemoſi*, Exophthalmie cauſée par un chemoſis, *Saint-Yves, part. 2, chap. 4, 5, 6. Aſtruc, des Maladies Vénériennes, lib. 9, chap. 3. §. 3.* D.

Cette eſpece eſt cauſée par un coup dans l'œil ou dans le voiſinage, par un dépôt critique qui ſe forme ſur la conjonctive dans les fievres, par une viſcoſité phlogiſtique, qui ſe jette de la partie enflammée ſur la conjonctive, par le tranſport de la matiere qui coule dans la gonorrhée virulente ſur cette

même tunique. Ses signes diagnostiques sont la rougeur, la douleur, l'inflammation & le gonflement de la conjonctive, laquelle déborde d'un travers de doigt; la cornée paroît comme au fond d'une fosse ronde; le malade sent des douleurs dans la tête & dans l'œil, une pesanteur au-dessus de l'orbite, laquelle est accompagnée d'insomnie, de fievre & de pulsation; l'œil sort hors de l'orbite; on ne peut fermer les paupieres, elles se renversent, & elles ne peuvent couvrir entiérement l'œil. Le chemosis vénérien est accompagné des mêmes symptomes, avec cette différence que dans celui-ci la conjonctive est extrêmement gonflée, dure & charnue, & qu'elle rend par une infinité d'endroits une matiere épaisse, âcre, jaunâtre, tout-à-la-fois semblable à celle de la gonorrhée. *Voyez* dans *Saint-Yves* & dans *Astruc*, le traitement qui lui convient. *Voyez* aussi *Exophthalmie chemosis.*

11. *Exophthalmia à staphylomate*; Exophthalmie causée par un staphylome. L. Cette espece a lieu, toutes les fois que le staphylome devient si considérable, que la protubérance, & par conséquent

la partie antérieure de l'œil, paroît entiérement, ou en partie nue, ſans pouvoir être recouverte par les paupieres.

XLIII. *Blepharoptoſis* Mauchart; en Grec, *Blepharoptoſis*, *Lagophtalmus*, *Ectropium*, *Entropium*; en Latin, *Palpebræ ſuperioris caſus*, *retractio*, *palpebrarum introverſio*, *extroverſio*; Chute, relaxation de la paupiere ſupérieure, éraillement des paupieres, trichiaiſe avec introverſion des tarſes. *Voyez* Platner, *Inſtit. Chirurg.* §. *577.* §. *584.* Maîtrejean, *part. 3. chap. 18. 19. 20. 21.* Saint Yves, *part. 1. chap. 8. 9. 10.* Dionis, *Demonſt. 6.* Boerhaave, *de Morb. ocul. part. 1. cap. 3.* Heiſter, *Chirurg. tom. 1. part. 2. ſect. 2. cap. 45. 46. 48.* Gorter, *Chirurg. repurg. lib. 3. c. 10.*

C'eſt un allongement, une rétraction, une introverſion ou une extroverſion de l'une ou l'autre paupiere, les ſymptomes varient ſuivant les eſpeces.

1. *Blepharoptoſis genuina*; en Grec, *Blepharoptoſis*; appellée par Platner & Boerhaave, *Caſus*, *lapſus palpebræ ſuperioris*, chute, relaxation de la paupiere

ſupérieure, Maitre-Jean, Saint Yves, Dionis; par Heiſter, *Ptoſis*. L.

Cette eſpece eſt cauſée, 1°. par une plaie aux muſcles du front, des tempes & au releveur de la paupiere ſupérieure; 2°. par des tumeurs quelconques dont le poids appeſantit la paupiere; 3°. par des fluxions inflammatoires ou non inflammatoires qui allongent la paupiere; 4°. par le ſimple relâchement de la paupiere cauſé par une ſéroſité ſuperflue; 5°. enfin par la paralyſie de la paupiere, laquelle eſt conſtante, ou périodique. (Cantwel fait mention, *dans les Tranſactions Philoſophiques, 1738. n°. 449.* d'une pareille blepharoptoſe paralytique, qui revenoit toutes les nuits avec un larmoiement muqueux, & que l'on guérit avec une douche d'eau de Balaruc ſur la nuque.) Dans cette eſpece, la paupiere ſupérieure étant allongée, ne peut ſe relever par l'action du muſcle, ce qui fait que l'œil reſte entiérement couvert, ou ne ſe découvre qu'en partie, & que la viſion eſt interceptée, à moins qu'on ne releve continuellement la paupiere avec la main. Il eſt aiſé de diſtinguer les variétés de cette

eſpece. Vous obſerverez, par rapport à la cinquieme, que la joue du côté de l'œil malade eſt affecté d'une paralyſie, & qu'il y a un relâchement dans la mâchoire, la langue, l'œil & les autres parties. Vous guérirez la ſeconde & la troiſieme variété, en détruiſant la maladie principale à laquelle elles doivent leur naiſſance; la quatrieme demande des fomentations corroborantes & ſpiritueuſes; la cinquieme, des remedes anti-paralytiques tant extérieurs qu'intérieurs; & au cas qu'ils ne réuſſiſſent point dans ces deux eſpeces, il faut pratiquer une opération chirurgique ſur la paupiere relâchée, ou ſur la peau du front, qu'on emploiera également pour guérir la premiere variété. (*Voyez* Platner, Dionis & Heiſter.)

2. *Blepharoptoſis lagophthalmus. Voyez* les Auteurs cités dans le caractere, *œil de lievre*, *lagophthalmie*. L.

Cette maladie affecte la paupiere ſupérieure, & elle eſt cauſée, 1°. par ſa mauvaiſe conformation; 2°. par le deſſéchement occaſionné par des remedes ophthalmiques trop aſtringens; 3°. par le ſpaſme ou la trop grande ten-

ſion du muſcle releveur ; 4°. & ſouvent par une cicatrice, une plaie, un ulcere qui ſe forme à la ſuite d'une brûlure aux paupieres ou au front. Vous la connoîtrez à la rétraction de la paupiere ſupérieure, qui l'empêche de deſcendre & de couvrir l'œil lorſqu'on dort. L'extraverſion de la paupiere n'a point lieu ici. D'abord la cornée ſe deſſeche & perd ſa tranſparence : la paupiere inférieure eſt ſujette au même vice, & ce vice aux mêmes cauſes. Les variétés de cette eſpece qui ſont cauſées par un ſpaſme ou une paralyſie, demandent les remedes qu'on emploie pour la guériſon de ces maladies. Lorſque la rétraction eſt conſidérable, il eſt impoſſible d'y remédier. Lorſqu'elle eſt légere, on peut la faire ceſſer par le moyen des humectans, des émolliens, des laxatifs, en tirant la paupiere dans un ſens contraire, avec la main, des emplâtres, des compreſſes ; & au cas que ces moyens ne réuſſiſſent point, quelques perſonnes veulent, contre le ſentiment de *Gorter* & de *Maîtrejean*, qu'on ait recours à la Chirurgie, & qu'on inciſe la paupiere. On peut voir dans les Au-

teurs cités la maniere dont on doit faire cette inciſion.

3. *Blepharoptoſis ectropium.* (*Voyez* les Auteurs cités) *Eraillement.* L.

Cette eſpece affecte les deux paupieres, mais plus fréquemment l'inférieure que la ſupérieure. Elle eſt cauſée, 1°. par le relâchement de la membrane interne des paupieres par un trop long uſage d'émolliens; 2°. par une protubérance formée en dedans des paupieres; 3°. par la violence que les yeux ont ſoufferte de la part des doigts de la ſage-femme; 4°. par l'opération de la fiſtule lacrymale, lorſqu'on ſépare les tarſes dans le grand angle; 5°. par une diſſolution marginale, lorſqu'à l'occaſion d'une plaie, d'un ulcere, on inciſe le bord des paupieres, & que les angles de la fiſſure ſe retirent & ſe renverſent; 6°. enfin par la cicatrice que laiſſe une plaie, un ulcere, uue brûlure.

Les ſignes de cette eſpece ſont le peu de longueur & l'extroverſion des paupieres, qui font que la partie rouge intérieure déborde & forme un aſpect déſagréable, & que l'œil n'eſt pas ſuffiſamment couvert. On guérit la pre-

miere variété par l'uſage continué des corroborans, des aſtringens & des deſſicatifs; la ſeconde, en diſſipant la protubérance avec des remedes convenables, ou en l'enlevant avec des cauſtiques ou par une inciſion artificielle; Ledran a guéri la quatrieme par une opération qu'on peut voir dans les *Mémoires de l'Académie de Chirurgie, tom. 1.* Les autres variétés ſont incurables. Quelques perſonnes veulent qu'on ait recours à une opération de Chirurgie qu'*Antoine Maîtrejean* déſapprouve. (Voyez *la Diſſertation de Mauchart & de Keck ſur l'Ectropium.*

4. *Blepharoptoſis entropium* (*Voyez* les Auteurs cités) *Trichiaiſe avec inverſion des tarſes.* L.

Dans cette eſpece, qui affecte l'œil ſous les noms de Trichiaiſe, de Diſtichiaiſe, de Phalangoſe & de Ptoſe, les tarſes & les cils ſe renverſent, & cette inverſion eſt ſuivie des ſymptomes de l'ophthalmie cauſée par la trichiaiſe. Les cauſes de cette inverſion ſont, 1°. l'emphyſeme, l'œdeme, &c. qui affectent les parties extérieures des paupieres; 2°. ſuivant Dionis, la contraction de la membrane interne des

paupieres, & ſuivant Maître-Jean, la conſtriction cauſée par l'humeur qui cauſe la lippitude dure & ſeche, lorſque tombant ſur les bords des paupieres, elle les enfle & les durcit extérieurement. La premiere variété demande le même traitement que l'emphyſeme, l'œdeme, &c. auquel on fera ſuccéder, s'il le faut, les remedes dont on ſe ſert pour guérir l'ophthalmie. Antoine Maître-Jean déſapprouve l'opération chirurgicale dont les Anciens ſe ſont ſervis, & dont les Modernes ſe ſervent encore dans ce cas. Dionis propoſe dans la ſeconde eſpece l'inciſion longitudinale; mais l'Auteur que je viens de citer, préfere les émolliens, l'arrachement des cils, & les remedes dont on ſe ſert pour l'ophthalmie. Il n'eſt pas d'avis qu'on replie les cils en dehors, qu'on emploie le cautere actuel, ni les remedes qui empêchent les cils de recroître. Au reſte, on peut recourir dans cette eſpece à la future ſeche de Dionis; & au cas que les cils ne reprennent point leur place, la Faye veut qu'on emploie l'opération propoſée par les Anciens, pourvu qu'on s'y prenne d'une ma-

niere plus douce, & qu'on ſuive la méthode qu'il emploie lui-même pour la cure de la vraie trichiaiſe. *Voyez* les Auteurs cités.

XLIV. *HYPOSTAPHYLE; Uvulæ prolapſus* Nenter. *tab. 25. cap. 8. Staphyle ſeu uva; Kion ſeu columna; imantium ſeu lorum; Craſpedon, Columella bicornis* Aretæi Acutor. *lib. 1. cap. 8. de affectibus Columellæ. Uvula nimium producta*, Heiſter, *Chir. tom. 2. pag. 659. Uvulæ inflammatio, catharrus, paralyſis, caſus* Gorter. *Prax Med. ſyſt. pag. 165.* Relâchement de la luette, Dionis, *demonſt. 5.* Chute de la luette, luette baſſe, luette tombée.

C'eſt une chute de la luette relâchée, enflammée, ulcérée, épaiſſie, atténuée, fourchue, laquelle eſt accompagnée de la difficulté d'avaler, de toux, de nauſée, d'un crachement preſque continuel,

& quelquefois de la difficulté de reſpirer & de bégaiement.

Nota. *Aretée*, parlant des affections de la luette, diviſe ſa chute en cinq eſpeces, ſavoir, en *colonne*, *uva*, *lorum*, *craſpedon*, & *luette fourchue*. Dans la *colonne*, la luette s'enflamme, s'épaiſſit, s'allonge, devient rouge, & a la même largeur depuis ſa baſe juſqu'à ſon extrémité. Dans l'*uva*, elle s'arrondit à ſon extrémité; elle s'épaiſſit, elle devient livide, noirâtre, & ſemblable à un raiſin par ſa figure & ſa groſſeur. Dans le *craſpedon*, la luette ſe termine par une membrane mince & oblongue au bout de laquelle eſt une eſpece de conduit urinaire. Dans le *loro*, les membranes qui ſont de part & d'autre de la luette, s'étendent comme les ailes d'une chauve-ſouris. Enfin la luette devient *fourchue*, parce que ſes membranes pendent de part & d'autre. C'eſt à ceux qui ont obſervé ces maladies à voir ſi l'on doit admettre toutes ces eſpeces; quant à moi, je comprends tout ce genre ſous deux; ſavoir:

1. *Hypoſtaphyle ab inflammatione; inflammatio uvulæ* Nenter, Heiſter, Gorter, Celſe, *lib. 6. cap. 14.* Aretée, *de*

Curat. acut. lib. 1. cap. 8. &c. Inflammation de la luette. A.

La luette tombe & s'allonge ſous différentes formes ; elle eſt enflée, chaude, douloureuſe, rouge, ou livide : l'inflammation ne vient jamais à ſuppuration ; la difficulté d'avaler & de reſpirer eſt plus grande dans cette eſpece que dans la ſuivante. Lorſque le mal eſt conſidérable, on court riſque d'être étouffé. On la guérit par la ſaignée, la purgation, des gargariſmes antiphlogiſtiques émolliens, modérément aſtringens, & par des ſcarifications. *Voyez* les Auteurs cités.

2. *Hypoſtaphyle à laxitate ; Productio uvulæ à pituita*, Heiſter ; *Prolapſus uvulæ*, Nenter ; *Œdema uvulæ*, Gorter ; *Catharrus uvulæ*, du même ; *Caſus uvulæ*, Dionis, Gorter ; *Propendentia uvulæ paralyticæ*, Gorter ; Relâchement, chute, paralyſie de la luette. L.

La luette ſe relâche & s'allonge ; tantôt elle conſerve ſa couleur naturelle, & tantôt elle eſt pâle, froide & œdémateuſe. On guérit cette eſpece avec des topiques ſpiritueux, corroborans, âcres, aſtringens, & par l'uſage interne des cathartiques, des atté-

nuans & des toniques. En cas de paralyſie, il faut employer la même cure que pour l'éraillement compliqué avec la paralyſie, & au cas qu'elle ne produiſe point ſon effet, il faut amputer la luette, & arrêter l'hémorragie par le moyen d'un ſtyptique. *Voyez* les Auteurs cités.

XLV. *PARAGLOSSE, Gloſſocele*, Gaubii, *Patholog. pag. 115. Linguæ voratæ revolutio ad fauces*, Petit, *Mémoires de l'Académie de Paris, année 1742. Linguæ retractio*, Gorteri; *Exertio*, Gorteri; *Extruſio*, Gaubii, *Pathol. pag. 121. Extumeſcentia, magnitudo, inflatio linguæ*, Galen. *Method. Med. lib. 14.* Marcelli Donati, *Hiſt. Medic. mirab. lib. 3. cap. 4.* Valeſci de Taranta, *Gazophil. lib. 2. cap. 59.* Avalement de la langue, chute de la langue, renverſement de la langue dans le goſier; rétraction de la lan-

gue, grandeur exceſſive de la langue, ſortie de la langue.

C'eſt un déplacement de la langue, laquelle par un mouvement de déglutition ſe renverſe dans le goſier, ou ſort de la bouche, ou ſe retire en dedans, ſa groſſeur étant diminuée ou augmentée; il ſurvient dans les différentes eſpeces des ſymptomes différens.

1. *Paragloſſe deglutitoria, linguæ voratæ revolutio in fauces*, Petit; *Gloſſocele ſeu hernia linguæ*, Gaubii; Avalement de la langue, chute, renverſement de la langue dans le goſier. D.

Les enfans nouveaux nés ſont ſujets à cette eſpece, lorſqu'on néglige de leur couper le frein, ou qu'on le coupe trop court. (*Voyez* les Obſervations rapportées par Petit.) Des Auteurs dignes de foi rapportent que les Negres, pour ſe venger des mauvais traitemens de leurs maîtres, avalent leur langue & s'étouffent. Toutes les fois qu'il y a un pareil vice, l'enfant commence par remuer les levres & la bouche de même que s'il vouloit teter. On entend un bruit pareil à celui qui accompagne la déglutition, & qui eſt

ſuivi ſur le champ d'une ſuffocation, parce qu'il avale ſa langue, & que celle-ci, ſans changer de groſſeur, rentre plus ou moins dans la gorge, & ferme le paſſage de l'épiglotte. Pour prévenir la ſuffocation & la mort dont l'enfant eſt menacé, on remet la langue à ſa place avec le doigt, ou on le lui fait ſucer; mais quoique la langue ait été remiſe, elle rentre un moment après, & l'enfant court riſque d'être de nouveau étouffé, de ſorte qu'on eſt obligé de réitérer la même opération; en un mot, l'enfant court riſque de perdre la vie, à moins que la langue ne reſte en place, & l'on ſe ſert pour l'y retenir d'une compreſſe qu'on aſſure avec un bandage, ainſi que M. Petit l'a pratiqué. On peut ſe ſervir de ceux qu'on met en uſage pour la contenir lorſqu'elle eſt bleſſée. M. Petit a connu un enfant qui avoit le défaut d'avaler ſa langue, quoi qu'on lui eût laiſſé le filet dans ſon entier, & il l'en guérit en ordonnant qu'on veillât ſur lui, & qu'on lui préſentât la mamelle dès qu'il étoit éveillé. Quelque méthode que vous employiez, ſouvenez-vous qu'elle ne produit ſon effet,

qu'autant qu'on la continue long-temps. *Voyez* ce que dit Petit sur ce sujet.

2. *Paraglosse glossomegistus ; magnitudo & inflatio linguæ*, Valesc. de Taranta ; *Tumores linguæ miri*, Marcelli Donati ; *Intumescentia linguæ nimia*, Galeni ; *Grandeur excessive de la langue, tumeur de la langue.*

Cette espece a plusieurs variétés. La langue s'enfle au point de ne pouvoir plus rester dans la bouche, 1°. à cause de l'inflammation dont elle est affectée ; 2°. à cause d'une humeur séreuse & pituiteuse qui se jette dessus ; 3°. à cause d'un catarrhe ; 4°. à cause du mauvais ménagement des frictions mercurielles ; 5°. à cause d'une tumeur inflammatoire des glandes qui sont à sa racine, &c. On connoît cette espece à la grosseur démesurée de la langue, qui est telle, que la bouche ne peut la contenir, ce qui fait qu'elle sort dehors. Ses variétés sont aisées à distinguer. Dans la cinquieme, la langue, comprimée par la tumeur, s'enfle, s'allonge, s'élargit, sort hors de la bouche, elle est diaphane, dure & blanche.

On guérit la premiere variété par la saignée, la purgation, des gargarismes

rafraîchiſſans, acides, nitreux, &c. La ſeconde, par des émétiques, des hydragogues, des clyſteres hydragogues & énergiques. La troiſieme par les remedes propres à la guériſon des catarrhes. La quatrieme, par les moyens dont on ſe ſert pour modérer la ſalivation qui eſt trop abondante lors des frictions. La cinquieme a été guérie par la ſuppuration des glandes enflammées & engorgées, par l'ouverture ſpontanée de la tumeur, & par des remedes mondificatifs.

3. *Paragloſſe exertoria: linguæ extruſio*, Gaubii Pathol. *Linguæ exertio*, Gorter, *Prax. Med. p. 160.* Sortie de la langue. L.

Dans cette eſpece, la langue ſort preſque toute hors de la bouche, & conſerve ſa groſſeur naturelle. Ce vice eſt cauſé, ou par la paralyſie des muſcles retracteurs de la langue, & par l'action de ceux qui la font ſortir, ou par la convulſion tonique ou clonique de ces derniers. Il eſt occaſionné par les maladies du cerveau. J'ai vu un enfant de douze ans, qui au commencement d'une petite vérole, fut attaqué pendant deux jours de convulſions, qui lui faiſoient ſortir par intervalles une grande partie de la langue

hors de la bouche. Cette maladie demande les mêmes remedes que celle du cerveau d'où elle procede.

4. *Paragloſſe retractoria; Retractio, contractio linguæ*, Gorter, *ibid. ac ſuprà;* Retraction de la langue. L.

Dans cette eſpece, la langue conſerve ſa groſſeur naturelle, mais elle rentre tellement en dedans, qu'elle ſe trouve extrêmement éloignée des dents antérieures ou latérales; elle eſt cauſée par les maladies du cerveau, & on la connoît aiſément par l'eſpece précédente. Pour la guérir, il faut détruire la maladie d'où elle procede. *Felix Platerus, Prax. lib. II. cap.* 2. fait mention d'une paragloſſe traumatique.

XLVI. *PROPTOMA ſcroti, labii inferioris, mammarum, præputii, auriculæ prolapſus.* Chute, relaxation, allongement du ſcrotum, de la levre inférieure, des mamelles, du prépuce, de l'oreille.

C'eſt une chute d'une partie extérieure que l'on voyoit auparavant, la-

quelle differe des paupieres, du globe de l'œil, de la langue, de la luette.

1. *Proptoma ſcroti*; *Racoſis* des Grecs; Relaxation du ſcrotum; Dionis, *Demonſtr.* 4. L.

Le ſcrotum s'allonge & ſe relâche tellement par l'abondance de ſéroſité qui ſe jette deſſus, qu'il pend entre les cuiſſes. Cette maladie n'a rien de dangereux, & on en prévient les ſuites par le moyen d'un ſuſpenſoire, & de remedes deſſicatifs & aſtringens. On ne doit jamais recourir à l'opération, que dans le cas où le malade veut être guéri promptement & radicalement. *Dionis* vous apprendra les moyens de la faire, & je me bornerai de vous faire connoître les eſpeces ſuivantes.

2. *Proptoma labii inferioris*; Chute de la levre inférieure. (Voyez *Ptialiſme.*)

3. *Proptoma mammarum*; Chute des mamelles.

Les habitans de l'île Formoſe, les Papons & les Egyptiens s'allongent les mamelles en les preſſant entre deux ais.

4. *Proptoma præputii*; Allongement du prépuce. L.

Les Egyptiens ont le prépuce ſi long,

qu'il y a chez eux des gens qui n'ont d'autre profeſſion que celle de le couper. Ils vont par les rues, comme nos châtreurs de cochons, avec un ſifflet, pour faire l'opération à ceux qui ont beſoin de leur ſecours.

5. *Proptoma auricularum ;* Allongement des oreilles. L.

Les Siamois aiment à avoir les oreilles fort longues. Pour les rendre telles, ils les percent, y pendent des poids qui y font un trou gros comme le poing, de maniere qu'à la fin elles leur tombent ſur les épaules.

Nota. Peut-on mettre au rang de ces chutes cette maſſe de chairs que les femmes des Hottentots ont ſur le pubis, & qui leur couvre les parties ? Ces replis de peau qu'on remarque ſur le ventre de quelques femmes ? L'allongement des grandes & des petites levres des parties naturelles de certaines femmes ?

XLVII. *EXANIA, Proctocele, Pathol. Meth. Edit. 3.* appellée par les Auteurs, tels qu'Arnaud, *Traité des Hernies, tom. 1. cap. 28.* Dionis, *Demonſt. 4. pag. 392.*, Plater, *Prax. lib. 2. cap. 2.* Levret, *Obſerv. ſur le Polype, ſect. 3, pag. 165.* Nenter, *tabul. 126*, &c. *Prolapſus ani;* Chute du fondement.

C'eſt un renverſement & une chute du ſphincter de l'anus & de l'inteſtin rectum. La partie qui ſort par le fondement eſt rouge, & plus ou moins longue & épaiſſe, & on peut preſque toujours la réduire au commencement, à moins qu'il n'y ait un étranglement, & qu'elle ne ſoit trop groſſe. Ses eſpeces varient; tantôt l'anus forme un gros anneau, qu'on appelle en François, *bourlet;* tantôt l'inteſtin rectum forme un *boudin* plus ou moins long, & on l'a vu quelquefois deſcendre de la longueur d'un pied.

Toutes ces eſpeces de chutes ſont ſujettes à l'étranglement, à l'inflammation & à la gangrene. Vous connoîtrez qu'il y a inflammation & ſphacele, aux ſignes généraux de l'inflammation & de la gangrene. On eſt aſſuré qu'il y a étranglement, lorſque la partie eſt enflammée, & qu'on ne peut la réduire. Il peut arriver, ſans qu'il y ait inflammation, qu'on ne puiſſe réduire la partie, ce qui a lieu, lorſque ſon volume eſt conſidérablement augmenté. Vous tâcherez de diſſiper l'inflammation & l'étranglement qui en réſulte, par des ſaignées fréquentes, par des émolliens employés en forme de cataplaſmes, dans leſquels vous ferez entrer les réſolutifs les plus doux, par des fomentations, des linimens, &c. & en réduiſant la partie le plus promptement qu'il ſera poſſible. Si vous ſoupçonnez que l'inteſtin rectum ſoit engorgé, il faut, avant que d'en venir à la réduction, l'évacuer au moyen d'un clyſtere. La gangrene eſt extrêmement difficile à guérir, & l'on peut voir ce que j'en dis à l'article du ſphacele. Au cas que la groſſeur de la partie ſoit un obſtacle à la réduction, il fau-

dra la diminuer par la saignée, & par des cataplasmes émolliens & résolutifs.

1. *Exania primaria ; Voyez* les Auteurs cités. L. Chute procathartique. Elle varie selon qu'elle est en forme de bourlet, ou en forme de boudin ; selon qu'elle ne reconnoît aucune cause évidente, ou qu'elle est spontanée ; ou qu'elle est occasionnée par différentes causes procathartiques, tels que les pleurs, les cris, un trop long séjour sur la chaise percée, les efforts que l'on fait pour rendre des excrémens endurcis, &c. On tire le diagnostic des signes génériques, & de l'absence de la maladie primitive. Après avoir détruit les causes procathartiques, on guérit cette espece, qui est infiniment plus opiniâtre que les symptomatiques, lorsqu'elle se manifeste sous la forme d'un boudin, par la réduction ; & dans les enfans, dans lesquels elle est plus difficile, (*Voyez* Arnaud), en contenant la partie par le moyen de la situation, des compresses, des bandages, des astringens. A l'égard des enfans, il suffit, lorsqu'ils veulent aller à selle, de leur donner un clystere pour rendre leurs excrémens plus mous & plus liquides ;

& au cas que leur fondement continue à ſortir, il faut le ſoutenir avec les doigts dans le temps qu'ils s'efforcent pour les rendre. Les adultes peuvent prendre ce ſoin eux-mêmes, & ils en guériſſent par le repos & à l'aide des ſecours dont j'ai parlé, lorſque la chute eſt récente. Lorſque la maladie eſt cauſée par la dureté des matieres, on comprend ſans qu'il ſoit beſoin de le dire, qu'il faut commencer la cure par des lavemens propres à les amollir. Si ces moyens ſont inutiles, & que l'anus continue de ſortir, lors même qu'on ne va point à la ſelle, on ſe ſervira du peſſaire d'Arnaud, ou d'une veſſie de mouton qu'on introduira dans l'anus, comme Levret le conſeille, ou du bandage de Suret. Lorſque l'anus ſort en forme de boudin, qu'il y a gangrene, & qu'on ne peut le réduire, il faut extirper la partie qui eſt ſortie par le moyen d'une ligature; & il y a pluſieurs cas où ce moyen a eu le ſuccès qu'on s'en promettoit.

2. *Exania ab alvifluxu*, Chute du fondement, cauſée par un flux de ventre. (*Voyez* les Auteurs cités). D.

Elle eſt de deux eſpeces, ou en for-

me de bourlet, ou en forme de boudin ; elle eſt cauſée par une diarrhée, une dyſſenterie, un teneſme, & elle a les mêmes ſignes génériques. Après avoir arrêté le flux avec des remedes propres à la diarrhée, à la dyſſenterie ou au teneſme, ſuivant la nature de la cauſe, à laquelle chaque eſpece doit ſon origine ; vous n'en emploierez point d'autres que ceux que j'ai indiqués pour l'eſpece précédente, & ils produiront plus d'effet que dans la chute primitive.

3. *Exania à calculo ;* chute du fondement, cauſée par le calcul ; (*Voyez* les Auteurs cités.) A.

Il ſurvient aux calculeux, à l'occaſion des efforts qu'ils font pour uriner, & ſouvent même pendant qu'on les taille, une chute du fondement, que l'on connoît tant par les ſignes génériques, que par ceux qui montrent l'exiſtence du calcul. Elle eſt de deux eſpeces, ou en forme de bourlet, ou en forme de boudin. On commencera par guérir la maladie primitive, on réduira la partie, & on la contiendra comme je l'ai dit ci-deſſus.

4. *Exania à dyſtociâ*, Chute du fonde-

ment causée par un accouchement laborieux. (*Voyez* les Auteurs cités.) D.

Les femmes qui ont un accouchement laborieux sont sujettes à cette espece de chute, & elle est ou en forme de bourlet ou en forme de boudin. On tire le diagnostic du caractere générique & de l'accouchement laborieux qui a précédé. Sa cure est la même que pour la premiere espece.

5. *Exania paralytica*, chute du fondement causée par une paralysie. Nenter, Dionis, *aux endroits cités*; Felix Platerus, *prax. lib. 2. cap. 2.* L.

Nenter & Dionis font mention de cette espece. Juncker vante beaucoup le suc des fleurs du bouillon blanc réduit en consistance d'onguent pour la guérison de cette maladie. *Voyez* ce que *Plater* dit de sa cure.

6. *Exania traumatica*, chute du fondement causée par une plaie. Nenter, *dans l'endroit cité.* B.

Cet Auteur prétend que ceux à qui l'on a coupé les muscles releveurs de l'anus dans l'opération de la taille y sont sujets, qu'elle est presque incurable, si l'on n'y remédie dès le commencement avec des vulnéraires spécifiques.

XLVIII. *EXOCYSTE*, appellée par les Auteurs, tels que Verdier, *des Hernies de la veſſie urinaire, obſ. 17.* Voyez *les Mém. de Chirurg. tom. 2.* Salzmann, *Diſſert. Medico-Chirurg. de hern. veſicæ urinar. pag. 29 & 42.* Solingen, *de mulier. & infant. morb. Chir. pag. 741. Prolapſus, inverſio veſicæ urinariæ;* Renverſement de la veſſie urinaire.

C'eſt une chute de la membrane, du col & du corps de la veſſie par le conduit urinaire. On apperçoit entre les grandes levres la partie qui eſt tombée, tantôt ſous la forme d'une veſſie ronde, diaphane, fermée & pleine d'urine, avec iſchurie; tantôt ſous la forme d'un boudin oblong, pendant, ouvert par le bout, avec difficulté d'uriner.

1. *Exocyſte Noeliana, Prolapſus, inverſio tunicæ interioris veſicæ* Verdier, *loc. cit. Renverſement de la membrane intérieure du corps de la veſſie.* L.

Noël rapporte avoir obſervé dans une fille, qui avoit une rétention d'urine accompagnée de convulſions, une tumeur groſſe comme un œuf de poule, & ſemblable à une veſſie mince, diaphane, pleine d'urine, fermée extérieurement, laquelle ſortoit par le conduit urinaire, & qui étoit formée par le renverſement de la tunique nerveuſe, qui tapiſſe le dedans de la veſſie. Cette fille étant morte en peu de temps, ou l'ouvrit, & l'on trouva les uréteres engorgés à l'endroit de leur inſertion, gros comme le côlon d'un adulte, la tunique nerveuſe ſéparée de la charnue, & un épanchement d'urine entre les deux. C'eſt ce qui avoit occaſionné le renverſement & la ſortie de la tunique nerveuſe qui tapiſſe le dedans de la veſſie par l'uretre. Convient-il d'ouvrir ou d'extirper la partie qui eſt ſortie ?

2. *Exocyſte Solingeniana, colli veſicæ urinariæ inverſio* Solingen. Salzmann, *loc. cit. Renverſement de la membrane intérieure du col de la veſſie.*

On a vu un exemple de cette eſpece dans nne femme qui avoit eu pluſieurs accouchemens laborieux, & qui avoit reçu des coups de pieds de ſon mari

dans le bas ventre. Son bas ventre s'affaiſſa, elle fut attaquée d'une rétention d'urine, & le conduit urinaire ſe renverſa & s'allongea de la longueur du petit doigt ; je veux dire, que la membrane qui tapiſſe intérieurement le col de la veſſie, ſe renverſa, ſortit par le conduit urinaire ſous la forme d'un boudin long, qu'on voyoit entre les grandes levres, & qui étoit percé à ſon extrémité. Voici la maniere dont *Solingen* s'y prit pour la réduire. Après avoir appliqué ſur la partie les fomentations convenables, il prit une ſonde de cuir ſouple & armée d'une éponge trempée dans une liqueur aſtringente, avec laquelle il remit le col de la veſſie dans ſa place & l'y retint avec un bandage fait exprès. Si ces moyens ne réuſſiſſent point, convient-il d'en venir à l'extirpation ?

XLIX. *HYSTEROPTOSIS, Hyſteroceles nudæ, Pathol. method. edit. 3.* par les Auteurs, tels que Arnaud, *tom. 1.* Sabathier, *Mém. de l'Acad. de Chirurg. tom. 3.* Levret, *Obſ. ſur les*

Polypes, Gunzius, *de Hern.* Puzos, *de morb. uteri, cap. 1, 2.* Heiſter, *Inſt. Chir. tom. 2.* *Relaxatio, prolapſus, inverſio uteri, vel vaginæ.* Relâchement, chute, deſcente, renverſement de la matrice, ou du vagin.

C'eſt une deſcente de matrice ou de vagin qui ſe manifeſte par une tumeur dans le vagin, ou hors du vagin, cauſée par la chute ou le renverſement de la matrice, ou du vagin, qui peut ſe réduire au commencement, laquelle eſt accompagnée de douleurs dans les reins & dans les aînes, à cauſe du poids de l'hypogaſtre, de la difficulté de marcher, du teneſme, d'une incontinence ou d'une rétention d'urine. Prenez garde de confondre cette maladie avec le polype de la matrice ou du vagin.

Les deſcentes de matrice complettes ſont ſujettes à l'inflammation, à l'étranglement, à la gangrene, aux ulceres, aux adhérences; elles peuvent même groſſir conſidérablement, quoiqu'il n'y

ait aucune inflammation. On connoît ces accidens aux ſignes qui ſont propres à l'inflammation, à la gangrene & aux ulceres, auſſi bien qu'à l'impoſſibilité qu'on trouve à les réduire, tantôt à cauſe de l'inflammation, tantôt, quoique celle-ci n'ait point lieu, à cauſe de l'adhérence de la partie avec les parties voiſines, & tantôt, bien qu'il n'y ait ni inflammation ni adhérence, à cauſe du trop gros volume du vagin ou de la matrice.

Les remedes de l'inflammation & de l'étranglement qui en eſt la ſuite, ſont, les ſaignées réitérées, les émolliens appliqués ſous différentes formes, ou ſeuls, ou mêlés avec des réſolutifs doux, les clyſteres rafraîchiſſans, les fomentations émollientes appliquées ſur le bas-ventre, une diete légére, les potions rafraîchiſſantes. *Voyez* les remedes de la gangrene à l'article du *ſphacele*. Au cas que la gangrene ne cede à aucun remede, il ne reſte qu'un moyen, mais dont le ſuccès eſt incertain, & c'eſt d'extirper la matrice. Quelques-uns veulent qu'on en agiſſe de même à l'égard du vagin, lorſqu'il eſt renverſé & ſphacelé; d'autres con-

damnent cette opération. Voyez *Sabathier*, *Levret*, & les autres Auteurs qui ont écrit là-dessus.

1. *Hysteroptosis, uteri prolapsus*, Voyez les Auteurs cités; vulgairement *relaxatio*, *lapsus uteri*; *Relaxation*, *relâchement*, *descente*, *chute*, *précipitation de la matrice*. C.

On divise cette espece en incomplette (relâchement de la matrice,) & en complette (chute de la matrice). Ses principes varient. Les causes éloignées les plus ordinaires sont une grossesse extraordinaire, des travaux excessifs & long-temps continués, des efforts pour lever des fardeaux, les accouchemens laborieux, le trop d'embonpoint. Cette espece varie encore en ce qu'elle arrive tantôt sans grossesse, & tantôt dans le temps de la grossesse, savoir au commencement, au milieu, ou à la fin.

Dans la descente de matrice incomplette qui arrive hors le temps de la grossesse, la matrice tombe dans le vagin sous la forme d'une poire renversée, percée à son extrémité d'une fente transversale, vers la base de laquelle on peut mouvoir le doigt circulaire-

ment. Ne croyez pas que l'abaiſſement de la matrice dont on vient de parler, ſoit un ſigne certain de la chute de ce viſcere ; car il y a des femmes qui ont naturellement la matrice plus baſſe, ſans aucune chute ; il y en a d'autres au contraire qui l'ont naturellement plus haute, quoique la chute ait lieu : de ſorte qu'on doit tenir pour certain que ce viſcere eſt relâché, ſi, indépendamment de ce que je viens de dire lorſque la femme eſt debout, qu'elle marche, ou qu'elle va à la ſelle, elle ſent des douleurs dans les cuiſſes, les aînes, des tiraillemens dans les reins, des douleurs ſourdes dans toute la cavité du baſſin, précédées de fleurs blanches. Ces douleurs ſe calment peu à peu lorſqu'elle eſt couchée, de ſorte qu'elle croit en être quitte à ſon réveil, mais elles reviennent dès qu'elle agit de nouveau.

Dans la deſcente de matrice complette, ce viſcere ſort plus ou moins, & entraîne avec lui la partie de la veſſie & du vagin à laquelle elle eſt adhérente, & l'on voit pendre derriere quelques viſceres du bas-ventre. La tumeur eſt cylindrique, large par en

haut, étroite par en bas, & percée d'une fente tranſverſale oblongue, par laquelle les ordinaires prennent leur cours. La malade reſſent des douleurs pareilles à celles dont j'ai parlé, & même plus fortes, lorſque la matrice ſe précipite ſubitement, cette chute eſt ſouvent accompagnée de la difficulté d'uriner, ou d'envies d'uriner, & d'un teneſme continuel. Les polypes de la matrice & du vagin different des chutes complettes & incomplettes; 1°. par leur irréductibilité; 2°. par les douleurs que cauſent les efforts qu'on fait pour les réduire; 3°. par leur figure, qui n'eſt point renverſée, mais pareille à celle d'une pyramide droite, dont la baſe eſt plus large que le ſommet, outre qu'ils ne ſont point percés dans leur extrémité inférieure. La chute qui arrive dans le temps de la groſſeſſe, differe de la chute complette qui arrive lorſque la femme n'eſt point enceinte, par le volume de la tumeur, laquelle eſt plus groſſe, plus ronde, parce que le fœtus eſt enfermé dedans.

On peut guérir radicalement le relâchement de la matrice, après avoir préalablement employé les remedes

généraux, tels que la saignée & la purgation, avec des bouillons vulnéraires & astringents, des opiates stomachiques, toniques, cardiaques, en faisant rester pendant long-temps la malade au lit dans une situation horizontale, les fesses élevées, en lui appliquant sur la vulve des sachets remplis d'herbes aromatiques & astringentes, cuites dans du vin ou du vinaigre, en lui faisant recevoir par le vagin les vapeurs de quelques plantes aromatiques bouillies dans du vin rouge, & enfin, si la malade est jeune & dans toute sa force, & qu'elle soit enceinte, en la faisant tenir dans une situation horizontale pendant tout le temps de la grossesse, dans celui de l'accouchement, & pendant les deux premiers mois qui le suivent. Les descentes de matrice complettes ne peuvent se guérir radicalement, & n'admettent qu'une seule cure palliative, laquelle consiste à remettre la matrice dans sa place & à l'y contenir par le moyen d'un pessaire, que l'on aura soin de tenir propre par de fréquentes injections d'eau tiede mêlée avec quelque eau vulnéraire. *Voyez* ce qu'*Arnaud*, *Sabathier* & d'antres disent

de la matiere & des différentes formes des peſſaires. Au cas que les peſſaires ordinaires ne ſuffiſent point pour contenir la matrice en place, on ſe ſervira d'un bandage élaſtique garni d'une éponge, ou du peſſaire que *Suret* a inventé. Lorſque ces ſortes de chutes arrivent pendant la groſſeſſe, il faut tenter de remettre la matrice en place, ce qui eſt aſſez facile lorſqu'elle n'eſt pas avancée & qu'on s'y prend de bonne heure, pourvu que l'on ait ſoin de vuider auparavant la veſſie & les inteſtins, & de faire tenir la malade dans une ſituation convenable. Si la groſſeſſe eſt avancée, la chute invétérée, & la réduction impoſſible, il vaut mieux laiſſer la matrice dehors, que de tourmenter inutilement la mere & le fœtus. On doit ſe borner à la ſoutenir avec un bandage, & à faire reſter la malade au lit juſqu'à ce ce qu'elle ſoit à terme. Si la chute arrive dans le temps même de l'accouchement, on ne doit point commettre à la nature l'excluſion du fœtus, ni encore moins employer l'opération céſarienne, mais ſoutenir la matrice, la dilater peu à peu, extraire le fœtus & enſuite le placenta, ſelon la méthode

de Levret, & profiter du moment où la matrice ſe contracte d'elle-même, pour la réduire.

2. *Hyſteroptoſis, uteri converſio;* voyez les Auteurs cités; *uteri depreſſio, perverſio, inverſio;* vulgairement, *enfoncement, perverſion, renverſement de la matrice.*

Cette eſpece varie ſelon le degré du renverſement; je veux dire, 1°. ſelon qu'il eſt léger; car alors c'eſt un enfoncement; 2°. conſidérable, ſavoir juſqu'à l'orifice de la matrice incluſivement; 3°. incomplet; 4°. complet. Elle varie auſſi par ſes principes proégumenes; car ce renverſement eſt cauſé, tantôt par l'accouchement, ce qui eſt un cas auſſi fréquent que dangereux, tantôt par un polype, tantôt par un flux menſtruel exceſſif, ou par les fleurs blanches, tantôt par le trop d'embonpoint; *Puzos* y ajoute les efforts violens.

A l'égard du renverſement de la matrice, qui arrive auſſi-tôt après l'accouchement, ſoit qu'il ſoit occaſionné par la mal-adreſſe de la Sage-femme, ou par le vice naturel de ce viſcere; vous le connoîtrez 1°. à la dépreſſion ou à l'enfoncement de l'hypogaſtre,

ou par le défaut de cette tumeur ronde, circonſcrite, que l'on remarque pour l'ordinaire dans la région hypogaſtrique, après l'accouchement; 2°. par le toucher, car lorſque le renverſement eſt incomplet, on ſent dans le vagin une tumeur demi-ſphérique, inégale, imperforée dans le bas, laquelle eſt entourée par le col de la matrice comme par un anneau, & accompagnée d'une douleur aiguë dans les aines & les reins, d'un ſentiment de peſanteur incommode dans l'hypogaſtre, d'une hémorragie plus ou moins abondante, d'un teneſme, qui cauſe ces efforts, qui précipitent de plus en plus la matrice, & la renverſent à la fin entiérement. Lorſque ce renverſement eſt complet, indépendamment de la dépreſſion de l'ypogaſtre, la tumeur eſt plus ſaillante, irréguliere, enſanglantée, légere, imperforée, attachée à un pédicule mou, autour duquel l'orifice de la matrice forme une eſpece de bourlet, laquelle eſt accompagnée de douleurs plus vives, d'une hémorragie plus abondante, de ſyncopes continuelles, de ſueurs froides, de convulſions, du dé-

lire ; & la malade meurt ſouvent au bout de trois ou quatre heures.

Il eſt plus difficile de connoître les renverſemens de la matrice, qui ſont occaſionnés par des polypes, un flux menſtruel, des fleurs blanches exceſſives, & par l'excès d'embonpoint ; ils ſont preſque toujours incomplets, & beaucoup plus rares que les autres ; mais ils ſont preſque toujours accompagnés des mêmes ſymptomes, que le renverſement qui ſuit l'accouchement. Soit donc que ces variétés ſoient complettes, ce qui eſt fort rare, & on les connoît aiſément ; ſoit qu'elles ſoient incomplettes, ce qui arrive plus fréquemment, on les devinera aiſément, ſi l'on connoît leur cauſe proégumene. Quoique le renverſement de la matrice ait beaucoup plus de reſſemblance avec le polype de ce viſcere que ſa chute, la moindre attention ſuffit cependant pour le diſtinguer du renverſement, malgré les erreurs ſans nombre où l'on eſt tombé juſqu'ici à cet égard. En effet, il y a cette différence entre le polype & le renverſement incomplet, que le premier ne peut ſe réduire, qu'il eſt d'abord indolent, &

qu'il devient douloureux par les efforts réitérés qu'on fait pour le réduire. D'ailleurs, le col du polype n'eſt point creux, mais ſolide; il n'eſt point adhérent aux parties voiſines; le vagin & la veſſie urinaire reſtent dans leur place ordinaire; & ce ſont là les principaux ſignes qui diſtinguent le polype du renverſement incomplet. *Voyez* là-deſſus Levret, dans ſes *obſervations ſur le polype, le 3e. tome des Mémoires de l'Académie de Chirurgie, & ce que Sabathier dit à ce ſujet, dans le même tome.*

La cure des renverſemens de la matrice eſt de deux eſpeces; ſavoir, radicale ou palliative. La premiere n'a lieu qu'à l'égard du renverſement qui ſuit l'accouchement. Pour y remédier, il faut commencer par réduire la matrice, & la choſe eſt pour l'ordinaire facile, lorſqu'on s'y prend de bonne heure; mais lorſque la réduction eſt difficile, douloureuſe, & ſuivie de défaillances, il vaut mieux faire rentrer la matrice dans le vagin, & l'y retenir avec des peſſaires, que de paſſer plus avant, d'autant qu'on ne réuſſiroit point. *Voyez* Puzos, & la 11e. obſervation de Sabathier.

A l'égard du renverſement occaſionné par un polype, le flux menſtruel, ou les fleurs blanches, la cure conſiſte à réduire la matrice, & à guérir la maladie primitive dont il dépend. Le renverſement cauſé par un excès d'embonpoint, n'eſt ſuſceptible que d'une cure palliative; & en effet, à quoi bon tenter cette réduction de l'uterus, puiſque le poids de la graiſſe ne manqueroit point de le renverſer de nouveau? Il faut donc ſe borner aux peſſaires, afin d'arrêter les progrès du mal, & les tenir propres par de fréquentes injections. Il faut également employer les peſſaires dans tous les cas où la réduction eſt impoſſible, ou inutile. Le renverſement de la matrice, qui ne peut ſe guérir radicalement, eſt beaucoup plus incommode aux jeunes femmes qui ſont réglées, qu'à celles qui ſont vieilles & qui n'ont plus leurs ordinaires. Indépendamment du flux menſtruel auquel elles ſont ſujettes, & qui eſt fort abondant, il leur vient des fleurs blanches âcres, fétides, des excoriations, des douleurs dans le vagin, qui les rendroient inſupportables à elles-mêmes, ſi l'on n'avoit ſoin de

les ſoulager par des injections fréquentes & convenables. Les dernieres n'éprouvent d'autre incommodité que celle de ne pouvoir marcher avec autant de facilité qu'auparavant.

3. *Hyſteroptoſis*, *vaginæ prolapſus*; voyez les Auteurs cités; *vaginæ relaxatio*, *lapſus*, *inverſio*; vulgairement, *relaxation*, *deſcente*, *chute*, *renverſement du vagin*. D.

Cette eſpece varie ſelon la grandeur de la deſcente: on l'appelle relaxation, chute, renverſement, ſelon que la partie du vagin qui eſt tombée, eſt plus ou moins grande. Elle varie auſſi par ſes principes, & elle vient de pluſieurs cauſes, entr'autres des efforts que l'on fait pour porter des fardeaux peſans, du trop d'exercice, des épreintes qui accompagnent les ſelles, des attouchemens violens que l'on fait au vagin, du trop grand uſage du thé & des autres boiſſons chaudes, des fleurs blanches, d'un accouchement laborieux, de ce qu'on n'a point reſté au lit après avoir accouché. Les anciens ont cru mal à propos que les chutes du vagin & du fondement étoient toujours compliquées avec celles des tuniques du

vagin & de l'inteſtin rectum. Il n'y a le plus ſouvent que la tunique intérieure, ou qu'une partie de cette tunique qui ſe relâche, qui ſe renverſe, qui ſe rompt, & qui ſe ſépare des autres, leſquelles conſervent preſque leur place naturelle.

Le vagin dans ces ſortes de deſcentes, ſe montre ſous la forme d'un gros anneau irrégulier, appellé en françois *bourlet;* & ſi l'on y paſſe le doigt, on ſent le col de la matrice qui ſe trouve alors plus bas. La tumeur augmente lorſqu'on reſte long-temps debout, & diminue lorſqu'on eſt couché. Elle eſt accompagnée de peſanteur dans l'hypogaſtre, d'un teneſme fréquent, de la difficulté d'uriner, laquelle eſt cauſée par le changement de direction du conduit de l'uretre. Dans la ſuite, lorſqu'on néglige d'y remédier, la tumeur, groſſit, s'allonge, s'endurcit, mais elle reſte percée au bas pour donner cours aux ordinaires. Ses ſymptomes ſont les mêmes que ceux de la deſcente de matrice, & ces deux eſpeces de deſcentes ſe reſſemblent en tant de choſes, qu'il eſt très-difficile de les diſtinguer; voici cependant en quoi elles different. Dans

la descente de matrice, la tumeur a quelque dureté dans sa partie supérieure, & son extrémité inférieure, qui est pour l'ordinaire plus étroite, & percée d'une ouverture transversale oblongue, ressemble à un os de tanche. Dans celle du vagin, lorsqu'elle subsiste depuis long-temps, la tumeur est également dure par-tout, plus large ordinairement par le bas que par le haut, & son ouverture est fort irréguliere.

On guérit aisément les chutes de vagin, lorsqu'elles sont légeres, par la simple réduction, qui n'a rien de difficile, & en contenant la partie dans sa place par le moyen des astringens ou d'un pessaire. La réduction est plus difficile lorsque la descente est invétérée; on pourra cependant la faire en se servant des moyens que j'ai indiqués pour réduire la partie qui est considérablement enflée. Le plus difficile est de contenir la partie en place. Les pessaires dont on se sert sont la plupart inutiles, & il vaut mieux se servir d'un bandage élastique garni d'une éponge. *Puzos*, vante beaucoup pour les descentes du vagin, celui que *Martin* a proposé à l'Académie de Chirurgie.

Lorsque

Lorſque la deſcente du vagin eſt irréductible, convient-il de l'extirper, quand même il n'y auroit point de gangrene ? Ce moyen a réuſſi, & pourroit réuſſir encore, ſans le danger que l'on court d'extirper la matrice au lieu du vagin, ou l'un & l'autre enſemble.

4. *Hyſteroptoſis compoſita. Voyez* les Auteurs cités. Deſcente compliquée.

(*a*) Deſcente complette de la matrice & de la veſſie urinaire tout enſemble.

(*b*) Renverſement complet de la matrice, avec déplacement de la veſſie.

(*c*) Chute complette, renverſement complet de la matrice, ou du vagin, avec déplacement de la veſſie urinaire, Conr. Peyer, *Collect. Academ. tom. 3. pag. 300.*

J'ai déjà parlé de cette eſpece dans l'endroit où je traite de la chute & du renverſement complet de la matrice & du vagin ; & j'ai dit que ce viſcere entraînoit avec lui une partie de la veſſie urinaire. On connoît cette eſpece à la chute & au renverſement qui l'accompagnent, à la difficulté, à la rétention d'urine, qui rejaillit vers les parties ſupérieures lorſqu'on la rend, & enfin

à la direction du conduit de l'uretre, qui eſt tourné dans ce ſens. Sa cure eſt fondée ſur les mêmes principes que celle de la premiere, ſeconde & troiſieme eſpece.

I. *ENTÉROCELÈ.*

Hernie quelconque de l'inteſtin, tant ſimple que compoſée, tant enkiſtée, que non enkiſtée : elle comprend l'hernie incomplette ou inguinale de l'inteſtin (*bubonocele premier* des Auteurs, ou *enterobubonocele*) ; l'hernie complette ou ſcrotale de l'inteſtin, (c'eſt la *oſchéocele* ou *entero-oſchéocele* des Auteurs) ou des levres des parties naturelles ; l'hernie crurale ou fémorale de l'inteſtin (que Platner appelle *merocele* ou *entero merocele;*) l'hernie ovalaire de l'inteſtin, que Garengeot appelle *hernie du trou ovale* ; l'hernie inteſtinale du vagin de Garengeot & de Levret ; l'hernie inteſtinale du nombril (c'eſt la premiere *omphalocele*, ou le premier *exomphale* des Auteurs) ; l'hernie ventrale de l'inteſtin (c'eſt la premiere *hypogaſtrocele* des Auteurs). On peut encore mettre de ce nombre les hernies compliquées, celles dont on a parlé, & qui ſont cau-

sées par la rupture du péritoine. *Voyez* Arnaud, *Traité des hernies, tom. 1. & 2.* Gunzius, *libell. de hern.* Platner, Gorter & Heister, *dans leurs Traités de Chirurgie.* Sharp, *Opérations de Chirurgie & recherches sur l'état présent de la Chirurgie.* Dionis, Garengeot, Ledran, *Opérations de Chirurgie, les Mémoires de l'Académie de Chirurgie, tom. 1. & 3.* Haller, *Disput. Chir. tom. 1. &c.* Hernies de l'aîne incomplette & complette, hernies crurales, hernies du trou ovalaire, hernies de l'échancrure sciatique, hernies intestinales du vagin, hernies du nombril, hernies ventrale, entéroceles, épiploentéroceles, ruptures.

C'est une descente des intestins à travers des anneaux inguinals, les arcs cruraux, les trous ovalaires, les échancrures ischiatiques, l'anneau umbilical, les parois du vagin, ou les muscles épigastriques, accompagnée d'une tumeur dans les différens endroits du bas-ventre qu'on vient de nommer, laquelle est d'abord petite, mais qui grossit insensiblement, qui rentre lorsqu'on la presse, ou qu'on prend une posture commode, du moins au commencement, & qui revient lorsque l'on fait

quelque effort. Elle eſt tendue, flexible, élaſtique, liſſe, égale ; elle fait du bruit lorſqu'on la preſſe, elle ſe contracte par le froid, & ſe dilate par la chaleur ; elle augmente ſouvent conſidérablement, & devient dure lorſqu'on retient ſon haleine, qu'on touſſe ou qu'on s'efforce d'aller à la ſelle, indépendamment de différens ſymptomes tant aigus que chroniques dont elle eſt accompagnée, & qui naiſſent de ſa compoſition & de ſa complication.

L'entérocele eſt cauſée par tout ce qui relâche les fonctions ou les cloiſons, & qui détruit leur tiſſu intérieur; par une trop grande abondance de féroſité, par le trop grand uſage des ſubſtances huileuſes, par des efforts trop violens qui agiſſent en bas, par un coup externe, quand même il n'y auroit aucune ſolution de continuité, par les plaies, une cicatrice qui s'ouvre, un apoſteme, &c.

Les entéroceles ſont ſujettes aux étranglemens, aux abcès, aux irritations, aux adhérences, elles peuvent ne point ſe réduire, à cauſe de leur trop gros volume, & être compliquées avec une hernie des autres viſ-

ceres, ou avec celles qu'on appelle vulgairement *fauſſes.*

Deux cauſes peuvent occaſionner l'étranglement de l'inteſtin qui eſt ſorti, ſavoir, l'ouverture qui lui a donné paſſage, le ſac herniaire dans lequel il eſt enfermé. Il faut diſtinguer avec ſoin ces deux eſpeces d'étranglemens. Dans la premiere, à laquelle toutes les entéroceles ſont ſujettes, la tumeur eſt accompagnée de douleurs aiguës, de chaleur, d'un peu de rougeur, d'enflure, de dureté, elle ne peut ni ſortir ni rentrer. La douleur ſe communique peu à peu juſqu'au nombril; elle eſt ſuivie de tranchées, de nauſées, d'un vomiſſement dans lequel on rend d'abord les alimens qu'on a pris, enſuite du chyle, de la bile, qui reſſemble aux excrémens, & enfin des excrémens même. Le ventre eſt conſtipé, il ne rend pas même les flatuoſités, qui prennent leur route par le haut, ce qui incommode extrêmement le malade, & le met en danger d'être étouffé. (Dans l'étranglement de l'entérocele formé par l'appendice de l'inteſtin, ou que ſouffre l'inteſtin qui eſt pincé, les vents peuvent ſortir par le

bas, parce que le conduit inteſtinal eſt ouvert; quelquefois cependant ils ne ſortent point.) Le météoriſme & la fievre ſurviennent, les ſymptomes dont on a parlé augmentent, & ils ſont ſuivis du hoquet & de mouvemens convulſifs.

On guérit cette eſpece d'étranglement, en faiſant prendre d'abord au malade une ſituation commode, par des ſaignées promptes & réitérées, par des fomentations & des cataplaſmes répercuſſifs, employés dès le commencement de la maladie. Au cas que ces moyens ne réuſſiſſent point, on aura recours aux émolliens, ou ſeuls, ou mêlés avec des réſolutifs; on tentera de réduire l'inteſtin ſans violence & à différentes repriſes, on donnera au malade des lavemens avec de l'huile, & ſi cela ne ſuffit point, on emploiera la célotomie, au ſujet de laquelle on peut conſulter les Auteurs qu'on a cité. On obſervera de ne donner aucun aliment au malade pendant tout le temps que l'étranglement dure; on ſe bornera à lui faire prendre quelques cuillerées de bouillon, ou de telle autre potion ſemblable pour calmer ſa ſoif.

L'étranglement causé par le sac herniaire differe de celui dont on vient de parler, en ce que, 1°. la réduction se fait tout à la fois, & non point successivement, comme dans la précédente; 2°. on réduit le sac avec les parties qu'il renferme, au lieu que dans celui dont on vient de parler, on le réduit le dernier, en cas qu'il ressorte, ce qu'il ne fait quelquefois point après que les parties ont été réduites; 3°. on n'entend aucun murmure dans l'intestin, comme dans le premier cas; 4°. les symptomes continuent après que la réduction est faite, la douleur augmente davantage que dans le précédent, à moins que la réduction n'excite un volvulus; 5°. la réduction faite, si l'hernie est à côté de la vessie, elle est suivie d'envies fréquentes d'uriner, & de douleurs sourdes; si elle porte sur le muscle psoas & sur les vaisseaux cruraux, le membre qui est dessous est affecté d'un engourdissement, qui n'a pas lieu dans le précédent; 6°. lorsque l'hernie sort & rentre aisément, elle conserve la même rénitence qu'avant qu'on l'eût réduite, ce qui n'a pas lieu non plus dans l'étranglement dont on a parlé;

7°. lorſqu'on met le doigt dans le trou par lequel l'hernie eſt rentrée, on y ſent la même rénitence que lorſqu'elle étoit dehors, & elle eſt plus forte que celle des inteſtins, quoiqu'ils ſoient pleins d'air; car lorſqu'il n'y a point d'étranglement, ils cedent aiſément à l'impreſſion du doigt, au lieu qu'ici on croiroit toucher un balon rempli d'air. Ce dernier ſigne eſt primitif dans cette eſpece d'étranglement, & il n'a pas lieu dans le précédent; il eſt particulier à l'étranglement cauſé par le ſac herniaire, qui n'arrive que dans les entéroceles enkiſtées, parce que dans la réduction que l'on fait ſans célotomie, on ne réduit point l'hernie dans la cavité du péritoine, mais deſſus, par l'ouverture qui lui donne paſſage. Cette eſpece exige abſolument la célotomie, & ſans elle la réduction ne peut ſe faire. (*Voyez* là-deſſus Sharp, *dans ſes recherches critiques*, & Arnaud, *tom.* 2.) Quant aux ſymptomes qui accompagnent le pincement de l'inteſtin, de même que l'étranglement de l'hernie de *Littre*, j'en parlerai à l'endroit où je traite de l'irritation.

Soit que l'étranglement ſoit cauſé par

l'ouverture qui a donné paſſage, ou par le ſac herniaire, ſi l'on n'a promptement recours à la réduction ou à la célotomie, l'inteſtin ſe corrompt, s'abcede & ſe gangrene. Les ſignes de l'apoſteme ſont les mêmes que ceux dont j'ai parlé à ſon article; voici ceux de la gangrenée. Le pouls eſt petit, concentré & intermittent, le malade vomit ſans effort, il rend quelquefois des vents par l'anus, le bas-ventre s'affaiſſe, le froid s'empare des extrémités, la colique, le vomiſſement & le hoquet ceſſent. La tumeur s'applatit & devient molle, elle conſerve l'empreinte du doigt, elle eſt livide, indolente. Conſultez, pour la cure, Arnaud, Sharp, Garengeot, Heiſter, (*Voyez* auſſi Haller, *Diſput. Chir. tom. 3. diſſert. 70.*) la Peyronie & Louis, *dans les Mémoires de l'Académie de Chirurgie, tom. 1. & 3.*

L'irritation peut avoir lieu dans toutes les eſpeces d'entérocele; elle vient de pluſieurs cauſes, entr'autres des adhérences, & elle a beaucoup de rapport avec l'étranglement. Ses ſignes ſont, la douleur de la tumeur, la colique, qui revient par intervalles plus

longs; la difficulté d'aller à la ſelle, quoique le ventre ſoit libre, le vomiſſement ſtercoreux, le hoquet, qui ſont cependant moins fréquens que dans l'étranglement; enfin, la fievre, qui commence plus tard dans l'irritation que dans l'étranglement; & quoique ces ſymptomes ſoient moins violens dans la premiere que dans le ſecond, ils ſeroient d'un très-mauvais augure, ſi le conduit inteſtinal n'étoit ouvert, & ne laiſſoit ſortir les vents & les excrémens. Il eſt vrai cependant qu'il eſt également ouvert dans l'étranglement partiel, qu'on appelle en François, *pincement de l'inteſtin*, de même que dans l'hernie de *Littre*, ou de l'appendix, quoiqu'il y ait un étranglement parfait; mais il y a cette différence entre le pincement de l'inteſtin & l'irritation, que dans celle-ci la tumeur n'eſt preſque point douloureuſe, qu'on ne ſent aucune tranchée, mais ſeulement des douleurs de coliques ſourdes, paſſageres, & qui ſont long-temps à revenir. Lorſque l'hernie de *Littre* eſt accompagnée d'étranglement, on a plus de peine à la diſtinguer de l'irritation. Les ſignes de cet étranglement, ſuivant

Littre, ſont que le malade n'a ni vomiſſement ni hoquet, ou qu'ils ſont moindres que dans les hernies ordinaires, avec étranglement, & que le malade ne rend aucune matiere fécale par la bouche; il n'y a ni météoriſme du bas-ventre, ni tenſion, ni gonflement flatueux; la tumeur eſt plus petite & plus long-temps à ſe former, l'inflammation, la douleur, la fievre & les autres ſymptomes ſont moins violens, & ſe manifeſtent plus tard, le ventre eſt libre pendant tout le temps que l'étranglement dure, les vents & les excrémens prennent leur cours par la voie ordinaire. Quand les ſymptomes dont je viens de parler ne diſtingueroient point aſſez cet étranglement de l'irritation, on le reconnoîtroit dans le temps de l'opération, à laquelle on eſt obligé de recourir lorſque les autres moyens ſont inutiles, vu qu'elle expoſe l'appendice à nos yeux.

Les remedes contre l'irritation que cauſe l'étranglement, lorſqu'on n'y remédie point à temps, ſont la ſaignée, les clyſteres émolliens avec de l'huile, les fomentations, les cataplaſmes compoſés avec des herbes émollientes,

anodines & réſolutives, que l'on applique ſur la tumeur & le bas-ventre, l'huile d'amandes douces dont on prend une cuillerée, les narcotiques, les antiſpaſmodiques, une diete légere, les boiſſons tempérantes, délayantes & laxatives, dont il faut continuer l'uſage, & au cas que ces moyens ne produiſent aucun effet, il faut en venir à l'opération. *Voyez* Arnaud, *Traité des deſcentes, tom. 2. part. 2.*

Toutes les eſpeces d'entérocele ſont ſujettes aux adhérences. *Voyez* là-deſſus Arnaud, qui les diviſe en agglutinatives, fibreuſes, charnues & fongueuſes. Il y a des adhérences avec étranglement, & d'autres ſans étranglement. Dans le dernier cas, tantôt les parties déplacées rentrent dans le bas-ventre, quoiqu'elles ſoient adhérentes, tantôt elles ne rentrent point, & elles reſtent dehors. Dans le premier cas, je veux dire lorſque les parties rentrent, & que l'inteſtin eſt adhérent, le malade ſent une légere colique, que l'on a peine à diſtinguer de la colique ordinaire, & qui ne cede point aux remedes qu'on emploie ordinairement pour la guérir. Le malade en eſt ſoulagé par

un régime ſobre & régulier, au lieu que les remedes ne ſont qu'irriter ſon mal, par où l'on voit la néceſſité qu'il y a de diſtinguer cette colique, de la colique ordinaire. Lorſque l'inteſtin eſt adhérent à l'épiploon, le malade a la colique après avoir mangé, il ſent des tiraillemens d'eſtomac, qui augmentent à meſure que la digeſtion ſe fait, & qui ceſſent dès qu'elle eſt faite. Lorſque l'inteſtin eſt adhérent à la poche herniaire, non-ſeulement il reſſent une colique légere, mais encore une démangeaiſon dans l'endroit que l'hernie occupe; & ces ſymptomes l'affectent davantage après qu'il s'eſt bien repu, que lorſqu'il eſt à jeun ou qu'il a mangé ſobrement. Dans le ſecond cas où les parties ne rentrent point, outre les ſymptomes dont je viens de parler, elles reſtent dehors ſans qu'on puiſſe les réduire, en conſervant toutefois leur molleſſe & leur flexibilité, & on peut les prendre à l'entrée de l'ouverture, lorſque la poche où elles ſont enfermées n'eſt point adhérente. Lorſque celle-ci eſt adhérente aux parties voiſines, on ne les raſſemble pas ſi aiſément, & lorſqu'on tente de les

réduire, les parties auxquelles elles ſont attachées ne tardent pas à les ſuivre. On peut voir dans Arnaud, *tom. 2. part. 2.* les remedes qu'il convient d'employer dans les diverſes eſpeces d'adhérences, & dans les divers cas qui ſe préſentent.

Il peut arriver, quoiqu'il n'y ait ni étranglement ni adhérence, qu'on ne puiſſe réduire l'entérocele à cauſe de ſon trop gros volume. Dans ce cas, après avoir évacué les vents & les excrémens enfermés dans la partie hernieuſe du conduit inteſtinal, il faut recourir au moyen que j'ai indiqué pour la réduction de la matrice, qu'on ne peut remettre en place pour la même cauſe, & en tenter la réduction à différentes repriſes. *Voyez* Gunzius, *de Hern.*

L'entérocele peut être compliquée avec l'épiplocele, la cyſtocele, l'hydrocele, la ſarcocele, le déplacement des teſticules : (*Voyez* les Entéroceles compoſées). J'ai compris toutes les eſpeces de ce genre, qui eſt fort étendu, ſous trois familles : la premiere comprend les entéroceles ſimples enkiſtées ; la ſeconde, les entéroceles

compoſées enkiſtées ; la troiſieme, enfin les entéroceles qui ne ſont point enfermées dans une poche hernieuſe.

A. *Entéroceles ſimples enkiſtées.*

1. *Enterocele incompleta ſeu inguinalis ; Bubonocele inteſtinalis ſeu vulgaris*, des Auteurs cités ci-deſſus ; *Hernie inteſtinale de l'aine, bubonocele vulgaire, ou inteſtinal, entérobubonocele.* A.

Cette eſpece eſt tantôt ſeule, tantôt double, annulaire, ſimple & enkiſtée. Elle forme une petite tumeur, qui rentre pour l'ordinaire, à moins qu'il n'y ait étranglement & adhérence ; demi-ſphérique, qui ne s'étend pas plus loin que l'aine, qui eſt rarement ſujette aux accidents chroniques, mais ſouvent aux aigus, tels que l'étranglement, à moins que l'art n'y apporte remede. Ne la confondez pas avec le bubon (ſur quoi *voyez* les Inſtitutions de Chirurgie de Platner) avec le teſticule engagé dans l'anneau. (*Voyez* Dionis, *Opér. Chirurg.* & Quelmaize, *Diſput. Anat.* Haller, *tom. 5.*) ni avec le gonflement du ligament rond, auquel les femmes qui ont la matrice oblique ſont ſujettes,

La cure des hernies ſe réduit à deux points, à réduire les parties qui ſont tombées dans leur place naturelle, & à les y contenir. On emploie pour cet effet le taxis, la ſituation horizontale, les bandages, les aſtringens, les corroborans, les deſſicatifs appliqués extérieurement & pris intérieurement, ceux qui évacuent les urines, les ſueurs, par les ſelles, les atténuans, les réſolutifs, les apéritifs, les alimens & les boiſſons deſſicatives, inciſives, aſtringentes, qu'il faut varier ſuivant les cauſes, pour que la cure ſoit méthodique. *Voyez* Arnaud & Gunzius, *de Hern.*

La caſtration, la cautériſation & la ſuture royale, ne ſont plus d'uſage : on leur a ſubſtitué la ligature du ſac herniaire, que *Senff* a pratiquée avec beaucoup de ſuccès. (*Voyez* Sharp, *Recherches critiques*, & le Traité de Gunzius ſur les hernies.) Vous obſerverez qu'il y a des cas où il eſt plus avantageux d'empêcher les progrès des hernies, que de les guérir entiérement.

2. *Enterocele completa; oſcheocele inteſtinalis ſeu entero-oſcheocele* Auctorum; *enterocele labiorum vulvæ eorumdem; Entérocele ou hernie inteſtinale complette,*

oſchéocele inteſtinal, ou entéro-oſchéocele, entérocele des grandes levres. D.

Elle eſt ſeule ou double, ſimple, enkyſtée; elle ſort par les anneaux, & elle deſcend fort bas. Elle eſt précédée d'une entérocele incomplette, & elle eſt cauſée par la négligence qu'on a eue de porter un bandage. La tumeur eſt beaucoup plus groſſe que dans la précédente, & elle devient enfin monſtrueuſe. Elle eſt preſque ronde d'abord, mais elle s'allonge, elle remplit le ſcrotum dans les hommes, elle ſort hors des grandes levres dans les femmes, & occupe la partie de la cuiſſe qui eſt deſſous; elle eſt preſque toujours adhérente, & elle rentre rarement, ſi ce n'eſt au commencement, & elle eſt rarement ſujette aux étranglemens; mais lorſque cela arrive, elle eſt très-dangereuſe, & accompagnée de ſymptomes chroniques, de dyſpepſie, de flatulences, de coliques, de tiraillemens douloureux dans les viſceres du bas-ventre, de nauſées, de défaillances & de laſſitude.

Sa cure eſt la même que celle de l'eſpece précédente. Dans le cas où l'on ne peut abſolument la réduire,

il faut se borner au suspensaire. Si la réduction est possible, & la tumeur considérable, souvenez-vous de suivre le conseil de *Gunzius*, & de ne la faire qu'à différentes repriſes. Peut-être feroit-on mieux de comprendre la premiere & la seconde entérocele sous la même espece, vu qu'il n'y a aucune différence essentielle entr'elles

3°. *Enterocele appendicularis ; Hernia ab ilei diverticulo* Morgagni Adv. *Anat. III. p. 8. 9. Hernie particuliere, hernie formée par l'appendice de l'iléon.* Littre *Mémoires de l'Académie Royale des Sciences, année 1700. hernie formée par l'appendice de l'inteſtin ; entérocele appendiculaire.* L.

Cette espece est d'abord incomplette, mais elle peut avec le temps devenir complette ; elle est simple, enkystée, & elle descend par l'un & l'autre anneau dans le scrotum : dans le cas rapporté par *Littre*, elle étoit formée par l'appendice factice de l'iléon, savoir par l'allongement de la partie de l'inteſtin qui est oppoſée au méſentere, lequel formoit un canal fermé par le bas, qui sortant par l'anneau, étoit peu à peu tombé dans le

ſcrotum. L'Auteur dont on vient de parler a mieux conſtaté l'exiſtence de cette eſpece qu'il ne l'a décrite ; & on ne la connoît pas mieux par la deſcription que *Morgagni*, *Ruyſch* & *Palſin* en ont donnée, de ſorte qu'il eſt difficile de la diſtinguer des précédentes. On a lieu de ſoupçonner ſon exiſtence par la petiteſſe, le peu de groſſeur & l'accroiſſement tardif de la tumeur, par la ténuité extrême de la partie enfermée dans le ſac herniaire, par la conſtriction & la force de l'anneau qui donne paſſage, par la néceſſité où l'on eſt de comprimer l'appendice de bas en haut lorſqu'il eſt rempli de matieres féculentes, pour qu'il ſe vuide dans l'inteſtin ; par la figure ſinguliere de l'appendice, ſur-tout de ſon extrémité, enfin par le peu de bruit qu'il fait lorſqu'on le réduit. Ce qu'on a dit de la cure des eſpeces précédentes ſuffit pour nous mettre au fait de celle qu'exige celle-ci. Lorſque cette hernie eſt accompagnée d'étranglement, on la reconnoît à des ſignes particuliers dont j'ai parlé ci-deſſus, & qui la diſtinguent des autres eſpeces d'entérocele avec étranglement. *Litre* vous apprendra ce

qu'il faut faire dans ces circonſtances, ſelon la diverſité des cas.

4. *Enterocele partialis ſive perſtrictoria; Hernia ab altero inteſtini pariete* Heiſter. *Chir. Tom. II. cap. 116. Pincement de l'inteſtin*, Arnaud *des hern.* Garengeot *oper. de chir. des hern. Art. V. obſ. XXI.* L.

Il arrive quelquefois que l'inteſtin ſort par les ouvertures naturelles du bas-ventre, non point tout entier, mais ſeulement des côtés. L'obſervation nous apprend que l'inteſtin peut être pincé par l'anneau inguinal, de même que par l'umbilical; & il n'y a perſonne qui ne voie qu'il peut arriver la même choſe dans les autres ouvertures, & qui plus eſt dans les autres endroits du bas-ventre où il n'y a point d'ouvertures, ſoit que le péritoine reſte entier ou qu'il ſe déchire, & peut-être a-t-on des exemples de ce cas, qui ne me ſont point tombés ſous la main. Je ne ſache point qu'on ait un diagnoſtic ſuffiſant de cette eſpece. Elle a beaucoup de rapport avec l'entérocele appendiculaire, du moins dans certains temps de la maladie, & elle peut même aiſément devenir appendiculaire. J'ai rapporté d'après *Arnaud* les ſignes du pin-

cement de l'inteſtin avec étranglement. Il eſt ſouvent arrivé dans cette circonſtance qu'on a pris cette eſpece pour une épiplocele avec étranglement, & qu'on n'a reconnu l'erreur qu'après la célotomie. A l'égard de la cure, on peut voir les moyens que j'ai indiqués ci-deſſus.

5. *Enterocele cruralis*; *Hernia inteſtini cruralis ſeu enteromerocele Auctorum, ut* Kochii *diſput.* Hall. Chir. *Tom. III. diſſert. 71 &c. merocele inteſtinalis* Platner *inſt. chir.* §. *848. Hernie crurale de l'inteſtin*, Arnaud &c. *Mérocele inteſtinal. Entéroméroccle.* D.

Cette eſpece eſt pour l'ordinaire ſeule & rarement double, ſimple, enkyſtée & formée par la chute de l'inteſtin au deſſous du ligament de *Poupart.* Les femmes y ſont plus ſujetes que les hommes & les filles, & il eſt aiſé de la diſtinguer du bubon, quoiqu'elle lui reſſemble beaucoup. (*Voyez* Platner §. 123.) La tumeur eſt petite (à peine excede-t-elle la groſſeur d'un œuf de poule) & preſque ſemblable au bubonocele, excepté que celui-ci a ſon ſiege auprès des parties naturelles & dans la partie inférieure de l'aîne, & que le

mérocele a le ſien dans la partie ſupérieure & la plus éloignée des parties naturelles, & que la tumeur ſe forme preſque au deſſus du fémur, qu'on y ſent de la douleur lorſqu'on plie la jambe, & qu'elle eſt très-ſujette aux adhérences. Sa cure eſt la même que celle de la premiere entérocele.

6. *Enterocele ovalaris*, Lachauſſe *diſſert. ſur l'hernie ventrale ; Voyez* Haller. *diſput. chir. Tom. III. Hernia inteſtinalis foraminis ovalis* Gunzii ; *hernie inteſtinale du trou ovalaire des os pubis*, Garengeot *Mem. de l'Acad. de Chir. Tom. I. Hernie du trou ovale*, Sharp *recher. crit. Entérocele du trou ovale.* D.

Comme cette eſpece eſt fort rare, pluſieurs perſonnes ont nié ſon exiſtence, mais *Garengeot* l'a conſtatée par ſes obſervations & par celles d'autrui *dans les Mémoires de l'Académie de Chirurgie.* Elle eſt ſouvent ſeule & quelquefois double, plus fréquente dans les femmes que dans les hommes, ſimple, enkyſtée, formée par la chute de l'inteſtin à travers le trou ovale, ſavoir dans l'endroit qui donne paſſage aux nerfs & aux vaiſſeaux, lequel eſt ſitué dans le bord ſupérieur connu ſous

le nom de ſinuoſité de l'iſchione. La tumeur, qui, lorſqu'elle n'eſt point conſidérable, eſt une eſpece d'entérocele, ne ſe forme jamais ſous la peau; elle eſt tantôt ronde & tantôt oblongue, elle a ſon ſiege dans la partie ſupérieure & interne de la cuiſſe près du périnée dans les hommes, près d'une des grandes levres dans les femmes, ſavoir dans l'endroit qui répond au trou ovale ou au muſcle obturateur externe; entre le muſcle pectinée, & la premiere tête du triceps.

Voyez pour ſa cure ce que j'ai dit de la premiere eſpece.

7. *Enterocele iſchiatica*, Bertrand cité par Verdier *des hern. de la veſſie urinaire. Mém. de l'Acad. de Chirurg. Tom. II. Hernie inteſtinale de l'échancrure ſciatique.* D.

Bertrand a obſervé dans le côté droit une hernie formée par la chute d'une partie de l'iléon par les ſous-ligamens ſacro-iſchiatiques, & de l'autre par la ſortie du même inteſtin par les échancrures ſciatiques. Les remedes que j'ai indiqués pour la premiere eſpece ſuffiſent pour la guérir.

8. *Enterocele vaginalis ; hernia in vagina feminarum eveniens*, Gunzii *lib. de hern. Hernie inteſtinale dans le vagin*, Garengeot *Mém. de l'Acad. de Chirurg. Tom. I. Entérocele vaginal*, Levret *obſerv. ſur les polypes, ſect. 2.* L.

Cette eſpece eſt ſimple, enkyſtée & formée par le poids de l'inteſtin ſur les parois du vagin que de fréquens accouchemens ont affoiblies & relâchées. La tumeur eſt blanche, molle & a le même caractere générique que l'entérocele. Elle occupe d'abord le vagin, mais l'inteſtin étant tout-à-fait ſorti, elle déborde enfin les grandes levres. *Garengeot*, a guéri cette eſpece par la réduction, & au moyen d'un peſſaire auquel on donne le nom de bondon à cauſe de ſa figure. *Hænelius* ſe ſert d'une éponge trempée dans de l'eau d'alun qu'il introduit dans le vagin avec les doigts, dont il ſe ſert pour faire la réduction. Les peſſaires ordinaires ſont inutiles, & même nuiſibles.

9. *Enterocele umbilicalis*; *Enterompha-lus* des Auteurs; *Omphalocele, ſive exomphalus inteſtinalis* des mêmes, comme Teichmeyer, *diſp. chir.* Haller *Tom. III.*

diſſert.

diſſert. 67, &c. *Vitium umbilici* Gunzius; *Hernie inteſtinale du nombril*, Arnaud *Tom. I. Entéromphale.* D.

Elle eſt ſimple, enkyſtée & formée par la chute de l'inteſtin à travers l'anneau du nombril, ou tout auprès; elle eſt plus rare que l'épiplo-entéromphale, & il n'y a preſque que les enfans nouveaux nés qui y ſoient ſujets. La tumeur eſt de différente groſſeur, & on la connoît aux ſignes que j'ai indiqués en parlant de ſon caractere générique. *Dionis* prétend qu'il ne peut y avoir d'hernie umbilicale à moins d'une rupture, mais il a tort; car il conſte par les obſervations qu'elle a lieu lorſque l'inteſtin, ou l'épiploon ou l'un & l'autre enſemble tombent dans le péritoine. L'entéromphale admet deux ſortes de cures, l'une palliative, l'autre radicale. *Voyez* la premiere eſpece d'entérocele.

10. *Enterocele ventralis*; *Hernia inteſtini* Auctorum; *hypogaſtrocele inteſtinalis*, Lachauſſe *diſput. chir.* Haller *T. III. diſſert. 68. hernia ventris inteſtinalis*, Gunzii, Platneri. *Hernie ventrale de l'inteſtin*, Arnaud; *Hypogaſtrocele inteſtinal.* D.

Le ſiege de cette eſpece varie; &

quoiqu'elle puiſſe ſe former dans tous les endroits de la ſuperficie du bas-ventre où il n'y a point d'ouverture, elle vient pour l'ordinaire dans les endroits aponévrotiques plutôt que dans ceux qui ſont muſculeux. Son ſiege ordinaire eſt dans la ligne blanche, ou ſémilunaire, ou au deſſus des anneaux & des arcs cruraux. Cette entérocele eſt ſimple, enkyſtée & formée par le poids de l'inteſtin ſur les fibres aponévrotiques qui ſont relâchées, & ſur le péritoine qu'il pouſſe dans le ſinus, ou par l'intruſion du péritoine à travers les faiſceaux des muſcles. La groſſeur de la tumeur varie, & elle porte avec elle les ſignes caractériſtiques du genre. Ne confondez point l'emphalocele ni le bubonocele avec les hernies de l'inteſtin qui ſe forment dans le nombril, ou dans les environs, & qui ſont proprement des hernies ventrales. Il y a même une eſpece d'hypogaſtrocele formé par la relaxation de l'aponévroſe oblique externe, qui non ſeulement fait enfler l'aîne, mais qui deſcend même dans le ſcrotum. (*Voyez* Gunzius & Lachauſſe.) Ne les confondez point non plus avec cette hernie ventrale dont

parle *Ledran* (*oper. de chir. pag. 145.*) laquelle eſt cauſée par l'agglutination imparfaite des plaies qu'ont ſouffert les fibres des muſcles droits, & qui n'eſt accompagnée d'aucune tumeur viſible. L'entérocele ventrale eſt plus ſuſceptible d'une cure palliative que d'une cure radicale, quoique celle-ci ne ſoit pas impoſſible (*Voyez* la premiere entérocele.) *Gunzius* a vu plus d'une fois guérir des enfans d'un hypogaſtrocele inteſtinal, en leur frottant deux ou trois fois par jour la tumeur auprès du feu avec de la graiſſe de taiſſon, & dans le cas même où l'hernie revient, en leur oignant toute la région du bas-ventre qui a ſouffert violence, & en l'entourant, ſur-tout par le bas, d'une bande faite d'une matiere forte, mais ſouple.

B. *Entéroceles enkiſtées compoſées.*

11. *Enterocele epiploico-incompleta*; *Epiploenterocele inguinalis*, *ſeu incompleta* Auctorum, ut Gunzii, *diſput.* Haller *chir. Tom. III.* &c. *Bubonocele epiploico-enterica*, eorumdem; *Hernie inteſtinale & épiploïque de l'aîne*, Arnaud;

Bubonocele épiploico-inteſtinal, épiploenterocele incomplet. D.

C'eſt la premiere eſpece d'entérocele, laquelle eſt compliquée avec l'épiplocele, & par conſéquent on peut lui appliquer ce que j'ai dit des ſignes & de la cure de la Ie. épiplocele (*Voyez* ci-deſſous) & de la Ie. entérocele. On obſervera que dans toutes les épiploentéroceles l'inteſtin rentre ſouvent, mais que l'épiploon reſte dehors en tout ou en partie.

12. *Enterocele epiploico - completa ; Epiploenterocele completa*, Auctorum, ut Gunzii, *loco modò citato*, &c. *Oſcheocele epiploico - enterica*, eorumdem, *Hernie inteſtinale & épiploïque complete* d'Arnaud, &c. *oſchéocele epiploico-inteſtinal, entérocele épiploïque des grandes levres ; épiploentérocele complet.* D.

C'eſt la 2e. eſpece d'entérocele compliquée avec la 2e. épiplocele que l'on connoît aux ſignes de ces deux hernies, & que l'on guérit par la même méthode.

13. *Enterocele cyſtocelica ; cyſto-interocele* Auctorum ; *hernia cyſtico-enterica, ſeu enterocele cyſtocelen inducens*, eorumdem ; *Hernie inteſtinale compliquée de cyſtocele*, Sharp *recherch. critiq.* Verdier

de la hernie de la veſſie urin. Mém. de l'Acad. de Chir. Tom. II. Cyſto-entérocele.

C'eſt une eſpece d'entérocele complette & enkyſtée, compliquée avec la cyſtocele ou avec l'hernie cyſtique, dans laquelle le ſac herniaire en deſcendant entraîne peu à peu la partie du péritoine qui couvre la veſſie par derriere, de même que la veſſie, & les pouſſe dans l'anneau, & dont les ſignes dans certaines circonſtances ſont les mêmes que ceux de l'entérocele complette & de la cyſtocele; c'eſt pourquoi on doit la traiter de même. Elle peut être accompagnée de la chute de l'épiploon, & alors la chute de ces trois viſceres forme l'hernie appellée *entérocele épiploico-cyſtique.*

14. *Enterocele parorchidialis; Parorchido-enterocele, ſive hernia parorchido-enterica*, Auctorum; *Hernie inteſtinale compliquée de déplacement de teſticule*, Mery chez Garengeot, *T. I. obſ. XVIII. Parochido-entérocele.*

C'eſt une eſpece d'hernie inguinale compliquée de déplacement de teſticule. Dans le cas de *Meryan*, le ſac herniaire ayant été ouvert, on trouva le teſticule confondu avec les inteſtins

& engagé dans l'anneau, ſoit que cela vint de ce qu'il étoit deſcendu plus lentement, ou de ſa rétraction. On tire le diagnoſtic & la cure de cette eſpece, du caractere combiné de l'entérocele & du déplacement des teſticules.

15. *Enterocele hydrocelica; Hydroenterocele* Auctorum, Heiſter, &c. *Hernia hydrocelico-enterica* eorumdem; *Hernie inteſtinale compliquée d'hydrocele; hydro-entérocele.* Il y a ici combinaiſon des ſignes qui indiquent l'hernie inteſtinale & l'hernie aqueuſe. *Voyez* pour ſa cure ce que j'ai dit ci-deſſus de l'hydrocele & de l'entérocele.

16. *Enterocele epiploico-cruralis; epiplo-enterocele cruralis* Auctorum, Mauchart *diſp.* Haller *chir. T. III. diſſert. 66*, &c. *Hernia cruralis, ſeu merocele epiploico-enterica; hernie crurale de l'inteſtin & de l'épiploon*, Arnaud, &c. *merocele épiploico-inteſtinal; épiplo-entérocele crurale.*

C'eſt une entérocele crurale, ou un entéro-mérocele compliqué de l'épiplocele, que l'on connoît par les ſignes combinés des hernies des inteſtins, & des hernies fémorales de l'épiploon,

& que l'on guérit par les remedes conjoints des unes & des autres.

17. *Enterocele epiploico-ovalaris ; epiploenterocele ovalaris*, Auctorum ; *hernia epiploico-enterica foraminis ovalis* eorumdem ; *Hernie épiploico-inteſtinale par le trou ovalaire*, Malaval chez Garengeot, *Mémoires de l'Acad. de Chirurg. Tom. I. pag. 714. Epiploentérocele du trou ovale.* D.

Cette eſpece eſt formée par la chute de l'inteſtin & de l'épiploon par l'un des trous ovalaires, ou par tous les deux enſemble, & par conſéquent elle réunit les ſignes de l'entérocele & de l'épiplocele. Conſultez pour la cure, que fourniſſent ces deux eſpeces, *Garengeot* dans l'endroit cité.

18. *Enterocele epiploico-iſchiatica ; Epiplo-enterocele iſchiatica, ſeu hernia omenti & inteſtini iſchiatica* Verdier, *Act. Acad. chir. Tom. II. Hernia dorſalis*, Papenii *diſp.* Haller *chir. Tom. III. Hernie épiploico-inteſtinale par l'échancrure ſciatique ; épiplo-entérocele dorſal.* D.

Papenius a obſervé cette eſpece dans une jeune payſane, & elle étoit extraordinairement enflée, car la tumeur lui deſcendoit de l'anus juſques ſur le

mollet. Une partie de l'épiploon, le jejunum, lileon avec le méſentere contigu; le cœcum & une partie du rectum étoient ſortis par l'échancrure ſciatique; (*Voyez* l'endroit cité.) Je ne dirai rien ici de la cure, tant palliative que radicale de l'épiplo-entérocele dorſale, on l'entendra aſſez par ce qui précede & ce qui ſuit.

19. *Enterocele epiploico - vaginalis*; *epiplo-enterocele vaginalis* Auctorum; *hernia epiploico-enterica in vagina eveniens*, eorumdem; *Hernie épiploico-inteſtinale par le vagin*; *épiplo-entérocele vaginal*, Levret, *obſ. ſur les polyp.* C'eſt une entérocele vaginale compliquée d'épiplocele; ſes ſignes & ſa cure ſont les mêmes que ceux de ces deux eſpeces d'hernies.

20. *Enterocele epiploico - umbilicalis*; *epiplo-enteromphalus* Auctorum; *hernia inteſtini & omenti umbilicalis* Gunzii, Arnoldii, Teichmeyer; *Hernie épiploico-inteſtinale du nombril*; *épiplo - entéromphale.* D.

Cette omphalocele compoſée eſt plus commune que la ſimple. Si vous ajoutez à l'entéromphale enkyſté, l'épiploon, il en réſultera cette eſpece,

que l'on connoît par les ſignes combinés de l'entérocele & de l'épiplocele, & que l'on guérit par les remedes qui conviennent à l'une & à l'autre. Les enfans, les femmes groſſes & les aſcitiques y ſont ſujets.

21. *Enterocele epiploico-ventralis: hypogaſtrocele epiploico-enterica* d'Ignace Lachauſſe ; *hernia inteſtini & omenti*, Auctorum, ut Platneri, Gunzii, &c. *Hernie ventrale de l'inteſtin & de l'épiploon* Arnaud; *hernie de l'inteſtin & de l'épiploon ſurumbilicale, ſous-umbilicale, ventrale*, Garengeot *Mém. de l'Acad. de Chirurg. Tom. I. Hypogaſtrocele épiploico-inteſtinal.* D.

Le ſiege de cette eſpece varie; tantôt elle vient dans la ligne blanche, & au deſſous du nombril, tantôt à côté du bas-ventre ; elle ſuit l'aſcite, la groſſeſſe, un vomiſſement violent ; & elle eſt formée d'un hypogaſtrocele inteſtinal compliqué d'un épiplocele. Ses ſignes ſont les mêmes que ceux de l'entérocele & de l'épiplocele enkyſtées, & c'eſt d'elles qu'on doit tirer ſa cure. Cette eſpece devient ſouvent d'une groſſeur extraordinaire.

C. *Enteroceles insaccatæ, seu sacco hernioso destitutæ*; en françois, *Ruptures.*

Observation. On juge qu'il y a rupture du péritoine, 1°. par la cause dont dépend l'hernie; par exemple, si elle vient de quelque violence, ou d'affections capables de la causer. Le péritoine souffre violence lorsqu'on saute fort haut, qu'on fait une chute, qu'on reçoit un coup, qu'on fait un effort violent, &c. Les affections qui causent une rupture sont les plaies, tant accidentales que chirurgicales qui pénetrent bien avant, les apostemes, une cicatrice rouverte, &c. 2°. par l'apparition soudaine de l'hernie; 3°. par la douleur vive qu'elle cause en se formant; (vous observerez que l'apparence soudaine de l'hernie, la douleur aiguë, & la violence qui a précédé, indiquent pour l'ordinaire la rupture du péritoine, mais non point avec tant de certitude, que sa dilatation ne puisse également avoir lieu dans les mêmes circonstances;) 4°. par l'absence du sac herniaire, qui a lieu, lorsqu'en palpant les parties on les

trouve moins couvertes qu'elles n'ont coutume de l'être, & ſi en réduiſant l'hernie ſur le champ, on n'apperçoit aucun veſtige du ſac, ni pendant la réduction, ni après, ou qu'il rentre le dernier, ou qu'il reſte dehors après que les parties ont été réduites; 5°. par la difficulté & l'impoſſibilité de la réduction; 6°. par l'étranglement qui ſurvient auſſi-tôt; 7°. par l'apoſteme, dont, ſuivaut *Garengeot*, la rupture du péritoine eſt toujours ſuivie; 8°. enfin par la célotomie; c'eſt elle ſeule qui conſtate infailliblement la rupture du péritoine & l'abſence du ſac herniaire; les plaies pénétrantes, les inciſions chirurgicales, l'ouverture des cicatrices, n'établiſſent qu'une ſimple vraiſemblance, & le reſte dont on a parlé, ne donne lieu qu'à des conjectures.

22. *Enterocele bubonorixis; hernia inguinalis rupto peritonæo* Auctorum; *rupture de l'aîne inteſtinale, ou épiploico-inteſtinale.* D.

Elle eſt incomplette ou complette; & elle eſt cauſée par la rupture du péritoine & par la chute de l'inteſtin ſeul, ou accompagné de l'épiploon à travers les anneaux dans les aînes ou

le ſcrotum. On connoît cette eſpece par ſon caractere générique, par les ſignes qui accompagnent la rupture du péritoine, & par la connoiſſance anatomique du ſiege qu'elle occupe. La cure eſt fondée ſur la connoiſſance de la premiere eſpece d'entérocele, lorſque la réduction n'a point lieu; mais comme celle-ci eſt très-difficile & même impoſſible, à cauſe de l'étranglement qui ſurvient auſſi-tôt, il faut avoir recours à la célotomie pour le faire ceſſer, détacher, s'il le faut les parties adhérentes, & les réduire à l'ordinaire. *Voyez* Garengeot *Opér. de chir. Tom. I. obſ.* 14 & 24.

23. *Enterocele merorixis; hernia cruralis rupto peritonæo* Auctorum; *Rupture crurale, inteſtinale*, ou *epiploico-inteſtinale*. D.

Elle eſt cauſée par la chute de l'inteſtin, ou de celui-ci & de l'épiploon enſemble par la rupture du péritoine, au-deſſus du ligament de Poupart.

Le diagnoſtic eſt fondé ſur le caractere générique, ſur les ſignes de la rupture du péritoine, & ſur la connoiſſance anatomique du ſiege. *Voyez* la cure de l'*eſpece précedente*.

24. *Enterocele omphalorixis ; hernia umbilicalis, ſive omphacele rupto peritonæo* Auctorum ; *Enteromphale & epiploenteromphale* de Dionis ; *rupture du nombril inteſtinale, ou epiploico-inteſtinale.*

On la diviſe en inteſtinale & épiploico-entérique, & toutes les fois que l'hernie ſe forme dans l'anneau même du nombril, le péritoine ſe rompt ſouvent, & ſe dilate rarement, comme il conſte par les obſervations qu'on a faites de nos jours. *Dionis* & d'autres la rejettent ſans aucun fondement, prétendant qu'elle eſt toujours cauſée par la dilatation du péritoine. (*Voyez* Heiſter & Gunzius). Le diagnoſtic de cette eſpece, qui eſt inteſtinale, ou épiploico-entérique, eſt fondé ſur le caractere générique, ſur les ſignes de la rupture du péritoine, & ſur le ſiege anatomique, qui eſt l'anneau du nombril, ou les environs. *Warner*, (*Obſ.* 22.) a vu un homme aſcitique dans qui la ponction de l'hydromphale fut ſuivie d'une omphalocele. La *cure* eſt fondée ſur ce qu'on a dit ci-deſſus.

25. *Enterocele hypogaſtrorixis ; hernia ventralis rupto peritonæo* Auctorum ; Rupture ventrale, inteſtinale, ou *épiploico-inteſtinale.* D.

Cette eſpece n'a pas toujours le même ſiege, & il n'y a aucune partie du bas-ventre imperforée qu'elle ne puiſſe occuper. Elle eſt due à la ſolution du péritoine, laquelle eſt cauſée par les plaies pénétrantes du bas-ventre, tant accidentelles, qu'artificielles, par les apoſtemes & les cicatrices qui s'ouvrent de nouveau. Une infinité d'obſervations nous apprennent que les plaies du péritoine ne ſe conſolident jamais, & de là vient que l'inteſtin, ou l'inteſtin & l'épiploon enſemble, ſe frayent une route par la plaie qui eſt reſtée ouverte. Son caractere ſpécifique ſe tire des ſignes génériques, de ceux qui accompagnent la rupture du péritoine, & du ſiege anatomique. A l'égard de la cure, je n'ai rien à ajouter à ce que j'ai dit ci-deſſus.

LI. *EPIPLOCELE*, *hernie épiploïque ſimple*, *compoſée*, *enkyſtée*, *non enkyſtée*. Elle comprend l'hernie épiploïque ou inguinale incomplette; (la ſeconde *bubonocele*, ou *épiplobubonocele* des Auteurs) l'hernie complette du ſcrotum; (la ſeconde *oſchéocele*, ou *épiplooſchéocele* des Auteurs) ou des levres des parties; l'hernie crurale ou fémorale; (le ſecond *mérocele* ou *épiplomérocele* des Auteurs;) l'hernie vaginale (*hernie de l'épiploon par le vagin;*) l'hernie umbilicale, (que les Auteurs appellent *épiplomphale*, *omphalocele*, ou ſeconde *exomphale;*) l'hernie ventrale, (le ſecond *hypogaſtrocele* des Auteurs;) les hernies compoſées; & enfin les hernies dont on a parlé, compliquées de la rupture du péritoine; (*voyez* les Auteurs

cités ſous le genre de l'*Entérocele.*) Hernies inguinales, incomplettes & complettes, crurales, umbilicales, ventrales, vaginales de l'épiploon ; épiploceles, entéro-épiploceles, ruptures.

Cette hernie eſt cauſée par la chute de l'épiploon par les anneaux des aînes, les arcs cruraux, l'anneau du nombril, les parois du vagin, ou les muſcles épigaſtriques, & on la connoît à la tumeur qui ſe forme dans les différens endroits du bas-ventre dont on vient de parler. Elle ſe forme lentement ſans que le malade s'en apperçoive; elle eſt long-temps à croître, elle ne rentre jamais d'elle-même entiérement, quelque poſture commode que l'on prenne, ni même lorſqu'on la preſſe, dans le temps même qu'elle ne fait que commencer, à moins qu'elle ne ſoit petite; elle rentre plus difficilement, & même elle ne rentre qu'en partie, lorſqu'elle eſt devenue plus groſſe, elle revient pour peu que l'on change de place, on a peine à la con-

tenir après l'avoir réduite. Elle eſt molle, inégale, pleine de rides; on ſent en la touchant des membranes épaiſſes qui roulent ſous les doigts; elle conſerve long-temps l'impreſſion du doigt, elle eſt platte, elle ne rend aucun bruit lorſqu'on la preſſe, qu'on la manie, qu'on la réduit; elle ne groſſit pas beaucoup lorſqu'on retient ſon haleine, & qu'on fait des efforts pour aller à ſelle; elle eſt moins douloureuſe, moins rénitente & moins incommode que l'entérocele; elle eſt cauſe qu'on ne peut s'étendre, ni ſe tenir debout, ni marcher qu'avec peine, & que pour éviter la colique, les tiraillemens, le hoquet, le vomiſſement, on eſt obligé de marcher courbé, ou de reſter couché, ſur-tout lorſqu'elle eſt complette. Enfin, elle eſt accompagnée de différens ſymptomes tant aigus que chroniques qui dépendent de la compoſition & de la complication de la maladie.

Ses cauſes ſont les mêmes que celles de l'entérocele, & l'on peut y ajouter la graiſſe dont l'épiploon eſt chargé, & ſa rupture dans les parties ſupérieures, dont on trouve un exemple dans *Fanton.*

Toutes les épiploceles peuvent ſouffrir un étranglement, s'abcéder, ſe ſphaceler, former des adhérences, réſiſter à la réduction, & être compliquées avec d'autres hernies. L'étranglement peut venir, de même que dans l'entérocele, de l'ouverture qui lui donne paſſage, ou du ſac herniaire. Les ſignes de ces deux eſpeces d'étranglemens ſont preſque les mêmes que ceux dont j'ai parlé à l'article de l'étranglement de l'inteſtin. On obſervera ſeulement que les ſymptomes de l'étranglement ſont moins violens dans les épiploceles que dans les entéroceles. Les étranglemens de l'entérocele & de l'épiplocele different principalement en ceci, (il faut en excepter l'hernie appendiculaire, & celle avec pincement de l'inteſtin dans leſquelles la même choſe a lieu) que le ventre ne fait point ſes fonctions dans la premiere, quoiqu'on le ramolliſſe, au lieu que dans celle-ci il les fait de lui-même, ou du moins lorſqu'on l'y ſollicite. (On a vu des épiploceles avec étranglement, dans leſquelles le bas-ventre ne faiſoit plus ſes fonctions, ce qui eſt extrêmement difficile à expliquer; de ſorte que des

gens, d'ailleurs très-ſavans, les ont données pour des eſpeces d'entéroceles avec étranglement.) (*Voyez* Gunzius, *de omenti hernia.*) Dans ces derniers cas on a peine à connoître la partie hernieuſe; mais on peut cependant y parvenir ſi l'on connoît le genre de l'hernie, & qu'on ſe ſouvienne d'en avoir vu. On peut encore s'en inſtruire par le rapport du malade, au cas qu'il ait obſervé les progrès de ſon hernie, & qu'il ſache en faire l'hiſtoire; & enfin par les ſignes de l'épiplocele, qui ſubſiſtent quelques mois malgré l'étranglement, & il eſt rare qu'ils diſparoiſſent au point que l'on confonde l'hernie de l'épiploon avec celle de l'inteſtin. (*Voyez* Garengeot, Pipelet, *Mémoires de l'Académie de Chirurgie*, *tom.* 3. & Gunzius;) au cas que ces moyens ne ſuffiſent point, il n'en reſte point d'autre pour s'aſſurer de l'étranglement que la ſection chirurgicale. La célotomie eſt le ſecours le plus efficace qu'on puiſſe employer dans les deux eſpeces d'étranglemens de l'épiploon; par ſon moyen, ayant détruit s'il le faut les adhérences, on réduit d'autant plus aiſément l'épiploon, qu'il eſt petit

& ſain. Dans le cas où il eſt ſorti par violence, s'il eſt ſain & qu'on puiſſe le réduire, il faut, comme les uns le conſeillent, le remettre dans ſa place; le laiſſer dehors, ou le couper, lors même qu'il eſt ſain & qu'on ne peut le réduire. Lorſqu'il eſt enflé, ſquirreux, gangrené, on y fait une ligature, ou, ce qui vaut encore mieux, on n'en fait point; on le coupe juſqu'au vif, & on le remet en place. (*Voyez* Pipelet, *de la ligature de l'épiploon dans les Mémoires de l'Académie de Chirurgie, tom. III.*) Au reſte, on doit employer avant que d'en venir à la célotomie, les remedes externes & internes que j'ai indiqués pour l'étranglement de l'inteſtin occaſionné par l'ouverture. Gunzius obſerve qu'il n'y a point d'exemple qu'on ait réduit une épiplocele avec étranglement & avec douleur, après avoir employé les remedes externes; & que ſi la ſaignée n'appaiſe point la douleur & ne facilite point la réduction, il faut en venir ſans délai à la célotomie.

Lorſqu'on differe la célotomie ou la réduction, l'épiploon de même que les inteſtins s'abcede & ſe gangrene (le premier accident eſt très-rare, & le

ſecond eſt très-fréquent,) & ce dernier vice eſt bien moins cauſé par la conſtruction de l'orifice ou de l'ouverture qui a donné paſſage à l'hernie, que par les tentatives réitérées que l'on fait pour le réduire, vu qu'il eſt rare qu'on y réuſſiſſe du premier coup. Il eſt rare que l'épiploon s'abcede, & encore plus rare qu'il s'enflamme. A l'égard de l'apoſteme, on peut voir ce que j'ai dit ci deſſus de ſon diagnoſtic & de ſa cure ; & pour ce qui eſt de la gangrene à laquelle l'épiploon eſt ſujet dans le cas où il y a étranglement, on n'a qu'à lire ce que j'ai dit de celle de l'inteſtin & du caractere du ſphacele, pour ſe mettre au fait de ſes ſignes & de la cure qu'elle exige.

L'épiploon eſt très-ſujet aux adhérences, & l'on s'eſt aſſuré par l'ouverture des cadavres, qu'il peut faire corps non-ſeulement avec le ſac, les viſceres qui l'accompagnent, les parties par leſquelles il eſt ſorti, dans le cas où il n'y a point de ſac, mais encore avec la veſſie, l'aîne, le péritoine, la matrice & les autres viſceres, lors même qu'il n'y a point d'hernie. J'ai donné ci-deſſus, dans l'endroit où je parle des

entéroceles avec adhérence, (*) les ſignes qui accompagnent l'hernie de l'épiploon & de l'inteſtin avec adhérence. En ſuppoſant toujours la réduction poſſible, lorſqu'il n'y a que l'épiploon ſeul qui ſoit adhérent au ſac herniaire, le malade ne ſent aucune colique, mais ſeulement de légers tiraillemens dans la région de l'eſtomac, qui augmentent lorſqu'il mange un peu plus qu'à ſon ordinaire. Dans le cas où l'épiplocele ſimple ou compoſée eſt adhérente & irréductible, outre les ſymptomes dont j'ai parlé, & qui ſont ordinaires dans l'un & dans l'autre, ſavoir la courbure du corps, le hoquet, le vomiſſement auxquels le malade eſt ſujet lorſqu'il s'étend, les parties reſtent dehors & ne peuvent ſe réduire; mais elles ſont molles, flexibles, & l'on peut arrêter leurs progrès par le moyen d'un bandage, lorſqu'elles ſont adhérentes au ſac, & que celui-ci ne forme aucune adhérence; car lorſque le ſac fait corps avec les parties voiſines, le bandage devient inutile, parce qu'elles entraînent avec elles les par-

(*) Dans le cas où la réduction eſt poſſible.

ties auxquelles elles tiennent. *Voyez* Arnaud, *Dissertation sur les hernies avec adhérence.*

On a déjà vu que l'épiploon ne rentroit jamais de lui-même, & que la réduction en étoit extrêmement difficile, & je crois qu'il est inutile d'avertir le Lecteur, qu'on ne doit jamais tenter de le réduire lorsque l'hernie est accompagnée d'étranglement & d'adhérence, soit que le premier vienne du sac ou de l'ouverture, & que l'épiploon est sorti avec violence, lors surtout qu'il est enflé & squirreux, quand même les accidens dont je viens de parler n'auroient pas lieu. Dans ces cas, il ne reste d'autre ressource que le bandage, le suspensoire, la célotomie, à moins qu'on ne trouve un moyen d'y remédier par une voie plus douce.

On verra ci-dessous, dans l'endroit où je traite des épiploceles composées, quels sont les viscères qui peuvent se déplacer & sortir avec l'épiploon, de même que les hernies fausses avec lesquelles celle-ci peut être compliquée. J'ai distribué les différentes especes d'épiploceles en trois familles, & je vais

comprendre leur cure générale dans les préceptes qui ſuivent.

Lorſque l'épiploon ne ſort qu'en partie, & qu'on peut le réduire, il faut, ainſi que le conſeillent les Maîtres de l'Art, le remettre dans ſa place, l'y contenir par le moyen d'un brayer garni d'une pelote convexe, & ſe ſervir des remedes que j'ai indiqués pour la premiere eſpece d'entérocele. Gunzius rejette entiérement ces moyens, & perſuadé qu'il eſt, que la réduction de l'épiploon eſt toujours nuiſible, il ſe contente de le contenir par le moyen d'un bandage, plutôt que de tenter une réduction, qui eſt ſouvent difficile. Il veut qu'on s'en tienne à la cure palliative, que l'on contienne l'hernie avec un brayer garni d'une pelote creuſe, proportionnée à ſon volume, & qu'on ne la réduiſe point; & il n'y a perſonne qui ne voie qu'on doit tenir la même conduite, lorſqu'elle eſt petite, mais irréductible. Lorſque l'épiploon eſt entiérement ſorti, comme ſa réduction eſt extrêmement difficile & même impoſſible, dans ce cas, pour prévenir la gangrene dont elle peut être ſuivie, de même que les

accidens

accidens qu'on a à craindre de ſon enflure, de ſa ſquirroſité & de ſa preſſion ſur les viſceres, après qu'on l'a réduit, il vaut mieux ſe ſervir d'un ſuſpenſoire que d'un brayer, quand même ſa pelote ſeroit auſſi creuſe qu'il eſt poſſible. Il y a des gens qui, lorſque l'épiplocele eſt conſidérable & réductible, ſe contentent de la contenir avec une pelote convexe, ſans faire attention aux ſuites que cela peut avoir. Sharp rapporte qu'un homme que l'on vouloit guérir radicalement, s'étant ſoumis à la célotomie, & ayant ſouffert qu'on lui coupât l'épiploon, quoiqu'il n'y eût ni étranglement, ni inflammation, ni gangrene, paya de ſa vie la confiance qu'il avoit eue en ſon Chirurgien, & mourut peu de temps après l'opération. Dans le cas où les entéro-épiploceles ſont entiérement irréductibles, il faut ſe contenter de les contenir avec un bandage fait en forme de ſuſpenſoire. Lorſque l'inteſtin rentre, & que l'épiploon reſte dehors, il y en a qui veulent que l'on ſe borne au ſuſpenſoire; d'autres, comme *Sharp*, qu'on ſe ſerve d'un brayer garni d'un couſſinet plus mou & proportionné à la figure de l'hernie,

prétendant que la preſſion de l'épiploon ne peut avoir aucune mauvaiſe ſuite. Lorſque la réduction a lieu, tant à l'égard de l'inteſtin que de l'épiploon, on comprend ce qu'il faut faire ſans que je le diſe. A l'égard de la cure des épiploceles compliquées, tant ſimples que compoſées, elle découle naturellement de ce que j'ai dit ci-deſſus.

A. *Epiploceles ſimples enkyſtées.*

Nota. On les connoît par leur ſimplicité, par la préſence du ſac herniaire, par leur caractere générique, & par le ſiege qu'elles occupent. Leur cure eſt fondée ſur la même méthode générale, de ſorte qu'il ſuffit de les nommer.

1. *Epiplocele incompleta ſeu inguinalis; bubonocele omentalis ſeu epiplo-bubonocele* Auctorum; *Hernie épiploïque de l'aîne*, ou *incomplette*, *bubonocele épiploïque*, *épiplo-bubonocele*. L.

2. *Epiplocele completa; oſcheocele omentalis ſeu epiplo-oſcheocele* Auctorum, *epiplocele labiorum vulvæ* eorumdem; *hernie épiploïque complette*, *épiplocele complette*, *oſchéocele épiploïque*, ou *épiplo-oſchéocele & épiplocele des grandes levres*. L.

3. *Epiplocele cruralis ; merocele epiploïca, ſeu epiplo-merocele* Auctorum ; *hernia omenti femoralis ſeu cruralis* eorumdem ; *Hernie crurale de l'épiploon, mérocele épiploïque, épiplo-mérocele.* L.

4. *Epiplocele vaginalis ; hernia omenti intra vaginam eveniens* Auctorum ; *hernie épiploïque dans le vagin, épiplocele vaginal.* L.

5. *Epiplocele umbilicalis ; epiplomphalus* Auctorum ; *omphalocele ſeu exomphalus omentalis* eorumdem ; *Hernie épiploïque du nombril, omphalocele épiploïque, épiplomphale.* L.

6. *Epiplocele ventralis ; hernia omenti ventralis, ſeu hernia ventris epiploica* Auctorum ; *hypogaſtrocele omentalis* eorumdem ; *Hernie ventrale de l'épiploon ; hypogaſtrocele épiploïque.* L.

Nota. Je ne dis rien ici des épiploceles ovalaire & ſciatique qui ſont également poſſibles dans ces parties, parce qu'il n'en eſt point fait mention dans les Auteurs.

B. *Epiploceles enkyſtées compoſées.*

Nota. Cette famille comprend premiérement les épiploceles accompa-

gnées de la chute de l'inteſtin : on les connoît par la préſence de l'hernie, par leur complication avec l'entérocele, par les caracteres génériques de l'épiplocele, & enfin par le lieu qu'elles occupent. Leur cure ſe réduit à réunir les remedes généraux que j'ai indiqués pour l'épiplocele, avec ceux qui conviennent à l'entérocele. Je n'entrerai point dans le détail de ces ſortes d'hernies, vu qu'elles ſont les mêmes que les hernies épiploïco-inteſtinales dont il eſt parlé dans la ſeconde famille du genre précédent. La ſeule différence qu'il y ait entr'elles eſt, que dans celles qui appartiennent à ce genre, l'épiplocele tient la premiere place, & l'entérocele la ſeconde. Dans celles dont j'ai parlé ſous le genre précédent, l'inteſtin ſort le premier, & l'épiploon enſuite, d'où vient que je les appellerai épiplo-entérocele incomplette, complette, crurale, ovalaire, iſchiatique, vaginale, ombilicale, ventrale : celles-ci, en prenant les mêmes adjectifs, ſeront nommées entéro-épiploceles, quoique j'en traite ſéparément. J'avoue cependant qu'elles ne different pas beaucoup les unes des autres, & qu'on

pourroit, & même qu'on devroit les joindre enſemble. Cette même famille comprend auſſi les eſpeces d'épiplocele les ſuivantes, dont je vais donner une nomenclature particuliere, quoiqu'on puiſſe aiſément les connoître par la ſeconde tribu du genre précédent.

7. *Epiplocele cyſtocelica, cyſto-epiplocele* Auctorum, *ſeu hernia cyſto-epiploica; epyplocele cyſtocelen inducens* eorumdem; *Epiplocele ou hernie épiploïque compliquée de cyſtocele*, Verdier, *de la hernie de la veſſie urinaire; Mémoires de l'Académie de Chirurgie, tom. 2. Cyſto-épiplocele*, D.

Celle-ci eſt cauſée par la chute de l'épiploon à travers les anneaux, & la cyſto-entérocele par celle de l'inteſtin. L'épiploon en deſcendant entraîne avec lui la partie du péritoine qui couvre le derriere de la veſſie, & la veſſie même, de maniere que dans certaines circonſtances elles ſortent par les anneaux avec l'épiploon. Sharp ne connoît d'autre cyſtocele que celle qui eſt formée par la chute de l'inteſtin ou de l'épiploon, ou de l'un & de l'autre enſemble, en quoi il ſe trompe. Les ſignes de cette eſpece ſe tirent de ceux de la cyſtocele & de l'épiplocele com-

plettes, & il en eſt de même de ſa cure. Lorſque l'épiplocele eſt compliquée de la chute de l'inteſtin & de la veſſie, il en réſulte une triple hernie appellée *épiplocele enterico-cyſtique.*

Obſerv. On ne trouve dans les Auteurs aucun exemple d'une épiplocele compliquée du déplacement du teſticule; mais il n'y a perſonne qui ne ſente qu'elle eſt auſſi poſſible que l'entérocele compliquée du même déplacement, & il y a tout lieu de croire qu'elle a échappé aux Obſervateurs.

8. *Epiplocele hydrolica; hydro-epiplocele* Auctorum; *hernia hydrocelico-epiploica* eorumdem; *Epiplocele compliquée d'hydrocele, hydro-epiplocele.* C'eſt une épiplocele compliquée d'hydrocele, qui réunit les ſignes de l'hernie épiploïque & de l'hernie aqueuſe; & que l'on doit par conſéquent traiter ſuivant la méthode qui convient à l'une & à l'autre. L'hydrocele qui accompagne l'épiplocele eſt de deux eſpeces. La premiere, qui eſt la plus fréquente, eſt cauſée par un amas de ſéroſité dans la veſſie urinaire, laquelle eſt hors de l'hernie, que celle-ci cache plus ou moins ſelon le volume de l'épiplocele.

(*Voyez* Ledran, *Opération de Chirurgie*, *pag. 186.*) La seconde est causée par un amas de sérosité dans les hydatides qui couvrent la superficie de l'épiploon qui est tombé, & qui sont enfermées dans l'hernie. (*Voyez* Lamorier chez Pipelet, *Mémoires de l'Académie de Chirurgie*, *tom. 3. pag. 404.*)

C. *Epiploceles sacco destitutæ*; en françois, *Ruptures.*

Nota. Les épiploceles simples & composées non enkystées, qu'on appelle en François, *ruptures*, ont cela de commun avec les entéroceles enkystées, qu'elles sont accompagnées de la rupture du péritoine; & les signes qui l'indiquent sont les mêmes dans les unes & dans les autres. (*Voyez* la troisieme famille du genre précédent.) Elles se ressemblent aussi par les endroits où elles viennent; car il vient des ruptures dans les aînes, les arcs cruraux, le nombril, & dans toute la superficie du bas-ventre, où il n'y a point d'ouverture naturelle, de même que des entéroceles causées par rupture, & elles ne different que par ce

qu'elles renferment. On peut les connoître par la troiſieme famille des entéroceles, ce qui fait que je ne les détaillerai point. Je ne m'arrêterai point non plus à leur cure, vu qu'elle eſt fondée ſur ce que j'ai dit ci-deſſus. Au reſte, il n'y a aucune différence eſſentielle entre les entero-épiploceles & les épiplo-entéroceles, cauſées par la rupture du péritoine. *Voyez* l'obſervation qui précede la ſeconde famille de ce genre. On peut & l'on doit donc n'en faire qu'une ſeule eſpece.

Pour abréger je n'ai diviſé ces hernies inteſtinales & épiploïques, qu'en trois familles; mais peut-être feroit-on mieux d'y en joindre une quatrieme.

LII. *GASTROCELE* d'Ignace Lachauſſe, *Diſput.* Haller. *Chir. tom. 3. diſſert. 68. Hernia ventriculi ejuſdem loc. citat.* Gunzii, *libell. de hern. cap. 20.* Kirſchbaumii, *diſſert. de hernia ventriculi, diſput.* Haller. *Chir. tome 3.* Fabric. Hildani, *in reſponſ. ad Doring. pag. 915.* Hernie de l'eſtomac, Garen-

geot, *Mémoires de l'Académie de Chirurgie, tome 1. pag. 703.* Arnaud, *Traité des hernies, préface, pag. 703.* Lafaye ſur Dionis, *pag. 121.* Sharp, *recherch. critiq. chap. 1.* Blegny, *Zodiaq. ann. 1. Févr. obſ. 2. pag. 44.*

C'eſt une hernie de l'eſtomac, cauſée par la chute de ce viſcere, à travers les parois de la région épigaſtrique, qui ſe ſont relâchées & écartées, & même par l'anneau ombical, à deux travers de doigt de diſtance du cartilage xiphoïde, ſuivant *Gunzius*; & plus près, ou ſous ce même cartilage ou à côté, ſuivant *Garengeot* & *Arnaud.* Elle conſiſte dans une tumeur molle, élaſtique, liſſe, égale, laquelle augmente après qu'on a mangé, & diminue lorſqu'on eſt à jeun (à moins que les parois de l'eſtomac ne ſoient entiérement relâchées, ou adhérentes au péritoine) dont la groſſeur varie; (elle eſt d'abord groſſe comme une ceriſe ou une olive, mais elle augmente conſidérablement dans la ſuite) qui

diſparoît peu à peu, lorſqu'on eſt dans une ſituation horizontale, laquelle ſoulage le malade, ſur-tout dans le temps que la digeſtion ſe fait, & qui revient lorſqu'on eſt debout ou qu'on fait quelque effort. Elle eſt accompagnée de douleurs d'eſtomac, de dégoût, de bradypepſie, de vomiſſemens habituels, & d'autres ſymptomes, indépendamment de ceux qui naiſſent de ſa compoſition.

Obſerv. La tumeur que forme la gaſtrocele eſt quelquefois ſi petite, qu'il eſt difficile de la connoître, ſur-tout lorſque le ſujet eſt chargé d'embonpoint. Prenez donc garde, dans le cas où vous ne ſavez à quoi attribuer les affections opiniâtres de l'eſtomac, de les attribuer à toute autre cauſe qu'à la gaſtrocele. Souvenez-vous auſſi de faire tenir le malade debout, & de le faire touſſer pendant que vous lui viſitez la région épigaſtrique; car vous n'y connoîtriez rien, ſi vous le faiſiez coucher horizontalement.

L'obſervation nous apprend que la gaſtrocele eſt cauſée par un vomiſſement violent, ſoit ſpontané ou excité par l'émétique, par les efforts que l'on

fait en levant un fardeau, par la retraction violente des omoplates en arriere, & par d'autres cauſes ſemblables.

Je ne dirai rien des complications que peuvent ſouffrir les différentes eſpeces de gaſtroceles, tant parce qu'on peut les connoître par celles auxquelles l'entérocele eſt ſujette, que parce que les Auteurs n'en font aucune mention. A l'égard de ſes compoſitions, elles ſont manifeſtes par la 2e. eſpece.

1. *Gaſtrocele ſimplex; Hernia ſtomachi ſimplex* de Gunzius, d'Arnaud, de Garengeot, de Fabricius Hildanus, de Blegny, *aux endroits cités; Hernie de l'eſtomac, Gaſtrocele ſimple.* C.

On connoît cette eſpece, qui eſt formée par l'eſtomac ſeul, par la préſence de l'hernie, par l'abſence des viſceres contigus, & par le caractere générique. Elle ſe forme dans tout l'eſpace compris entre le cartilage xiphoïde & le nombril. *Gunzius* en excepte la partie ſupérieure. On la guérit par la réduction, & par l'application d'un bandage garni d'une pelote molle & plate, ſur l'endroit où elle s'eſt formée. La cure ſera encore plus ſûre, ſi le malade n'uſe que d'alimens légers & corroborans,

& en petite quantité, & s'il a ſoin, lorſqu'il eſt couché, d'approcher ſes cuiſſes de l'eſtomac & de tenir la tête penchée. (*Voyez* Gunzius.)

2. *Gaſtrocele compoſita*; *Hernia ſtomachi compoſita*; *Gaſtrocele compoſée*; *hernie de l'eſtomac compoſée* de Gunzius, Lachauſſe, Amyand, *Tranſact. Philoſ. n°. 422. & ibid. ann. 1731. n°. 421.* C.

Cette eſpece eſt compliquée de la chute de différentes viſceres du bas-ventre, comme des inteſtins, *ſuivant les Tranſact. Philoſoph.* de l'épiploon, ſuivant *Lachauſſe*, des inteſtins & du foie, ſuivant le même Auteur. Son ſiege varie. Il eſt parlé de la gaſtrocele ventrale, épiploïque & inteſtinale dans *Gunzius*, *Lachauſſe*; & *Amyand* fait mention dans les *Tranſact. Philoſoph.* d'une gaſtrocele ombilicale compliquée de la chute des inteſtins, d'une partie de la véſicule du fiel & de l'eſtomac. On connoît cette eſpece par la préſence de l'hernie, par les caracteres génériques combinés de la gaſtrocele, de l'entérocele, de l'hépatocele, & par le ſiege qu'elle occupe, qui eſt l'épigaſtre ou le nombril. Sa cure eſt fondée ſur ce que j'ai dit de celle de la

gaſtrocele précédente, & des genres avec leſquels elle eſt aſſociée.

LIII. *HEPATOCELE* Gunzii, *libell. de hern. pag. 4. Hernia hepatis*, E. N. C. *Déc. 1. Ann. 2. & Déc. 2 Ann. 7.* Bohnii, *Chir. rational. pag. 230.* Hernie du foie, Arnaud, *des hernies, tome 1.* Hépatocele.

Cette eſpece d'hernie, qui eſt conſtatée par l'obſervation, & dont nous n'avons point encore de deſcription exacte, eſt fort rare. Elle eſt cauſée par la chute du foie, par le relâchement & la diduction des parois du bas-ventre voiſines du nombril; & voici ſon caractere, que je laiſſe à perfectionner à ceux qui l'ont vue. On connoît l'hépatocele, 1°. par la place que la tumeur occupe (on l'a obſervée juſqu'à préſent autour du nombril, & dans le nombril même;) 2°. par l'exploration du foie, qui forme une tumeur dans la région hypocondriaque droite; 3°. par la dureté parenchimateuſe de la tumeur, qui eſt livide & naturelle; 4°. par l'ab-

ſence des ſignes de l'entérocele, de l'épiplocele, de la gaſtrocele. Je me bornerai à deux eſpeces.

1. *Hepatocele ventralis ; hernia hepatis prope umbilicum* Bohnii *loc. citat.* Wolff. Strigelii, E. N. C. *Dec. 1. Ann. 2. obſ. 88. Hernie du foie ventrale, Hépatocele ventral.* D.

Il n'aquit à Vienne un enfant avec une tumeur autour du nombril, de la groſſeur du poing, d'une couleur livide, que l'on prit pour une omphalocele gangrenée. On appliqua deſſus des médicamens chauds & antiſphaceleux, qui ne firent qu'augmenter l'inflammation, & l'enfant mourut. On l'ouvrit dans l'endroit même où étoit la tumeur, & la premiere choſe qui ſe préſenta fut la ſubſtance du foie, laquelle étoit enflammée; d'où l'on conclut que la tumeur n'étoit point formée par le nombril, mais par la chute du foie, qui, peut-être, étoit naturellement mal conformé, à cauſe que la ligne blanche, qui eſt entre les muſcles droits, s'étoit ſéparée. *Strigelius.*

2. *Hepatocele umbilicalis ; hernia hepatis in umbilico*, Reiſelii, E. N. C. *Dec. 2. An. 7. obſ. 6.* Schulzii *Act. Phyſ. Med.*

vol. 1. obſ. 226. Hernie du foie, Hépatocele ombilical. D.

Reiſelius dit avoir vu un enfant qui naquit avec une tumeur au nombril de la groſſeur d'une pomme, livide, duriuſcule, tendue, au ſommet de laquelle les vaiſſeaux ombilicaux étoient adhérens. Ces vaiſſeaux s'étant deſſéchés, la membrane qui couvroit la tumeur, commença à ſe corrompre; & l'enfant ne prenant aucune nourriture, mourut au bout de quelques jours. Lorſqu'on eut levé la membrane formée par la dilatation du nombril, on découvrit une tumeur d'un rouge éclatant, que l'on jugea, après l'avoir dépouillée de ſa peau & de ſes muſcles, à ſa couleur & à ſon tiſſu, n'être autre choſe que le foie, qu'une violence externe avoit déplacé, ce qui formoit une épiplocele. On conjectura que la mere avoit reçu quelque contuſion, elle nia le fait, & elle avoua ſeulement qu'elle avoit fait une chute.

Obſervation. Doit-on rapporter à ce genre cette eſpece d'hernie formée par la graiſſe qui pend du ligament ſuſpenſoire du foie, ou de ſa paroi interne par le cartilage xiphoïde? Gunzius aſſure

avoir trouvé un pareil peloton de graiſſe dans la cavité du péritoine dans des ſujets qui d'ailleurs n'avoient pas trop d'embonpoint, & *Daviſard*, un des plus grands Anatomiſtes de ſon ſiecle, dit avoir vu la même choſe dans un cadavre.

LIV. *SPLENOCELE*, Gunzii, *libell. de hern. pag. 4. Hernia lienis* Ruiſchii, *Adverſ. Anat. Dec. 2. pag. 23.* Fabr. Hildani, *Epiſt. 55. pag. 999.* Spigelii, *de corp. fabric. lib. 8. cap. 14.* Hernie de la rate, Arnaud, *des hernies, tome 1. pag. 29.* Splénocele.

C'eſt une chute de la rate cauſée par le relâchement & l'écartement des parois du bas-ventre qui ſont du côté droit, ou par l'anneau inguinal du même côté, dont les hiſtoires des obſervateurs que nous avons cités établiſſent le diagnoſtic plutôt que la vérité. Voici ſon caractere; c'eſt à ceux qui l'ont vue à la perfectionner s'ils le jugent à propos. On connoît la ſplénocele, 1°. par l'endroit

où la tumeur ſe forme (juſqu'ici elle s'eſt formée du côté gauche ſous le nombril & dans l'anneau inguinal du même côté;) 2°. par l'exploration de la rate, qui forme une tumeur dans la région de l'hypocondre gauche; 3°. par la dureté parenchymateuſe de la tumeur; 4°. par l'abſence des ſignes de l'entérocele, de l'épiplocele, & ſur-tout de l'hyſtérocele. Il ſuffit de rapporter les obſervations qui conſtatent les eſpeces de ce genre.

1. *Splenocele ventralis*; *hernia lienis ventralis* Fabr. Hildani *loc. citat. Hernie de la rate ventrale*; *ſplenocele ventral.* C.

Une femme de trente ans avoit une tumeur groſſe comme la tête d'un enfant au deſſous du nombril dans le côté gauche; elle étoit ronde, & elle changeoit aiſément de place. On l'ouvrit, & l'on trouva la rate ſi fort groſſie, que ſa partie inférieure, qui formoit une tumeur ronde & dure, deſcendoit, à ce que dit *Hildanus*, preſque ſur l'os pubis.

2. *Splenocele inguinalis*; *Hernia lienis inguinalis*, *ſeu ſplenobubonocele* Ruiſchii *loc. cit. Hernie inguinale de la rate*; *ſplenocele inguinal*; *ſplenobubonocele.* C.

J'ai vu une fois une hernie, dans laquelle la rate étoit tombée dans l'aîne & rempliſſoit la cavité du péritoine qu'elle avoit dilaté. Il y avoit dans l'hôpital d'Amſterdam une vieille femme qui avoit dans l'aîne gauche une groſſe tumeur, que l'on croyoit être formée par le placenta qu'on lui avoit laiſſé, & qui avoit groſſi; d'autres la prenoient pour un apoſteme froid; mais lorſqu'on vint à l'ouvrir, on trouva une hernie cauſée par le déplacement de la rate. *Ruyſch.*

LV. *HYSTÉROCELE; hernia uteri*, Sennerti, *lib. 4. Medic. pract. part. 2. ſect. 2. cap. 17.* Doringii, *Epiſtol. ad* Fabric. Hildanum, *de herniâ uterinâ, cent. 3.* Ruyſchii, *Adverſ. Dec. 2. pag. 23.* Graaf, *de mulier. organ. cap. 8.* Hernie de la matrice, Arnaud, *des hern. tome 1. pag. 29.* Sabathier, *Mémoires de l'Académie de Chirurgie, tome 3.* Hyſtérocele.

C'eſt une hernie cauſée par la deſ-

cente de la matrice, & par le relâchement & l'écartement des parois inférieures du milieu du bas-ventre. On la connoît 1°. par le ſiege qu'elle occupe (juſqu'à préſent ç'a toujours été dans les anneaux des aînes, au-deſſous du nombril, & auprès des aînes;) 2°. par l'exploration du col de la matrice, dont on trouve la direction changée; 3°. par la tumeur, qui eſt dure, rénitente & qui groſſit inſenſiblement à un point conſidérable : Cette tumeur a ſon ſiege dans le baſſin derriere l'os pubis, & elle renferme la matrice, ſoit que la groſſeſſe ſoit vraie ou fauſſe; on peut la réduire en partie, ou entiérement, du moins au commencement, & quelquefois même dans le dernier terme de la groſſeſſe. On la connoît encore, à ce que dit *Puzos*, en introduiſant un doigt dans le vagin, & en comprimant la tumeur de l'autre; 5°. par les ſignes de la groſſeſſe vraie ou fauſſe; & comme la femme eſt ſouvent enceinte, par le fœtus que l'on ſent remuer dans la tumeur.

Les cauſes de l'hyſtérocele, comme les obſervations nous l'apprennent, ſont un coup violent dans le bas-ventre,

des efforts violens, la ſolution du péritoine pendant la groſſeſſe ou vers le temps de la groſſeſſe, par une plaie, un abcès, lors-même qu'il a été guéri.

1. *Hyſterocele inguinalis ; hernia uteri inguinalis, ſeu hyſtero-bubonocele* Sennerti, Doringii, Sabatier, *loc. cit. Hernie inguinale de la matrice ; hyſtérocele inguinal, hyſtéro-bubonocele.* D.

Une femme reçut un coup de perche dans l'aîne gauche, qui fut ſuivi du relâchement du péritoine. Peu de temps après, il ſurvint dans cet endroit une tumeur, laquelle groſſit au point qu'il fut impoſſible de la réduire dans le bas-ventre. Elle étoit pour lors enceinte, & comme la matrice étoit renfermée dans la tumeur, le fœtus étant venu à groſſir, elle ſe dilata au point, qu'elle avoit la forme d'un ſac ou d'une groſſe citrouille longue, dans laquelle on ſentoit & l'on voyoit remuer l'enfant. Il arriva le même accident à une pauvre femme qui étoit mere de neuf enfans. Elle accoucha du premier ſans le ſecours d'aucune ſage-femme ; il eſt vrai qu'elle ſentit quelque dérangement dans le bas-ventre, mais cela n'empêcha pas qu'elle n'accouchât heureuſement dans la ſuite

de huit autres enfans. Peu de temps après le huitieme accouchement, elle reſſentit de temps en temps dans l'aîne le mal que le premier lui avoit cauſé, elle apperçut même une petite tumeur dans ſon bas-ventre, laquelle groſſit au point, qu'elle reſſembloit à une veſſie de bœuf enflée, laquelle lui deſcendoit juſques aux genoux. L'enfant donna des ſignes de vie, quoiqu'il fût enfermé dedans ; mais la mere reſſentoit des douleurs ſi violentes, qu'elle ne pouvoit ni reſter aſſiſe ni couchée. On eut recours dans ces deux hyſtéroceles inguinaux à l'opération céſarienne ; on ſauva les enfans, mais les meres moururent. Il vaut mieux dans ce cas faire la réduction, lorſque cela ſe peut, & commettre l'expulſion du fœtus à la nature ou à l'art.

2. *Hyſterocele ventralis ; hernia uteri ventralis*, Graafii, Ruyſchii *loc. cit. Hernie ventrale de la matrice ; hyſtérocele ventral.* D.

On a obſervé que cette eſpece d'hyſtérocele vient aux deux côtés du bas-ventre. Celui de *Graaf* avoit ſon ſiege dans le côté gauche un peu au-deſſous du nombril ; celui de *Ruyſch* étoit du

même côté, mais un peu plus bas & près de l'aîne, mais non point dans l'anneau même, comme le précédent. *Graaf* dit avoir vu une femme qui ſe plaignoit de douleurs violentes dans le bas-ventre & dans les reins, & d'une ſenſation très-incommode dans les hypocondres. Ces ſymptomes augmentoient ſi fort, lorſqu'elle baiſſoit la tête, qu'elle étoit obligée de reſter toujours aſſiſe dans ſon lit, à cauſe de la groſſeur extraordinaire de ſon ventre, laquelle avoit commencé il y avoit vingt-cinq ans, ſans qu'elle en ſût la cauſe. Le bas-ventre étoit un peu plus élevé du côté gauche au-deſſous du nombril qu'ailleurs, & il n'étoit pas également rénitent par-tout. On l'ouvrit après qu'elle fut morte, & on y trouva quatre pintes d'une liqueur très-fétide, indépendamment d'une tumeur ronde & monſtrueuſe, qui peſoit quarante livres, & qui occupoit tout le reſte de la cavité du bas-ventre. Cette femme avoit une deſcente de matrice, & la ſubſtance de ce viſcere avoit un pouce d'épaiſſeur par devant, & douze pouces par derriere & par les côtés; elle étoit partie ſquirreuſe & partie glan-

duleuſe, & remplie de globules ronds qui reſſembloient à des jaunes d'œufs durs; ſa cavité étoit remplie d'une matiere extrêmement noire & fétide, de la groſſeur du poing, qui devoit vraiſemblablement ſa naiſſance à un faux germe, à une mole ou au placenta. Avant que les vingt-cinq ans fuſſent révolus, elle avoit rendu vers le 2 ou 3e. mois de ſa groſſeſſe une veſſie pleine d'eau qui n'avoit point de placenta, & les ſix ou ſept mois ſuivans, elle avoit eu un flux de lochies très-abondant, dont la ſuppreſſion avoit été ſuivie de la tumeur qu'on vient de décrire. *Ruyſch* parle d'une autre femme qui avoit une groſſe tumeur dans la région inférieure du bas-ventre tout près de l'aîne, laquelle vint à ſuppuration, & dont elle fut heureuſement délivrée. Etant devenue groſſe quelque temps après, & le fœtus ayant groſſi, ſa matrice s'enfla & ſe dilata en forme de ſac dans l'endroit du péritoine où la cicatrice s'étoit formée; car quoique les abcès & les plaies du péritoine & du bas-ventre ayent été parfaitement guéris, elles affoibliſſent ſi fort ces viſceres, qu'ils cedent à la moindre preſſion. La

matrice étoit descendue si avant dans le sinus du péritoine, qu'elle tomboit avec le fœtus qu'elle renfermoit jusques sur les genoux de la malade. Lorsqu'elle fut en travail, la sage-femme la réduisit, & elle accoucha heureusement par les voies naturelles.

Observation. Peut-on rapporter à ce genre l'hernie des ovaires dont *Arnaud* fait mention, & que *Verdier* fit voir à *Veyret* dans l'anneau inguinal d'une fille dont il avoit ouvert le cadavre ?

LVI. *CYSTOCELE* d'Ignace Lachausse, *de la hernie ventrale*, de Platner, *instit. de Chir. Hernie de la vessie urinaire*, de Salzmann, *disput.* d'Haller, *Chir. tome 3. dissert. 72.* de Gunzius, *libell. de hern. &c. Hernie cystique de quelques-uns ; hernie de la vessie urinaire*, Verdier, *Mémoires de l'Acad. de Chir. tome 2.* Sharp. *Recherch. critiq.* Mery, *Académie Royale des Sciences 1713*, Garengeot, *Opérations de Chirurg.* Levret, *Observ.*

Obſervations ſur les polypes, &c.

Hernie cyſtique ; Cyſtocele.

Cette hernie eſt cauſée par la chute de la veſſie urinaire, au travers des anneaux des aines, au-deſſous des arcs cruraux, & par le relâchement & la diduction des parois du périnée, de l'hypogaſtre & du vagin. La tumeur a ſon ſiege dans les endroits dont on a parlé ci-deſſus. Elle eſt d'abord petite, mais elle groſſit peu à peu ; elle rentre lorſqu'on la preſſe, ou qu'on prend une ſituation commode ; mais elle revient lorſqu'on change de place ou qu'on fait quelque effort. Elle eſt molle & compoſée de membranes épaiſſes, flaſques, qui roulent ſous les doigts lorſqu'elle eſt vuide, & dans laquelle on ſent une fluctuation lorſqu'elle eſt pleine. Elle groſſit lorſqu'on retient ſon urine, elle diminue & diſparoît preſque entiérement lorſqu'on la rend. Pour peu qu'on la preſſe, il prend au malade une envie d'uriner ; & lorſqu'on la preſſe fortement, il rend ſon urine à plein jet, ou goutte à goutte. Cette maladie eſt accompagnée d'une rétention & d'une difficulté d'urine, ſuivie

de douleurs, indépendamment de plusieurs autres symptomes qui naissent de sa composition & de sa complication. Vous observerez qu'il y a des malades qui ne peuvent uriner, à moins qu'ils ne soulevent la tumeur avec les mains, & qu'ils ne la pressent.

Les causes de la cystocele sont communes ou propres : les communes, que l'on connoît par les hernies des autres visceres, sur-tout des visceres membraneux, se réduisent à tout ce qui relâche les fibres, qui détruit leur ton tout à coup, ou par une distraction lente, qui facilite la descente des visceres contenus dans le bas-ventre. Les propres sont, 1°. la dilatation des parois de la vessie, occasionnée par une rétention ou une difficulté d'urine, laquelle est suivie, après que l'urine est évacuée de leur flaccidité, de leur atonie, & d'un défaut de contraction suffisante; 2°. la figure irréguliere de la vessie pendant la grossesse, laquelle étant pressée par la matrice contre les os pubis, s'étend de côté & d'autre en forme de bras, ou se porte en avant; 3°. le tiraillement qu'elle souffre de la part des autres visceres qui sont des-

cendus, par exemple, des inteſtins, de l'épiploon, de la matrice, du vagin, qui ſont déplacés; 4°. la diſtenſion, l'affoibliſſement des parois du vagin que cauſent les accouchemens fréquens, ce qui les met hors d'état de ſoutenir la veſſie; 5°. l'écartement des fibres muſculaires, tant de la veſſie, que de celles qui l'entourent, occaſionné par leur diſtenſion, lequel affoiblit la cloiſon qui contient l'urine. *Sharp* prétend que la cyſtocele eſt toujours cauſée par une entérocele ou un épiplocele qui a précédé, & ne reconnoît que la troiſieme des cauſes que j'ai aſſignées, en quoi il ſe trompe, car il conſte par pluſieurs obſervations qu'il s'eſt ſouvent formé des hernies cyſtiques ſimples, ſans qu'aucune des précédentes y ait contribué. *Mery* ne ſe trompe pas moins lorſqu'il l'attribue à un vice de conformation contracté dans la matrice, plutôt qu'à une cauſe accidentelle. Je conviens que ce défaut de conformation peut quelquefois avoir lieu; mais les raiſons que *Verdier* & *Salzmann* alleguent contre le ſentiment de *Mery*, ne nous permettent point de douter qu'elle ne puiſſe avoir une autre cauſe.

Toutes les eſpeces de cyſtoceles ſont ſujettes au calcul, aux obſtructions, à l'inflammation, à l'étranglement, à la gangrene, à l'irritation, aux adhérences, & enfin à la complication.

La cyſtocele annulaire, de même que la vaginale, renferment ſouvent des calculs. Les ſignes qui les indiquent ſont la rénitence, le bruit que rend l'hernie, ſur-tout quand elle eſt vuide, lorſqu'on la manie; enfin les douleurs que ces ſortes de concrétions cauſent pour l'ordinaire. Le cas rapporté par *Thomas Bartholin*, doit vous apprendre que quoique le bruit ni le tact ne vous indiquent point la préſence des calculs, on ne doit cependant point douter de leur exiſtence, ſur-tout lorſque le malade éprouve les douleurs qu'ils ont coutume d'occaſionner. On a vu des calculs qui ſe ſont frayés un paſſage dans l'aine, parce que l'ouverture à force d'être humectée par l'urine, avoit dégénéré en un ulcere fiſtuleux. Le calcul obſtrue auſſi quelquefois l'orifice de la veſſie, de maniere que l'urine ne peut couler de la partie hernieuſe de la veſſie dans l'autre; &

lorſque cela arrive, on prétend qu'il eſt mieux d'appeller la cyſtocele avec étranglement du nom de *cyſtocele obſtruée. Bertrand* a vu l'orifice de l'hernie cyſtique tellement obſtruée par une incruſtation calculeuſe, qu'on n'a pu y introduire la ſonde après que le ſujet a été mort, qu'après l'avoir rompue. La partie de la veſſie urinaire déplacée, avoit la même figure & la même capacité que celle du fiel, & renfermoit quelques drachmes d'une humeur fétide; de ſorte qu'on l'eût priſe aiſément pour le ſac hernieux qui ſe forme dans les hernies de l'épiploon & de l'inteſtin, ſi l'on n'eût découvert le contraire en découvrant les parties. Lorſque cela arrive, le plus court eſt de recourir à la lithotomie ſpéciale, ou à la célotomie, par laquelle découvrant les parties dans la cyſtocele inguinale calculeuſe, (on peut même ſe diſpenſer de le faire dans la cyſtocele vaginale calculeuſe) on apperçoit aiſément la partie de la veſſie qui eſt déplacée, & l'on extrait le calcul, en obſervant de ne point réduire la partie inciſée dans le bas-ventre. On bande enſuite la plaie de même

que dans la lithotomie ordinaire ; & pour empêcher que l'urine ne la faſſe dégénérer en fiſtule, on y introduit une ſonde creuſe pour lui faire prendre une autre route.

Toutes les hernies cyſtiques ſont ſujettes à l'inflammation ; & dans ce cas, aux ſignes génériques de la cyſtocele ſe joignent les douleurs aiguës, la chaleur, la fievre, le vomiſſement & le hoquet. *Petit* a obſervé que ſi la cyſtocele affectée d'inflammation eſt ſimple, le hoquet ſuccede au vomiſſement, & qu'il le précede au contraire, lorſqu'elle eſt compliquée avec un épiplocele ou avec une entérocele. Tantôt l'orifice de la partie hernieuſe ſe ferme entiérement à cauſe de l'inflammation, & l'urine ne pouvant s'écouler de cette partie de la veſſie dans l'autre, il ſurvient un étranglement ; quelquefois auſſi malgré l'inflammation, il reſte ouvert, malgré la conſtriction qu'il ſouffre, de maniere qu'en preſſant la partie déplacée, l'urine peut s'écouler dans l'autre partie de ce viſcere, & pour lors, quoique l'inflammation ſoit dans ſa force, il n'y a point d'étranglement. On appaiſe l'inflam-

mation de la cyſtocele par des ſaignées réitérées, par des topiques, & au cas qu'il n'y ait point d'étranglement, en comprimant légérement la tumeur & l'hypogaſtre, pour procurer l'écoulement de l'urine enfermée dans la cyſtocele. En cas d'étranglement, il faut percer l'hernie avec un trocart couvert, pour évacuer l'urine, & remédier enſuite à l'inflammation par des ſaignées réitérées, & des cataplaſmes émolliens & même réſolutifs; & au cas que ces moyens ne réuſſiſſent point, il ne reſte d'autre reſſource que la célotomie. Les parties étant découvertes & ſuffiſamment dilatées, on fait ceſſer la conſtriction de l'orifice, & l'on réduit dans le bas-ventre la partie hernieuſe de la veſſie, à moins que ſon état préſent, ou la difficulté de ſéparer les adhérences, ne s'y oppoſent. On bande la plaie de même que dans l'opération du bubonocele; & après que la cicatrice eſt fermée, on raſſure cet endroit par le moyen d'une compreſſe & d'un bandage. Au cas qu'une inflammation opiniâtre oblige le Chirurgien de recourir à la célotomie dans la cyſtocele, compliquée d'épiplocele

ou d'entérocele, qu'il ſe ſouvienne de ne couper aucune partie du ſac hernieux, de peur de couper tout à la fois & le ſac & une partie de la veſſie, ce qui cauſeroit la mort au malade.

Comme l'entérocele, accompagnée d'inflammation, ſe ſphacele quelquefois, de même l'inflammation de la cyſtocele dégénere par fois en gangrene. Ses ſignes ſont aiſés à connoître, lorſqu'on ſait les accidens dont l'entérocele gangrénée eſt accompagnée. Dans ce cas déſeſpéré, il ne reſte d'autre reſſource que celle que *Louis* propoſe dans les *Mémoires de l'Académie de Chirurgie*, pour les hernies inteſtinales gangrenées.

L'urine en ſéjournant trop longtemps dans la partie hernieuſe de la veſſie, peut picoter & irriter ſes parois, au point que, quoiqu'il n'y ait point d'inflammation, il ſurvienne les mêmes ſymptomes que dans la cyſtocele accompagnée d'inflammation, ſavoir, des douleurs aiguës dans la tumeur, des nauſées, des vomiſſemens, des hoquets. *Suæus* le cadet, au rapport de *Verdier*, a vu un exemple de cette irritation, dans une hernie cyſtique, compliquée d'une hernie inteſ-

tinale. On diſſipe ces ſortes d'accidens en évacuant l'urine avec la ſonde, en ſoulevant le ſcrotum, & en comprimant la tumeur; & le malade peut les prévenir, en ſoulevant & comprimant avec ſes mains la veſſie hernieuſe, dès qu'il s'apperçoit qu'elle eſt trop pleine.

Les hernies cyſtiques ne ſont pas moins ſujettes aux adhérences que les inteſtinales & les épiploïques; cela paroît par les exemples que *Verdier* rapporte. Que l'on liſe la belle Diſſertation d'*Arnaud*, ſur les adhérences de l'entérocele & de l'épiplocele, & l'on en tirera la théorie & la cure des adhérences cyſtiques; on a lieu de ſoupçonner une adhérence toutes les fois que la cyſtocele ne peut ſe réduire; & l'on s'en aſſure par la célotomie.

La cyſtocele peut être compliquée avec l'entérocele, l'épiplocele, la deſcente, & le renverſement de la matrice & du vagin. *Voyez* les *Cyſtoceles compoſées.*

A. *Cyſtoceles ſimples.*

1. *Cyſtocele inguinal; hernie inguinale de la veſſie urinaire*, des Auteurs tels que Verdier, Mery, Petit, Platner,

&c. *Cyſto-bubonocele*, des mêmes ; *cyſtocele inguinalis ; hernia inguinalis veſicæ urinariæ, cyſto-bubonocele.* D.

On diviſe cette eſpece en incomplette & complette, en ſimple & double. Elle eſt précédée de la rétention d'urine ou de la dyſurie, laquelle continue même lorſque l'hernie eſt formée. Dans le cyſtocele incomplet, la veſſie ſort par les anneaux & fait enfler l'aine, au lieu que lorſqu'il eſt complet, l'aine & le ſcrotum ſont affectés d'une tumeur dont les ſignes ſont les mêmes que ceux que j'ai énoncés dans le caractere générique. Il n'eſt accompagné de l'hernie d'aucun autre viſcere ; mais prenez garde de le confondre avec l'hydrocele. Vous obſerverez que le ſac hernieux, qui exiſte dans l'entérocele, l'épiplocele & les autres hernies, & qui renferme les parties déplacées, ne paroît point lorſque le cyſtocele inguinal ne fait que commencer, & ne ſe manifeſte qu'après qu'il a pris un certain accroiſſement ; & qu'étant alors placé devant la veſſie, il ne l'enferme jamais.

Voici la maniere de le guérir. On interdira au malade toutes les ſubſtan-

ces graſſes & huileuſes, & même les remedes diurétiques; on lui donnera à boire le moins que l'on pourra; on lui conſeillera d'uriner ſouvent, & de ſe coucher ſur le côté oppoſé à l'hernie. Si cette ſituation l'empêche de vuider l'urine qui remplit l'hernie, il aura ſoin de la relever & de la comprimer, & de ſe coucher ſur le dos, les feſſes plus hautes que la tête, cette poſture ſuffiſant par fois pour en procurer l'écoulement ſans recourir à la compreſſion, ce qui n'arrive point dans toute autre poſture. 2°. L'urine enfermée dans le cyſtocele ayant été évacuée, ou naturellement ou par art, on dégagera l'inteſtin rectum par le moyen d'un clyſtere; on fera coucher le malade dans une poſture commode, & l'on tentera la réduction de la partie de la veſſie hernieuſe de la même maniere que celle de l'inteſtin ou de l'épiploon; la réduction faite, on contiendra l'anneau avec un brayer garni d'une pelote convexe. 3°. Si le cyſtocele eſt complet, ſans adhérence, & qu'on ne puiſſe point le réduire, on ſe ſervira d'un ſuſpenſoire fait d'une toile bien ſerrée, & qui ne prête point, dont la poche

doit être plus petite que la tumeur ; on la diminuera tous les jours proportionnellement au volume de l'hernie, & on l'humectera avec quelque liqueur aſtringente & fortifiante. Si le cyſtocele s'eſt formé dans l'anneau de l'aine, on ſubſtituera au ſuſpenſoire un brayer garni d'une pelote un peu large & concave, plate & enfin convexe, & on ne le quittera que lorſque la cure ſera parfaitement achevée. 4°. Lorſque la veſſie eſt adhérente aux parties voiſines, il n'y a pas d'autre remede à employer que le ſuſpenſoire ordinaire, à moins que le malade ne veuille ſe ſoumettre à la célotomie, laquelle donne le moyen de détruire les adhérences, lorſqu'elles ſont légeres.

2. *Cyſtocele crural ; cyſtomérocele ; hernie crurale de la veſſie urinaire de* Levret chez Vernier, *Obſ. 11. Cyſtocele cruralis : cyſtomerocele ; hernia cruralis veſicæ urinariæ.* D.

Cette hernie eſt cauſée dans les femmes enceintes, dans les accouchées, dans les hydropiques, par la chute de la veſſie urinaire au-deſſous du ligament de Poupart. On la connoît par les ſignes génériques, par le ſiege ana-

tomique & par ſa ſimplicité. Elle differe de la précédente par les mêmes ſignes qui diſtinguent l'entéro-bubonocele du mérocele, ſavoir, par ſon plus grand éloignement des parties génitales, & par ſon ſiege, qui eſt dans l'aine ſupérieure, & preſque ſur la partie antérieure de la cuiſſe. Elle eſt accompagnée de l'obliquité de l'uretre, dont on s'aſſure par le moyen de la ſonde, & ſa cure eſt fondée ſur celle de l'eſpece précédente.

3. *Cyſtocele du périnée ; hernie cyſtique du périnée* des Auteurs, tels que Mery, Curad le pere chez Verdier, *Obſ. 13. Cyſtocele perinæalis ; hernia perinæalis veſicæ urinariæ ; hernia perinæi cyſtica.*

Les femmes enceintes ſont ſujettes à cette eſpece d'hernie. Elle eſt cauſée par la chute de la veſſie urinaire par le périnée près du thaphé & des parties latérales du vagin & de l'inteſtin rectum, laquelle étant preſſée par la matrice, qui eſt alors diſtendue par le fœtus, écarte les faiſceaux des fibres des muſcles releveurs de l'anus, les ſépare, ſouleve la peau, & s'inſinue dans l'eſpace dépouillé de ſon ſoutien

naturel. Cette eſpece, indépendamment de ſon caractere générique, eſt ſpécifiquement déterminée par ſa ſimplicité & par le ſiege qu'elle occupe. Elle ſe diſſipe ſouvent d'elle-même après l'accouchement, & lorſque cela n'arrive point, elle demande la même méthode curative que la premiere eſpece de cyſtocele.

4. *Cyſtocele hypogaſtrique, hernie de la veſſie par-deſſus les os pubis* de Levret chez Verdier, *Obſ. 14. Cyſtocele hypogaſtrica ; hernia veſicæ urinariæ ſupra pubem.* D.

Ledran fut appellé chez un homme de quarante ans, qui étoit dangereuſement malade d'une rétention d'urine, dont il avoit eu déjà pluſieurs atteintes. Outre la tumeur que la veſſie forme au-deſſus du pubis lorſqu'elle eſt pleine d'urine, il y en avoit une ſeconde plus petite, plus ſaillante & peu rénitente à côté du muſcle droit. Il le ſonda, & lui ayant fait rendre trois livres d'urine, la tumeur qui étoit au-deſſus du pubis diſparut, & l'urine ceſſa de couler. Ayant preſſé légérement l'autre tumeur, l'urine coula de nouveau, après quoi la tumeur diſparut

comme la premiere. Nonobſtant le ſoulagement que *Ledran* lui procura en laiſſant la ſonde dans la veſſie, le malade mourut peu de temps après, & on ne lui permit point de l'ouvrir. Ledran croit que la petite tumeur n'étoit autre choſe qu'une poche remplie d'urine, formée par la tunique nerveuſe de la veſſie urinaire qui s'étoit inſinuée entre les fibres de la tunique charnue, & dont l'urine avoit de la peine à ſe vuider dans la grande veſſie, à cauſe que ſon orifice étoit reſſerré par les fibres charnues.

5. *Cyſtocele vaginal; hernie de la veſſie urinaire dans le vagin* de Robert chez Verdier, *Obſ. 18. Cyſtocele vaginalis; hernia veſicæ urinariæ intra vaginam eveniens.* D.

La veſſie urinaire ſe fraie un paſſage entre les fibres des tuniques qui forment les parois du vagin, ſouleve ſes membranes & forme une tumeur qui a les mêmes ſignes génériques du cyſtocele, qui ſort par la partie du vagin qui répond aux os pubis, & bouche ſon orifice. *Robert*, cité par *Verdier*, l'a obſervée dans une femme enceinte âgée de quarante ans, laquelle étant

ſur le point d'accoucher, avoit des envies fréquentes d'uriner, accompagnées de douleurs. On déduit le diagnoſtic de cette eſpece, du caractere générique, du ſiege anatomique & de la ſimplicité de l'hernie. Ne la confondez point avec l'entérocele vaginal, avec l'hyſtero-cyſtocele, ni encore moins avec l'hydrocele, que *Bertrand* a obſervé dans la cavité factice du tiſſu cellulaire qui joint le vagin au rectum dans une femme enceinte, dont la matrice étoit inclinée ſur le devant. (*Voyez* Bertrand, *Diſſertation ſur l'hydrocele dans les Mémoires de l'Académie de Chirurgie, t. 3.*) On ſe ſert pour guérir cette eſpece de cyſtocele, de la méthode dont *Garengeot* & *Arnaud* ſe ſont ſervis avec ſuccès pour l'entérocele vaginal; je veux dire, en réduiſant d'abord le vagin, & en y introduiſant un peſſaire en forme de bondon, percé en long dans le milieu, & garni de deux cordons pour pouvoir le retirer lorſqu'on veut; à moins qu'on n'aime mieux ſe ſervir d'une éponge imprégnée d'eau d'alun, ainſi qu'*Hænelius* l'a pratiqué dans un cas ſemblable.

B. *Cyſtoceles compoſés.*

6. *Cyſtocele enterocelica ; entero-cyſtocele , hernia enterico-cyſtica ; hernia cyſtica enterocelem inducens* Auctorum ; *Cyſtocele* ou *hernie de la veſſie compliquée d'entérocele* Verdier ; *entero-cyſtocele.* D.

Dans cette eſpece , qui eſt moins fréquente que l'entérocele compliquée de cyſtocele , l'hernie cyſtique eſt primitive , & l'inteſtinale acceſſoire. Elle eſt formée par la chute de l'inteſtin dans la poche du péritoine que la veſſie a entraîné avec elle dans ſa chute , & elle a les mêmes ſignes que l'entérocele compliquée de cyſtocele , je veux dire qu'elle réunit ceux de l'hernie cyſtique & de l'hernie inteſtinale , d'où vient qu'on ne doit en faire qu'une ſeule eſpece , quoique le cyſtocele tienne ici la premiere place , & que dans l'autre elle tienne la ſeconde. La cure de cette eſpece eſt fondée ſur celle des deux autres.

Le cyſtocele peut être compliqué de l'hernie de l'épiploon & de l'inteſtin , & alors de ces trois hernies il en réſulte une quatrieme , qu'on appelle *cyſtocele epiploïco-entérique.*

7. *Cyſtocele epiplocelica ; epiplo-cyſtocele ; hernia epiploico-cyſtica ; hernia cyſtica epiplocelem inducens ; Cyſtocele* ou *hernie de la veſſie compliquée d'épiplocele* Verdier ; *épiplo-cyſtocele.*

Comme dans l'eſpece précédente le cyſtocele tient la premiere place, & l'entérocele la ſeconde, de même celle-ci eſt compliquée de la chute de l'épiploon que la veſſie en deſcendant a entraîné dans la cavité du péritoine. Cette hernie compoſée de la veſſie a les mêmes ſignes ſpécifiques que l'épiplocele compliqué de cyſtocele ; d'où vient qu'on ne doit en faire qu'une même eſpece, quoique la derniere ſoit ici acceſſoire, & là primitive. Sa cure eſt la même que celle de l'une & de l'autre. Si dans cette eſpece la chute de l'épiploon eſt compliquée de celle de l'inteſtin, il en réſulte un cyſtocele entérico-épiploïque.

8. *Cyſtocele ab hyſteroptoſi ; hyſtero-cyſtocele ; hernia cyſtica uteri vaginæ prolapſui, inverſioni accedens* Auctorum ; *Hernie cyſtique ſe mêlant à l'hyſtéroptoſe* Verdier ; *Hyſtero-cyſtocele.* D.

Cette eſpece de cyſtocele eſt entiérement la même que l'hyſtéroptoſe

compoſée dont on a parlé ci-deſſus.

9. *Cyſtocele lumbaris* Clar. Doctor. Brun, *Lugdunenſis, Regiæ Scient. Societ. Monſpelienſ. Journ. de Méd. tom.* 21. L. *Cyſtocele lombaire.*

Une femme ſe plaignoit depuis long-temps de pluſieurs ſymptomes, entr'autres d'une tumeur molle, dont la fluctuation étoit peu ſenſible, ſituée ſous le foie, dans la région lombaire droite; cette tumeur avoit réſiſté à tous les remedes. L'illuſtre *Brun* Doct. Méd. fut conſulté; il s'apperçut que la tumeur diſparoiſſant lorſqu'on la touchoit avec la main, il ſurvenoit une abondante évacuation d'urine; d'où il conclut que c'étoit une nouvelle eſpece de cyſtocele produite par une hernie de la veſſie, ou plutôt du baſſin des reins, qui ſe trouvoit conſidérablement dilaté. Il guérit cette femme par le moyen des ſecours chirurgicaux.

LVII. *ENCEPHALOCELE* de Corvin, *diſſert. ſur l'hernie du cerveau;* Haller. *Diſput. Chir. tome* 2. *Hernie du cerveau*, du même, *dans l'endroit cité;* Le-

dran, *obſ. Chir. 1.* Reiſelius, *Ephem. nat. curioſ. Dec. 2. ann. 2. obſ. 115.* Trew, *commerc. Litter. 1738. hebd. 52. n. 3.* Tacconi, *diſſert. ſur un monſtre humain né à Boulogne*; Lechelius, *eph. nat. cur. Dec. 2. ann. 2. obſ. 158.* Hernie du cerveau, du cervelet; Encéphalocele.

C'eſt une hernie cauſée par la chute du cerveau, du cervelet, en un mot de toute la ſubſtance du cerveau par l'ouverture des os du crâne qui ne ſont point encore parfaitement oſſifiés, que l'on connoît à une tumeur dont la groſſeur, la figure & le ſiege varient, & dont les tégumens communs conſervent leur couleur naturelle, à moins qu'ils ne ſoient affectés de la gangrene. Les enfans ſont les ſeuls qui y ſoient ſujets, & ils l'apportent en naiſſant. Elle eſt molle, indolente, à moins qu'il n'y ait inflammation; car alors elle eſt rénitente & douloureuſe; elle eſt ordinairement fluctuante, & entourée à

ſa baſe d'un cercle oſſeux que l'on ſent au toucher, & qui borde l'endroit où les os manquent; elle n'eſt accompagnée d'aucun ſymptome fâcheux, du moins au commencement, lorſqu'elle eſt petite, & qu'elle occupe la partie ſupérieure latérale du crâne; mais elle cauſe des ſymptomes très-graves, tels que la paralyſie, les convulſions, l'aſſoupiſſement, l'inſenſibilité, &c. lorſqu'elle occupe l'occiput, ou tel autre endroit, lors ſur-tout qu'elle eſt groſſe. Ne la confondez point avec l'anévriſme faux auquel les enfans ſont ſujets, lorſqu'on leur donne un coup ſur la tête ou qu'on leur tire les cheveux. (*Voyez* l'Obſervation de Ledran que j'ai citée.)

Les cauſes de l'encéphalocele ſont, 1°. l'amas de cette lymphe ſubtile & viſible qui arroſe le cerveau, & qui l'empêche de ſe deſſécher, dans quelque partie intérieure du crâne. Cette lymphe ainſi amaſſée, comprime les vaiſſeaux de la partie oſſeuſe qui lui répond, la prive de ſa nourriture & l'empêche de s'oſſifier, ce qui n'arrive point aux autres os du crâne. La partie la plus foible & qui a le moins de

réſiſtance cede, le cerveau s'inſinue peu à peu dans le vuide que laiſſent les os, ſoulève les tégumens, & forme une tumeur. 2°. Une preſſion plus forte dans une partie du crâne que dans les autres, laquelle empêche pareillement l'oſſification. 3°. L'écartement des os dans quelque endroit du crâne, occaſionné par les cauſes ſuſdites, & dans ce cas, quand même la tumeur ne ſeroit pas encore formée, elle peut l'être par un accouchement difficile & laborieux, lequel ſuffit, pendant que les os du crâne du fœtus ſont encore ouverts, pour pouſſer le cerveau dans le vuide qu'ils laiſſent, & pour occaſionner un encéphalocele.

Tous les encéphaloceles ſont ſujets aux inflammations, à la ſuppuration au ſphacele, que l'on connoît aux ſignes qui leur ſont propres. La cure eſt fondée ſur la thérapeutique que l'on a aſſignée à ces genres de maladies.

1. *Encephalocele ſimplex; hernia cerebri ſimplex* Trewii, *comm. litter. loc. citat. Hernie ſimple du cerveau; Encephalocele ſimple.* C.

Cette eſpece eſt cauſée par la chute du cerveau ou du cervelet, ou de tous

les deux enſemble, & forme une tumeur diſtinguée par des ſignes génériques, laquelle groſſit peu à peu, qui eſt indolente, & dans laquelle on n'apperçoit aucune fluctuation, parce qu'il n'y a aucun amas de lymphe. Elle varie par le ſiege qu'elle occupe, & par ce qu'elle contient, renfermant tantôt le cerveau, tantôt le cervelet, & tantôt l'un & l'autre enſemble. Trew ne rapporte qu'un ſeul exemple de cette eſpece, & en effet elle eſt extrêmement rare. Il dit avoir vu un enfant qui avoit ſur le ſommet & ſur le côté gauche de la tête une tumeur groſſe environ comme un florin, & haute d'un pouce, & une autre plus petite de l'autre côté, laquelle ſe diſſipa inſenſiblement d'elle-même. On ſentoit autour de la tumeur le vuide que les os laiſſoient. On guérit l'enfant par la méthode de Ledran. (*Voyez* l'eſpece ſuivante.)

2. *Encephalocele hydro-cyſtica; hydro-encephalocele, ſeu hernia cerebri compoſita* Corvini, Tacconii, Warneri, *Obſ. Chir. 11. pag. 59. Hernia cerebri fluctuans* Ledran; *Hernia cerebri purulento-ſeroſa* Reiſelii. *Encéphalocele*, ou *hernie du cerveau avec épanchement de ſéroſité; hydro-encéphalocele.* C.

Cette eſpece eſt plus fréquente que la précédente, & elle eſt cauſée par la chute du cerveau ou du cervelet, ou de tous les deux enſemble ; indépendamment d'un amas copieux de lymphe ſimple ou mêlé de pus. On la connoît à la tumeur, qui porte avec ſoi les ſignes génériques, & à la fluctuation dont elle eſt accompagnée. Elle varie, 1°. par le ſiege qu'elle occupe, & elle ſe forme tantôt dans l'os pariétal droit, comme dans le cas de *Ledran*, tantôt dans l'endroit où les os pariétaux ſe joignent avec l'os occipital, comme dans celui de *Tacconi*, & tantôt dans l'os occipital, comme dans les cas rapportés par *Corvin*, *Reiſelius*, *Warner*. 2°. Par ce qu'elle renferme ; elle renfermoit le cerveau, dans les cas de *Tacconi* & de *Corvin* ; le cervelet, dans celui de *Reiſelius*. 3°. Par le mélange des fluides qu'elle renferme. Elle ne contenoit que de la ſéroſité dans les cas de *Ledran*, de *Tacconi*, de *Corvin* ; de la ſéroſité & du pus formé par une inflammation antérieure, dans celui de *Reiſelius*. De là vient que, ſuivant l'obſervation de ce dernier, elle étoit d'abord dure, rénitente, & qu'après qu'on

l'eut

l'eut ouverte, elle rendit une ſéroſité limpide, & enſuite une matiere purulente, dont l'écoulement ſe termina au bout de ſept ſemaines par la mort du malade.

On guérit cette eſpece; 1°. en appliquant pendant pluſieurs jours, & même pendant pluſieurs mois, ſur la tumeur des compreſſes épaiſſes trempées dans de l'eſprit de vin ou de l'eau de vie, que l'on contient en place avec le beguin ordinaire, & que l'on ne renouvelle qu'au bout de vingt-quatre heures, afin que venant à ſe ſécher & à ſe durcir, elles compriment légérement la tumeur. *Trew* a guéri par cette méthode une hydrocéphale ſimple, & *Ledran* une hydrocéphale compoſée; la tumeur s'évanouit, la ſéroſité ſe diſſipa, & l'oſſification ſe fit avec tant de ſuccès, que le vuide que laiſſoient les os, & qui étoit preſque de la grandeur du pariétal, ſe rétrécit au bout d'un mois, & fut entiérement fermé au bout de dix. Cette méthode réuſſit également pour les petites encéphaloceles verticales ou latérales qui contiennent peu de ſéroſité, mais elle ne vaut rien pour celles qui ſe forment

dans l'occiput, ni dans tout autre endroit de la tête, lorſqu'elles ſont conſidérables. La cure palliative eſt preſque la ſeule qui ait lieu dans ces ſortes de cas, & elle ſe réduit à garantir la tumeur des injures externes: il eſt rare qu'on la guériſſe radicalement, cependant il y a des cas où l'on peut la tenter; car, comme dit Hippocrate, lorſque les maladies ſont extrêmes, il faut avoir recours à des remedes extrêmes. Les indications ſe réduiſent, 1°. à fortifier le cerveau, & à évacuer la ſérosité ſuperflue; 2°. à diſſiper la lymphe qui s'eſt amaſſée dans la tumeur; 3°. à rapprocher les parties écartées, & à les garantir des injures du dehors; 4°. à procurer l'oſſification; 5°. à diminuer le volume de la tumeur, ou à la diſſiper; 6°. à prévenir la paralyſie, les convulſions, l'excoriation, l'inflammation, la gangrene. *Voyez* Trew, *dans l'endroit cité ci-deſſus*, & Salzman, *Diſſert. de tumor. quibuſd. ſer.* Vous obſerverez par rapport à la ſeconde indication, qu'au cas que vous ne puiſſiez procurer l'écoulement de la lymphe par l'uſage des remedes externes & internes, il faut avoir ſoin de garantir le

cerveau de même que ſes productions des atteintes de l'air & de tout ce qui peut lui nuire, & évacuer peu à peu la lymphe en perçant la tumeur, à moins que la gangrene dont le ſujet eſt menacé, ne vous oblige d'en procurer l'écoulement tout à la fois ; quoique des gens fort habiles condamnent cette opération comme mortelle, & que d'autres aiment mieux recourir à la ligature. Vous obſerverez par rapport à la troiſieme, qu'il eſt plus aiſé de garantir les parties des injures de l'air, lorſque l'ouverture eſt petite, & qu'on évacue la lymphe peu à peu ; & qu'au cas que les circonſtances vous obligent à la faire plus grande, il faut avoir ſous la main les compreſſes & les bandages dont on peut avoir beſoin. L'évacuation de la lymphie, lors ſur-tout qu'elle eſt lente, peut favoriſer le recul des parties ; & au cas que ce moyen ne réuſſiſſe point, il faut tenter la méthode de *Ledran*. Eſt-il à propos, quand même il réuſſiroit, d'inciſer & d'enlever la partie du cerveau qui eſt déplacée, & qui ne peut ſe réduire ?

3. *Encephalocele* Lechelii, *Eph. nat. Cur. Dec.* 2. *An.* 2. *Obſerv.* 158. *Hydro-*

encephalocele ſpinæ biſidæ mixta ; Hydro-encephalocele, ou *hernie du cerveau avec épanchement , compliquée de ſpina biſida.* C.

Lechelius a vu un enfant qui naquit avec deux tumeurs, l'une dans le milieu de l'occiput, laquelle étoit de la groſſeur d'un gland, molle & couverte de poil; l'autre dans l'épine du dos, & de la groſſeur d'un œuf; il fut enfin attaqué d'un hydrocéphale complet qui le mit au tombeau.

On ouvrit le cadavre, & l'on trouva, indépendamment de la lymphe qui rempliſſoit les tumeurs, un ſpina biſida dans les lombes, & un trou étranger dans l'os occipital. La cure de cette eſpece eſt fondée ſur celle de la précédente.

Obſervation premiere. Si quelqu'un veut avec *Corvin*, comprendre ſous le genre de l'encéphalocele les différentes eſpeces de ſpina biſida, je ne m'y oppoſe point. S'il ſe forme un trou étranger dans les os du crâne, & que la lymphe venant à s'y amaſſer, pouſſe en dehors les membranes du cerveau, & que celui-ci reſte en place, doit-on mettre cette maladie au rang des encéphaloceles? L'écartement des ſutures

du crâne peut-il occasionner un encéphalocele hydrocystique ?

Observation deuxieme. Doit-on admettre un genre de pneumonocele ? Il paroît constaté par l'observation de *Foubert*, que l'on peut voir dans le premier tome des Mémoires de l'Académie de Chirurgie, de même que par ce que *Gunzius* en dit dans ses ouvrages.

LVIII. *HYSTEROLOXIA ; Obliquitas uteri*, Roederer. *Elem. art. obstetric.* §. *449, 507 ;* Levret, *observ. sur les accouch. Inclinatio, reclinatio, obliquitas uteri*, Deventer, *cap. 46, 47, 48* ; Ruysch, *observ. 98. Inclinaison, obliquité de la matrice*, Sabathier, *Mém. de l'Académie de Chirurg. tome 3, &c.*

Cette maladie affecte souvent la matrice dans le temps de la grossesse, & elle consiste dans l'obliquité de ce viscere, qui reste renfermé dans l'abdomen ; ce qui n'a pas lieu dans l'hystérocele. On la connoît, en ce que l'axe

du baſſin étant dans ſa ſituation naturelle, la direction de ſon orifice change de place, ſe portant tantôt ſur le devant, tantôt ſur le derriere, & tantôt ſur les côtés, indépendamment de divers autres ſymptomes qui varient ſuivant les eſpeces. Le diagnoſtic générique ſe confirme par celui de l'eſpece.

1. *Hyſteroloxia anterior; uterus antrorſum inclinatus; uterus in partem anteriorem obliquus; inclinatio uteri* Auctorum; *Venter propendulus* Latinorum; *Matrice tombée en avant*, Deventer; *inclinaiſon de la matrice en avant, ventre en beſace.* L.

Cette eſpece vient de la foibleſſe des muſcles du bas-ventre, & de ce que le placenta au lieu de s'inſérer dans le fond de la matrice, prend ſon inſertion dans la partie antérieure de ce viſcere. Voici les ſignes auxquels on la connoît. Le bas-ventre pend ſur l'os pubis, & porte ſur les cuiſſes des femmes enceintes lorſqu'elles ſont aſſiſes; les hypocondres ſont moins tendus & moins pleins, l'orifice de la matrice eſt plus haut qu'à l'ordinaire, on ne peut y atteindre que difficilement & en partie, & quelquefois même qu'en intro-

duiſant la main entiere dans le vagin; il eſt preſque tourné directement vers l'os ſacrum, on ne peut y introduire le doigt que lorſqu'il eſt plié; la veſſie étant comprimée, la malade eſt ſujette à une rétention ou à une incontinence d'urine, & à un teneſme incommode; elle ſent des tiraillemens dans le baſſin, elle a peine à marcher & à changer de place; l'accouchement eſt difficile, lent, & accompagné de douleurs fauſſes, plus fréquentes & plus fortes; le fœtus a le ſommet de la tête tourné vers l'os ſacrum, & l'occiput vers l'orifice, lorſqu'il eſt bien ſitué; la veſſie qui contient la liqueur de l'amnios eſt oblongue, grêle, faite comme un boudin; elle perce plutôt, & ſa rupture eſt ſuivie d'un écoulement continuel d'urine. Cette eſpece exige que pendant le temps de ſa groſſeſſe, on ſoutienne le bas-ventre avec un ſuſpenſoire, que l'on faſſe reſter la femme au lit, & qu'on l'accouche étendue ſur le dos, le baſſin plus haut que la poitrine, & qu'on lui faſſe ſoutenir le bas-ventre avec une nappe pliée en pluſieurs doubles, que deux aides robuſtes & intelligens ſoutiennent par

les deux bouts. *Levret* prétend qu'il eſt mieux de l'accoucher en la faiſant mettre à genoux, appuyée ſur ſes coudes. Conſultez là-deſſus *Deventer*, *Levret*, *Roéderer*, &c.

2. *Hyſteroloxia poſterior; uterus retrorsum inclinatus; uteri reclinatio* Auctorum; *uterus in partem poſteriorem obliquus* Roederer; *Matrice renverſée contre les vertebres*, Deventer; *Inclinaiſon de la matrice en arriere.* L.

Sabathier nie cette eſpece, mais *Deventer*, *Levret*, *Roéderer*, & quelques autres l'admettent. Elle eſt cauſée par l'inſertion du placenta dans la partie poſtérieure de la matrice, par la trop grande proximité de la tubéroſité de l'os ſacrum de la ſymphyſe des os pubis, jointe à la courbure des vertebres des lombes en arriere, & ſouvent encore au peu de capacité du baſſin. On la connoît à ce que la tumeur du bas-ventre monte plus haut, qu'elle eſt moins ſaillante, plus platte; au vomiſſement qui ſurvient vers le terme de la groſſeſſe, & qui eſt plus fréquent & plus conſidérable; à la dypſnée, à la petiteſſe & à la fréquence de l'inſpiration; la tête étant engagée dans les

os pubis, comprime l'uretre, & cauſe une ſuppreſſion d'urine; la région du pubis eſt tendue, élevée, douloureuſe lorſqu'on la preſſe; l'orifice de la matrice étant tourné en bas, on y atteint aiſément, (*Deventer* prétend qu'il eſt tourné vers les parties antérieures, & qu'on ne peut toucher que ſon bord inférieur); enfin la fontanelle ſe préſente à l'orifice de la matrice, & l'on ſent ſon battement. *Voyez* dans *Roéderer* l'accouchement qu'il convient de pratiquer dans l'eſpece dont nous parlons.

3. *Hyſteroloxia lateralis; uterus in latera obliquus* Roederer; *uterus lateraliter inclinatus; obliquitas uteri propriè dicta* Auctorum; *Matrice inclinée ſur les côtés*, Deventer; *inclinaiſon latérale de la matrice; obliquité de la matrice.* L.

Cette obliquité varie, tantôt vers le côté droit, tantôt vers le gauche, & elle eſt compliquée tantôt avec l'intorſion de la matrice, & tantôt non. Cette eſpece eſt ſouvent cauſée par l'inſertion du placenta dans les côtés de la matrice, & par la foibleſſe des ligamens qui l'attachent des deux côtés. Voici les ſignes qui la font connoître.

Le bas-ventre n'eſt point élevé dans le milieu, mais applati; on y remarque un enfoncement longitudinal qui ne le partage point par le milieu, & qui forme une tumeur des deux côtés. La femme ſent dès les premiers mois de ſa groſſeſſe une dureté des deux côtés du bas-ventre, qui va toujours en augmentant, qui eſt fixe eſt plus douloureuſe que le reſte du bas-ventre; les mouvemens du fœtus dans le côté oppoſé à l'obliquité ſont plus ſenſibles & plus fréquens; elle ſent un engourdiſſement dans les extrémités qui ſont du côté ſur lequel la matrice porte, qui la font boiter; il y vient des varices, les glandes des aines s'enflent, elle ſent en accouchant des douleurs dans la cuiſſe, &c. L'orifice de la matrice eſt plus haut qu'à l'ordinaire, on a de la peine à y atteindre, on ne peut toucher que le bord inférieur, & il eſt tourné vers le côté oppoſé à l'obliquité; la difficulté d'urine eſt plus ou moins grande, l'accouchement eſt difficile, lent, & accompagné de douleurs fauſſes plus fortes & plus fréquentes; la tête du fœtus eſt pouſſée par la matrice dans le vagin dans une direction tranſ-

verſale ; elle croiſe le baſſin, & ſi elle vient à tomber dans ſa cavité, ſon ſommet eſt tourné vers les os pubis, vers ceux des îles, & même vers l'iſchion ; la veſſie qui renferme la liqueur de l'amnios eſt oblongue, grêle, en forme de boudin ; elle perce plutôt, & ſa rupture eſt ſuivie d'un écoulement continuel d'urine. Le cordon deſcend quelquefois, de même que le bras, & empêche la tête de deſcendre ; le cou eſt enfin pouſſé dans le vagin, il s'allonge, & le fœtus meurt en peu de temps. L'expérience nous apprend qu'on ne remédie point à ce mal en ſe tenant couché ſur le côté oppoſé à celui où eſt l'obliquité. Conſultez, pour le traitement qu'exige cette eſpece d'obliquité, Deventer, Levret, Roederer, &c.

4. *Hyſteroloxia citra graviditatem ; lateralis uteri non gravidi inclinatio* Ruyſch, *Obſ. 98. Inclinaiſon latérale de la matrice*, ou *obliquité de la matrice ſans groſſeſſe.*

Ruyſch a trouvé des femmes dont la matrice avoit changé de ſituation, quoiqu'elles ne fuſſent point enceintes, & étoit inclinée vers l'un ou l'autre côté, ce qui leur cauſoit des dou-

leurs dans l'hypogaſtre, un déſir continuel d'uriner, & un téneſme fréquent. Il a trouvé plus d'une fois en ouvrant les cadavres, que la matrice étoit inclinée vers le côté gauche, & je crois avec lui que ce changement de ſituation peut venir d'un défaut de conformation, auſſi-bien que de la groſſeſſe.

LIX. *PARORCHIDIUM; Teſticulorum ſerior deſcenſus, vel retractio*, Gueltmazii; *diſſert. 1. tom. 5.* Haller, *diſput. anatom.* Verdier, *de la hernie de la veſſie urinaire*, *Mém. de l'Académie de Chir. tome 2.* Dionis, *Opérat. de Chirurg. démonſtr. 3.* Thomas Bartholin, *hiſt. anat.* Felix Plater, *Mantiſſ. obſerv.* Morgagni, *Adverſ. 4.* Ambr. Paré, *de tumoribus contr. natur. particular.* Déplacement des teſticules; teſticules dans le ventre, dans l'aine, près de l'aine, rétraction des teſticules, intruſion des teſticules.

Cette maladie conſiſte dans le déplacement d'un teſticule ou de tous les deux enſemble, dont le ſiege eſt le ſcrotum, après que l'homme eſt né. On la connoît en viſitant le ſcrotum, auſſi-bien que par la place que les deux teſticules ou l'un des deux occupe; car il arrive quelquefois que tardant à deſcendre, ils reſtent cachés dans le bas-ventre, & qu'on ne les apperçoit point, qu'ils reſtent dans les anneaux, ou un peu plus bas, ou, qu'après être deſcendus dans les bourſes, ils remontent, ils ſe retirent vers les anneaux, ou y entrent.

1. *Parorchidium à ſero deſcenſu; ſerior teſticulorum deſcenſus* Quelmaltzii, Thom. Bartholin, Félix Plater, Morgagni, Paré, Dionis, Verdier, *loc. cit. Teſticules dans le ventre, dans l'aine, près de l'aine; deſcente tardive des teſticules.* L.

Cette eſpece varie en trois manieres; car, ou les teſticules reſtent cachés dans la cavité du bas-ventre, de ſorte qu'on ne les apperçoit point; ou bien, ils reſtent dans les aines, où ils forment deux petits monticules; ou bien ils s'arrêtent auprès, de maniere

qu'ils saillent davantage. Les signes de cette espece sont l'absence d'un testicule ou de tous les deux ensemble dans le scrotum, parce qu'ils n'y sont point encore descendus, de même que leur présence dans l'un des endroits dont on vient de parler. Vous remarquerez que la seconde variété de cette espece est souvent accompagnée de douleur, ce qui la distingue du défaut de testicule. Les testicules restent quelquefois dans l'endroit où ils se trouvent; mais pour l'ordinaire, & souvent même aussi-tôt après la naissance, ils quittent la place où ils étoient, & descendent dans le scrotum. Lorsqu'ils tardent long-temps à descendre après la naissance, il ne faut souvent pour les faire tomber dans les bourses que l'âge de puberté, un saut violent, l'usage des femmes, &c. On doit commettre la premiere variété à la nature; employer dans la seconde les topiques émolliens, & remettre au temps la troisieme.

Prenez garde que la trop grande dilatation des anneaux qu'occasionne la descente des testicules, ne donne lieu à une hernie. Prenez garde aussi de ne point confondre les tumeurs de la se-

conde & de la troiſieme variété avec l'hernie, & d'y appliquer des bandages, ni des emplâtres corroborans; & au cas qu'un Chirurgien ignorant l'ait fait, & que vous ſoyez appellé trop tard, ayez recours aux remedes externes & internes que vous jugerez propres à faire ceſſer l'inflammation, ou à la prévenir, & à calmer la douleur.

2. *Parorchidium à retractione; teſticulorum retractio* Quelmaltzii, *loc. cit.* Suberini, apud Solenandrum, *ſect. 4. conſ. 18. &c. Rétraction des teſticules.* L.

La rétraction d'un ou de deux teſticules du ſcrotum dans l'aine eſt ſouvent cauſée par le calcul des reins ou de la veſſie, par le trop de précipitation avec laquelle on marche en voyageant, lorſqu'on n'y eſt point fait, par les efforts que l'on fait pour retenir ſon urine, &c. *Quelmaltzius* a connu un petit enfant, qui pour avoir trop long-temps retenu ſon urine, s'attira une rétraction des teſticules accompagnée de douleurs violentes, & d'une ſi grande contraction du ſcrotum, que l'on eût dit qu'il n'en avoit point. Les teſticules formoient dans l'aine une tumeur dure & douloureuſe, qui l'em-

pêchoient de marcher, & qu'il vint à bout de guérir avec des topiques émolliens, & des antiſpaſmodiques. Le repos remédie à la rétraction des teſticules, que l'on s'eſt attirée en marchant trop vîte, & on la prévient en marchant d'un pas plus modéré. *Voyez* pour la prémiere variété, ce que je dis de la cure du *calcul.*

3. *Parorchidium ab intropreſſione ; teſticulorum in inguen intruſio* Solenandri *Conſ. ſect. 4. conſ. 18.* Intruſion des teſticules dans l'aine ; intropreſſion des teſticules. L.

Les enfans à force de ſe manier les teſticules, de les faire monter & de les preſſer, les engagent ſi fort dans l'aine, qu'ils y reſtent quelquefois, ce qui nuit à leur ſanté, à moins qu'ils ne redeſcendent promptement. Je ne dis rien ici du relâchement du péritoine que cauſe cette intruſion, & qui eſt aiſément ſuivie d'une hernie. Un homme qui voyageoit ſur un cheval qui avoit le pas rude, s'étant froiſſé le teſticule contre la ſelle, l'autre remonta dans l'aine, & s'y engagea ſi fortement, qu'il fut impoſſible de le faire redeſcendre. Il s'y forma une tumeur dure & dou-

loureuse, qui le retint au lit pendant plusieurs jours. La fievre étant survenue dans ces entrefaites, il mourut avant qu'on pût recourir à la célotomie, sur le succès de laquelle un des Chirurgiens comptoit beaucoup. Le cadavre ayant été ouvert, on trouva le testicule sous le péritoine, & tellement engagé dans les muscles du basventre, qu'il paroissoit ne faire qu'un corps avec eux; ce qui fit croire que quand même on en seroit venu à l'opération, elle n'auroit point réussi. Voyez *Solenandre*, dans l'endroit cité. L'Auteur dont je viens de parler rapporte qu'un homme après avoir été guéri de plusieurs especes de fievres, eut enfin une rétraction d'un testicule. Pour le faire descendre, il le frotta pendant plusieurs jours avec les mains, ce qui lui causa des douleurs violentes dans la partie. Le testicule ayant repris sa place environ douze jours après, quelqu'un lui conseilla de le frotter pendant deux jours avec de l'huile de térébenthine, ce qui lui causa tant de chaleur & de douleur dans la partie, qu'il fut obligé d'en interrompre l'usage. Il s'apperçut depuis que son testi-

cule s'étoit allongé, étoit devenu plus foible & plus flasque, & que le crémaster étoit affecté d'une paralysie qui l'empêchoit de remonter. Peut-on regarder ce vice du testicule comme une quatrieme espece de parorchidium?

Observation. Toutes les différentes especes de déplacement, ne sont point compriſes sous ceux de la matrice & des testicules. Par exemple, l'estomac peut se déplacer & tomber dans la poitrine, sans former une hernie du bas-ventre; (*Kirschbaum* appelle ce dernier déplacement hernie interne de l'estomac: *Voyez* Haller, *disput. chir. tom.* 3.) La rate, le foie, les intestins, sont sujets au même accident, & le fœtus se déplace de même dans les conceptions qui se font hors de la matrice. On doit regarder ce que j'ai dit des aberrations de ces viscères & des autres, s'il y en a, comme une énumération, plutôt que comme une description exacte de ces maladies. C'est à ceux qui les observeront à les rapporter à leurs genres, & à leur donner un caractere générique.

LX. *EXARTHREMA* Græcor. *Exarthroſis*, *Pararthrema* eorumd. *Luxatio*, *ſubluxatio*, *diſtorſio*, Heiſter. *Inſtit. chir. tom. 1.* Boerhaave, *Aph. comment. tom. 1.* Gorter. *Chir. repurg. cap. 6.* Platner. *Inſtit. chir. §. 1090. 1213. Luxation, entorſe*, Duverney, *Malad. des os, tome 2.* Petit, *Malad. des os, tom. 2.* Col de Vilars, *Chir. tome 3.* de la Faye, *Princ. de Chirurg.*

La luxation eſt une ſéparation de contiguité dans les articulations des os qui ſont joints par diarthroſe, & non par ſynarthroſe. On la connoît 1°. au défaut de mouvement partiel ou total de la partie luxée, lorſqu'on ne peut l'attribuer à la crainte qu'a le ſujet de ſe cauſer de la douleur en la remuant, ni à une autre maladie; 2°. à l'altération de la figure & de la ſituation naturelle de la partie, lorſqu'elle ne vient ni d'un vice de conformation, ni d'une autre maladie; 3°. à la

douleur qui la ſuit, & qu'on ne peut attribuer à d'autre cauſe; 4°. à la tumeur qui ſe forme dans la partie luxée; 5°. au vuide que laiſſe l'os en ſe déplaçant; 6°. à la tenſion des muſcles, laquelle eſt plus forte dans la partie oppoſée à celle qui eſt luxée; 7°. à la révolution de l'autre os de l'extrémité, ſur la partie oppoſée à la luxation; 8°. au raccourciſſement ou à l'allongement de la partie luxée, (ce dernier eſt preſque inſenſible dans les luxations incomplettes;) 9°. à la réduction, laquelle eſt tantôt difficile, très-difficile & impoſſible, & tantôt facile.

Les principes de la luxation ſont une violence externe, comme un coup, une chute, un ſaut, un effort, &c. La contraction trop violente des muſcles, ſoit qu'elle ſoit volontaire ou convulſive; la paralyſie des mêmes muſcles; la relaxation des ligamens, des cavités des articles, leur débilité, leur trop grand allongement, leur relâchement, leur enflure; l'amas d'une ſynovie épaiſſe qui s'endurcit dans les cavités des articulations; le gonflement des cavités dans leſquelles les os s'emboîtent; la protubérance qui forment un

calus, une excroiſſance interne, une tumeur ſquirreuſe des glandes mucilagineuſes, le gonflement de la tête de l'os, un apoſteme qui ſe forme dans les articles.

On diviſe la luxation en ſimple, compoſée & compliquée, en incomplette & complette. On l'appelle auſſi oblique ou directe, ſelon que l'os luxé prend une ſituation oblique, reſpectivement à celle qu'il a naturellement, ou qu'il deſcend ſuivant la direction naturelle de l'article. Il y a des luxations qui viennent de cauſes externes, & il y en a d'autres qui ſont occaſionnées par des cauſes internes; & c'eſt là-deſſus qu'eſt fondée la diviſion que j'ai faite de leurs eſpeces.

La cure de la luxation conſiſte, 1°. à réduire la partie luxée; 2°. à la contenir en place; 3°. à diſſiper les ſymptomes qu'elle cauſe. On ſe ſert pour réduire la partie de l'extenſion, de la contre-extenſion, de l'impulſion, qui ſe font avec les mains, les ſerviettes, les lacs, ou autres inſtrumens ſemblables. On connoît que la partie eſt réduite, au bruit ſourd qu'elle fait pendant qu'on la réduit, au rétabliſſement

de sa figure, de sa position, & de sa situation naturelle, à la rémission de la douleur, au mouvement libre de la partie. Les obstacles qui s'opposent à la prompte réduction de la partie, sont l'enflure, l'inflammation, à moins qu'elles ne soient causées par l'os qui est luxé, les convulsions, une fracture dans le voisinage de l'article. On la contient en place après l'avoir réduite par le repos, des bandages convenables, & en tenant la partie dans sa situation naturelle. La crainte que j'ai d'être trop prolixe, m'empêche d'entrer dans un plus grand détail. Ceux qui voudront en savoir davantage, peuvent consulter les Auteurs que j'ai cités. On prévient les symptomes par différens moyens convenables à leur nature.

(A) *Luxations par cause externe. Exarthremata à causâ externâ.*

1. *Exarthrema; luxatio simplex; Exarthrema completum simplex à vi externa* Auctorum citatorum, ut Petiti *cap. 1.* Vilarsii *art. 10.* Duverney *cap. 1.* &c. *Luxation complette & simple par cause externe.* D.

Cette eſpece varie, 1°. eu égard à la partie luxée, qui peut être l'humerus, le carpe, les doigts, le fémur, la mâchoire inférieure, &c. 2°. eu égard au ſiege de la luxation, qui eſt tantôt au haut, tantôt au bas de la partie, tantôt en dedans, tantôt en dehors. Elle eſt toujours cauſée par une violence externe, & elle ſe fait preſque toujours dans les anarthroſes, ou les arthrodies, & rarement dans les ginglymes. Joignez-y les ſignes génériques 1, 2. 4, 5, 6, 7, 8; la douleur vive que l'on reſſent dans l'inſtant que la luxation ſe fait, & qui dure long-temps après, le mouvement qui eſt plus aiſé vers une partie que vers l'autre, & la difficulté de la réduction. Conſultez pour les ſignes particuliers qui varient ſuivant la partie, & ſelon que la luxation eſt complette, les Auteurs que j'ai cités. On guérit cette eſpece par la réduction, en appliquant ſur la partie une compreſſe ſimple trempée dans quelque drogue réſolutive; par le repos, en tenant la partie dans une ſituation naturelle, & par un bandage plus ou moins fort, ſelon que la partie eſt plus ou moins ſujette à ſe luxer.

On prévient l'enflure & la douleur de la partie, de même que la fievre par le moyen de la saignée, des narcotiques, &c.

2. *Exarthrema subluxatio simplex; Exarthrema incompletum simplex, constans à vi externâ* Auctorum, ut Petiti, Duverneyi, Vilarsii, *loc. citat. Luxation incomplette & simple par cause externe.* B.

Cette espece varie de même que la précédente; 1°. eu égard à la partie luxée; 2°. à son siege; elle est aussi causée par une violence externe; elle se fait sur le champ; à peine en arrive-t-il d'autre dans les ginglymes; elle survient aussi, mais plus rarement, dans les enarthroses & les arthrodies. Joignez à ce que je viens de dire les signes génériques 4, 5, 6, 7. de même que le défaut de mouvement vers telle autre partie de même nature, une douleur plus vive, une tumeur plus grosse dans l'article, la réduction, laquelle toutes choses d'ailleurs égales, est moins difficile que dans la précédente. La cure est fondée sur ce que j'ai dit de la premiere espece.

3. *Exarthrema distorsio; Exarthrema incompletum*

incompletum inſtantaneum à vi externâ Auctorum, ut Petiti *Tom. II. cap. 14.* Duverneyi *Tom. II. cap. 5. &c. Entorſe.* B.

L'entorſe eſt ſubite, & occaſionnée par une violence externe. Elle ſurvient dans les énarthroſes, les arthrodies & les ginglymes. On la connoît à la douleur aiguë, à l'enflure & à la chaleur de l'article, à la difficulté de remuer la partie, qui eſt d'abord petite, & qui augmente en peu de temps; la tête de l'os ne quitte point ſa place, & le membre ne perd ni ſa figure, ni ſa ſituation. On doit commencer la cure par des répercuſſifs, dont l'application doit ſuivre l'entorſe. S'ils ne ſuffiſent point, ou que le mal ſoit trop invétéré pour en faire uſage, il faut recourir au repos, à la diete, à la ſaignée, aux clyſteres, aux différentes eſpeces de topiques, pris dans la famille des émolliens, des laxatifs, des anodins, au cas que la douleur & l'inflammation ſoient dans leur force; commençant par les réſolutifs les plus doux, d'où l'on paſſera à ceux qui ſont plus forts, ſi les ſymptomes dont je viens de parler ſont modérés; & l'on achevera la cure par

des toniques ſpiritueux & réſolutifs, par les eaux thermales & leur limon.

4. *Exarthrema complicatum ; luxatio complicata à vi externâ*, des Auteurs cités ci-deſſus ; *Luxation compliquée par cauſe externe.* D.

Cette eſpece varie, eu égard à la partie luxée & au ſiege de la luxation. Les accidens avec leſquels elle peut être compliquée ſont les plaies, les fractures, l'échymoſe, les convulſions, la paralyſie, l'inflammation, la gangrene, les apoſtemes, le craquement, &c. Elle eſt cauſée par une violence externe ; elle ſe fait tout-à-coup, & elle a les ſignes de la 1e. & 2e. eſpeces, ſelon qu'elle eſt complette ou incomplette. On peut y joindre les ſignes propres aux affections compliquées, qu'on peut voir ailleurs. Sa cure eſt fondée ſur celle de la 1e. & de la 2e. eſpece, de même que ſur celle des accidens dont j'ai parlé. Cette eſpece me meneroit trop loin, ſi j'entrois dans le détail de la cure ſpéciale qui convient à chacun des vices dont la luxation peut être compliquée ; c'eſt pourquoi je renvoie aux Auteurs cités ſous le genre.

(B) *Luxations par cauſe interne.* Exarthremata à causâ internâ.

5. *Exarthrema à convulſione ; Luxatio à muſculorum contractione convulſivâ, vel ſpaſmodicâ*, de la Faye, Vilars, Duverney, Petit, &c. *Luxation cauſée par la convulſion.* D.

Cette eſpece varie eu égard à la partie luxée, & au ſiege de la luxation. Elle n'eſt cauſée par aucune cauſe procatartique, mais bien par les convulſions violentes, les ſpaſmes, les crampes, qui font ſortir la tête de l'os de la cavité où elle eſt enfermée. Elle cauſe de la douleur au commencement, au milieu & à la fin. Elle eſt difficile à réduire, & les douleurs dont elle eſt accompagnée, augmentent par les extenſions qu'elle exige. On peut y joindre les ſignes génériques, & l'obliquité de l'os. Les indications curatives conſiſtent à réduire la tête de l'os, à le contenir en place, & à calmer la convulſion par des moyens qui varient ſelon les cauſes qui l'occaſionnent. *Voyez* les Maladies convulſives.

La connoiſſance de cette eſpece nous

conduit à celle de la luxation qui eſt cauſée par la contraction volontaire, mais trop forte des muſcles. Par exemple, un bâillement trop fort peut faire luxer la mâchoire inférieure. Sa cure eſt fondée ſur celle de la 1e. eſpece.

6. *Exarthrema à paralyſi; Luxatio à muſculorum paralyſi*, des Auteurs, comme Duverney, &c. *Luxation cauſée par la paralyſie.* L.

Cette eſpece varie eu égard à la partie luxée & à ſa ſimplicité, comme lorſque la paralyſie qui cauſe la luxation eſt ſeule; & par ſa complication, lorſque la paralyſie eſt compliquée avec la laxité des ligamens. Ajoutez aux ſignes génériques 1°. & 2°. l'amaigriſſement de la partie, la douleur, qui pour l'ordinaire eſt légere, la facilité de la réduction, la difficulté de contenir la partie réduite, même avec les bandages, à moins qu'elle ne reſte en place d'elle-même, la deſcente directe du membre, ſon allongement, qui eſt conſidérable, la tête de l'os qui vacille dans ſa cavité, qui en ſort, & le vuide qu'elle laiſſe entre elle & la cavité, la tenſion égale des muſcles dans une partie comme dans l'autre; à quoi l'on peut ajouter

que l'os qui eſt à l'extrémité ne ſe tourne vers aucune partie déterminée. La luxation ſimple & la compliquée ne different entr'elles que par le degré de leur intenſité. La partie étant réduite, & contenue avec un bandage, il faut employer pour la guériſon de la paralyſie les remedes indiqués pour celle des maladies de cette claſſe. *Voyez* ce que dit Duverney de la luxation compliquée : ajoutez-y la cure de l'eſpece ſuivante.

7. *Exarthrema à deſmochaunoſi; luxatio à ſeroſâ ligamentorum laxitate*, des Auteurs, comme Duverney, &c. *Luxation par le relâchement des ligamens.* L.

Cette eſpece affecte différentes parties : elle eſt cauſée par une ſéroſité ſurabondante, qui relâche les ligamens, ſans que les muſcles ſoient paralyſés. Elle vient par degrés ; la partie ne s'amaigrit point. Aux ſignes mentionnés n°. 1, 2. 4, 5, 6, 7, ſe joignent la douleur, l'enflure de l'article, le raccourciſſement du membre : ſa réduction exige autant de force que celle de l'eſpece qui vient d'une cauſe externe, & il faut un bandage très-fort pour la contenir. Lorſque la partie eſt une fois

réduite, elle reſte d'elle-même en place ſans le ſecours d'aucun bandage, tant qu'on ne la remue point; mais elle ſe luxe de nouveau, quelque léger mouvement que l'on faſſe. On la guérit par la réduction, les bandages, les hydragogues, les ſudorifiques, les étuves, les diurétiques, les topiques ſpiritueux, aromatiques, irritans, par les eaux thermales & le limon qu'elles dépoſent, la vapeur de l'alcohol allumé, les fumigations aromatiques, les toniques, les véſicatoires, par une diete deſſicative, diaphorétique, diurétique.

On voit par ce qui précede, que la luxation cauſée par la foibleſſe des muſcles enſuite d'une maladie chronique, exige, indépendamment de la réduction & des bandages, l'uſage des ſtimulans, des analeptiques, des ſpiritueux & des frictions mercurielles. On voit encore que celle qui réſulte de l'éroſion des ligamens par une matiere purulente, eſt preſque incurable, & que la luxation peut auſſi venir de l'allongement qui accompagne la foibleſſe des ligamens.

8. *Exarthrema à deſmophlogiâ; luxatio à phlogodeâ ligamentorum intumeſcentiâ*, Duverney *loc. cit. pag. 21. 60, & 63. Luxation par le gonflement des ligamens*, L.

Cette eſpece, au rapport de *Duverney*, affecte les ligamens des cuiſſes & des genoux, leſquels venant à s'enfler enſuite d'une fluxion ou d'un dépôt, rempliſſent la cavité des articles, & en font ſortir la tête de l'os avec une douleur violente, laquelle augmente à tous les mouvemens de l'article. La prominence de l'article eſt beaucoup plus conſidérable, & la partie ſe meut en tous ſens ; elle eſt accompagnée d'inflammation & de divers autres ſymptômes. On la guérit par des remedes antiphlogiſtiques employés à temps, ſur-tout par la ſaignée, par des topiques émolliens & anodins, auxquels on doit faire ſuccéder les réſolutifs après que la douleur eſt calmée. On doit y joindre les épipaſtiques & les cauteres, pour faire une plus grande révulſion.

9. *Exarthrema paſtaceum ; Luxatio à ſynoviæ lenteſcentis copiâ*, des Auteurs cités ; *Luxation par l'abondance de la ſynovie.* L.

La partie varie dans cette eſpece, & elle ſe luxe à l'occaſion d'une ſynovie épaiſſe & rédondante ou plus ténue & plus ſéreuſe qu'à l'ordinaire, ſans être plus abondante ; car dans ce cas elle

produiroit la ſeptieme eſpece. L'os ſort de ſa cavité, & quoiqu'en tentant de le réduire, on l'approche aiſément des bords de la cavité, & qu'on le pouſſe même au-delà, on ne peut jamais le faire rentrer dans ſa cavité; on ſent une réſiſtance inſurmontable, & l'on entend un bruit pareil à celui que fait l'argile mouillée lorſqu'on la pétrit. On ne ſent aucune douleur; l'article fait ſaillie, & ſe meut dans tous les ſens qui lui ſont naturels. La deſcente & l'allongement ſont directs dans les ginglymes, & accompagnés des ſignes génériques, 1, 2. 4, 5, mais non point de ceux qui ſont énoncés aux n°. 6 & 7. l'os s'éleve dans les arthrodies & les énarthroſes, & le membre ſe raccourcit avec les ſignes génériques, 1, 2, 4, 5, 6, 7. On guérit cette eſpece 1°. en réduiſant l'os dans ſa cavité autant que faire ſe peut; 2°. en l'aſſujettiſſant avec un fort bandage qui le preſſe vers le fond, afin que la ſynovie s'amaſſant tout autour & ſe répandant au dehors, puiſſe ſe ſentir de l'action des topiques réſolutifs & diſcuſſifs qu'on applique ſur la partie; 3°. en agitant long-temps la tête de l'os

dans sa cavité, toutes les fois qu'on renouvelle l'appareil, afin de piler & d'atténuer la synovie, & la mettre en état de s'évacuer par la perspiration & d'être réabsorbée.

Ce que je viens de dire suffit pour vous faire connoître la nature de cette espece de luxation qui résulte d'un coup ou d'une chute violente sur un article, & qui est occasionnée par un amas de synovie épaissie. Quoiqu'il ne survienne aucune luxation lors du coup ou de la chute, il arrive cependant que la tête de l'os étant rudement poussée dans sa cavité, elle froisse les parties qu'elle renferme, y cause une obstruction, une inflammation & un apostême, & sur-tout un amas de synovie, lequel relâchant les ligamens & distendant la cavité, oblige dans la suite l'os à en sortir. On ne sauroit peser trop mûrement ce cas; car lorsque la luxation est une fois formée, il n'y a plus moyen de la réduire. *Voyez* les Auteurs cités, & sur-tout ce que dit *Petit*, de la *Luxation du fémur en suite d'une chute sur le grand trochanter.*

10. *Exarthrema tophaceum; Luxatio à synoviæ concretione*, Col de Vilars,

Duverney, &c. *Luxation par la concrétion de la synovie.* L.

Cette espece varie par la partie qu'elle affecte, & elle a lieu dans le rhumatisme des articles de même que dans la goutte. On la connoît au peu de progrès qu'elle fait, à l'absence de la douleur, à l'impossibilité où l'on est de réduire, malgré la facilité que l'on trouve à amener l'os jusqu'au tophus au bruit qu'il fait pendant qu'on le réduit, & qui est le même que celui que rend un corps solide que l'on frappe, à la prominence de l'article, à la facilité qu'il a de se mouvoir dans tous les sens qui lui sont naturels. Cette espece est presque incurable; cependant pour faciliter la réduction, on peut tenter les remedes qui sont propres à ramollir la matiere, & à fortifier les ligamens & les tendons. *Voyez* Duverney, *à l'article de l'Ankylose, tom. 2. pag. 360.*

Ceci nous conduit au diagnostic & à la cure, si tant est qu'il y en ait, de la luxation occasionnée par un cal ou une excroissance formée dans la cavité, & par le gonflement squirreux de ses glandes mucilagineuses; de même qu'à celle de la luxation causée

par l'endurciſſement des ligamens, laquelle admet les remedes dont j'ai parlé. *Voyez* Duverney, *tom. 1. cap. 1.*

11. *Exarthrema exoſtoſicum; Luxatio à capitum oſſis & acetabulorum intumeſcentiâ*, Petit, Duverney, Vilars, Lafaye, &c. *Luxation par le gonflement des têtes & des cavités des os.* L.

Cette eſpece varie par l'os luxé & par la partie gonflée, qui tantôt eſt la tête de l'os, tantôt la cavité, tantôt l'une & l'autre enſemble, auſſi bien que par la cauſe du gonflement & de la luxation qui en réſulte, laquelle eſt tantôt virulente, ſavoir rachitique, ſcrophuleuſe, vérolique, tantôt ſimple, comme d'habiter dans des lieux humides & marécageux, de travailler aux mines de plomb & de mercure. On connoît cette luxation à la vue & au tact, je veux dire, que les têtes des os ſe gonflent, leurs cavités s'élargiſſent, s'applatiſſent, s'effacent, & perdent leur proportion; d'où il arrive que l'article groſſit inſenſiblement & devient à la fin d'une groſſeur extraordinaire, ſans cependant que la figure du membre s'altere, parce que cette luxation eſt rarement complette. Dans le cas où elle eſt incom-

plete, il faut varier la cure selon la nature des causes, & elle réussit quelquefois. Par exemple, le gonflement rachitique demande des remedes propres à cette maladie; le scrophuleux, des remedes propres aux écrouelles; le vérolique, les frictions mercurielles; celui qui vient du séjour qu'on a fait dans des lieux humides & marécageux, un air & un régime chauds & secs, des hydragogues, & sur-tout l'usage des eaux minérales. *Petit* prétend que les frictions mercurielles peuvent être très-salutaires à ceux qui travaillent aux mines, & elles lui ont réussi à l'égard d'un Doreur à qui le mercure avoit causé un gonflement d'os & une luxation presque complette.

Nota. Je ne dis rien ici des luxations héréditaires, ni de celles qui viennent d'un vice de conformation & qu'on apporte en naissant; le détail où je suis entré au sujet des especes précédentes suffit pour les faire connoître. *Voyez* Col de *Vilars*, & l'Orthopédie d'*Andry*.

LXI. *DIASTASIS* Græcorum ; *oſſium receſſus*, Latinorum ; *Diaſtaſe, écartement des os* ; Duverney, *tome 2. chap. 1. & 3.* Petit, *tome 2 ch. 8. & 13.* Lafaye, *princ. de Chir. pag. 474.*

Le diaſtaſe eſt une ſéparation, ou un écartement partiel ou total des os & des cartilages qui n'ont aucun mouvement, ou qui ſont unis entre eux par raphé, harmonie, ſynoſteochondrie, ſynchondroſe, ou par ſyndeſmoſe, & on le connoît, 1°. au vuide qui reſte entre les parties unies par ſymphyſe ſans moyen, ou par une ſymphyſe cartilagineuſe ou ligamenteuſe, au cas qu'il y ait fracture ou rupture, ou à l'eſpace que laiſſent entre elles les parties unies par ſynchondroſe ou ſyndeſmoſe lorſqu'il n'y a ni fracture ni rupture, lequel n'eſt point vuide à la vérité, mais plus grand que dans l'état naturel ; 2°. au changement de ſituation, qui fait que les parties ſont obliques les unes à l'égard des autres, ou ſituées autrement qu'elles ne doivent

l'être ; 3°. à la douleur que l'on reſſent, lorſque l'écart ſe fait tout-à-coup, ou du moins promptement, & qui n'a pas lieu, lorſqu'il ſe fait peu à peu & inſenſiblement.

Le diaſtaſe eſt tantôt ſimple, & tantôt compliqué de fracture, d'inflammation, &c.

Les principes du diaſtaſe ſont une violence externe, par exemple, un coup, une chute, &c. l'hydrocephale, un polype dans le nez, la groſſeſſe, les protubérances internes, qui pouſſent les os en dehors, l'accouchement, une vérole invétérée, le ſcorbut, l'accroiſſement inégal des cartilages qui lient les os, la peſanteur des parties qui tirent la ſymphyſe, la preſſion, la ſituation, qui font que le corps porte davantage ſur un côté de l'os que ſur l'autre, le ton exceſſif & conſtant de quelques muſcles. On voit qu'il y a des diaſtaſes, par cauſe externe, & d'autres par cauſe interne, & c'eſt là-deſſus qu'eſt fondée la diviſion de leurs eſpeces.

(A) *Diaſtaſes par cauſe externe.*

1. *Diaſtaſis violenta ; Luxatio diaſtaſis ſymphyſium cum vel ſine medio à cauſâ externâ*, des Auteurs, tels que *Petit*, *Duverney*, *Vilars*, T. 5. pag. 227. *Diaſtaſe ou écartement des os par cauſe externe.* B.

Cette diaſtaſe ou écartement de la ſymphyſe varie par ſon eſpece, qui eſt tantôt raphique, tantôt harmonique, ſynoſteochondrique, ſynchoudroſiaque, ſyndeſmoſique, immobile. Toute violence externe, comme un coup, une chute, &c. ſuffiſent pour la cauſer, témoins les ſutures du crâne, les os quarrés du nez, ſéparés par une violence externe, le coccix, l'appendice xiphoïde, qui ſe luxe en dedans par un coup, une chute, le péroné qui ſe ſépare du tibia en marchant, &c. Le diagnoſtic ſe tire des ſignes génériques & de la cauſe alléguée. La variété raphique de cette eſpece peut avoir lieu dans les enfans ſans aucune fracture ; elle eſt toujours compliquée de fracture dans les adultes. Ce qui diſtingue cette diaſtaſe de la ſeconde, ſont la douleur &

la cauſe procatartique ; il n'y a point d'autre différence entre la variété harmonique & la troiſieme diaſtaſe, non plus qu'entre la variété ſynoſtéochondriaque & la quatrieme diaſtaſe. La variété ſynoſtéochondrique eſt tantôt compliquée de fracture cartilagineuſe, & tantôt elle a lieu ſans cette eſpece de fracture ; dans ce dernier cas, ſi le reſſort du cartilage & du ligament s'affoiblit, l'écartement de la ſymphyſe eſt conſtant ; mais lorſqu'ils conſervent leur élaſticité, l'écartement eſt inſtantané, & on peut l'appeller une vraie diſtorſion des parties dures unies par ſynchondroſe *Voyez* la 6e. *Diaſtaſe.* La variété ſyndeſmoſique a lieu par rapport au péroné ; on peut y appliquer tout ce que j'ai dit de la ſynchondroſiaque, à l'exception de la fracture du cartilage. La cure conſiſte à rapprocher les parties écartées, à les réduire, à les contenir avec un bandage, & à faire ceſſer les ſymptomes, ce qui eſt aiſé à comprendre par ce que j'ai dit des déplacemens par cauſe externe. *Voyez* les Auteurs cités.

(B) *Diaſtaſes par cauſe interne.*

2. *Diaſtaſis raphica ; diaſtaſis , ſeu receſſus ſuturarum cranii* des Auteurs , tel que *Duverney*, &c. *Ecartement des ſutures.* L.

Les enfans qui ont un hydrocephale interne ſont très-ſujets à cette eſpece ; elle eſt cauſée par un amas de ſéroſité, qui ramollit les os du crâne, & les ſépare les uns des autres ; on la connoît au caractere générique, à l'eſpece de la ſymphyſe des os ſéparés, aux ſignes de l'hydrocephale, dont elle ſuit le prognoſtic, & dont elle admet la cure. Si l'on pouvoit ſe flatter de guérir l'hydrocephale, on pourroit rapprocher les os écartés, & les contenir avec un bandage que l'on reſſerreroit peu à peu.

3. *Diaſtaſis harmonica ; diaſtaſis oſſium naſi*, Levret *obſ. ſur les polypes. Ecartement des harmonies.* L.

Levret fait mention de cette eſpece cauſée par un polype dans le nez dans ſes obſervations ſur les polypes. Celui dont il parle étant venu à groſſir, avoit pouſſé les os quarrés du nez en dehors,

& les avoit enfin ſéparés. On tire le diagnoſtic de cette eſpece du caractere générique, de l'eſpece de ſymphyſe des os ſéparés, & de la préſence du polype. Les indications curatives ſe réduiſent à extirper le polype, (*Voyez* Levret *dans l'endroit cité*) à rapprocher les os écartés, à les réduire & à les contenir en place, ce qui vous conduit au diagnoſtic & à la cure des autres écartemens des harmonies.

4. *Diaſtaſis ſynoſteochondrica; diaſtaſis cartilaginis narium; Diaſtaſe ſynoſtochondrique, écartement du cartilage des narines*, Levret *obſ. ſur les polypes, pag. 246. Ecartement des ſynoſteochondres.* L.

Levret rapporte un exemple de cette eſpece d'écartement occaſionné par un polype dans le nez lequel avoit déplacé le cartilage de cette partie. Vous obſerverez que nous appellons ſynoſteochondre la ſymphyſe qui unit un os & un cartilage, & non point les os entre eux par le moyen d'un cartilage intermédiaire, ce qui compoſe la 4e. ſymphyſe ſans moyen. Le caractere générique, l'eſpece de ſymphyſe de la partie affectée, & le polype, conſ-

tituent l'écartement dont parle *Levret.* Sa cure eſt fondée ſur ce qu'on a dit de l'eſpece précédente. L'écartement du cartilage xyphoïde par une cauſe interne, forme la 4e. variété de cette eſpece.

5. *Diaſtaſis epiphyſica; diaſtaſis epiphyſium*, Duverney, tom. 2. c. 1 p. 9. *Séparation des épiphyſes.* L.

Quoique les épiphyſes dans les enfans tiennent aux os par un cartilage intermédiaire, elles peuvent cependant s'en ſéparer ſans aucune fracture. Cette ſéparation a lieu dans le ſcorbut & dans la vérole invétérée. Les ſignes diagnoſtics ſe tirent du caractere générique, de la vacillation de l'épiphyſe, qui imite la fracture, & de la préſence des affections dont on a parlé. La cure conſiſte à rapprocher l'épiphyſe, à la contenir avec un bandage, & à employer les remedes qui conviennent au ſcorbut & à la vérole.

6. *Diaſtaſis ſynchondroſica; diaſtaſis ſynchondroſicon*, Duverney *loc. modò citat.* Fab. Hildan. *centur. 6. obſ. 39.* Puzos, *des Accouchemens*, p. 7. *Diaſtaſe, ou écartement des ſynchondroſes.*

Cette eſpece a lieu dans les os pu-

bis, dans ceux des îles, dans l'os sacrum & le coccix. Elle est causée par une violence interne distendante qui sépare les os unis par synchondrose. Elle a lieu pareillement dans le corps des vertebres, lors, par exemple, que le cartilage intermédiaire croissant plus d'un côté que de l'autre, s'insinue comme un coin dans les corps des vertebres, & les sépare les unes des autres. On la guérit en détruisant la cause distendante interne, en rapprochant les os écartés, & en les contenant avec un bandage. Vous trouverez dans l'article suivant les moyens qu'on doit employer pour empêcher l'accroissement inégal du cartilage.

LXII. *LOXARTHRUS; Perversio capitis ossium ac musculorum appensorum*, Duverney, *tome 2. chap. 2. Artus vari*, Duverney, *tom. 2. cap. 3. Gibbositas scapularis*, Auctorum. *Perversion de la tête des os & des muscles; membres bots, bosse scapulaire, ou poitrine ailée.*

C'eſt un changement conſtant de la ſituation relative des os qui ont un mouvement ſenſible, en une autre toute contraire, ou une obliquité reſpective & conſtante ſans luxation & ſans ſpaſme. La tête de l'os reſte dans ſa cavité naturelle, & n'en ſort point; la direction naturelle que les os mobiles ont les uns à l'égard des autres s'altere, ſans qu'on puiſſe attribuer cet accident à une contraction ſpaſmodique, de ſorte que la luxation ni le ſpaſme n'ont aucune part à cette perverſion, laquelle conſiſte dans le changement permanent de la poſition reſpective des os, & de leur coincidence naturelle en une autre toute contraire.

Les principes de ce vice ſont la perverſion de la ſituation naturelle des os, & de la poſition naturelle des muſcles qui y ſont attachés, en ſuite de différens mouvemens violens, l'accroiſſement inégal de la cavité qui renferme le cartilage ou la tête de l'os, l'exoſtoſe partielle de la cavité ou de la tête de l'os, une eſpece de tuf qui remplit inégalement la cavité de l'article, ou ſeulement ſa partie latérale ſans ankyloſe, la tenſion des muſcles & des liga-

mens, plus forte d'un côté que de l'autre, laquelle peut venir d'un vice héréditaire, de la mauvaise situation de l'enfant dans la matrice, de la violence que les os souffrent de la part de la sage-femme, de la façon dont on l'emmaillotte, de ce qu'on le presse entre les bras en le portant, de la mauvaise situation qu'on lui fait prendre, & d'une infinité d'autres causes semblables.

1. *Loxarthrus perversivus ; perversio capitum ossis & musculorum appensorum*, Duverney, *tome* 2. *chap.* 2. Perversion de la tête des os & des muscles. L.

Il arrive quelquefois qu'après avoir remué, par exemple, le bras avec violence en différens sens, on ne peut plus le remuer dans la suite, à cause que l'os & les muscles changent de situation, par la révolution que la tête de l'os fait dans sa cavité, & parce que les muscles prennent une conformation qui les rend incapables de mouvement; & à moins qu'on ne remette promptement l'os & les muscles du bras dans leur situation naturelle, on court risque de ne pouvoir plus s'en servir. La cure se réduit, 1°. à remet-

tre l'os déplacé dans ſa cavité, en faiſant divers mouvemens contraires à celui qui a cauſé ſa perverſion; 2°. à le contenir avec un bandage, qu'on doit appliquer avec autant de promptitude, que ſi le bras étoit affecté d'une luxation incomplette.

2. *Loxarthrus aniſotonicus; artuum, maxillæ inferioris deflexio ab inæquali muſculorum ac ligamentorum tenſione*, Duverney, T. II. cap. 3. *Vari, valgi, compernes, brachia vara, maxillæ inferioris tortura* Latinorum; *Pieds bots, bras tournés, mâchoire de travers.* L.

Cette eſpece varie, eu égard à la partie qu'elle affecte; tantôt les pieds ſont tournés en dehors, & tantôt en dedans; tantôt ce ſont les genoux, tantôt les coudes, & tantôt la mâchoire inférieure. Le diagnoſtic eſt fondé ſur le caractere générique, ſur les parties tournées en dehors ou en dedans, & ſur la cauſe qu'on allegue. Le mal augmente dans les enfans, lorſque pour les ſoulager on retourne la partie dans un ſens contraire, parce qu'on augmente la tenſion des ligamens & des muſcles. La cure eſt entiérement fondée ſur l'uſage des machines,

telles que les bottines, &c. dont on se sert pour réduire sans violence les os dans leur situation naturelle, pour les contenir & les affermir en place. Prenez garde de confondre cette espece avec la lordose. On peut mettre de ce nombre la détorsion, l'inclinaison, le renversement constant de la tête d'un côté ou d'autre, par l'action trop forte des muscles, à moins qu'on n'aime mieux en faire un genre de torticolis.

3. *Loxarthrus gibbosus; gibbositas scapularis, seu alata* Auctorum; *Bosse scapulaire, poitrine ailée.* L.

Cette espece est aisée à connoître, par ce qu'on a dit de la précédente; elle a la même cause, & elle ne differe que par la partie qu'elle affecte. *Voyez* Bosse scapulaire ou ailée.

4. *Loxarthrus intrarticularis; artuum deflexio à mutatâ partialiter superficierum articulatarum libellâ; valgi, vari, compernes, brachia vara, maxillæ inferioris tortura* Latinorum; *Pieds bots, bras tournés, mâchoire de travers.* L.

Cette espece de perversion a beaucoup de rapport avec la seconde espece, & elle comprend celle de la mâchoire inférieure; elle en differe quant

à

à la cauſe, qui dans cette eſpece, exiſte dans la cavité même de l'article; au lieu que dans la ſeconde elle a ſon ſiege au dehors. Le niveau naturel des articles ou de la tête des os s'altere en partie, 1°. lorſque le cartilage dont elles ſont environnées croît plus d'un côté que de l'autre; 2°. lorſqu'il ſe forme une exoſtoſe dans la cavité ou ſur la tête de l'os; 3°. ſi dans les os qui s'emboîtent dans deux cavités, comme la mâchoire inférieure, ou dans ceux qui ne s'emboîtent que dans une (il faut en excepter celles qui ont une double cavité) il ſe forme un tuf dans l'une des cavités, dans le premier cas, ou dans une ſeule cavité dans le dernier; ou lorſque dans les os qui ne ſont reçus que dans une ſeule, l'intérieur de la cavité eſt entiérement couvert d'un tuf plus épais d'un côté que de l'autre, ou ſeulement d'un côté, ſans qu'il ſoit beſoin d'ankyloſe. Cette eſpece de perverſion à laquelle on donne le nom de lordoſe, varie par la partie affecfectée & par le principe proégumene. On tire ſon diagnoſtic du caractere générique, des parties affectées & de la cauſe dont elle dépend. Lorſqu'on

connoît la cauſe qui produit cette premiere eſpece de perverſion, on comprend ſans peine les additions qu'il convient de faire à la cure de la ſeconde, laquelle convient à celle dont on vient de parler. Les variétés de cette eſpece compliquée d'exoſtoſe & de tuf, admettent la cure des luxations qui ont la même complication, en employant dans ſon temps, en cas que les ſuperficies articulées reprennent leur niveau, les inſtrumens propres à réduire les parties allongées, à les ſoutenir, & à contenir l'article.

Nota. On peut rapporter à cet ordre la lordoſe & la boſſe, que l'illuſtre Auteur de ces Claſſes a jugé à propos de renvoyer à un autre. Tels ſont les divers genres de deſcentes, d'hernies, de luxations, de déplacemens; j'aurois pu en traiter plus à fond que je n'ai fait, ſi le plan que notre Profeſſeur s'eſt propoſé en commençant cet Ouvrage ne m'en eût empêché. C'eſt aſſez d'avoir indiqué tous les différens genres de déplacemens, de les avoir diſtingués par les caracteres qui leur ſont propres, d'avoir expoſé leurs cauſes & leurs ſymptomes d'après l'expérien-

ce, d'avoir raſſemblé les eſpeces compriſes ſous chaque genre, de les avoir nommées & diſtinguées, enfin d'avoir donné les indications curatives, tant générales que particulieres, autant qu'il m'a été poſſible de le faire, ſans oublier le pronoſtic & l'ætiologie. Pour me mettre à couvert du reproche qu'on eût pu me faire d'avoir traité ces matieres trop à la hâte & d'une maniere trop conciſe, j'ai eu ſoin de citer, ſous les genres & ſous chaque eſpece les Auteurs dont je me ſuis ſervi, afin qu'on puiſſe y recourir & profiter de leur travail au cas qu'on le juge meilleur que le mien.

ORDRE SEPTIEME.

PLAIES; Plagæ.

LES plaies ſont des ſolutions de continuité, qui affectent ou les parties charnues, comme la bleſſure, l'ulcere; ou les parties oſſeuſes, comme la fracture, la carie : il y a des plaies qui ſont produites par des cauſes mécaniques, telles que les inſtrumens tranchans, piquans,

contendans, ſoit que ces inſtrumens ſoient lancés contre le corps humain, ſoit que celui-ci ſoit porté contre eux, avec une force capable de triompher de la ténacité de ſes parties, comme il arrive dans les bleſſures & dans les fractures; il y a auſſi des plaies, telles que l'ulcere, la carie, qui ſont produites par des cauſes phyſiques qui agiſſent en rongeant & en diſſolvant le tiſſu des parties : de là la diviſion des plaies en quatre genres différens.

LXIII. *Bleſſure; Vulnus.*

La bleſſure eſt une ſolution mécanique de continuité dans les parties charnues, laquelle eſt béante, & ſanglante d'abord, & qui tend enſuite à l'inflammation & à la ſuppuration.

La bleſſure differe de la piqûre par l'écartement de ſes levres; elle differe de l'ulcere, en ce qu'elle eſt produite par une cauſe mécanique telle que la force d'un inſtrument tranchant.

Les poids immenſes, que des courroies de la peau ſoutiennent ſans ſe rompre, prouvent combien eſt grande la ténacité des fibres & des membra-

nes du corps, & ſur-tout de la peau. Voyez *Hæmaſtatique, expérience* 22. Il n'y a qu'une force ſupérieure à cette ténacité, qui puiſſe produire une bleſſure; cette force appliquée, à l'aide d'un inſtrument tranchant, ſur la longueur d'une ligne, produit très-facilement ſon effet. Les fibres diviſées, celles de la peau ſur-tout, qui ſont très-élaſtiques, ſe retirent de côté & d'autre; de là l'écartement des levres de la bleſſure; les vaiſſeaux ſanguins, qui ont été ouverts répandent le ſang, dont le réſidu, en ſe coagulant dans les vaiſſeaux de la bleſſure, donne lieu à l'inflammation, à moins que la plaie n'ait été bien ſucée; de là la ſuppuration qui ſe termine par la cicatrice. Les ſymptomes qui accompagnent les bleſſures, ſont la *douleur* de la peau, des nerfs, des tendons, & ſur-tout du périoſte; *l'effuſion du ſang* d'autant plus abondante, que les arteres & les veines ouvertes ſont plus groſſes ou en plus grand nombre, *l'écartement des levres*, qui eſt plus conſidérable dans les bleſſures amples & tranſverſales, que dans celles qui ſont longitudinales & peu étendues; l'*inflammation* accom-

pagnée de tumeur, de chaleur, de rougeur, de douleur, de tenſion, de pulſation ; enfin la *ſuppuration*, qui ſurvenant quelques jours après appaiſe les ſymptomes de la partie enflammée, d'où coule un pus blanc, inodore, doux, qui facilite la régénération des chairs & la cicatrice.

Nous n'expoſons ici que les bleſſures ſimples ; quant à celles qui pénetrent dans quelque cavité du corps, nous les regardons comme les principes des autres maladies, dont nous donnons l'hiſtoire dans les autres claſſes ; telles ſont, par exemple, l'æmoptyſie, l'orthopnée, l'aſphyxie, la péripneumonie, &c. qui ſont produites par les bleſſures du poumon; telles ſont le vomiſſement de ſang, la cardialgie, l'hydropiſie aſcite ſanguine, qui ſont produites par les bleſſures des viſceres du bas-ventre.

Il ſuit de là, que le diagnoſtic & le pronoſtic des bleſſures varient beaucoup ; nous ne nous propoſons point d'en faire ici le détail ni d'expoſer la cure de chaque eſpece de bleſſure, nous nous contentons d'indiquer les principales variétés des bleſſures ſimples.

1. Bleſſure ſimple; *Vulnus ſimplex; Plaie ſimple.* La bleſſure ſimple eſt produite par un inſtrument pur & tranchant, qui n'attaque que les parties charnues, ſans endommager ni les viſceres, ni les os; cette eſpece n'eſt accompagnée ni de coupure, ni de contuſion, & n'eſt jamais l'effet du coup d'un inſtrument brûlant.

La bleſſure ſimple ſe guérit d'elle-même, lorſque le ſang n'eſt infecté d'aucun virus, pourvu qu'on ait ſoin d'éloigner l'approche de l'air à l'aide d'un bandage convenable; s'il y a des corps étrangers dans le fond de la bleſſure, il faut les en tirer; s'il s'y trouve du ſang caillé, il faut le délayer pour l'en faire ſortir; ſi les levres de la bleſſure ſont trop pendantes, il faut les maintenir dans une ſituation convenable à l'aide d'une ſuture, ou des compreſſes, des bandes, des emplâtres. On diſſipera l'inflammation par la ſaignée, par une diete légere, par l'application des cataplaſmes émolliens. Qu'on conſulte ſur tous ces objets les Livres de Chirurgie.

2. Coup d'arme à feu; *Vulnus ſclopetorum.* A.

Cette eſpece eſt produite par un corps dur lancé par les mortiers, les canons, les fuſils, à l'aide de la poudre à canon. Ces ſortes de plaies excitent un violent tremblement & un ébranlement général de tout le genre nerveux; d'où réſultent, quelques jours après, les ſymptomes les plus graves, dont l'intenſité eſt d'autant plus grande, qu'il y a un plus grand nombre de parties nobles profondément bleſſées, & que les os fracturés ou contus ont ſouffert un plus grand ravage. Les bords de ces ſortes de plaies paroiſſent brûlés, noirs, ſecs, contus. La gangrene, la ſtupeur, l'abattement de l'ame ſurviennent ſouvent. Tous ces ſymptomes ſont moins l'effet de la brûlure que de la violence du coup.

3. Bleſſure virulente, plaie virulente; *Vulnus virulentum.* C.

Elle eſt l'effet de la morſure d'un chien enragé, ſoit qu'il ſoit réellement hydrophope, ſoit qu'il ne ſoit que tranſporté d'une colere violente. *Voyez* à l'article de l'*hydrophobie* quelles ſont les ſuites de cette morſure. On appelle auſſi plaies virulentes celles qui ſurviennent à des ſujets infectés de quelque virus,

tel que le ſyphilitique, le ſcorbutique, celui de la lepre, &c. ces ſortes de plaies dégénerent le plus ſouvent en ulceres, & celles des hydropiques ſe changent le plus ordinairement en ulceres gangreneux ; les bleſſures qui donnent lieu à l'hydrophobie, paroiſſent pendant un temps aſſez long, ſimples & exemptes de virulence.

LXIV. *PIQURE ; Punctura.*

Elle differe de la bleſſure, en ce que l'inſtrument ne porte que ſur un point du corps, & que la ſolution de continuité n'eſt pas accompagnée d'écartement de levres.

Il ſort peu ou point de ſang de la piqûre, mais il en réſulte ſouvent des ſymptomes très-graves, qu'on doit attribuer & à la partie interne, qui a été piquée, & à l'arrêt du ſang qui ſe putréfie dans le fond de la piqûre.

1. Piqûre ſimple ; *Punctura ſimplex.* B.

Le principal ſymptome eſt la douleur qui eſt très-aiguë dans la peau, dans les nerfs, dans les tendons ; quoique les nerfs ſoient les ſeules parties du corps qui ſoient douées de ſenti-

ment, la peau eſt cependant ſuſceptible de douleur aiguë, parce qu'il entre beaucoup de nerfs dans ſon tiſſu; de même les tendons, les membranes étant parſemées de fibres nerveuſes, ſont auſſi très-ſenſibles. J'ai été témoin des douleurs les plus aiguës, qui étoient occaſionnées par un ſtilet enfoncé dans les nerfs; ceux-ci deviennent cependant, dans quelques vieux ſujets, auſſi inſenſibles que les os. Si les nerfs & les tendons ſont entiérement coupés, la douleur ceſſe bientôt; mais s'ils ne ſont que piqués ou à demi-déchirés, il en réſulte de cruelles douleurs, capables d'exciter le tic & le tetanos. Cela a lieu dans les tendons, parce que les fibres qui reſtent entieres, éprouvent une diſtenſion continuelle de la part de celles qui ſont diviſées & qui ſe retirent. On ſait en effet que les tendons & les muſcles ſont continuellement tendus, & ſont par conſéquent un effort continuel pour ſe raccourcir: or ſi cet effort du muſcle entier n'eſt ſoutenu que par un petit nombre de fibres, celles-ci étant violemment diſtendues, doivent néceſſairement produire les douleurs les plus aiguës. Le

ſeul remede eſt donc la ſection tranſverſale & du nerf & du tendon, pourvu qu'on ait préalablement appaiſé la douleur par des balſamiques purs, par des onguens qui ne ſoient point rances; on emploie dans ce cas l'huile de térébenthine, qu'on répand dans la piqûre, & on applique des cataplaſmes émolliens ſur la tumeur, qui ne tarde pas à ſe former. On éloigne l'inflammation par des ſaignées réitérées. *Voyez* la convulſion occaſionnée par la piqûre d'un nerf.

2. *Echarde, punctura à cuſpide fractâ*, D. *Tiſſot*, Avis au Peuple. A.

Si la pointe d'un ſtylet, d'une épingle, d'une épine, d'un aiguillon, d'une eſquille de bois, eſt reſtée dans le fond de la piqûre, ſur-tout dans les parties nerveuſes, comme ſous l'ongle, il en réſulte des douleurs très-aiguës, qui ſe renouvellent par l'inflammation qui s'excite dans ces parties. Il faut d'abord retirer la pointe qui eſt reſtée; ſi cela n'eſt pas poſſible, il faut appaiſer la douleur par des cataplaſmes émolliens & par des narcotiques, & faire avancer la ſuppuration, que la nature excite pour donner iſſue au corps étranger;

l'art ſeconde la nature en ouvrant l'abcès à propos.

3. Piqûre venimeuſe; *Punctura venenata.* D.

Les piqûres venimeuſes ſont produites ou par des végétaux ou par des animaux. Nous ne connoiſſons parmi les végétaux de ce pays, que l'ortie, dont les piqûres ne ſoient pas purement mécaniques; les épines de cette plante contiennent un ſuc acide & corroſif, qui s'inſinue dans la piqûre par un petit tuyau ouvert à leur pointe. L'antidote de ce venin nous eſt inconnu; la partie piquée ſouffre beaucoup, elle ſe tuméfie, elle s'enflamme.

La vipere tient le premier rang parmi les animaux dont les piqûres ſont venimeuſes; elle porte dans ſa bouche deux aiguillons oſſeux, pliables, creux, dont la baſe comprime deux follicules remplies d'un ſuc venimeux, qui s'inſinue dans la plaie produite par cet animal en colere. Le principal remede eſt l'alkali volatil ſous forme concrete ou fluide, tel que l'eau de luce; on en fait tomber quelques gouttes dans la piqûre, & on en prend intérieurement ſix ou ſept gouttes toutes les heures

pour exciter la ſueur, laquelle continuée pendant 24 heures fait ſortir le venin du corps. Au défaut de ce remede, on peut employer intérieurement, & à l'extérieur le ſuc de raifort, de vélar, de creſſon, de moutarde, de roquette; on peut auſſi prendre intérieurement la chair ou la poudre de vipere.

La vipere eſt le ſeul ſerpent qui ſoit venimeux, les léſards ne le ſont point; mais il y a des inſectes qui inſinuent avec leur aiguillon une humeur venimeuſe dans leurs piqûres; de ce nombre ſont la guêpe, l'abeille, le couſin, le frêlon, & ſuivant quelques Auteurs, l'araignée & le ſcorpion.

L'illuſtre Réaumur n'a point trouvé de meilleur remede contre la piqûre des abeilles, que de tremper la partie piquée dans de l'eau froide qu'on renouvelle continuellement; peut-on auſſi employer dans ce cas l'alkali volatil. Quoi qu'on diſe du venin de ces inſectes, il n'excite qu'une douleur paſſagere, une légere tumeur, ſans aucun danger pour la vie; le venin de la vipere au contraire eſt très-dangereux, ſi on n'y apporte un prompt

remede. Voyez *notre Dissertation sur les animaux venimeux de la France, qui a été couronnée au jugement de l'Académie des Sciences de Rouen.*

Si on a été piqué par une guêpe ou par une abeille, il faut retirer l'aiguillon avec une épingle, appliquer sur la partie des feuilles de persil bien broyées, la fomenter avec une décoction tiede de fleurs de sureau; d'autres conseillent d'appliquer sur la piqûre un peu de thériaque, mais le remede de *Réaumur* me paroît préférable.

Quant aux piqûres du porc-épic, de la raye glorieuse, &c. voyez *notre Dissertation sur les animaux venimeux de la France.* Au sujet de la piqûre de la furie infernale, *voyez* l'article *Clavelée* & le *Système de la nature de M. Linnæus.*

LXV. *ÉCORCHURE; Excoriatio.*

L'écorchure est une séparation de l'épiderme ou de la peau d'avec les chairs. Elle n'a point de profondeur, ne s'étendant qu'en longueur & en largeur; la piqûre au contraire n'est que profonde, & la blessure est longue & profonde à la fois.

1. Écorchure vive; *Excoriatio viva.* B.

C'eſt une ſéparation violente de la peau d'avec les chairs vives qu'elle couvre; elle eſt occaſionnée par des coups portés obliquement, ſur-tout ſur les parties ſoutenues immédiatement par des os, telles que le crâne, la partie antérieure des jambes, les doigts, &c. Elle eſt fort douloureuſe & ſouvent accompagnée de contuſion. Le meilleur remede pour appaiſer la premiere douleur, eſt le cérat de Galien pur, ou ſaturé d'eau de Saturne.

2. Excoriation avec phlyctaine. *Excoriatio phlyctænodes.* D.

Elle a lieu ſur les parties éryſipélateuſes, brûlées, gangrenées, affectées de charbon, ou ſur leſquelles on a appliqué des véſicatoires; il s'éleve ſur toutes ces parties des phlyctaines amples, formées par la ſéparation de l'épiderme ſeule d'avec la peau. Cette eſpece exige des réſolutifs anodins, comme la décoction de fleurs de ſureau; on emploie, dans le cas des véſicatoires, le beurre, le cérat; & la décoction de kinkina dans le cas de gangrene, &c.

LXVI. *MEURTRISSURE; Contuſio.*

La meurtriſſure a lieu, lorſque le tiſſu des chairs & des vaiſſeaux eſt briſé dans ſes plus petites fibrilles, ſans ſolution de continuité à la peau; elle eſt ſouvent accompagnée d'échymoſe; elle eſt produite par des corps obtus qui frappent les parties molles, avec une force, inſuffiſante à la vérité pour diviſer la peau qui eſt douée d'une très-grande ténacité, mais capable de déchirer & de détruire le tiſſu des chairs, qui ſont beaucoup plus molles que la peau qui les couvre; de là l'effuſion du ſang dans le tiſſu cellulaire, de là les douleurs obtuſes, l'inflammation ſyſtrophique, la ſuppuration ou la gangrene.

1. Meurtriſſure univerſelle; *Contuſio univerſalis.* A.

Les cauſes qui la produiſent, ſont la chute d'une maiſon, d'une mine, ou d'un poids conſidérable mais mou, ſur le corps humain, ou la chute de celui-ci d'un lieu élevé. Cette eſpece exige le repos, une boiſſon délayante,

des saignées répétées suivant les forces du sujet, une diete légere; il faut aussi envelopper tout le corps dans une peau de mouton ou de bœuf, récemment écorché.

2. Meurtrissure partielle. *Contusio partialis.* D.

La plus dangereuse est celle qui attaque l'épigastre, l'abdomen, la poitrine, quoiqu'elle ne soit pas accompagnée de fracture; elle donne quelquefois lieu en effet à la rupture des vaisseaux qui répandent le sang dans l'intérieur; les remedes sont la saignée, les fomentations avec l'oxycrat chaud, la décoction de fleurs de sureau, de camomille, ou le petit-lait miellé pour boisson, une diete légere; on emploie ensuite des résolutifs plus forts, tel qu'un cataplasme préparé avec le pariétaire qu'on broye dans l'eau-de-vie ou dans l'eau vulnéraire, &c; on fait prendre intérieurement une infusion de plantes vulnéraires.

LXVII. *FRACTURE; Fractura.*

C'est une division violente & mécanique, d'un os en fragmens séparables.

Si les os ne ſont que fendus longitudinalement, ſans être totalement diviſés, il n'y a point de fracture proprement dite, mais une ſimple fêlure.

Il faut une force prodigieuſe pour fracturer un os comprimé ſuivant la direction de ſon axe; mais la fracture eſt beaucoup plus aiſée, ſi on ſe ſert de cet os, comme d'un levier commode portant ſur un point d'appui, ou qu'il reçoive un coup contondant, ſur-tout ſi le corps eſt porté avec violence ſur l'extrémité d'un os long, qui lui ſerve de levier, comme le tibia, le fémur.

1. Fracture tranchante; *Fractura ſcindens.* D.

Les fragmens dans cette eſpece ne ſont point briſés, & ils ſont en petit nombre; elle eſt ou tranſverſale, ou oblique, celle-ci eſt plus dangereuſe; elle eſt l'effet du choc d'un corps tranchant ou contondant, ou d'un coup d'arme à feu, qui caſſe l'os nettement; cette derniere fracture étant compliquée avec une plaie d'arme à feu, préſente le même pronoſtic que cette plaie.

2. Fracture avec fracas; *Fractura atterens.* D.

Les os dans cette eſpece ſont comme moulus & diviſés en fragmens très-petits, comme il arrive, lorſque les fibres ſont briſées par le poids d'un chariot chargé.

Les os des extrémités étant fracturés, ſi les fragmens ſont ſortis de leurs places, les muſcles ſe retirent par leur force élaſtique, attirent à eux la partie fracturée, & raccourciſſent le membre. Cette violente diſtenſion des os déchire le périoſte, les vaiſſeaux, & les membranes voiſines; delà la douleur la plus aiguë, l'inflammation, la fievre, la convulſion, l'inſomnie; & dans les fractures du crâne, les maladies convulſives, ſoporeuſes; dans celles de la poitrine, l'orthopnée, la pleuréſie, & d'autres maladies très-graves, qui exigent des opérations douloureuſes; qu'on conſulte à ce ſujet *les Auteurs de Chirurgie.*

LXVIII. *FÊLURE; Fiſſura.*

La fêlure eſt la diviſion d'un os en deux parties qui ne ſont ſéparées que par une fente, & qui reſtent adhérentes au moins par une de leurs extrémités.

La fêlure a lieu principalement dans les os plats, tel que le crâne; l'os fendu eſt quelquefois déprimé, d'autres fois il ne l'eſt pas; la fente eſt plus ou moins large & la commotion du cerveau plus ou moins violente, ce qui donne lieu aux maladies les plus cruelles de la tête. Conſultez à ce ſujet les *écrits de Chirurgie*. Le danger de la fêlure dépend principalement de la commotion du cerveau ou de l'extravaſation du ſang. Voyez l'*opération du trépan*.

LXIX. *RUPTURE; Ruptura.*

C'eſt une ſolution de continuité ou une violente diſtraction des tendons, des ligamens ou des cartilages, avec ou ſans luxation.

La rupture des tendons d'achille eſt ſouvent l'effet d'un ſang violent; les luxations, les fractures donnent lieu à la rupture des ligamens des articles, de ceux des vertebres, ainſi qu'à la rupture des cartilages qui tapiſſent les cavités articulaires, & des membranes aponévrotiques qui enveloppent l'articulation: les maux qui en réſultent, ſont ſenſibles; mais la rupture des ligamens qui

attachent & retiennent dans leurs places les viſceres, tels que la matrice, la rate, le foie, occaſionnent des maladies internes difficiles à connoître.

LXX. *COUPURE ; Amputatura*, Ill. Linnæi, *gen. 241.*

C'eſt une ſolution de continuité dans les parties molles & oſſeuſes, accompagnée de la ſéparation totale d'un membre ou d'une partie d'avec le reſte du corps. On l'appelle *extirpation* à l'égard des mamelles, des teſticules & des cancers : L'opération qui produit les plaies ou les fractures auxquelles nous donnons le nom de *coupure*, s'appelle *amputation.*

C'eſt en vain qu'on eſpere de réunir les parties coupées, ſi on en excepte les dents arrachées, quoique l'inſertion de pluſieurs parties réuſſiſe dans les plantes, ainſi que celle des doigts dans les oiſeaux. Les indications à remplir ſont 1°. d'arrêter l'écoulement du ſang à l'aide des compreſſes, de l'agaric, de la charpie, des ligatures ; 2°. d'éloigner l'inflammation & la douleur par une diete légere, une ſituation commode,

par les saignées & une boisson antiphlogistique; 3°. enfin de procurer la cicatrice.

LXXI. *ULCERE; Ulcus.*

C'est une érosion purulente des parties molles, plus enfoncée que la peau, répandant un pus ichoreux ou de mauvaise qualité.

L'ulcere differe de la plaie suppurante, en ce que le pus de celle-ci se forme peut-être sans érosion & sans dissolution des parties solides; il ne présente aucune mauvaise qualité; il est blanc, épais, doux, propre à accélérer la cicatrice en facilitant l'accroissement de la chair grenue, qu'il met à l'abri de l'air; le pus de l'ulcere au contraire est icoreux, âcre, fétide, rongeant, & le plus souvent entretenu par un sang cacochyme. L'ulcere est l'effet ou d'une plaie négligée, maltraitée, ou de l'ouverture d'un abcès, ou d'un sang cacochyme; les chairs rongées sont remplacées par des excroissances fongueuses, ou au moins le fond est ample & se termine par une ouverture plus étendue; en quoi il differe du sinus, de la fistule, &c.

Les différentes eſpeces d'ulceres ſont, ſuivant *Heyſter*, l'ulcere cacoëthe, l'ulcere calleux, le chancreux, l'éryſipélateux, le fiſtuleux, le putride, le ſcorbutique, le dartreux, le vérolique, le vermineux, &c. Il y ajoute l'ulcere cutané & ſuperficiel, qui n'eſt à proprement parler qu'une exulcération; il parle auſſi d'une eſpece d'ulcere qu'il nomme magique, dont l'exiſtence peut être révoquée en doute.

LXXII. *EXULCÉRATION; Exulceratio.*

L'exulcération eſt à l'égard de l'ulcere ce que l'excoriation eſt à l'égard de la bleſſure; on peut la définir une excoriation ulcérée & ſuppurante; elle préſente les mêmes différences que l'excoriation, & les mêmes eſpeces que l'ulcere.

LXXIII. *SINUS, CLAPIER; Sinus.*

C'eſt une cavité ulcérée, dont le fond qui eſt ample & ſouvent multiplié, ſe termine par un orifice étroit.

Le ſinus eſt ſouvent produit par le pus, qui ſortant difficilement, & étant

preſſé par le mouvement des parties s'inſinue dans le tiſſu cellulaire & pénetre dans les interſtices des parties voiſines. Pour guérir le ſinus, il faut le réduire d'abord à l'état d'ulcere étendu.

LXXIV. *FISTULE ; Fiſtula.*

C'eſt une cavité ulcérée, ſinueuſe, dont les parois ſont le plus ſouvent calleuſes, ou dont le fond ſe termine à un os carié, ou affecté d'épine venteuſe. Elle eſt peu différente du ſinus, & il faut pour la guérir, la réduire, ainſi que le ſinus, à l'état d'ulcere, comme il faut réduire l'ulcere à la condition de plaie ſimple.

LXXV. *GERÇURE ; Rhagas.*

C'eſt une ſolution de continuité, ſeche ſur les bords des parties, par exemple, ſur les levres, les mamelons, ſur les bords du fondement, de la vulve ; elle differe de l'ulcere, en ce qu'elle ne répand ni pus ni matiere ichoreuſe ; il y a des gerçures qu'on apporte en naiſſant, telle que celle qu'on nomme vulgairement *bec de lievre* ; il y en a qui ſont ulcérées, ſeches, comme

me la gerçure vénérienne; il y en a de ſimples, comme celle que le froid excite en hiver aux levres, aux mains & aux pieds, comme celle qui eſt produite par des matieres âcres, comme il arrive aux ſervantes qui portent imprudemment leurs mains dans la leſſive chaude; enfin il y a des gerçures malignes & étendues dans la lepre que les Eſpagnols appellent *mal de la roſa*, ainſi que dans le pian d'Amérique, &c.

LXXVI. *ESCARRE; Eſchara.*

C'eſt une croûte ſeche, morte, formée par les parties fluides & ſolides du corps humain. Si on applique ſur une partie un cautere, ſoit actuel, ſoit potentiel, cette partie devient dure, ſeche, inégale, privée de ſentiment & de vie; on lui donne proprement le nom d'*eſcarre*, dont la couleur varie; la pierre infernale excite une eſcarre de couleur griſe; celle qui eſt produite par le beurre d'antimoine, eſt d'une couleur argentée, & celle qui provient de la plombagine ou du feu, eſt noire. La chute de l'eſcarre eſt l'ouvrage de la nature, qui excite à cette fin la ſuppuration des parties qui en

ſont couvertes, l'art en facilite la chute par l'application du cérat de Galien, du beurre, &c. On donne auſſi le nom d'*eſcarre* aux fibres, aux filamens, aux autres parties qui ſont mortes dans les ulceres, ainſi qu'aux croûtes ſeches & noires de la petite vérole, des dartres, de la lepre, & d'autres maladies cutanées.

LXXVII. *CARIE; Caries.*

On dit qu'un os eſt carié, lorſqu'étant dépouillé de ſon périoſte, il perd ſa couleur naturelle, devient inégal, exfolié, & enſuite fragile, & comme rongé. Cette définition comprend les différens degrés de la carie; en effet, la carie s'annonce dans ſon commencement par la ſéparation du périoſte, par la couleur de l'os, d'abord blanc & demi-tranſparent, enſuite noirâtre, & par une odeur très-fétide; & quand la carie eſt à ſon plus haut degré, il en ſort une matiere ichoreuſe fétide, l'os eſt fragile, comme s'il étoit vermoulu, & il s'y forme des cavités ulcérées. On diſtingue la carie en ſeche qui dure très-long-temps ſans douleur & ſans fétidité, & en carie humide, qui fait des progrès plus rapides, qui

creuſe l'os, & répand une matiere ichoreuſe fétide avec plus ou moins de douleur. On peut regarder la carie commençante comme une gangrene ſeche de l'os, & celle qui a déjà fait quelques progrès, comme un ulcere de cette partie; la ſéparation qui ſe fait par écailles, des lames oſſeuſes qui ſont mortes, s'appelle *exfoliation*; la chute de ces écailles privées de vie, eſt l'ouvrage de la nature & de l'art, elle termine la cure de la carie; l'art emploie pour cet effet les cauſtiques & les inſtrumens. Le remede le plus prompt eſt l'extraction ou l'amputation de l'os carié, lorſqu'on peut le ſéparer facilement d'avec les parties vives. On diviſe la carie en ſimple, en ſyphilitique, ſcorbutique, ſcrophuleuſe, &c.

LXXVIII. *EPINE VENTEUSE; Arthrocace.*

C'eſt un ulcere de la moelle des os, qui a le plus ſouvent ſon ſiege dans les épiphyſes, & qui eſt accompagnée de carie, d'exoſtoſe & de douleur. On lui donne le nom de *pædarthrocace*, parce qu'elle eſt familiere aux enfans ra-

chitiques & ſcrophuleux; on l'appelle auſſi en Latin *ſpina ventoſa*, parce qu'elle excite de la douleur, & qu'elle forme une tumeur creuſe en dedans; on la diviſe en autant d'eſpeces que l'exoſtoſe & la carie; il y a en effet des épines venteuſes ſimples, il y en a qui ſont vénériennes, carcinomateuſes, varioliques, ſcorbutiques, rachitiques. *Voyez* l'illuſtre Petit, *maladies des os.* La douleur qui accompagne l'épine venteuſe, dépend tantôt de la pointe de l'exoſtoſe, tantôt de l'éroſion du périoſte interne.

Nous ne nous ſommes point propoſé d'expoſer en détail le diagnoſtique, les eſpeces, le pronoſtic, & la cure des plaies, ainſi que des autres vices, ce qui exigeroit un ouvrage très-étendu; nous nous contentons d'en avoir expoſé le précis; car nous ne regardons ici les vices que comme les principes, les élémens & les ſymptomes des différentes maladies dont nous nous occupons dans les claſſes ſuivantes; ceux qui voudront en ſavoir davantage là-deſſus, peuvent conſulter les excellens ouvrages de Chirurgie de *Petit*, de *Platner*, de *Garengeot*, d'*Heiſter*, &c.

SOMMAIRE

DE LA SECONDE CLASSE.

FIEVRES.

CARACTERE. Un concours de froid & de chaleur ſucceſſive, avec foibleſſe des membres, & un pouls plus fort & ſouvent plus fréquent qu'à l'ordinaire.

ORDRE I. CONTINUES. *La pyrexie augmente & diminue une ſeule fois dans le cours de la maladie.*

I. EPhémere ; elle ſe termine en une demi-ſemaine, elle ſe manifeſte dans toute ſa force dès le commencement.

II. Synoque, *Synocha* ; elle s'étend juſqu'au ſeptieme jour, & elle augmente ſucceſſivement.

III. Fievre continue, *ſynochus ;* elle dure au moins deux ſemaines ; la pyrexie eſt plus forte.

IV. Fievre continue maligne ; elle dure au-delà de trois ſemaines ; nulle pyrexie, ou très-médiocre, la foibleſſe extrême.

V. Fievre hectique ; elle s'étend au-delà d'un mois ; la pyrexie eſt foible, & la foibleſſe des membres peu conſidérable.

ORDRE II. RÉMITTENTES ; *la pyrexie augmente & diminue pluſieurs fois dans le cours de la maladie, elle ne ceſſe jamais, ſon type eſt ſouvent confus.*

VI. Quotidienne continue ; la rémiſſion conſerve le type de la quotidienne, le froid ſurvient dans les paroxyſmes.

VII. Tierce continue ; le type de la rémiſſion eſt le même que celui de la fievre tierce, & il n'y a preſque point de froid.

VIII. Quarte continue ; la rémiſſion a le même type que la quarte.

ORDRE III. INTERMITTENTES ; *elles reviennent par accès périodiques, & qui cessent entiérement dans les intervalles.*

IX. Quotidienne ; ses accès reviennent tous les jours.

X. Tierce ; ses accès reviennent tous les trois jours inclusivement.

XI. Quarte ; ses accès prennent tous les quatre jours inclusivement.

XII. Fievre erratique ; ses accès sont plus de quatre jours à revenir ; ses types sont très-incertains.

THÉORIE

DE LA SECONDE CLASSE.

MALADIES FÉBRILES

OU FIEVRES.

1. LES Fievres ſont appellées par les Grecs *pyreta* & *pyrectica noſemata* ; par les Latins, *febres* ; par les Anglois, *fevers*, *agues* ; par les Eſpagnols, *fiebres*, *calenturas* ; par les Allemands, *fiebers* ; par les Italiens, *caldezze*, *febbre*. L'illuſtre Linnæus les appellent *maladies critiques*.

2. Les Grecs appellent ceux qui en ſont attaqués *pyretontes*, *pyrecticoi* ; les Latins, *febrientes*, *febricitantes* ; les Anglois, *feverish* ; les Eſpagnols, *achacoſos de calentura* ; les Allemands, *fieberhafftig* ; les Italiens, *febroſi*.

3. Quant à l'étymologie, les mots de *febris* & *febriculæ* viennent du Latin *ferveo*, s'échauffer, devenir chaud, ou de *februo*, je purge ; mais les noms Grecs, Eſpagnols & Italiens, ſont dérivés du feu & de la chaleur. Les fievres ſont preſque la troiſieme partie de toutes les maladies qu'on obſerve, *Sydenham.*

4. Son caractere conſiſte en ce que les forces du pouls augmentent reſpectivement à celles des membres ; mais pour l'ordinaire le pouls devient plus fréquent que de coutume, & les forces ſoumiſes à la volonté diminuent. Les forces du pouls augmentent en raiſon de la grandeur & de la fréquence doublée conjointement ; mais les forces des membres ſont d'autant moindres, que les membres qui peuvent ſe mouvoir ſont plus petits & en moindre nombre, & que leur mouvement eſt plus lent & moins fréquent. La fievre exiſte toutes les fois, 1°. que les forces des membres demeurant les mêmes, les forces vitales du cœur & des arteres augmentent, ſur-tout quant à la fréquence.

2°. Quoique les forces des membres

diminuent, les forces vitales reſtent les mêmes, pourvu que ni l'aſſoupiſſement, ni l'inſenſibilité des membres ne ſe mêlent point de la partie, car l'aſſoupiſſement & la paralyſie empêchent l'exercice des membres ſoumis à la volonté.

3°. Les forces des membres venant à augmenter, celles du pouls augmentent encore plus, ainſi qu'il arrive dans la phrénéſie.

4°. Lorſque les forces des membres diminuent, les forces vitales augmentent, ou reſtent les mêmes que dans l'état de ſanté, ou enfin elles diminuent dans un moindre rapport. (*)

HISTOIRE GÉNÉRALE.

5. La fievre commence par le froid, le friſſon, la pâleur, la petiteſſe du pouls, la ſoif, la peſanteur de tête, &c. Dans l'accroiſſement & l'état, la chaleur, la ſoif, l'abattement des forces, la ſéchereſſe, l'anxiété. Dans le

(*) Le ſigne pathognomonique de la fievre eſt l'altération du pouls, laquelle eſt accompagnée d'une eſpece de laſſitude douloureuſe dans tout le corps, & d'une foibleſſe ſubite du mouvement arbitraire. Bianchi. *Hiſtor. hep. pag.* 847.

déclin, une ſueur humide moins abondante, l'urine rougeâtre, la ſueur.

6. Les *ſymptomes* 1°. dans les *fonctions libres de l'entendement & du mouvement*; la *laſſitude* s'empare du corps & le tient au lit, ſur-tout dans les fievres continues, & exacerbantes aiguës, auſſi-bien que dans les accès des intermittentes. La *ſituation* eſt d'autant plus horizontale, renverſée & immobile, que les forces des membres ſont plus abattues; & c'eſt ce qui fait que ceux qui ont la fievre renoncent aux affaires, s'abſtiennent de parler, de geſticuler, & même ne font aucun *mouvement*, à moins que l'anxiété ne les preſſe; le trop grand jour leur fait de la peine, les ſons trop forts les incommodent, ils ſont incapables d'aucune attention, ils chancelent lorſqu'ils ſont debout, l'ennui les ſaiſit, & ils haïſſent ce qui leur plaiſoit auparavant; ils ne peuvent ni étudier, ni fournir à la converſation; ils ſont ſouvent ſujets aux vertiges & à des peſanteurs de tête, à la céphalalgie; & dans l'état des fievres aiguës, au délire & à l'inſomnie.

8. 2°. *Dans les fonctions naturelles* de l'appétit, du pouls & de la reſpiration:

la *faim* s'évanouit dans les fievres continues & exacerbantes, de même que dans les accès des intermittentes, le malade prend du dégoût pour les viandes, les ſauces & les mets ſalés; la *ſoif* augmente avec la maladie, à moins qu'il ne tombe dans l'aſſoupiſſement & dans le délire; il ne ſent aucun déſir amoureux; il ne peut ſouffrir ni le vin, ni le tabac, ni les friandiſes; le *pouls* du commencement juſqu'à la fin, eſt plus fréquent qu'à l'ordinaire, à moins qu'il ne ſoit affecté du délire, du coma, ou de telle autre affection ſemblable, comme cela arrive dans les fievres malignes; il eſt petit au commencement, & quelquefois intermittent dans le friſſon, & alors ſurviennent les cardialgies & les nauſées; dans l'état, il eſt plein & fort, ſes battemens ſont diſtincts, lorſqu'il n'y a point de pléthore, ſinon ils ſont confus; il eſt mou & petit à la fin. Tant que le friſſon dure, la *reſpiration* eſt difficile, courte, toujours fréquente; elle augmente avec le pouls quant au nombre & à la grandeur, de maniere qu'on peut diſtinguer par elle de même que par le pouls, la préſence de la fievre.

9. 3°. Dans les *excrétions*; la salive tarit, la gorge, les fistules, les ulceres se dessechent; l'urine pendant le frisson est limpide, mais peu abondante dans le déclin, rouge, chaude; & dans les fievres intermittentes, de couleur de brique, ou comme remplie de brique; la perspiration durant le frisson est médiocre, elle augmente lorsque la chaleur revient; la sueur à la fin est abondante, & après certaines fievres synoques & tierces, de très-mauvaise odeur.

10. 4°. Dans les *qualités*; la peau, lorsque la fievre ou l'accès commence, est seche, pâle, rude & inégale; les veines disparoissent dans le frisson, les cheveux se hérissent, les anneaux des doigts se relâchent, le froid se joint au frisson, & dans l'accès il survient un trémoussement dans les mâchoires, dans les membres, du moins dans la peau, les ongles deviennent livides, les extrémités des doigts se rident, les levres & les paupieres pâlissent; la langue dans les fievres putrides devient pâle, blanche ou jaune; dans les malignes, la langue, les dents & les levres se couvrent d'une matiere

gluante, noire & ſeche; l'haleine devient puante & d'une odeur cadavereuſe. Les yeux, dans le fort des fievres aiguës, ſont étincelans, mais ils s'éteignent dans celles qui ſont graves & opiniâtres; la chaleur augmentant, les joues & les levres deviennent vermeilles, la peau s'enfle tant ſoit peu & s'adoucit, les anneaux paroiſſent trop étroits, les veines ſe gonflent, les poils deviennent flaſques, la chaleur augmente peu-à-peu juſqu'au trente-deuxieme, & en été juſqu'au trente-ſixieme degré, lorſqu'on empoigne le thermometre; cependant elle n'augmente pas proportionnellement au nombre des pulſations, dans un temps déterminé.

11. La *fievre* eſt une altération de la chaleur naturelle, ou un changement contre nature, accompagné de battemens de pouls plus forts & plus fréquens. *Galen. Definit. Med. pag. 146.* Cette définition comprend les fievres froides, auſſi bien que les fievres chaudes, & c'eſt ſans raiſon que les Médecins l'ont rejetée. Elle eſt la même que celle de *Boerhaave*, qui établit pour ſymptomes de la fievre, le friſſon,

enſuite la chaleur & l'accélération conſtante du pouls, *Aphor.* 563. En effet, la vîteſſe du pouls eſt inſéparable de ſa force & de ſa fréquence; de ſorte que l'une venant à augmenter, pourvu que l'autre ne diminue point, la vîteſſe augmente auſſi. La définition que je donne ne differe en rien des autres, elle les reſtreint ſeulement.

12. Si l'on veut avec *Sennert* que la fievre ſoit un changement de la chaleur naturelle, en une chaleur ignée, & qu'on oppoſe l'exemple des fievres froides, la définition ne ſera pas moins vraie, vu que ſi la chaleur ne ſe manifeſte point au dehors, elle ne laiſſe pas que d'augmenter conſidérablement au dedans, de ſorte que les modernes ont rejeté ſans aucun fondement, les définitions que les anciens ont données de la fievre.

Théorie des Fievres.

13. Les forces, tant libres que naturelles, émanent d'une ſeule & même ſource; les premieres ſont appliquées aux membres ſoumis à la volonté, les ſecondes, au cœur & à la poitrine; elles ſont toutes deux proportionnées

à l'énergie des facultés de l'ame, ſavoir à ſa liberté & la nature, qui conſpirent toutes deux à la même fin, & agiſſent de concert tant que la ſanté, ſoit phyſique ou morale, eſt parfaite; l'une & l'autre ſont proportionnées à la quantité du fluide nerveux, qui eſt l'inſtrument des facultés, & à ſa vîteſſe doublée.

14. Tant que la ſanté ſubſiſte, la faculté ne diſtribue qu'une très-petite partie de ſes forces aux divers organes, ſoit librement ou naturellement; elle en diſtribue, tantôt plus, tantôt moins au même muſcle, ſelon l'uſage auquel il eſt deſtiné, & le beſoin où il eſt d'agir; & comme le mouvement du cœur & de la reſpiration eſt toujours néceſſaire tant la nuit que le jour, & qu'il occaſionne une grande diſſipation de forces, ces viſceres en reçoivent ce qu'il leur en faut d'une maniere aſſez uniforme. A l'égard des membres dont l'action n'eſt pas toujours néceſſaire pour la vie actuelle, ils ne reçoivent de forces qu'autant qu'il leur en faut le jour pour vaquer aux différens travaux & aux différens exercices, & lorſque leurs actions ſont très-fortes,

leurs forces, ainſi que le démontre Borelli, ſont proportionnées à leur maſſe. Il n'arrive point, & il n'eſt pas néceſſaire non plus, que tous les muſcles du corps agiſſent à la fois, lors même que le plus grand nombre eſt employé au travail : pour ſavoir maintenant quelle eſt la puiſſance abſolue de tous les muſcles qui agiſſent journellement pendant douze heures de travail, les douze autres étant employées au ſommeil, à la nourriture & au repos, il ne faut que conſulter les expériences du fameux Bernoulli (*), & l'on verra qu'elle eſt à peu près égale au poids d'un pied cube d'eau élevée toutes les ſecondes à un pied de hauteur pendant douze heures de travail.

15. La puiſſance abſolue du cœur, par laquelle il envoie, toutes les ſecondes, par le ventricule gauche une once & demie de ſang avec une vîteſſe ſuffiſante pour le faire monter dans un tube adapté perpendiculairement à l'aorte, à la hauteur de ſept pieds & demi,

(*) Bernoulli *Hydrodin. pag.* 199. M. *Euler* prétend qu'un homme eſt fort lorſqu'il peut porter un poids de ſoixante livres, l'eſpace de ſix pieds par chaque ſeconde. *Act. Acad. Pruſſicæ*, 1752. *pag.* 163.

ſeroit égale à un poids quarante fois moindre, s'il n'agiſſoit que pendant une demi-journée; mais comme il agit pendant vingt-quatre heures conſécutives, ſa puiſſance abſolue eſt à celle des muſcles qui agiſſent librement dans les ouvriers, ou au travail qu'ils font, comme 1 à 20. C'eſt M. Bernoulli qui en a fait le calcul, & qui a eu la bonté de me le communiquer.

16. La force eſt la cauſe, ou la raiſon ſuffiſante de l'action actuelle, & par conſéquent elle doit être appréciée par le poids multiplié par l'eſpace parcouru dans un temps déterminé, en faiſant abſtraction de la durée du travail, ce qui eſt une circonſtance qui diſtingue la force de la puiſſance abſolue. Il s'enſuit donc que la force du cœur eſt à celle des muſcles ſoumis à la volonté dans l'état de ſanté, dans le rapport de 1 à 40; car on juge des forces par leurs effets actuels, & ces effets, comme le ſavent les Mécaniciens, ſont comme 1 à 40.

17. On ſaura maintenant que la force que le cœur imprime au ſang, ſe diſtribue dans toutes les arteres proportionnellement à la quantité de ſang qui y

circule, & par conſéquent en raiſon de leurs orifices à égale diſtance du cœur : il y a donc un rapport conſtant entre les forces du cœur, & celle de chaque artere donnée, par exemple, de la radiale que l'on tâte dans l'endroit du carpe, & c'eſt par la force de cette artere que l'on juge de celle du cœur.

18. Nous jouiſſons d'une bonne ſanté, lorſque nous exerçons nos fonctions avec joie & conſtamment, ſurtout, comme *Sanctorius* nous l'apprend, lorſqu'en graviſſant une hauteur, nous ne ſentons aucunement le poids de notre corps ; de ſorte que nous devons juger de l'intégrité de nos forces libres, par notre légéreté, par la facilité avec laquelle nous montons une échelle, & plus le poids que nous portons eſt peſant, & plus nous le portons avec facilité, plus la faculté deſtinée aux mouvemens libres eſt forte.

19. Il ſuit de là qu'un Médecin qui connoît le pouls & les forces ordinaires d'un ſujet ſain, eſt toujours en état de juger, ſoit par l'uſage, ſoit par l'analogie, ſi la force du pouls eſt plus grande proportionnellement aux forces

libres, que dans l'état de ſanté; & c'eſt ce qu'on ne peut ſavoir que par approximation; il n'eſt pas beſoin ici d'une préciſion géométrique, & elle n'eſt point néceſſaire dans la pratique.

20. La force du pouls eſt comme celle du ſang pouſſé dans l'artere qui bat, & celle-ci, comme celle de la maſſe de ſang qui ſort du cœur; mais celle de ce dernier eſt comme la ſection de l'orifice du cœur multipliée par le quarré de la vîteſſe du ſang; & comme les quarrés des vîteſſes ſont comme les hauteurs auxquelles les fluides s'élevent perpendiculairement, ou, ce qui revient au même, comme les hauteurs d'où ils doivent deſcendre pour acquérir la vîteſſe qu'ils ont, il s'enſuit que la force du ſang qui ſort par un orifice donné, eſt comme la hauteur à laquelle il peut s'élever.

21. Lorſque l'artere temporale d'un ſujet ſain & adulte eſt coupée, le ſang, comme nous l'apprennent les expériences hémaſtatiques, peut s'élever de ſept pieds de roi au-deſſus du cœur; & comme ſa vîteſſe, en deſcendant de cette hauteur & coulant ſur une ſurface horizontale, eſt d'environ 20

pieds par ſeconde, comme nous l'apprenons de l'hydrodynamique; il s'enſuit que la vîteſſe totale que le ſang peut acquérir en ſortant du ventricule gauche du cœur, eſt d'environ vingt pieds par ſeconde.

22. Dans l'état de ſanté, la vîteſſe du ſang dans un vaiſſeau quelconque, par exemple, dans la veine du bras dont l'ouverture eſt égale par-tout, eſt toujours la même que celle qu'il a dans l'aorte, de maniere qu'elle augmente ou diminue proportionnellement à celle-ci; d'où il ſuit que la vîteſſe du ſang qui s'écoule par la ſaignée, en faiſant abſtraction de l'inégalité des frottemens, eſt la meſure des forces du cœur, lorſque le jailliſſement du ſang eſt uniforme.

23. La vîteſſe du ſang, lorſqu'il ſurmonte une réſiſtance, ou qu'il circule dans les vaiſſeaux, eſt toujours moindre que celle qu'il a dans l'air; la premiere eſt appellée *actuelle*; la ſeconde, *virtuelle*; & comme il eſt vraiſemblable que la vîteſſe du ſang dans l'aorte ne paſſe pas un demi-pied par ſeconde, il s'enſuit que la vîteſſe actuelle eſt à la virtuelle, comme 1 à 40.

24. COROLLAIRE I. La masse du sang qui précede étant ôtée, sans que le ton du cœur diminue, la vîtesse actuelle du sang augmentera dans une raison moindre que la sous-doublée de la résistance diminuée; car les vîtesses des fluides qui meuvent des masses inégales sont en raison inverse des racines de ces masses; mais comme le sang ne peut diminuer, que la masse qui coule par l'aorte ou par l'orifice du cœur ne diminue, & que la vîtesse, toutes choses d'ailleurs égales, est d'autant plus grande, qu'il sort une plus grande quantité de sang du cœur par ses orifices tendineux & invariables, la vîtesse actuelle doit augmenter dans une raison un peu moindre que celle de la racine de la masse du sang qui reste, à la premiere masse.

25. COROLLAIRE II. La masse du sang devenant plus fluide ou moins gluante par le moyen des remedes délayans, chauds & atténuans, sa vîtesse actuelle augmente en moindre raison que la sous-doublée de la viscosité qui diminue. Car la viscosité est analogue à la résistance du corps que l'on veut mettre en mouvement, & le même raisonne-

ment a lieu ici comme ci-deſſus, ainſi que l'expérience nous l'apprend.

26. COROLLAIRE III. Les orifices des petites artérioles venant à ſe dilater, la vîteſſe actuelle du ſang augmente en moindre raiſon que la ſous-doublée des orifices. Le ſang artériel ſouffre beaucoup de frottement en paſſant par les orifices des petites artérioles, comme cela paroît par les expériences hémaſtatiques de Hales, (*Exper. 9. pag. 249.*) & ſon cours eſt le même que ſi la ſomme de ſes orifices étoit environ la vingtieme partie de celui de l'aorte. Or ceux qui ont étudié l'hydraulique ſavent que la dépenſe eſt moindre par un petit ajutage que par un grand, c'eſt-à-dire que le défaut augmente en raiſon inverſe des diametres, (*Mémoires de l'Académie des Sciences, Carré* 1705.) de ſorte qu'il ſe fait une double dépenſe d'eau par un ajutage de 26 lignes de diametre, que par un autre qui en a 20; quoique les orifices, & par conſéquent les dépenſes, en faiſant abſtraction du frottement, doivent être dans le rapport de 708 à 400, & non point dans celui de 2 à 1; d'où il ſuit que ſi les orifices des arté-

rioles augmentent dans le rapport de 4 à 7, les écoulemens augmentent en plus grande raiſon, ſavoir dans le rapport de 1 à 2, de façon que la vîteſſe du ſang dans les troncs des arteres devient plus grande.

27. Comme la preſſion du ſang ſur les parois des arteres approche d'autant plus de la preſſion totale, (*Hæmaſt. Gall. pag.* 250.) qu'il a plus de peine à circuler dans les vaiſſeaux capillaires, & qu'on juge de cette preſſion par la tenſion & la réſiſtance des arteres, cette tenſion peut ſervir à nous faire connoître les réſiſtances que le ſang rencontre, & lorſque les réſiſtances ſont égales, la force du cœur eſt proportionnelle au quarré de la groſſeur de l'artere, multipliée par la fréquence du pouls, ce que l'on peut prouver ainſi.

28. Pour que le ſang qui ſort du cœur dilate les arteres du double, il faut qu'il en ſorte deux fois davantage dans le même eſpace de temps; mais comme les orifices artériels du cœur ſont tendineux & preſque toujours les mêmes, le ſang qui en ſort doit avoir deux fois plus de vîteſſe, & par les principes

principes de l'hydraulique, être chaſſé avec quatre fois plus de force. Si donc le pouls eſt deux fois plus fréquent qu'à l'ordinaire, cet écoulement qui ſe faiſoit dans une ſeconde, doit ſe faire dans l'eſpace d'une demi-ſeconde, ou dans un temps deux fois moindre qu'on ne l'a ſuppoſé. Mais afin qu'il ſorte la même quantité de ſang par le même orifice dans un eſpace de temps deux fois plus court, ou avec une vîteſſe double, il doit être chaſſé par une force quatre fois plus grande, & par conſéquent pour qu'il ſorte plus ſouvent, la force doit augmenter en raiſon doublée de la fréquence, ce qu'il falloit prouver.

29. Tant qu'un fluide coule librement par l'orifice émiſſaire d'un tube, il ne preſſe aucunement ſur les parois des vaiſſeaux, (*Hæmaſt.* 246.) & comme les arteres qui ne ſouffriroient aucune preſſion de la part du ſang qu'elles contiennent, pourroient aiſément ſe plier, (comme le démontre M. Varignon) il s'enſuit que la réſiſtance des arteres eſt proportionnelle à la preſſion latérale du ſang.

30. La preſſion latérale du ſang étant

proportionnelle au quarré de ſa vîteſſe reſpective, ou au quarré de l'excès de la vîteſſe du ſang qui ſuit ſur la vîteſſe de celui qui précede, il s'enſuit que la réſiſtance des arteres doit être proportionnelle à ce quarré.

31. COROLLAIRE. Si donc la grandeur de l'artere & la fréquence du pouls étant les mêmes, ſa réſiſtance eſt deux fois plus grande, l'action reſpective des colonnes de ſang ſera deux fois plus forte : ſi la vîteſſe reſpective eſt quadruple, elle ſera ſeize ſois plus grande, & ainſi de ſuite.

32. COROLLAIRE. La vîteſſe reſpective eſt comme la différence des vîteſſes; ſi donc la vîteſſe du ſang qui précede eſt la même, & la réſiſtance des arteres quatre fois plus grande, il faut néceſſairement que la vîteſſe du ſang qui ſuit ſoit deux fois plus grande, & par conſéquent que la force du cœur ſoit quadruple, (*Hæmaſt. 216. pr. 21.*) Il s'enſuit donc que les forces qui contractent le cœur, les réſiſtances de la part du ſang qui précede, & la vîteſſe reſpective demeurant les mêmes, ſont comme les réſiſtances des arteres.

33. COROLLAIRE. Les forces du

cœur ſont donc en raiſon compoſée de la doublée de la grandeur & de la fréquence du pouls, & en raiſon ſimple de la réſiſtance des arteres, pourvu qu'il n'y ait aucun obſtacle dans les vaiſſeaux ſuivans, & ceci peut ſervir à expliquer comment les forces vitales influent ſur les forces libres des membres.

34. La *fréquence* du pouls ſe meſure par le nombre de ſes battemens pendant un eſpace de temps limité, & on le croit ordinairement plus grand qu'il n'eſt, lorſqu'on n'a pas ſoin d'avertir du contraire. Le nombre des battemens pendant une minute varie, même dans ceux qui ſe portent bien, ſuivant l'âge, le tempérament & le plus ou moins de tranquillité dont on jouit. Par exemple, le pouls des enfans eſt plus fréquent que celui des adultes, celui des perſonnes bilieuſes que celui des perſonnes pituiteuſes, celui de ceux qui viennent de manger que celui de ceux qui ſont à jeun, celui des perſonnes qui ont fait l'exercice, ou qui ſont agitées de quelque paſſion, que celui de celles dont l'eſprit & le corps ſont tranquilles. Le matin, lorſque je

ſuis à jeun & tranquille, le pouls me bat depuis environ quinze ans 72 fois dans une minute, ce qui prouve que dans ces circonſtances le nombre des battemens eſt aſſez uniforme.

35. Si l'on prend dans un âge quelconque le nombre moyen des battemens des ſujets de même grandeur, ces nombres ſont en raiſon inverſe, comme les racines biquarrées des cubes de la longueur du corps. Robinſon, *Animal œconomy*, *pp.* 14.

Années de l'âge.				14	12	9	6	3	2	1	$\frac{1}{2}$	0
Longueurs des corps en pouces.	72	68	60	55	51	46	42	35	32	28	25	18
Nombres des battemens obſervés.	65	67	72	77	82	90	97	113	122	126	130	150 6. die.
Nombres des battemens par la théorie.	65	68	74	79	84	91	97	111	119	132	144	184

36. COROLLAIRE. Il ſuit de là que la fréquence des pouls dans les divers ſujets eſt en moindre raiſon que l'inverſe de la longueur des corps, car les pouls des enfans ne ſont pas d'autant plus fréquens que ceux des adultes, que la longueur du corps de ceux-ci l'emporte ſur celle des enfans; en effet 18 : 72 : : 65 : 260 : au lieu que le nombre qui lui répond n'eſt que 150.

37. Dans les animaux de différente eſpece, la force du cœur eſt en raiſon compoſée de la quadruplée du diametre de chaque partie homologue de l'animal & de la raiſon inverſe du temps que le cœur met à ſe contracter. *Jurin. Act. Angl. de vi cordis humani. Theor. V.*

Car la force eſt comme le produit du poids multiplié par ſa vîteſſe : mais la vîteſſe eſt comme l'eſpace que les parois du cœur parcourent en ſe contractant, diviſé par le temps employé à le parcourir, & cet eſpace dans les animaux différens eſt comme le diametre homologue du cœur, c'eſt-à-dire, qu'il eſt plus grand dans les gros cœurs, & plus petit dans les petits; & la maſſe étant comme le cube du diametre homologue, il s'enſuit que la force eſt en

raiſon directe quadruplée du diametre, & dans l'inverſe du temps employé dans la contraction, conjointement; ce qu'il falloit prouver

38. Cette propoſition eſt fondée ſur un principe admis de tout le monde; ſavoir, que les hommes & les animaux de même eſpece, auſſi bien que leurs parties ſont des corps ſemblables dans chaque genre, dont les diametres par conſéquent homologues gardent la même proportion, ſi l'on en excepte les enfans nouveaux nés & ceux qui ſont difformes.

39. La quantité de ſang qui peut fluer des petites artérioles dans les veines, eſt moindre qu'on ne devroit l'attendre de la contraction du cœur, s'il n'avoit à vaincre la réſiſtance du ſang qui précede & celle des parois des vaiſſeaux.

40. En effet toute la force contractive du cœur eſt employée, partie à dilater les tubes des arteres, partie à faire circuler le ſang. *Jurin. Theor. III.*

41. De même le mouvement communiqué dans la ſyſtole du cœur au ſang qui précede, eſt à celui qui ſe communique aux tuniques des arteres, comme le temps de la ſyſtole à celui

de la diaſtole. *Jurin. Theor. IV.*

42. J'ai obſervé pluſieurs fois que lorſque le corps eſt en ſanté, le temps de la diaſtole du cœur eſt égal à celui de ſa ſyſtole, de ſorte qu'une moitié des forces que le cœur déploie lorſqu'il ſe contracte, eſt employée à dilater les tuniques des arteres, & l'autre moitié à faire avancer le ſang juſques dans l'autre ventricule.

43. La quantité actuelle de ſang qui coule dans les arteres, ou ſa circulation actuelle n'eſt qu'environ la vingtieme partie de ſa circulation poſſible & virtuelle, s'il ne trouvoit aucune réſiſtance. *Hæmaſt. p. 218. n°. 27.*

44. On voit donc que le ſang qui ſort du cœur eſt auſſi preſſé & auſſi ſerré dans les grandes arteres, que s'il paſſoit d'un tube vingt fois plus large dans un autre plus étroit, quoiqu'il paſſe en effet d'un plus étroit dans un plus large.

45. Il s'enſuit donc que la preſſion latérale que les arteres ſouffrent de la part du ſang, eſt à la preſſion totale, ou à la plus grande poſſible qu'elles peuvent ſoutenir lorſque le cœur agit, comme 399 à 400. *Hæmaſt. pag. 249. n°. 105.*

46. Si la circulation actuelle du ſang

dans les petits vaiſſeaux devient deux fois plus lente que dans la ſanté, à cauſe d'une obſtruction, d'une viſcoſité, ou d'une conſtriction, la preſſion latérale ſera à la totale comme 1599 à 1600. Si cette circulation eſt à celle d'un homme ſain comme 2 à 3, la preſſion latérale ſera à la totale comme 3599 à 3600 (Hæmaſt. pag. 250. n°. 108.) quoique la force du cœur reſte la même.

47. L'état eſt dit *permanent* tant que le nombre, l'élévation & la tenſion des battemens ſont égales pendant un eſpace de temps donné, & dans cet état, il circule une égale quantité de ſang dans chaque ſection du conduit artériel & veineux.

48. Lorſque les petits orifices des arteres s'obſtruent ou ſe rétréciſſent, les forces néceſſaires pour contracter le cœur avec la même vîteſſe & la même fréquence, ſont entre elles en raiſon inverſe des quarrés des orifices qui reſtent ouverts (Hæmaſt. p. 312.) Si donc la ſomme des orifices obſtrués dans les arteres eſt à la ſomme de ceux qui ſont ouverts comme 1 à 2, & que la contraction du cœur ſoit auſſi forte & auſſi fréquente qu'auparavant, la

force du cœur devient quatre fois plus forte.

49. Les petites artérioles étant à moitié obſtruées, il faut pour que le pouls devienne plus fréquent ſans rien perdre de ſa force, que la force contractive du cœur augmente en raiſon compoſée de la doublée inverſe des orifices qui reſtent ouverts, & de la directe du nombre des battemens dans un temps donné (Hæmaſt. pag. 309. n°. 69.)

50. Les artérioles étant obſtruées, la force du cœur néceſſaire pour rendre le pouls plus grand, eſt en raiſon compoſée de la doublée inverſe des orifices qui reſtent ouverts, & de la doublée de la plénitude, ou de la grandeur du pouls (Hæmaſt. p. 315. n°. 93.)

Il ſuffira dans la pratique d'avoir devant les yeux les principes que le fameux *Jurin* a donné (*in Act. Angl.*) & que quelques-uns trouveront peut-être plus faciles; les voici.

51. Toutes les fois que le pouls devient plus vîte, (l'Auteur confond la fréquence avec la vîteſſe) ou la réſiſtance diminue, ou la force du cœur augmente, ou ce viſcere envoie à cha-

que fois une moindre quantité de ſang qu'à l'ordinaire.

52. Si le pouls devient plus tardif (il veut dire plus rare) il faut néceſſairement ou que la réſiſtance augmente, ou que la force du cœur diminue, ou qu'il en ſorte une plus grande quantité de ſang.

53. Lorſque la réſiſtance augmente, il faut néceſſairement ou que le pouls retarde, ou que la force du cœur augmente, ou qu'il ſorte une moindre quantité de ſang du cœur.

54. Lorſque les forces du cœur diminuent, il faut ou que la réſiſtance diminue, ou que le pouls ſoit plus tardif, ou qu'il ſorte moins de ſang du cœur.

55. Les forces du cœur venant à augmenter, ou la réſiſtance augmentera, ou le pouls s'accélérera, ou il ſortira une plus grande quantité de ſang du cœur.

56. Le ſang ſortant du cœur en plus petite quantité, ou le pouls s'accélere, ou les forces du cœur diminuent, ou la réſiſtance augmente.

57. Le ſang ſortant du cœur en plus grande quantité, ou le pouls devient plus tardif, ou la force du cœur augmente, ou la réſiſtance diminue.

58. Toute la force que le cœur dé-

ploie à chaque contraction, eſt employée dans la ſyſtole même & dans la diaſtole ſuivante à pouſſer le ſang juſqu'au cœur, ou à dilater les arteres; car le ſang a douze fois plus de force dans les arteres que dans les veines. Le ſang en paſſant dans l'oreillette droite, perd une grande partie de la force qui lui reſtoit; car la ſection tranſverſale de l'oreille eſt trois fois plus grande que l'orifice de la veine cave, & par conſéquent ſa vîteſſe dans cette oreillette trois fois plus petite, & la force vive ſur une ſurface égale donnée neuf fois plus petite, & par conſéquent près de cent fois moindre que dans l'aorte.

59. Toutes les fois qu'un fluide conſerve une vîteſſe conſidérable dans l'endroit où l'on veut l'élever par le moyen d'une machine hydraulique, il eſt beſoin que la puiſſance abſolue augmente conſidérablement; car ſi une force de 7 pieds de hauteur ſuffit pour faire monter le ſang dans l'oreille droite à travers les réſiſtances qu'il rencontre, & qu'il y conſerve une très-petite partie de ſa vîteſſe, il faut une force d'autant plus grande, que le quarré de cette vî-

teſſe notable eſt plus grand, & cependant on n'éleve pas une plus grande quantité de fluide, d'où il ſuit qu'il faut que la puiſſance abſolue augmente conſidérablement. Voyez l'*Hydrodynamique* de M. Bernoulli *pag. 168*. Or il répugne à la ſageſſe Divine, qui a conſtruit la machine humaine, d'employer des forces conſidérables pour produire un petit effet; auſſi a-t-elle empêché que le ſang ne conſervât trop de vîteſſe dans l'oreille, dont le ſeul uſage eſt de dilater le cœur & de réſiſter à ſa contraction.

60. Il faut donc que la force contractive du cœur ſe renouvelle à chaque battement; mais comme cela ne peut s'exécuter dans l'homme par une machine & des puiſſances inanimées, comme on le verra dans ſon lieu, il s'enſuit que c'eſt la nature qui s'en mêle. Comme la fréquence des battemens exige des forces plus grandes qu'à l'ordinaire, il y a tout lieu de croire que la nature ne les emploie que pour des motifs ſuffiſans, ſavoir pour accélérer la circulation du ſang qui languit à cauſe des réſiſtances qu'il rencontre, ou pour l'augmenter à cauſe du mouvement des muſcles; la

premiere eſt néceſſaire dans les fievres, & la ſeconde, dans les travaux immodérés, tels que la courſe, la vociſération, de même que dans les paſſions violentes, telles que la colere, la joie.

61. Les réſiſtances que le ſang rencontre dans ſon cours venant à augmenter, il faut néceſſairement que ſa vîteſſe diminue, à moins que les forces du cœur n'augmentent; car la vîteſſe du ſang eſt en raiſon directe de la quantité qui ſort du cœur, & en raiſon inverſe du temps qu'il met à ſortir de ce viſcere; & comme la quantité qui ſort du cœur eſt égale dans l'état permanent à celle qui coule dans les veines, il s'enſuit que lorſque cette derniere diminue à cauſe des réſiſtances, la premiere doit néceſſairement diminuer auſſi.

62. S'il arrive donc, ſoit à cauſe de l'engorgement ou du rétréciſſement des vaiſſeaux, ou de la vîteſſe des fluides, qu'il n'y ait que la moitié des orifices d'ouverte, & que la force du cœur reſte la même, la vîteſſe dans ces petits orifices, qui eſt toujours comme la racine des forces comprimantes, ſera auſſi la même; & comme les quantités qui s'écoulent avec une vîteſſe égale

par des orifices inégaux, ſont comme ces orifices, il s'enſuit qu'il coulera deux fois moins de ſang dans les vaiſſeaux, & par conſéquent que le cœur n'en enverra que la moitié dans un eſpace de temps déterminé.

63. L'expérience nous apprend que la quantité des ſecrétions, celle du mouvement muſculaire, en un mot que la vigueur de toutes les fonctions, ſont proportionnées à la vîteſſe qu'a le ſang dans un corps ſain; lors donc que le ſang a deux fois moins de vîteſſe, il s'enſuit que toutes les fonctions, ſur-tout la chaleur & la fluidité du ſang, doivent être deux fois moins intenſes, & que l'ame qui a une perception confuſe de cet état, doit en être fâchée, & doit auſſi conformément aux lois de la ſympathie, déployer ſes forces pour redonner aux fonctions leur premiere vigueur, & au ſang la vîteſſe qui lui eſt naturelle, & détruire la cauſe ou le principe de cette maladie.

64. C'eſt ce qu'elle ne peut faire par les organes externes du mouvement, à moins qu'on n'emploie les ligatures externes, la preſſion & les applications froides, & pour lors les animaux eux-

mêmes, prenant la nature pour guide, s'efforcent avec une ſagacité admirable d'écarter ces cauſes nuiſibles, ainſi qu'on le voit dans ceux qui ſont liés; mais comme il arrive ſouvent que le ſang, ou une humeur épaiſſe & gluante engorge les vaiſſeaux, & que ce vice ne peut être détruit que par les oſcillations des vaiſſeaux, par les vibrations des muſcles, par les colliſions du ſang qui ſuccede au premier, par ſon mélange avec le liquide ſéreux, & qu'on obtient ces fins ſalutaires en diminuant la maſſe du ſang, en évacuant les premieres voies, & en s'abſtenant des mouvemens qui n'y conduiſent point, la nature a eu ſoin de ſe préparer tous ces ſecours, ou du moins la plus grande partie.

65. Les ſymptomes de la cauſe nuiſible ſe manifeſtent par la langueur de l'eſprit & du corps, par la lenteur de toutes les fonctions, ſur-tout du mouvement muſculaire, par un ſentiment de peſanteur & d'ennui, par le froid des extrémités, la laſſitude, la peſanteur de tête, & ſouvent par des vertiges, qui ſont tous des effets du défaut de circulation.

66. Entre les ſymptomes que l'on doit attribuer à la nature, les uns combattent directement & les autres indirectement la matiere morbifique. Je mets au nombre des ſeconds le vomiſſement & la diarrhée, par leſquels commencent ſouvent les fievres aiguës, & même les accès des intermittentes; car la nature après s'être débarraſſée de ce fardeau, fait un meilleur emploi des forces néceſſaires pour procurer la coction de ces matieres, & détruit ſouvent le foyer de la maladie, après quoi redoublant ſes forces, elle procure une hémorrhagie ou une ſueur, laquelle diminue la maſſe qui a beſoin d'être miſe en mouvement, & en procure plus aiſément l'iſſue par les vaiſſeaux.

Elle leve directement les obſtructions, 1°. par le friſſon fébrile, ou par des conſtrictions légeres & réitérées de toute la peau, par le *ſpaſme* des fibres muſculaires, qui eſt extrêmement propre à rendre le ſang coulant; 2°. en augmentant les contractions du cœur & le battement des arteres, ce qui atténue le ſang viſqueux & peſant, le fait agir avec plus de force ſur l'obſtacle, & le lui fait pouſſer dans les vei-

nes, ce qui le briſe & le diſſout; 3°. par l'augmentation de la chaleur, laquelle eſt très-utile pour redonner aux liquides la fluidité qu'ils ont perdue, lorſqu'elle eſt au-deſſous du trente-ſixieme degré du thermometre de M. de Réaumur, à dilater les vaiſſeaux obſtrués, à les relâcher & à y faire circuler les fluides; 4°. la nature, par la ſoif & la chaleur qu'elle fait ſentir au malade, l'oblige à boire copieuſement, à faire uſage de liqueurs froides & aigrelettes, leſquelles relâchent les vaiſſeaux, délayent les fluides, ouvrent les conduits excrétoires, en un mot, ſatisfont aux indications les plus urgentes.

67. Mais comme les pieces qui compoſent la machine humaine ſont tellement liées entr'elles, que certains mouvemens utiles concourent avec d'autres qui le ſont moins à la même fin, & que dans ces extrémités les efforts qu'on eſt obligé de faire exigent un grand emploi de forces lequel eſt ſouvent nuiſible, & qu'on ne peut obtenir la fin, qu'autant qu'on emploie les moyens néceſſaires, la nature s'en ſert avec plus ou moins de vigueur, ſelon

qu'ils ſont plus ou moins néceſſaires, & court toujours au plus preſſé par des voies quelquefois nuiſibles pour éviter de plus grands maux.

Les carotides, par exemple, ſe portent à la tête en ſuivant la direction de l'aorte aſcendante, au lieu que les autres arteres s'écartent auſſi-tôt de cette direction. Tant que le fluide circule lentement dans un tronc terminé par des rameaux plus ou moins obliques, ſa preſſion latérale eſt égale à la directe, car les fluides qui ſont comprimés, preſſent également par-tout, lorſqu'ils circulent lentement; d'où vient qu'ils montent dans les rameaux latéraux, auſſi-bien que dans les directs, avec la même vîteſſe, dans une quantité proportionnée à leurs orifices. Mais lorſque la vîteſſe du fluide eſt grande, les colonnes qui ont été pouſſées, ſemblables en cela aux corps ſolides, font effort pour s'évacuer directemert, & n'agiſſent ſur les côtés que lorſqu'elles rencontrent un obſtacle. J'ai ſouvent vérifié ce nouveau théorême par l'expérience ſuivante. J'ai adapté une canule droite dans l'orifice d'une ſeringue, & j'en ai mis une autre à côté,

dont la direction étoit oblique. Ayant verſé doucement de l'eau dans le tronc, j'ai obſervé quelle étoit la longueur du jet par l'une & l'autre de ces canules, après quoi ayant pouſſé fortement le piſton, je me ſuis apperçu que ces jets devenoient plus longs, mais que celui du tube droit étoit plus grand que celui du tube oblique; d'où il eſt aiſé de conclure que la vîteſſe du ſang ne ſauroit augmenter, qu'il ne ſe porte en plus grande quantité dans les carotides que dans les autres arteres du corps, & beaucoup plus dans les troncs perpendiculaires, que dans leurs rameaux obliques.

Lors donc que la néceſſité exige que le cœur ſe contracte plus promptement, il eſt impoſſible que le ſang ne ſe porte avec plus d'impétuoſité dans les carotides & dans leurs rameaux, que dans l'aorte deſcendante, vu qu'en circulant dans celle-ci, il s'éloigne du droit chemin, & ſouffre un grand nombre de répercuſſions & d'inflexions, qui ralentiſſent d'autant plus ſon cours, qu'il eſt réfléchi plus ſouvent & par de plus grands angles. Il n'eſt donc pas étonnant que dans les fievres aiguës

les vaiſſeaux de la pie-mere ſoient plus gonflés que ceux des autres parties, & qu'il en réſulte des maux de tête, des délires, des aſſoupiſſemens, & quantité d'autres maux ſemblables.

68. Ayant pluſieurs fois injecté dans l'aorte de l'eau chaude par le moyen d'un tube, d'où je la faiſois deſcendre de la même hauteur, j'ai obſervé que le front s'échauffoit le premier, enſuite le cou, les aiſſelles & le bas-ventre; d'où l'on peut conclure que les artérioles qui rampent dans le front, ſont plus aiſément pénétrées que les autres par les fluides, ou qu'elles leur oppoſent moins de réſiſtance. Le ſang étant vivement pouſſé par le cœur, doit donc s'y porter avec plus de vîteſſe, & de là viennent la chaleur & les ſueurs qui ſurviennent ſi ſouvent au front dans les maladies fiévreuſes.

69. Le cœur ne peut pouſſer le ſang avec plus de force dans les petits vaiſſeaux, que le frottement & la colliſion n'augmentent, que le battement, la tenſion & la réſiſtance des arteres ne deviennent plus grandes; & la chaleur étant proportionnelle à la colliſion & à la tenſion des parties, la chaleur doit

néceſſairement augmenter. L'air entrant dans les poumons qui ſont déjà échauffés, abſorbera d'autant plus tôt la chaleur du ſang, que les poumons ſeront plus chauds; & étant échauffé, il nuira à la reſpiration, ainſi que l'expérience nous l'apprend, c'eſt pourquoi il doit être promptement renouvellé, pour que le ſang ſe rafraîchiſſe, & afin que ſortant dans l'expiration, il emporte avec lui celui qui ſe trouve chargé de vapeurs. La nature a trouvé un remede à cet inconvénient, en rendant l'inſpiration & l'expiration plus fortes & plus fréquentes, ſans quoi la circulation du ſang languiroit en peu de temps; & de là vient que dans l'ardeur de la fievre, la reſpiration devient plus forte & plus fréquente proportionnellement à l'augmentation de la chaleur. Les anciens Médecins jugeoient de la violence de la fievre par le degré de la chaleur, & les Savans tiennent pour certain qu'Hippocrate en tâtant avec les mains la poitrine & le bas-ventre des malades, s'aſſuroit plus aiſément de la préſence de la fievre qu'il ne l'eût fait par le pouls. Il a plu dans la ſuite aux Modernes de juger

de la fievre par le nombre de battemens qui ſe font ſentir dans un temps déterminé. *Boerhaave* lui-même en juge par la vîteſſe, la fréquence & la grandeur du pouls. Cependant comme les définitions doivent convenir avec la ſignification des noms qui eſt reçue, & que tous s'accordent à mettre au rang des fievres toutes les maladies dans leſquelles le pouls eſt ſemblable au naturel, ou plus rare & plus mollet, & les forces libres extrêmement abattues, & qu'ils donnent à ces maladies le nom de fievres malignes, il eſt évident que ce n'eſt point par la fréquence ſeule du pouls, ni par l'augmentation de ſa vîteſſe qu'il faut juger de l'eſſence de la fievre, à moins qu'ils ne veuillent avec le Docteur *Viſoni*, Médecin Italien, exclure les fievres malignes du rang des fievres.

70. Les ſecrétions ſe font lorſque les molécules des fluides qui doivent ſe ſéparer, ſe trouvant beaucoup retardées dans les artérioles lymphatiques latérales, peuvent être abſorbées par les petits tubes ſecrétoires qui ont la vertu de les pomper, & de choiſir dans le nombre celles dont la peſan-

teur spécifique est la plus analogue à la leur, ainsi que l'observe Hamberger, (*Dissert. de secretionibus.*) Or comme pendant la fievre le sang étant poussé avec plus de force par le cœur, circule avec plus de vîtesse dans les vaisseaux lymphatiques artériels, les fluides qui sont poussés çà & là par des forces inégales, cédant à la plus grande, ceux qui doivent se séparer sont emportés par le torrent de la circulation, & échappent à la succion des vaisseaux; & de là vient que la secrétion de la salive, de l'urine, du suc gastrique, intestinal, de la morve, de la semence est moins considérable, pendant le temps que les fluides sont coagulés par le froid de la fievre, ou que la chaleur les emporte au-delà des orifices des vaisseaux secrétoires.

La nature ne peut long-temps augmenter les forces du cœur & de la poitrine, qu'elles ne s'épuisent à la fin; car, comme pendant que la fievre dure, ces forces ne se réparent point du tout, ou que très-médiocrement par la nourriture & le sommeil, & qu'il s'en fait à tout moment une grande dépense, la puissance motrice seroit bientôt

bientôt épuisée si les membres & les parties soumises à la volonté recevoient la quantité ordinaire de fluide nerveux; & c'est pour prévenir ce mal, que la nature emploie entiérement ce fluide, le réserve pour animer les organes vitaux, & ne le distribue à aucune autre partie, d'où résultent l'abattement & la diminution successive des forces libres.

71. Mais comme cet effort fébrile continue pendant quelques jours dans les fievres continues, & durant quelques heures dans les intermittentes, & que la matiere morbifique se trouve par ce moyen suffisamment atténuée, délayée, cuite & disposée à être évacuée, la nature se désiste de son travail, tant pour ménager les forces qui restent, que pour vaquer à ses affaires ordinaires; de sorte que la fievre décline, la distribution du fluide nerveux se fait tout autrement, elle est plus grande dans les organes vitaux, & moindre dans les libres, & par ce changement inverse, la fievre cesse enfin totalement.

72. Mais comme le réservoir des forces est plus petit qu'à l'ordinaire,

& que quoiqu'elles reviennent, elles ſont cependant inférieures à ce qu'elles étoient auparavant; de là vient que dans le déclin de la fievre les membres ne recouvrent pas d'abord le degré de forces qu'ils avoient, & que cela n'arrive que lorſque la ſanté eſt parfaitement rétablie. Cependant, les tubes ſecrétoires ayant été relâchés par la chaleur, les humeurs étant réſolues, l'impétuoſité du ſang appaiſée, le fluide dont la ſecrétion doit ſe faire devient plus abondant, & plus diſpoſé à s'évacuer, de ſorte que les pores de la peau étant plus ouverts & plus flexibles, il ſurvient une ſueur abondante, un léger écoulement d'urine rougeâtre, la ſalive & les autres mucoſités deviennent plus coulantes, & les ſecrétions ſe rétabliſſent peu à peu.

73. La ſituation horizontale du corps lorſqu'on eſt couché eſt utile, en ce qu'elle ménage les forces libres; le malade étant étendu ſur ſon dos, les muſcles ne ſont point obligés de ſe contracter, & de là vient que nous préférons cette ſituation à toute autre dans l'ardeur de la fievre. Je n'examinerai point ici ſi elle facilite ou non la ſecré-

tion du fluide nerveux. Après que la fievre a ceſſé, & que les forces ſe ſont diſtribuées comme auparavant, le malade ſe leve, ſe ſert de ſes muſcles, & vaque à ſes affaires ordinaires.

74. *De la dépenſe des forces.* Suppoſons la force contractive du cœur égale à 2 livres, & qu'elle ſuffiſe pour envoyer des arteres dans les veines 1 liv. de ſang dans chaque minute par un orifice comme un; ſi cet orifice devient deux fois plus petit, & qu'on veuille cependant que le ſang en ſorte avec une vîteſſe double de celle qu'il avoit auparavant, la quantité de ſang qui a paſſé dans les veines étant la même, il faut, pour produire le même effet, que la force du cœur, à cauſe de cette ſeule vîteſſe double dans l'orifice, devienne quatre fois plus grande, ou égale à huit livres. Mais comme l'effet étoit le même, eu égard à la circulation avec une force de deux livres lorſque l'orifice étoit deux fois plus grand; il eſt évident, eu égard à ce ſeul effet, qu'il ſe perd inutilement ſix livres de forces, ou que la dépenſe qui s'en fait eſt les trois quarts de la force requiſe.

75. Dans ces circonſtances, ſi l'on

veut que le mouvement du cœur augmente du double en vîteſſe, en ſuppoſant qu'il étoit auparavant ſemblable à celui qu'il a ordinairement, il lui faut une force quatre fois plus grande, ou de 16 livres; mais l'orifice étant ſous-double comme auparavant, il n'en ſortira qu'une quantité double de la quantité ordinaire; de ſorte qu'eu égard à cet écoulement, l'effet ne ſera que le double du premier, quoique les forces ſoient huit fois plus grandes; & dans ce cas-ci la dépenſe des forces eſt les trois quarts de celles qui ſont néceſſaires pour procurer cet écoulement double, au lieu qu'il ſuffiſoit, en ſuppoſant deux livres de forces, de faire l'orifice deux fois plus grand pour faire couler une double quantité de ſang.

76. On voit par ce qui précede juſqu'où va la dépenſe des forces dans les fievres aiguës occaſionnées par l'engorgement des vaiſſeaux capillaires, & qu'elle excede ce qu'il en faut pour entretenir la circulation générale, quoiqu'elle ſoit néceſſaire pour atténuer le ſang, & pour lever les obſtacles qu'il rencontre.

Si l'on multiplie maintenant les dé-

penſes qui ſe font à chaque minute par tout le temps que la fievre dure, par exemple, par vingt-quatre heures, qui eſt la durée de la fievre éphémere ſimple, comme on ſuppoſe qu'outre les deux livres, il s'en emploie quatorze, cette dépenſe montera à 840 livres par heure, & à 20160 livres par jour. Mais comme les forces que le cœur emploie journellement ſont aux forces libres employées pendant le même eſpace de temps, comme 1 à 20 (362), & qu'on ſuppoſe que le cœur emploie par jour 2880 livres de forces dans l'état de ſanté, & les autres membres 57600 livres, la ſomme des forces employées ſera de 60480 livres; au lieu que dans la fievre, lors même que les membres repoſent, le ſeul mouvement du cœur équivaut à 20160 livres, c'eſt-à-dire que les forces ſont trois fois plus grandes que dans l'état de ſanté. Au reſte, je ſuis bien aiſe d'avertir que ce calcul n'exprime point la quantité vraie & abſolue des forces employées, mais ſeulement les relatives.

J'ai ſuppoſé dans cet exemple que la vîteſſe du cœur étoit ſeulement double, & par conſéquent que la grandeur

ou la fréquence, ou l'une & l'autre enſemble n'avoient augmenté que de peu. Si l'on ſuppoſe que dans l'état de ſanté la grandeur du pouls ſoit 1, & qu'il batte 72 fois par minute, & qu'elle ſoit maintenant un & demi, & que le nombre des battemens ſe monte à 108, la vîteſſe du cœur augmentera du double; mais l'obſervation nous apprend (267) que l'une & l'autre augmentent infiniment davantage. Maintenant, ſi de cette dépenſe prodigieuſe des forces, l'on retranche le peu qu'il s'en répare dans la fievre à l'aide des bouillons, du repos & du ſommeil, & qui eſt infiniment moindre que la perte qui s'en fait, on verra que la puiſſance doit s'affoiblir, & l'on ne ſera pas ſurpris que celle des fébricitans ſoit ſi-tôt épuiſée.

77. COROLLAIRE I. Plus l'obſtruction des vaiſſeaux ſanguins, la violence de la fievre & ſa durée ſont grandes, plus le malade eſt en danger (339).

78. COROLLAIRE II. Le malade qui connoît le danger où il eſt, ou perd courage, ou affecte une fauſſe ſécurité, ou ſe trouble, ne ſachant à qui recourir; de là ces réflexions & ces

penſées aſſidues qui le privent du ſommeil, ou qui l'agitent, ces anxiétés, ces agitations & ces mouvemens irréguliers & tremblans de tous les membres, l'intermittence, l'inégalité du pouls, les ſpaſmes & autres ſymptomes ſemblables qui ſont très-fréquens dans les ſujets timides & qui n'ont point de fermeté.

79. COROLLAIRE III. C'eſt un bon ſigne, ſuivant Hippocrate, lorſqu'un malade conſerve la préſence d'eſprit, & ne s'effraie point de l'état où il ſe trouve, comme au contraire c'en eſt un très-mauvais lorſqu'il ſe conduit autrement, parce que ces efforts inquiets & vagues ne peuvent point corriger la matiere morbifique, & épuiſent les forces, & qu'on ne fait pas uſage de celles qui reſtent, ce qui eſt cauſe que la matiere morbifique augmente & devient plus difficile à dompter.

De la fréquence du Pouls.

80. La ſection tranſverſale des arteres eſt de deux eſpeces, l'une *conſtante*, elle eſt telle à la fin de la ſyſtole; & l'autre *variable*, ſavoir, l'excès de la

diaſtole ſur la ſection conſtante. Si l'on imagine deux cercles concentriques, la zone compriſe entre deux, exprime cet excès, qui eſt celui du pouls. Comme l'artere, quelque pleine qu'elle ſoit, ne ſe fait jamais ſentir dans la ſyſtole, non plus que dans la ſyncope, on doit juger du pouls non-ſeulement par la ſection conſtante, mais encore par la variable. Cette augmentation de l'artere eſt due à la moitié de la quantité de ſang qui ſort du cœur à chaque battement; car comme la vîteſſe & la ſection du ſang dans les petites venules ſont uniformes, & que la quantité de ſang qui ſort du cœur ſe diviſe en deux parties, dont l'une dilate les arteres, & l'autre fait avancer le ſang dans les veines, & qu'enfin dans l'état de ſanté le temps de la ſyſtole eſt égal à celui de la diaſtole; la quantité de ſang employée à dilater les arteres, eſt égale à celle qui paſſe de celles-ci dans les veines dans le temps de la diaſtole, je veux dire, qu'une moitié du ſang qui ſort du cœur dilate les arteres & forme le pouls; & l'autre, qui lui eſt égale, s'inſinue dans les veines.

81. Lors donc que les orifices des

arteres s'obſtruent, & que les forces du cœur ne ſont pas aſſez grandes, alors les arteres ſont dilatées par ce ſang ſuperflu, & le diametre conſtant devient plus grand qu'à l'ordinaire, d'où vient que le pouls augmente à proportion; car le ſang étant en moindre quantité qu'il ne faut pour dilater les gros vaiſſeaux, cette augmentation, qui eſt la meſure du pouls, eſt moindre, eu égard à l'augmentation de la ſection conſtante, & à la diminution de la maſſe qui ſort; car la Géométrie nous apprend que l'augmentation des volumes qui provient de l'addition de la même maſſe, eſt d'autant moins ſenſible, qu'ils étoient auparavant plus grands.

On voit par-là d'où vient que dans les obſtructions, lorſque les forces du cœur n'augmentent point, ou qu'elles augmentent en moindre raiſon que la quantité des obſtructions, on voit, dis-je, pourquoi le pouls diminue, comme dans les préludes des fievres, & il eſt d'autant plus petit, que la maſſe chaſſée dans un temps donné eſt plus petite, & la ſection conſtante de l'artere plus grande.

82. Si la puiſſance motrice qui étoit appliquée dans des intervalles égaux au piſton d'une pompe reſte la même, & que les réſiſtances augmentent, ou, ce qui revient au même, ſi l'orifice émiſſaire diminue, le jeu du piſton loin d'être plus fréquent, devient au contraire plus lent & plus tardif.

De même dans une pendule, ſi la réſiſtance des roues augmente, les vibrations du pendule deviennent plus lentes & moins fréquentes. L'expérience nous apprend encore que lorſqu'on bouche à moitié l'orifice émiſſaire d'une pompe ou d'un ſoufflet de maréchal, le jeu du piſton, de même que celui des panneaux du ſoufflet, eſt plus lent & plus tardif.

Démonſtration. La même puiſſance inanimée agit toujours de la même maniere, & ſa preſſion ſur le fluide qui s'écoule, dure auſſi long-temps que ce fluide exiſte; mais le fluide ſubſiſte d'autant plus long-temps, que le réſervoir deſtiné à le contenir ſe vuide plus lentement; & celui-ci eſt d'autant plus de temps à ſe vuider, que l'orifice eſt plus petit; comme donc la puiſſance motrice étant la même, la vîteſſe du fluide

par le même orifice eſt la même, & que par l'hypotheſe l'orifice eſt moitié plus petit, le temps que le piſton emploie à monter & à deſcendre, ſera la moitié plus court, ou chaque allée & venue ſera deux fois plus longue, & par conſéquent moins fréquente.

Il arrive quelquefois malgré les réſiſtances que le ſang rencontre, & malgré l'obſtruction des petits orifices des artérioles qui ſe débouchent dans les veines, que les battemens du pouls deviennent plus fréquens, ainſi que l'expérience nous l'apprend, & tous les Médecins en conviennent. Par exemple, lorſqu'on lie fortement les membres d'un malade, le pouls devient plus fréquent, & il arrive la même choſe dans les obſtructions des viſceres. Cependant, en ſuppoſant que les forces ſont les mêmes, & qu'elles agiſſent comme auparavant ſur le cœur, les battemens devroient être ſeulement plus lents & plus rares, & puiſqu'ils deviennent plus fréquens, il faut néceſſairement que ces forces agiſſent ſur le cœur plus ſouvent & d'une autre maniere qu'elles ne le faiſoient auparavant.

Il eſt vraiſemblable que la nature a

une perception confuſe de ces obſtructions & de ces réſiſtances, & qu'elles l'inquietent dans pluſieurs occaſions (285); or comme elle eſt la gardienne de la ſanté, & qu'elle court au plus preſſé, plus ces obſtructions ſont fortes & dangereuſes, plus elle réitere & elle augmente les contractions du cœur, afin de les lever; ce qui ſuffit pour augmenter la vîteſſe du ſang, & pour le faire agir avec plus de force ſur la matiere obſtruante.

83. La nature augmente tantôt la grandeur du pouls, tantôt ſa fréquence, & tantôt l'une & l'autre enſemble. 1°. Elle ſe contente d'augmenter la grandeur du pouls, lorſque n'étant frappée d'aucune crainte, & jouiſſant de toutes ſes forces, elle entreprend de ſurmonter l'obſtacle. 2°. Si l'obſtacle a de la peine à ceder, s'il fait plus de réſiſtance, ſi le danger eſt preſſant, ou enfin ſi elle eſt affectée de quelque maladie ſérieuſe, elle réunit toutes ſes forces, & elle rend le pouls plus grand & plus fréquent, comme dans le fort des fievres aiguës. 3°. Si la réſiſtance eſt extrême, comme il arrive dans le friſſon, ou lorſque la puiſſance mo-

trice eſt épuiſée à la fin des fievres aiguës, après de fortes évacuations, une longue diete, dans une terreur exceſſive, alors, dis-je, elle ſe contente de le rendre plus fréquent.

84. La dépenſe des forces eſt toujours proportionnée 1°. à la grandeur du péril, 2°. aux forces de la puiſſance; mais comme la nature eſt fort ménagere de ſes forces, lorſque le danger eſt manifeſte, & qu'il indique qu'il faut augmenter les forces ou accélérer la circulation, pour lors ſi la puiſſance eſt foible, elle rend le pouls plus fréquent, mais plus petit; & par ce moyen, l'action du ſang ſur l'obſtacle augmente en raiſon doublée du nombre de battemens, & la dépenſe des forces diminue en raiſon doublée de la grandeur du pouls (380), de maniere qu'avec les mêmes forces, elle procure l'effet qu'elle déſire. Lorſque la faculté eſt épuiſée, la matiere morbifique crue, & la dépenſe des forces conſidérable, le malade eſt en très-grand danger.

85. Il ſuffit que le nombre des battemens du pouls devienne deux fois plus grand qu'à l'ordinaire, pour que la vîteſſe du ſang augmente du double,

& qu'il agiſſe avec quatre fois plus de force ſur la matiere morbifique, ou ſur les colonnes qui précedent. Que ſi le pouls devient deux fois plus petit, la force du cœur devient quatre fois plus petite, & la dépenſe n'eſt pas plus forte qu'auparavant, vu que la dépenſe des forces du cœur eſt en raiſon compoſée de la doublée de la fréquence, & de la doublée de la grandeur du pouls conjointement.

86. Il eſt vrai que la grandeur du pouls ne peut diminuer, que le frottement dans les petites arteres n'augmente conſidérablement (373), de ſorte qu'il peut arriver que la lymphe ne circule plus dans ſes artérioles, ni le ſang dans les derniers conduits latéraux, d'où s'enſuit le froid des extrémités & quantité d'autres maux. Cependant comme il faut courir au plus preſſé, le ſang, par le moyen qu'on vient de dire, continue à circuler dans les gros vaiſſeaux, & malgré l'épuiſement des forces, la vie ſe prolonge, au lieu qu'elle eût été détruite en peu de temps par les réſiſtances dont on a parlé.

87. L'accélération du pouls, quant

à la fréquence, avec une grande diminution de la vîteſſe du ſang, eſt un effort que fait la nature pour exciter ce mouvement vivifique, & pour éloigner la mort le plus qu'il eſt poſſible. *Bryan Robinſon. Propoſ.* 42.

Lower ayant ſaigné un chien juſqu'à la mort, & diminué conſidérablement par ce moyen le volume du ſang, il obſerva que le pouls devint ſucceſſivement plus fréquent, plus mollet & plus petit, juſqu'au moment que l'animal expira. Il obſerva encore dans les chevaux, dont les battemens avant l'opération montoient à trente-huit par minute, qu'après leur avoir ôté ſucceſſivement trente-quatre livres de ſang, le pouls devenoit plus fréquent à proportion que l'animal s'affoibliſſoit, au point que l'artere battoit cent fois par minute, & alors il mouroit. *Expér. 1. Hæmaſt.* Une femme ſujette à une hémorrhagie menſtruelle, avoit le pouls très-fréquent, mais ſi petit qu'on le ſentoit à peine ; elle étoit extrêmement foible, elle avoit des anxiétés, elle ſoupiroit ſans ceſſe, elle avoit les extrémités froides ; mais le repos & la bonne nourriture la rétablirent en peu de temps.

Le pouls eſt petit & fréquent en hiver lorſque le froid eſt exceſſif, dans le friſſon de la fievre, dans les fievres de mauvaiſe eſpece, dans les convulſions, après qu'on a avalé un poiſon coagulant, dans les douleurs violentes, en un mot l'épaiſſiſſement du ſang & le reſſerrement des vaiſſeaux ſont accompagnés de la fréquence & de la petiteſſe du pouls, & il devient plus fréquent & plus petit lorſque les forces du cœur diminuent, par exemple, à l'agonie.

Un homme dans qui les valvules de l'aorte étoient oſſifiées & bouchoient la moitié de ſon orifice, avoit le pouls très-fréquent & très-petit; le ſang refluoit des arteres dans le cœur, ſes poumons étoient engorgés, il fut attaqué d'un aſthme, enſuite d'une hydropiſie de poitrine, & il mourut à cinquante ans.

On a obſervé dans la palpitation occaſionnée par un polype au cœur, ou par la compreſſion de ce viſcere, de même que dans l'expérience dans laquelle on coupe les nerfs cardiaques, que les battemens du cœur ſont très-fréquens, très-petits & tremblans.

Galien obſerve qu'un exercice modéré, joint à l'uſage des bains chauds, rend le pouls fréquent & plein, au lieu qu'un travail exceſſif & les bains trop chauds le rendent fréquent & petit, ce qui vient de l'épuiſement de la faculté. Les choſes capables de l'épuiſer ſont la diete exceſſive, la malignité des maladies, la violence des paſſions, la durée & la violence des douleurs, & les évacuations exceſſives. *Galen. De pulſibus ad tyrones.*

88. Lorſque la maſſe du ſang diminue conſidérablement, la capacité des arteres augmente, eu égard au ſang qui ſort du cœur, & par conſéquent ſon cours ſe ralentiroit, ſi les battemens du pouls reſtoient les mêmes & n'augmentoient point; & de là vient que la nature dans ces circonſtances pour ranimer la circulation & prolonger la vie, augmente la fréquence du pouls, pour compenſer par là ce qu'il lui manque du côté de la grandeur.

89. Les Anglois ont obſervé, comme le rapporte M. d'Hédouville dans le *Journal des Savans*, année 1665. qu'il n'y a que la quarantieme partie des maladies fébriles qui ſoit mortelle, ce qui

doit s'entendre, je crois, des fievres intermittentes.

90. La *cauſe* de la fievre n'eſt autre que la trop grande diſtribution du fluide nerveux ou des forces dans les nerfs du cœur, eu égard à celle qui s'en fait dans ceux des membres. L'objet de cette diſtribution eſt de lever les obſtacles qui empêchent le ſang de circuler dans les petits vaiſſeaux, de les dégager, & de faire qu'il y pénetre avec plus de facilité.

Les principaux *inſtrumens* de la fievre ſont le cœur & les arteres.

La *matiere* fébrile ou morbifique eſt de pluſieurs eſpeces. Souvent c'eſt un chyle dépravé, qui par ſa viſcoſité engorge les petits vaiſſeaux, qui les irrite par ſon acrimonie, & y cauſe des contractions. Quelquefois auſſi ce ſont les miaſmes qui ſe ſont engendrés d'eux-mêmes dans le ſang, à cauſe de la ſuppreſſion des évacuations ordinaires, ſur-tout à cauſe de la ſuppreſſion de la perſpiration, des ſucs purulens, des fluides corrompus, ou qui ont paſſé de dehors dans la maſſe du ſang avec l'air, les alimens & les boiſſons. Il eſt rare que la nature ſe borne à dilater & à alonger les vaiſſeaux.

91. Souvent la matiere morbifique reſteroit cachée dans le ſang ſans cauſer aucun dommage ſi le froid ne l'épaiſſiſſoit, ſi la débauche ne la rendoit plus groſſiere, ſi les paſſions, un exercice immodéré, la ſaignée, la purgation employées par précaution ne la mettoient en mouvement, & ne donnoient occaſion à la nature de déployer ſes efforts fébriles pour la corriger ou pour la chaſſer, & tels ſont les principes des maladies fébriles, dont je parlerai plus au long en traitant de leurs eſpeces.

92. Au commencement des fievres, la peſanteur abſolue du corps augmente pour l'ordinaire. Robinſon, *Sanctor. ſect. 2. aphor. 40, 50, 51, &c.*

93. Lorſque les fievres commencent, le ſang eſt plus gluant, & par conſéquent il contient plus de ſel, de terre & d'huile que lorſque le corps eſt ſain, comme l'ont éprouvé les Docteurs Langrish & Tabor.

94. La peſanteur ſpécifique de la lymphe dans les fébricitans eſt à celle qu'elle a, lorſque l'on ſe porte bien, comme 10417 à 10308, ou comme 10409 à 10300.

95. Le coagulum rouge du ſang eſt à la lymphe qui s'en ſépare dans l'état de ſanté, comme 1400 à 1000. *D. Tabor.*

Mais dans les fievres pleurétiques épidémiques, comme 3000 à 1000, & dans les fievres ordinaires, comme 2333 à 1000, ſuivant le *D. Tabor.*

96. Le coagulum rouge eſt à la lymphe qui s'en ſépare en vingt-quatre heures, eu égard à celle qui s'en ſépare dans la ſanté, ſuivant le *D. Langrish :*

Dans les Synoques. . comme 3992 à 1000.
Dans les Quotidiennes. comme 3614 à 1000.
Dans les Tierces. . . comme 3154 à 1000.
Dans les Quartes. . . comme 2424 à 1000.

97. La quantité de la cohéſion ou de la fermeté du coagulum rouge, eſt à la fermeté qu'il a lorſque le corps eſt en ſanté,

Dans les Synoques. comme 1603
Dans les Quotidiennes. . . . 1275
Dans les Tierces. 1152
Dans les Quartes. 898
} à 620.
Dans les fievres aiguës inflammatoires, comme 4 à 1, ou 2342

98. La proportion des principes extraits par la diſtillation du ſang dans les fievres aiguës, à celle qu'on en a tiré de celui d'un homme ſain,

Sel volatil. . . . . comme 189 à 100.
Huile. . . . . 144 à 100.
Terre. . . . . 100 à 102.
Sel fixe. . . . . 105 à 130.

99. Le rapport de la lymphe tirée par la diſtillation à la maſſe totale du ſang, eſt dans les fievres aiguës comme 100 à 123.

100. La quantité de lymphe dans les fievres aiguës, eſt moindre que dans l'état de ſanté dans la raiſon :

Savoir, la Lymphe . . . . . de 123 à 121.
Le Sel fixe. . . . . de 130 à 105.
Mais l'huile augmente . . . de 100 à 144.
Le Sel volatil . . . . . de 100 à 139.
La Terre . . . . . de 100 à 102.

101. Si l'on juge de l'acrimonie de l'urine par le ſel, l'huile & la terre qui y dominent, celle de l'urine d'un homme ſain, eſt à l'acrimonie qu'elle a les premiers jours d'une fievre aiguë inflammatoire, comme 1 à 2, ou comme 10 à 19. . . . . 100 à 190.
Dans les premiers jours
de la fievre ardente. . 100 à 109.

Dans ſon déclin le vingtieme jour. . . . . comme 100 à 135.
Le jour ſuivant, après une nuit paiſible, & la veille de la ſanté. . . . . 100 à 173.

102. COROLLAIRE I. Dans les fievres, le ſang eſt plus gluant que dans la ſanté, & plus il eſt gluant, ou moins la lymphe diminue, eu égard au cruor (439-445), plus la fievre eſt aiguë.

103. COROLLAIRE II. Dans les fievres, les particules actives du ſang, comme les huiles, les ſels volatils, la terre, augmentent journellement juſqu'au déclin, après quoi elles diminuent. Mais la proportion de la lymphe & du ſel fixe diminue à meſure que la maladie augmente, & augmente après le déclin, ou dans la convaleſcence (98-101.)

104. COROLLAIRE III. Un mouvement fébrile modéré, non-ſeulement atténue & broie le ſang, mais encore à cauſe de la chaleur & du développement du ſel volatil, elle le réſout, & le rend plus propre à circuler dans les petits vaiſſeaux (101.)

PRATIQUE générale des maladies, par exemple, des Fievres.

105. « Le Médecin eſt le miniſtre » & l'interprete de la nature, mais ce » n'eſt qu'en lui obéiſſant qu'il ac- » quiert le droit de lui commander. » Les principes & les cauſes des ma- » ladies ſont trop cachées pour que » l'eſprit humain puiſſe les découvrir, » & ſouvent après que tous nos efforts » ſont épuiſés, la nature commence » un nouvel ouvrage auquel on ne » s'attendoit point. *Baglivi, pag. 1.*

106. « La raiſon nous dicte que la ma- » ladie, quelque nuiſibles que ſoient » ſes cauſes au corps humain, n'eſt » autre choſe qu'un effort de la nature » pour détruire la matiere morbifique, » & pour procurer la guériſon du ma- » lade. *Sydenham, pag. 19.*

107. Il y a des ſymptomes qui ſont dus à la matiere morbifique, & à la mauvaiſe diſpoſition des fluides & des ſolides, & ce ſont eux qu'il faut combattre ſous les auſpices de la nature, comme le friſſon. Il y en a d'autres qui viennent des efforts de la nature,

& il faut les laiſſer ſubſiſter en gardant les ménagemens requis. « Le principal » devoir du Médecin eſt de ranimer » les efforts de la nature, lorſqu'elle » languit, de réprimer ceux qui ſont » trop violens, de ne point interrom- » pre ceux qui ſont légitimes », toutes les fois qu'on n'a aucune méthode confirmée par un long uſage, ni de ſpécifiques pour corriger la matiere morbifique par une autre voie que celle que ſuit la nature.

108. Tout ce que la nature peut faire eſt, 1°. de preſſer & d'enfermer de tous côtés la matiere morbifique dans les vaiſſeaux; 2°. de la cuire & de la réſoudre par le moyen de la chaleur & de la fermentation; 3°. de la diviſer & de l'atténuer par l'oſcillation réitérée des vaiſſeaux ſecondés de l'effort des muſcles; enfin 4°. d'en procurer l'évacuation lorſqu'elle eſt cuite par la perſpiration, le cours de ventre, la ſueur, le ptyaliſme, la ſuppuration & la diureſe.

109. L'art doit non-ſeulement obéir à la nature, & la ſeconder, il doit encore dans pluſieurs cas tellement changer & corriger la matiere morbifique, qu'elle

qu'elle puiſſe la chaſſer avec plus de facilité; en un mot, l'art doit ſuppléer à l'impuiſſance de la nature. Avant la découverte du quinquina, les Médecins n'avoient d'autre méthode à ſuivre que celle que la nature ſuit elle-même; elle ſe réduiſoit aux remedes généraux, & enſuite à préparer la matiére fébrile, à la cuire & à l'évacuer; mais ces moyens étoient fort longs, ennuyeux & dangereux pour les malades qu'ils tourmentoient cruellement. On a enfin trouvé le quinquina qui rend la matiere fébrile fluide, & lui ôte ſa malignité, & qui rend aux vaiſſeaux la force & le ton qu'ils ont perdu; de ſorte que la matiere étant corrigée ſans aucune évacuation ſenſible, l'effort fébrile ceſſe, & la fievre ſe guérit.

110. La raiſon nous dicte donc que toutes les fois qu'on manque de remedes ſurs, convenables & ſpécifiques pour corriger la matiere morbifique, il faut ſeconder les efforts de la nature, & que quand on les a, il faut les employer à propos pour la diſpenſer de ces ſortes d'efforts; en un mot, qu'il faut ſeconder ceux qu'elle fait pour cor-

riger ou pour chaſſer la matiere morbifique.

111. La premiere indication ſe réduit à fortifier autant que l'on peut la puiſſance qu'un travail aſſidu épuiſeroit, par la nourriture & un repos convenable ; de ſorte que ſi la maladie eſt courte, le malade ait beſoin de peu de nourriture, & que ſi elle eſt longue, il en ait autant qu'il lui en faut.

112. Mais comme les alimens ſolides qu'on eſt obligé de mâcher, demandent beaucoup de travail & de préparation dans les premieres voies & dans les ſecondes pour pouvoir ſe diſſoudre, que les forces ſont néceſſaires pour fortifier les organes vitaux, & qu'il ne faut pas mal à propos les employer ailleurs ; la raiſon dicte que dans les fievres il faut uſer d'alimens ſucculens, cuits ou liquides, & d'autant plus ſucculens & de bonne digeſtion, répétés auſſi ſouvent & en d'autant plus grande quantité que la maladie eſt plus longue, & qu'au contraire il ne faut uſer que d'alimens légers, aqueux, de facile digeſtion & en petite quantité, ſi l'on prévoit que le mal ſoit de courte durée.

113. Et comme l'obſervation nous apprend qu'au commencement des fievres le ſang peche par ſa viſcoſité, & enſuite par ſon acrimonie, & que la chaleur & la ſoif tourmentent le malade, il faut au commencement ne lui donner que des boiſſons délayantes & réſolutives, & enſuite adouciſſantes & rafraîchiſſantes, mais en aſſez grande quantité, pour qu'elles ſatisfaſſent à toutes ces indications.

114. Le mouvement muſculaire épuiſe les forces, mais l'on ne ſauroit employer trop utilement celles qui font mouvoir le cœur & la poitrine, il faut donc prendre la nature pour guide, & défendre au malade d'agir, & pour cet effet lui enjoindre le ſilence & le faire coucher dans une ſituation horizontale.

113. L'obſervation nous apprend que les opérations de l'entendement, telles que l'attention, l'étude, la réflexion, la ſenſation, la mémoire & l'imagination ne peuvent agir ſans épuiſer les forces, comme cela paroît par la laſſitude qui en réſulte; & puiſqu'il faut ménager ces forces, il convient que le malade s'abſtienne de ces opérations, qu'il renonce aux affaires, & ne s'oc-

cupe que de ce qui peut lui tranquilliſer l'eſprit, évitant avec ſoin la lumiere, les ſons, les attouchemens, les ſaveurs & les odeurs capables de l'offenſer.

116. Si l'on jugeoit cependant que les exercices de l'eſprit & du corps fuſſent utiles pour corriger & atténuer la matiere morbifique, il faudroit laiſſer au malade la liberté d'y vaquer pendant l'intermiſſion de la fievre, ou avant qu'elle commence, en guiſe de préſervatif; & en effet, les Méthodiſtes & les Maîtres de Gymnaſtique ont éprouvé que ces exercices ſont très-ſalutaires dans les fievres intermittentes.

Après la diete & la gymnaſtique, viennent les ſecours généraux de la Chirurgie & de la Pharmacie, & on les appelle généraux, à cauſe de la néceſſité dont ils ſont au commencement de toutes les maladies, ſur-tout de celles qui ſont aiguës, pour remédier à la pléthore & à la cacochylie.

117. Preſque tous les hommes, ceux principalement qui vivent dans l'abondance & dans l'oiſiveté plus qu'il ne convient à la ſanté, ont coutume de ſe gorger de vin & de viande, ce qui ne peut qu'amaſſer une grande quantité

de ſaburres dans les premieres voies, & augmenter le ſang & les humeurs dans le corps.

118. La fievre ſurvenant là-deſſus, il eſt à craindre que les matieres contenues dans les premieres voies ne pouvant plus ſe cuire, parce que le fluide nerveux ſe jette ſur les organes vitaux, & que l'eſtomac eſt affoibli, ne fermentent ou ne ſe corrompent, ou n'excitent la nature à les cuire, & ne l'empêche de s'occuper de la fievre, ou enfin qu'elles ne paſſent dans la maſſe du ſang crues & mal digérées, & ne donnent une nouvelle occupation à la nature, ou de nouvelles forces à la matiere morbifique. De là vient qu'au commencement des maladies la nature montre ſouvent au Médecin la route qu'il doit ſuivre, ſoit par le dégoût & le défaut d'appétit qu'elle donne au malade, & qui lui fait rejeter les alimens auxquels il eſt accoutumé, ſoit par les nauſées, la cardialgie, le vomiſſement & la diarrhée qui évacuent les ſaburres, nous conſeillant par là de la ſeconder avec des cathartiques, des émétiques & des lavemens. Pendant la maladie, la digeſtion lan-

guit, les matieres recrémentitielles s'amaſſent dans les premieres voies ; & c'eſt pourquoi après qu'elle eſt guérie il faut évacuer les ſaburres qui ſe ſont inſenſiblement amaſſés, en purgeant de nouveau le malade.

119. Mais la maſſe du ſang, qui eſt plus grande que dans l'état de ſanté, épuiſe & énerve les forces du cœur ſans aucune utilité, d'autant plus qu'il faut qu'il circule avec plus de vîteſſe. Suppoſons que la maſſe du ſang ſoit de vingt livres, & qu'elle ait un pied de vîteſſe par ſeconde, il faudra que la force employée à la faire circuler ſoit vingt; ſi la vîteſſe doit être double, il faudra une force quatre fois plus grande. Si la maſſe diminue d'une livre, la même force le fera circuler avec un peu plus de vîteſſe qu'auparavant, ſavoir en raiſon ſous-doublée des poids ; mais ce qu'il y a de plus important, eſt que les muſcles du cœur contenant une moindre quantité de ſang, ſe mouvront avec plus de vîteſſe, au moyen de quoi le ſang ſe réſoudra plus aiſément, & c'eſt pourquoi il convient de ſaigner le malade au commencement des fievres aiguës pro-

portionnellement à ce qu'on juge qu'il y en a de trop par la plénitude des vaisseaux.

120. L'observation nous apprend qu'après la saignée, la nature procure souvent un vomissement ou une diarrhée, ou se prête plus aisément aux remedes généraux (463); c'est pourquoi il vaut mieux en la prenant pour guide commencer par la saignée, & passer ensuite aux cathartiques, que de passer de ceux-ci à la saignée.

Après avoir employé les remedes généraux, il faut passer à ceux qui conviennent au rang, au genre & à l'espece des fievres, & imiter en cela la conduite des Horlogers, qui, lorsqu'une montre est dérangée, commencent par la nettoyer, & remédient ensuite au défaut qu'ils y ont remarqué. Comme la pratique offre une infinité de cas qui pourroient embarrasser le Médecin, il convient de lui montrer la route qu'il doit suivre, & de lui faire part de quelques théorêmes généraux dont la vérité a été confirmée par les Maîtres de l'art.

Regles pratiques.

121. *Les contraires ſe guériſſent par leurs contraires.*

On appelle *contraires* les choſes qui ne peuvent exiſter enſemble dans un même être, comme le chaud & le froid, la tenſion & le relâchement; la direction du mouvement vers deux endroits oppoſés, par exemple, vers l'Orient & l'Occident enſemble, le repos, & le mouvement, &c. Or comme la guériſon ne conſiſte qu'à détruire la cauſe des maladies, il s'enſuit qu'en changeant l'état morbifique en un état contraire, on guérit le premier, & que par conſéquent les contraires ſe guériſſent par leurs contraires.

122. *La cauſe ceſſant, l'effet ceſſe auſſi.*

Il n'y a point d'effet ſans cauſe; & comme toute maladie eſt un changement évident dans l'homme & par conſéquent un phénomene ou un effet dont la cauſe eſt la raiſon ſuffiſante de ſon exiſtence actuelle, & que rien n'arrive ſans raiſon ſuffiſante, il s'enſuit qu'en détruiſant la cauſe, on fait ceſſer l'effet: on détruit la cauſe en lui en op-

poſant une contraire dans le même endroit.

La Méthode Curative, conſiſte à découvrir & à employer les remedes propres à guérir la maladie, ou à détruire ſa cauſe, & cette concluſion qu'on doit détruire la cauſe de la maladie par ſes contraires s'appelle *indication*, que l'on diviſe mal à propos, comme l'obſerve *Pitcairn*, en *prophylactique*, *curative*, *vitale & ſymptomatique*, vu que l'on conſeille de détruire les cauſes de la maladie, la maladie elle-même, la foibleſſe des forces & les ſymptomes de la maladie. Car comme on ne peut guérir la maladie qu'on ne détruiſe en même temps la cauſe dont elle eſt l'effet, & qu'on ne faſſe ceſſer les ſymptomes dont le concours eſt la maladie même, l'indication curative eſt tout à la fois prophylactique & ſymptomatique; & comme la foibleſſe elle-même eſt un ſymptome, & qu'en détruiſant le concours des ſymptomes ou la maladie, on conſerve les forces & on les rétablit, c'eſt inutilement qu'on diſtingue l'indication vitale de la curative.

123. *On peut détruire les principes de la maladie ſans que la maladie ceſſe*, au-

lieu qu'on ne ſauroit détruire ſa cauſe qu'elle ne ceſſe auſſitôt; car le principe eſt ce qui contient la raiſon ſuffiſante de l'exiſtence poſſible d'une choſe, ou ce qui la fait concevoir comme poſſible. Comme donc les Principes ne font que rendre la maladie poſſible, & ne la font point exiſter néceſſairement, il doit y avoir quelque choſe à qui elle doive ſon exiſtence, ſavoir une cauſe à l'exiſtence de laquelle celle de la maladie eſt néceſſairement attachée; d'où il ſuit qu'encore que les principes ſoient détruits, tant que la cauſe ſubſiſte, la maladie ſubſiſte auſſi. Il eſt donc inutile de chercher à détruire les principes ou les cauſes qu'on appelle éloignées, à moins que cela ne ſoit néceſſaire pour détruire la cauſe. Un grain d'arſenic, irrite le ventricule, & la nature s'efforce d'évaquer ce poiſon par le vomiſſement. La cauſe de ce dernier eſt cet effort déterminé que fait la nature pour obliger le ventricule à ſe contracter dans la direction qu'il faut & avec une force ſuffiſante pour évacuer ce qu'il renferme par l'œſophage & par la bouche. Dès que l'effort ceſſe, le vomiſſement ceſſe auſſi; mais tant

que le poiſon qui eſt le principe de cet effort eſt dans le ventricule, la nature, ſuivant les lois de la ſympathie, emploie les forces qui lui reſtent pour remédier à ce mal & pour exciter un vomiſſement. Afin donc que le vomiſſement ceſſe, il faut détruire le principe, après quoi on appaiſera la douleur du ventricule avec des narcotiques, & l'on rétablira les forces du malade avec des analeptiques.

124. *Le principe qui détermine les efforts de la nature étant détruit, ces efforts ceſſent pour l'ordinaire, auſſi bien que la maladie qui en eſt l'effet.* Ce principe eſt *l'occaſion* de la maladie, & il importe extrêmement de la connoître, parce que les Médecins la confondent avec la cauſe, comme ſi les afforts de la nature avoient une connexion néceſſaire avec ce principe. Ceux-là ſe trompent qui confondent le principe avec la cauſe, & qui prétendent que les efforts de la nature dépendent de ce principe par une néceſſité mécanique. La théorie de la fievre nous fournit un exemple de cette erreur. Elle a ſouvent pour principe une obſtruction occaſionnée par la viſcoſité du ſang; mais

tant s'en faut que cette obſtruction cauſe mécaniquement la fievre, qu'elle rend au contraire le pouls plus tardif, plus rare & plus petit, de maniere que ſi la nature n'augmentoit les forces du cœur en plus grande raiſon que la dépenſe de ces forces occaſionnée par les obſtructions, le pouls n'auroit ni ſa grandeur ni ſa fréquence naturelles.

La premiere indication dans ce cas, conſiſte à faire que les forces ſe diſtribuent comme dans l'état de ſanté; & comme il n'y a que la nature ſeule, en tant que Médecin des maladies, qui puiſſe le faire, le Médecin doit ſe borner à détruire l'occaſion qui détermine la nature à diſtribuer ainſi inégalement le fluide nerveux. Les remedes qu'il doit employer pour détruire la viſcoſité du ſang, ſont les délayans, les réſolutifs & les atténuans. La ſeconde indication demande qu'on emploie les remedes propres à détruire l'occaſion de la maladie; mais comme la nature guérit elle-même les maladies, lorſque les occaſions ne ſubſiſtent plus, qu'elle a beſoin de ſes forces pour y réuſſir, & qu'elles ſe réparent par la nourriture, le repos & le ſommeil,

il faut les rétablir par la diéte & la gymnaſtique. Les ſymptomes ne ſont point une choſe différente de la maladie, puiſque, comme dit *Pitcairn*, c'eſt leur concours ou leur complexion qui la conſtitue, & que la nature les excite toutes les fois qu'une partie de la cauſe (nuiſible,) devient plus urgente. Le Médecin doit donc accourir au plus preſſé; & en ſe conformant aux lois que la prudence dicte, attaquer d'abord la cauſe du ſymptome le plus urgent; & c'eſt ainſi qu'il faut ſouvent remettre à la fin à remplir les indications qui ſe préſentent les premieres à un Médecin qui fait uſage de ſa raiſon.

125. *Les ſecours qui ſont mutuellement oppoſés les uns aux autres, ſont entiérement inutiles*, & ceux qui ne ſont contraires qu'en partie ne valent, qu'autant que la force de l'un l'emporte ſur celle de l'autre. Par exemple, ſi le malade a beſoin de rafraîchiſſement, dix verres d'eau froide produiront cet effet, au lieu que ſi on y en ajoute dix d'eau chaude, ils pourront bien délayer, mais ils ne rafraîchiront point. Si la doſe d'eau chaude excede la froide de cinq verres, le malade s'échauffera d'autant,

les autres se détruiront, & deviendront inutiles & même nuisibles. C'est à quoi ne font pas attention ceux qui mépriſent les remedes ſimples, & qui les combinent avec d'autres, & l'on ne peut mieux faire que de lire la *Diſſertation de* Boileau, *touchant l'efficacité des remedes ſimples.*

126. *La nature*, ſuivant Hippocrate, *guérit les maladies, & veille au maintien de la ſanté* ſuivant *Galien.* En effet, la nature n'eſt autre choſe que la faculté qui entretient en nous les mouvemens qui ſont moralement néceſſaires à la prolongation de la vie, ainſi que tous les Médecins en ſont convenus de tout temps. Pour exécuter ces mouvemens, elle ſe ſert du fluide nerveux, des muſcles ou des membranes, & elle fait uſage, partie du fluide nerveux, & partie de la ſtructure & de la ſituation des organes, ſe ſervant des organes corporels tels qu'ils ſont, de même qu'un Muſicien ſe ſert du clavecin qu'il a, de ſorte que les mouvemens qu'elle excite ſont limités quant à la force, & contraints par la ſituation & la figure des organes. Perſonne n'eſt mieux en état de ſentir cette maniere d'agir, ces

lois, ces fins, ces erreurs, ces excès, ces langueurs, ces emportemens, que ceux qui ont réfléchi sur les effets que les passions produisent en eux. Il n'y a personne qui ne s'apperçoive aisément qu'elles sont autant d'efforts de l'ame raisonnable, pour obtenir les biens qu'elle entrevoit confusément, & pour éloigner les maux moraux; cependant on ne sauroit dire que ces mouvemens s'accordent toujours avec la raison, puisque la philosophie nous exhorte à les contenir dans les bornes requises, sauf à leur donner carriere, ou à les réprimer selon que l'occasion le requiert.

On peut en dire autant des efforts morbifiques que fait la nature; car quoiqu'ils soient toujours salutaires eu égard à la fin, ils sont souvent trop forts, comme dans les cas où l'on aiguillonne la nature par des irritans; ou trop foibles, comme lorsqu'on émousse le sentiment par des narcotiques ou des laxatifs; ou déréglés, comme lorsque l'entendement est agité par la crainte, la colere, le désespoir, ou de telle autre façon que ce puisse être.

127. Le Médecin doit donc s'atta-

cher *à réprimer les efforts effrénés de la nature, à les animer lorsqu'ils languissent, & à les régler, lorsqu'ils sont désordonnés*, ainsi que nous l'apprend *Sydenham.*

128. *La nature, lorsqu'on la laisse agir, montre elle même au Médecin la route qu'il doit suivre. Galien.* Dans les maladies, sur-tout dans celles qui sont aiguës, les Médecins qui ont de la prudence doivent, s'ils ne connoissent point parfaitement le but que la nature se propose, temporiser, observer & rechercher sa fin, son but & ses efforts, & ne point l'interrompre mal à propos par des remedes.

129. *Les humeurs qui ont besoin d'être purgées, doivent être évacuées par des lieux convenables, qui sont ceux que la nature leur choisit. Hippocrat.* La nature pour l'ordinaire conduit la matiere morbifique dans les couloirs de la bouche, des intestins, de la vessie, de la peau, du nez, de la matrice, &c. Que si ces efforts se dirigent ailleurs, à cause du vice des organes ou des fluides, par exemple, dans le cœur, la rate, &c. où il n'y a point de couloirs, ou qu'ils agissent plus fortement sur les poumons, le foie, le cerveau; *le Médecin doit ob-*

ſerver ce mouvement de la nature, l'aider & le ſeconder s'il eſt convenable, ou le réprimer, le détourner & le diriger ailleurs, s'il eſt contraire & nuiſible. Galen. Aphor. 21. ſect. 1. *Au temps des criſes, ou quand elles ſont faites, il ne faut rien remuer ni rien innover, ſoit par les purgatifs, ou par d'autres irritans, mais il faut laiſſer agir la nature.* Hippoc. *aph.* 20. *ſect* 1.

130. Le premier objet qu'il faut avoir dans les maladies, eſt d'évacuer la matiere morbifique après qu'elle eſt cuite, par les voies ordinaires & les plus prochaines. Que s'il y en a aucune, ou qu'elles ne ſoient point libres, la nature s'en procure d'autres, & de là les hémorrhagies & les ſuppurations. Dans le cas où la nature eſt ſurmontée par la maladie, c'eſt-à-dire, par la matiere morbifique, elle n'entreprend pas même de lutter contre elle. *Galen. 3. de criſib. cap. 9.*

131. Les mouvemens de la nature ſont réglés & déterminés, lorſqu'elle eſt forte, qu'elle a le deſſus ſur la matiere, & qu'elle exerce ſes opérations; lors au contraire qu'elle doit ſuccomber, ils ſont indéterminés, déréglés & inconnus. *Galen. lib. 3. de criſib. cap. 10. & lib. 2. de dieb. decretor.*

132. La nature qui veille à la conſervation des animaux, & à la guériſon des maladies, conſerve ce qui eſt utile, & retranche ce qui eſt ſuperflu. *Galen. lib. de facult. natur.*

133. Les opérations de la nature dans les maladies ſe réduiſent à trois ; ſavoir, la *concoction*, la *ſécrétion* & l'*évacuation*. *4. aphor. comment.* 22 & 23. Elle ſe prépare elle-même les voies, non point par la penſée ſeule, mais en excitant le malade à clignoter, à ſe gratter, à s'allonger, à bâiller, à touſſer, à ſanglotter, &c. en un mot, la nature, ſans le ſecours d'aucune inſtruction, fait tout ce qu'il convient de faire. *Epidem. Hipp. lib. 6. Galen. comm.* 2.

134. La nature opere quelquefois peu à peu des choſes qui paroiſſent impoſſibles. *Galen. 7. Aphor. comm.* 56.

135. Rien n'eſt plus utile dans la pratique que de ſavoir l'hiſtoire de la maladie particuliere qu'on entreprend de guérir. « Si je poſſédois parfaitement » l'hiſtoire de chaque maladie, je ne » ſerois jamais en peine d'y apporter » remede, & je ſerois d'autant plus » aſſuré du ſuccès, que ſes différens » phénomenes me montrent toujours

» la route qu'il faut ſuivre. *Sydenham.*
» *Præfat. pag.* 10 ». Dans la cure des
» fievres, on a beſoin d'un diagnoſtic
» exact des eſpeces, que l'on cherche-
» roit inutilement dans les écrits des
» modernes ». *Stahl.*

136. Lorſqu'on ignore l'eſpece de la maladie, il faut avoir recours à l'indication ou à la connoiſſance qu'on a des choſes qui ſont utiles ou nuiſibles, afin de pouvoir peu à peu mettre le malade en ſureté. Mais il ne faut rien précipiter dans ces occaſions, rien ne me paroît plus dangereux, & je ſuis perſuadé que la précipitation coûte la vie à une infinité de fébricitans. *Sydenham. Anacephaleoſ. pag.* 158.

137. L'indication eſt entiere & parfaite, lorſque tout va comme il faut. Premiérement, la criſe qui ſe fait par les évacuations ordinaires, eſt meilleure que celle qui ſe termine par un abſcès. Secondement, celle qui procure une évacuation abondante de l'humeur nuiſible, eſt préférable à celle qui procure l'évacuation d'une autre. Troiſiémement, celle qui agit par le droit chemin, vaut mieux que celle qui ſuit une autre route. Quatriémement, la

meilleure criſe eſt celle qui eſt aiſée à ſupporter. Enfin, la criſe eſt bonne, lorſqu'elle ſurvient dans un temps où les matieres ſont bien cuites. *Galen. in aphor. 20. ſect. 1.*

138. *Plus la nature eſt avancée dans la route qu'elle tient, plus la méthode qu'elle ſuit eſt certaine, & moins il convient de la troubler.* Stahl. *Caſual. min. pag. 373.* C'eſt pourquoi, ſuivant le conſeil d'Hippocrate, il faut remuer ce qu'on juge à propos d'émouvoir, quand les maladies commencent.

139. *Les mouvemens naturels de l'homme ſont conformes à ſes mœurs, & cela à proportion que l'affaire eſt plus preſſante*, Stahl. Ce qu'on dit ici eſt confirmé par l'expérience ; par exemple, dans les vieillards, & dans ceux dont les mœurs ſont réglées, la maladie marche pour l'ordinaire à pas lents & réglés ; dans les jeunes gens, au contraire, qui ont l'eſprit vif & pétulent, les fievres font des progrès extrêmement rapides, & cauſent beaucoup de déſordre ; dans les femmes timides, & qui ſe troublent aiſément, les efforts de la nature ſont foibles, tremblans & ſouvent déréglés.

140. Dans quelque maladie que ce puiſſe être, le ſymptome indique & exige un remede qui lui ſoit contraire; par exemple, dans la fievre, la chaleur indique des rafraîchiſſans; la fréquence du pouls, des ſédatifs; la viteſſe du ſang, des remedes qui calment ſon mouvement; l'acrimonie des humeurs, des lénitifs; la ſoif & la ſechereſſe, des délayans & des humectans; les ſaletés de la bouche, la peſanteur de l'eſtomac, les nauſées, les cardialgies, indiquent des émétiques ou des cathartiques; la débilité des muſcles, des analeptiques, &c.

141. Plus il y a de ſymptomes qui conſtituent la maladie, plus il y a d'indications à remplir; & plus il y a de choſes à faire, plus il y a de diligence, de ſagacité & de prudence; plus elles ſont difficiles, & plus elles occaſionnent d'erreurs. A moins donc que le Médecin n'ait de la ſagacité, qu'il ne ſoit verſé dans la pratique, & qu'il n'ait appris à diſtinguer & à combattre chaque ſymptome ſéparément, il aura toutes les peines du monde à les faire ceſſer lorſqu'ils ſe manifeſtent tous à la fois.

142. Le même remede poſſede plu-

ſieurs vertus différentes, mais réunies enſemble. Par exemple, l'ipécacuanha eſt un excellent aſtringent & émétique à la fois ; la manne cathartique, béchique & diurétique ; le nitre rafraîchiſſant, propre à diſſoudre le ſang & diurétique ; de ſorte qu'avec un ſeul & même remede on peut guérir pluſieurs ſymptomes à la fois, pourvu que l'on connoiſſe les principes des ſymptomes, & les différentes vertus des remedes qui leur ſont oppoſées, ce qui exige beaucoup de ſavoir & de ſagacité de la part du Médecin. La chaleur, par exemple, augmente par la viſcoſité du ſang, par la tenſion des ſolides, par le mouvement accéléré des fluides & des ſolides, par de trop grands efforts, par la trop grande épaiſſeur des matelas & des couvertures, par la qualité ſalée & aromatique des alimens, &c. Il faut donc diſtinguer avec ſoin s'il convient de l'appaiſer avec des délayans ou des laxatifs, avec des ſédatifs & des anodins, ou avec des remedes qui affoibliſſent ; la ſaignée, par exemple, la purgation, s'il faut moins couvrir le malade, s'il faut lui preſcrire des adouciſſans ou des

diurétiques, ſelon que les principes de la chaleur varient & different entr'eux.

143. Plus on ſatisfait à un plus grand nombre de ſymptomes & d'indications à la fois, & mieux c'eſt. Par exemple, comme dans la pleuréſie la ſaignée appaiſe la douleur, la chaleur, la toux, la difficulté de reſpirer, la fievre, & que les topiques ne font que détruire l'un ou l'autre de ces ſymptomes; il vaut mieux recourir à la ſaignée, vu qu'on remédie par-là à pluſieurs ſymptomes à la fois. Dans la dyſſenterie, l'ipécacuanha débaraſſe l'eſtomac, rétablit ſon ton, reſſerre les inteſtins & le bas-ventre, & ſatisfait à pluſieurs indications à la fois, & de là vient qu'on doit le préférer aux autres remedes.

144. Lorſqu'on a deux indications à la fois à remplir, il faut ſatisfaire à toutes les deux enſemble, & ne point abandonner l'une pour courir à l'autre, pourvu qu'on puiſſe ſatisfaire à l'une & à l'autre tout à la fois. Par exemple, ſi l'on entreprend de guérir une apoplexie occaſionnée par les ſaburres, comme la privation du ſentiment & du mouvement indique des ſtimulans, la viſcoſité & la lenteur du ſang

des atténuans, les ſaburres du ventricule des évacuans, &c. on ne doit point employer ces remedes ſéparément, mais ſatisfaire à trois indications à la fois, par le moyen de l'émétique.

145. Lorſque deux remedes ſe trouvent indiqués à la fois, dont l'un eſt bon pour un ſymptome, & ne peut faire aucun mal, & dont l'autre appaiſe à la vérité un ſymptome & augmente l'autre, il faut préférer le remede le moins nuiſible. Dans la phthiſie, par exemple, les béchiques chauds facilitent l'expectoration du pus, mais augmentent l'ardeur de la poitrine; les béchiques incraſſans, au contraire, procurent l'expectoration, & n'échauffent point la poitrine; il faut donc, ſuivant la regle qu'on vient de donner, préférer les derniers aux premiers.

146. Si les remedes ſe combattent les uns les autres, il faut en chercher d'autres qui ne ſe détruiſent point. L'obſtruction du foie indique des inciſifs, l'acrimonie du ſang des incraſſans; ces remedes répugnent les uns aux autres, & ſe détruiſent par conſéquent; il faut donc avoir recours aux délayans, qui

qui diminuent tout à fois la viſcoſité & l'acrimonie.

147. Lorſqu'on ne peut remplir deux différentes indications à la fois, il faut ſe borner à la plus preſſante. Le ſymptome eſt d'autant plus urgent, que la fonction léſée eſt plus noble & plus néceſſaire à la vie actuelle. Par exemple, la ſyncope eſt plus urgente que l'anorexie; ſi donc celle-ci indique des cathartiques, qui cauſent la ſyncope, & celle-là des cardiaques, qui augmentent l'anorexie, il vaut mieux dans ce cas guérir la ſyncope & négliger l'anorexie. Si un ſymptome dépend de l'autre, il vaut mieux remédier au ſymptome primitif qu'au dérivé. Par exemple, ſi un homme vomit, parce qu'il a du dégoût pour les alimens, la cacoſitie eſt le ſymptome primitif & le plus urgent.

Si un vice que le quinquina guérit, eſt capable d'occaſionner la fievre, quoique ce remede deſſeche, & déplaiſe au palais, il faut l'employer, parce qu'il eſt indiqué par ce vice urgent. Si le vice eſt un principe continu du ſymptome, il eſt beaucoup

plus urgent que s'il n'étoit qu'un principe interpolé.

148. « Si la maladie eſt compoſée » de pluſieurs ſymptomes de genres » différens, on peut la rapporter à tel » genre que l'on voudra; mais il vaut » mieux la rapporter au genre auquel » appartient le *ſymptome le plus urgent*. » On appelle ſymptome très-urgent, » celui qui cauſe la mort en moins de » temps, d'où l'on voit que la dou- » leur n'eſt pas toujours un ſymptome » très-urgent, comme dans le phleg- » mon ». Pitcairn, *De diviſione morborum*.

La meilleure méthode Thérapeutique eſt celle qui traite ſéparément les vices ſimples & leurs ſymptomes (on doit les connoître), & qui y apporte les remedes convenables; telle eſt celle que *Boerhaave* a ſuivie dans ſes Aphoriſmes, que je ſuppoſe que tout le monde connoît. Par exemple, comme la fievre eſt accompagnée du froid, de la chaleur, de la ſoif, de nauſées, de maux de tête, de laſſitude, d'un pouls relativement plus fort, &c. il faut auparavant connoître quels ſont ces

ſymptomes ſéparément, à quels principes & à quelles cauſes on doit les attribuer; il faut diſtinguer enſuite quels ſont ceux de ces divers principes du même ſymptome qui contribuent à la fievre, ainſi qu'on l'a fait dans la Diſſertation ſur la cauſe de la fievre, jointe à l'Hémaſtatique. Cela fait, il faut connoitre la connexion, la ſucceſſion & l'énergie de ces ſymptomes; il faut voir quel eſt le ſymptome urgent ou *primitif;* quel eſt le dérivé, ou qui dépend des autres, & appliquer les remedes au primitif & au plus urgent, leſquels ſeront d'autant plus efficaces, qu'ils pourront, à l'aide de leurs forces diverſes, détruire un plus grand nombre de vices à la fois. Par exemple, dans la ſynoque putride, l'infuſion de ſéné eſt excellente pour évacuer la matiere bilieuſe, fébrile & viſqueuſe, parce qu'elle emporte les ſaburres qui ſont propres à épaiſſir le ſang, qu'elle débarraſſe l'eſtomac de ces matieres lourdes qui cauſent des nauſées, qu'elle hâte la ſecrétion du fluide inteſtinal, qu'elle purifie le ſang, & le fait plus aiſément circuler dans ces viſceres; elle tue les vers, s'il y

en a, elle facilite l'excrétion de la bile, & prévient la corruption & les symptomes qui en réſultent, &c.

Pratique générale des Fievres.

149. *La fréquence du pouls* eſt due à l'économie de la nature, laquelle voulant frapper, dompter & chaſſer la matiere morbifique avec le moins de forces qu'elle peut, le fait ſouvent dans un temps donné plutôt en réitérant les battemens du pouls qu'en l'augmentant. Car, comme la force vitale qui doit agir ſur cette matiere ne peut augmenter qu'à l'aide de la grandeur ou de la fréquence du pouls, la nature, tant que ſes forces ſubſiſtent, les augmente l'une & l'autre, comme dans la courſe, la colere, les fievres aiguës qui doivent ſe terminer en peu de temps; & alors, la matiere morbifique, en cas qu'elle exiſte, eſt domptée en peu de temps & avec une grande dépenſe de forces, ou elle obtient la fin qu'elle ſe propoſe : ou bien le pouls devient ſeulement plus grand, comme dans l'apoplexie, la manie, & alors il importe moins d'augmenter la vîteſſe & d'é-

pargner les forces, que lorſque les vaiſſeaux ſanguins ſont remplis de fluides putrides, ou engorgés, & que le ſang trouve une réſiſtance à ſurmonter : ou bien enfin, la fréquence ſeule augmente, quoique la grandeur reſte telle qu'elle étoit, & diminue même, & par ce moyen, avec le même emploi des forces, la vîteſſe progreſſive du ſang devient beaucoup plus grande, que ſi c'étoit la grandeur ſeule qui eût augmenté. Car la quantité de mouvement par laquelle le ſang dilate l'artere, & rend le pouls plus grand, épuiſe les forces du cœur, ſans accélérer la circulation du ſang, vu que ſa direction eſt perpendiculaire à l'axe des vaiſſeaux ; & ſi la grandeur diminue plus que la fréquence n'augmente, le ſang acquiert plus de viteſſe avec un moindre emploi de forces, comme il arrive à ceux qui ſont effrayés ou épuiſés.

150. Les remedes contre la fréquence du pouls ſont ceux qui détruiſent ce qui l'occaſionne. Puis donc que le pouls n'eſt fréquent que parce que les forces ſont épuiſées, comme il arrive aux perſonnes convaleſcentes qui ont

eu des évacuations & des hémorrhagies, on ne peut mieux faire que d'employer les analeptiques & les reſtaurans.

151. Que ſi la fréquence du pouls vient de ce que la nature frappée d'une terreur ſubite retient le fluide nerveux, & ne le diſtribue pas en aſſez grande quantité, les ſecours moraux & propres à chaſſer la crainte, ſont les ſeuls que l'on puiſſe employer utilement.

152. Si c'eſt la réſiſtance que le ſang rencontre qui cauſe ces efforts, il convient de les lever, & l'on a pour cet effet autant de différens remedes qu'il y a d'eſpeces de réſiſtances : car, 1°. ſi le ſang réſiſte au cœur par ſa maſſe, ou qu'il y ait une pléthore, on y remédie par l'abſtinence & la phlébotomie. 2°. S'il peche par ſa viſcoſité, & comme l'on dit, par ſa ſéchereſſe, & qu'il occaſionne de trop grands frottemens, les meilleurs remedes que l'on puiſſe employer ſont les délayans & les humectans. 3°. Si le ſang, faute de vîteſſe & à cauſe de l'inertie des vaiſſeaux, ſe coagule, comme il le fait dans la palette, les aſtringens amers, les calybés, & ſur-tout le quinquina & la caſcarille, ſont des merveilles.

4°. Si le ſang a de la peine à circuler dans les vaiſſeaux à cauſe de quelque acrimonie *muriatique*, comme dans le ſcorbut; *putride*, comme dans les ſynoques; *vénéneuſe*, comme dans les fievres peſtilentielles; *cadavéreuſe*, comme dans le ſphacele; *purulente*, comme dans la phthiſie, &c. qui picote les vaiſſeaux, les irrite & les oblige à ſe contracter, on doit employer des remedes antiâcres, édulcorans, cathartiques ou antiſeptiques, ſelon l'occaſion. 5°. Si les ſaburres amaſſées dans les premieres voies, le froid ou le miaſme ont épaiſſi le ſang, on aura recours tantôt aux cathartiques, & tantôt aux diſſolvans & aux diaphorétiques. 6°. Si quelque ſpaſme hyſtérique a reſſerré les vaiſſeaux, ou que la douleur y ait cauſé une criſpation, les meilleurs fébrifuges ſont ceux qui relâchent les vaiſſeaux, & qui diminuent la douleur & la ſenſibilité.

153. Il importe ſouvent extrêmement d'accélérer la circulation du ſang, lorſqu'il eſt queſtion d'augmenter la ſecrétion & l'excrétion des miaſmes qui ſe ſont mêlés avec lui, d'évacuer la matiere purulente par des couloirs dé-

terminés ; la nature en ſent la néceſſité par une ſenſation incommode, & cette ſenſation l'oblige à augmenter la fréquence du pouls, ſans que les fluides s'épaiſſiſſent, & que les vaiſſeaux ſe reſſerrent, & dans ce cas, la perſpiration qui ſurvient, la ſueur, la diarrhée, ou l'éruption des puſtules & des efflorescences font ceſſer la fievre, à moins, comme il arrive dans la purulence, que ſon foyer ne ſe renouvelle, ou qu'il ne ſe forme une nouvelle matiere.

154. Quelquefois la nature paroît ſe borner à ouvrir un nouveau couloir, ou à hâter la diſſolution du fluide contenu dans quelque endroit du corps, par le moyen de la chaleur fébrile. Par exemple, les vaiſſeaux lactiferes des mamelles des accouchées ont beſoin d'être dilatés pour préparer une nourriture à l'enfant qui vient de naître ; l'humeur engagée dans les glandes a beſoin d'être diſſoute, les dents ont beſoin de pouſſer, les vaiſſeaux ont beſoin de ſe développer pour que le corps croiſſe, la conſtitution a beſoin de changer, & dans ce cas il faut confier la fievre aux ſeuls ſoins de la nature.

155. Il ſuit de ce qui précede, que

ceux-là ſe trompent qui attribuent toujours la fievre aux ſaburres, quoique ſouvent elles y entrent pour quelque choſe; ou qui prétendent que l'épaiſſiſſement du ſang eſt toujours inſéparable de la fievre. La ſagacité du Médecin conſiſte à diſtinguer les divers principes de la fievre qu'on vient de rapporter, & à employer dans chaque cas les remedes convenables & qui ſe préſentent d'eux-mêmes.

Froid Fébrile ou Friſſon.

156. Le froid eſt une ſenſation incommode occaſionnée par le ralentiſſement des particules ignées qui ſont dans notre corps. Ce ralentiſſement du mouvement eſt ce qu'on nomme froid. Il eſt proportionnel, 1°. à la quantité de particules ignées qui ſe diſſipent, & 2°. à la lenteur doublée de celles qui reſtent. La ſenſation eſt d'autant plus forte, 1°. que le refroidiſſement eſt plus grand; 2°. qu'on y eſt moins accoutumé, ou qu'il ſuccede plus promptement à la chaleur; 3°. que la faculté ou la ſenſibilité eſt plus grande.

157. La quantité de particules ignées

qui s'exhalent de notre corps eſt d'autant plus grande, 1°. que les corps qui nous environnent ſont plus froids que le nôtre; 2°. que les ſubſtances froides qu'on y applique ſont plus denſes; 3°. que l'atmoſphere chaud & vaporeux qui nous environne ſe renouvelle plus ſouvent; mais ce n'eſt point-là l'origine du froid fébrile.

158. Le mouvement des particules ignées inhérentes à notre corps ſe ralentit d'autant plus, 1°. que la ſource des forces qui font circuler le ſang & le fluide nerveux devient plus petite. Par exemple, ſi le ſang & le fluide nerveux circulent quatre fois plus lentement qu'à l'ordinaire, les particules ignées qui ſont entremêlées avec eux, ſe mouvront deux fois moins vîte, & le froid ſera quatre fois plus grand. 2°. Ce ralentiſſement augmente en raiſon ſous-doublée de la réſiſtance que rencontrent le ſang & le fluide nerveux; & par conſéquent ſi la réſiſtance eſt neuf fois plus grande, les particules ignées ſe mouvront trois fois plus lentement, & le froid ſera neuf fois plus grand, & c'eſt à ces deux principes qu'on doit attribuer le froid ſpontané.

159. 1°. Si la nature au commencement des maladies distribue une moindre quantité de fluide nerveux aux membres, à dessein de le réserver pour le mouvement des organes vitaux, il agira avec moins de force sur les membres & sur la peau, & comme ce fluide est lui-même la matiere électrique & ignée qui échauffe les parties par son mouvement, les membres & la peau se refroidiront en raison composée de la doublée de la lenteur, & de la simple de la quantité du fluide nerveux supprimé; de là cette sensation intense de froid dans les fievres froides, dans l'accès des intermittentes, qui est d'autant plus incommode, qu'elle est plus prompte, & qu'on y est moins accoutumé.

2°. Si le mouvement du sang se ralentit à cause de sa viscosité, de son abondance, des saburres avec lesquelles il est mêlé, ou à cause de l'obstruction ou de la constriction des vaisseaux, il faut nécessairement qu'il se refroidisse; & comme ce ralentissement est plus grand dans les petits vaisseaux, surtout dans ceux qui sont les plus éloignés du cœur, tels que les cutanés,

alors, comme une partie de la force du cœur qui agit sur lui se perd en chemin, que les petits vaisseaux souffrent un plus grand frottement lorsque la circulation est retardée, & qu'ils sont plus exposés au froid, on doit sentir un froid considérable dans les vaisseaux cutanés & dans les extrémités, par exemple, les doigts, le nez, &c.

160. Une preuve que le froid contracte toutes les parties membraneuses est, que les mains se rident, que les doigts diminuent, que les anneaux deviennent plus lâches en hiver; d'où il suit que les vaisseaux nerveux & lymphatiques doivent aussi se contracter par le froid fébrile, parce qu'ils sont privés du fluide igné qui les dilatoit, d'où vient qu'ils se rétréciſſent par leur propre ressort. La raison pour laquelle le cours des fluides doit infiniment plus se ralentir dans les petits vaisseaux que dans les grands, quoique resserrés à proportion, est que les orifices des petits vaisseaux approchent plus de la moitié des petites molécules que les grands, & ne peuvent diminuer, que leur diametre ne devienne plus petit, ce qui fait qu'ils s'obstruent. Comme

donc les tubes nerveux ſont les plus petits de tous, & que leur tiſſu eſt très-lâche, il s'enſuit que le fluide doit y circuler difficilement, & qu'ils doivent plutôt ſe refroidir; car la chaleur paſſe d'autant plus aiſément d'un corps quelconque dans un milieu plus denſe, que la différence des denſités eſt plus grande. Hamberger, *de frigore morbifico*, §. 30.

161. Les principaux nerfs qui ſe diſtribuent ſur la ſurface du corps ont leur origine dans la moelle épineuſe; d'où il ſuit qu'à proportion que le fluide nerveux trouve de la difficulté à circuler dans les nerfs, & que les ſolides ſe reſſerrent, les vibrations frigorifiques doivent ſe faire ſentir dans la moelle épineuſe & dans le dos, lors ſur-tout que le malade ſe remue, ou prend l'air, ou qu'il communique ſa chaleur aux hardes qui le couvrent; car en changeant ainſi de ſituation dans le lit, la peau ſe reſſerre ſi fort, que la perſpiration ne ſe fait preſque plus. Sanctor. *ſect.* 4. *aphor.* 25. 5. *ſect.* 5. *aphor.* 4. *&c.* C'eſt à cette conſtriction des nerfs qu'on doit attribuer l'engourdiſſement des parties dont le froid s'eſt emparé.

162. Comme la peau eſt preſque toute nerveuſe, vu qu'elle eſt l'organe du tact, & que les nerfs extérieurs ſe contractent, il s'enſuit que la peau doit ſe reſſerrer, les pores ſe rétrécir, que la ſecrétion cutanée doit être interceptée, que les poils doivent ſe deſſécher & ſe roidir, & que s'il s'y trouve des vaiſſeaux ſanguins, ils doivent diminuer au point qu'ils diſparoiſſent ou que le ſang n'y circule plus, d'où s'enſuit la pâleur, ou qu'ils ne tranſmettent point celui qui s'y trouve, ce qui rend les levres, les doigts & les joues livides. Il arrive dans ces circonſtances que les petits vaiſſeaux ſudoriferes étant obſtrués, & la matiere de la ſueur ſurvenant là-deſſus, ils s'élevent en forme de petites puſtules blanches, qui rendent la peau rude, & ſemblable à celle d'une oie.

163. Si la volonté veut mouvoir les muſcles des membres, les nerfs ſe trouvant rétrécis & ne tranſmettant qu'une petite quantité de fluide nerveux, ces mouvemens ſont auſſi foibles que ſi le malade étoit épuiſé, je veux dire, déſordonnés, tremblans, demi-paralytiques, entrecoupés, fréquens & foi-

bles, mais bien plus dans les membres que dans les parties internes, le cœur, par exemple; parce que la chaleur eſt plus foible dans les parties extérieures.

164. Une preuve que tous ces phénomenes peuvent être occaſionnés par la ſuppreſſion ſubite du fluide nerveux dans le cerveau, ſans qu'il ſoit beſoin d'une réſiſtance mécanique dans les nerfs & les vaiſſeaux, c'eſt qu'il ne faut qu'une idée effrayante, une frayeur ſubite pour en produire de ſemblables en nous. Il ſuffit qu'on nous faſſe le récit de quelque crime énorme, pour nous faire frémir, & pour nous cauſer une ſueur froide par tout le corps.

165. Le *friſſonnement* eſt une concuſſion involontaire & preſque inſenſible de tout le corps, accompagnée du froid & de la conſtriction des mâchoires. Le *friſſon*, au contraire, eſt une concuſſion un peu plus forte & viſible, laquelle eſt accompagnée du roidiſſement des membres, de la ceſſation du mouvement volontaire, & le plus ſouvent de la colliſion mutuelle des mâchoires & du craquement des dents, ou d'un tremblement ſpaſmodique.

166. Ces mouvemens ſont occaſion-

nés par un ſentiment intenſe du froid, ſoit qu'effectivement les membres que l'on touche ſoient plus froids qu'à l'ordinaire, comme dans l'accès de pluſieurs fievres intermittentes, ſoit qu'ils retiennent la chaleur lorſque le Médecin les touche, comme il arrive dans la fievre épiale, lors même que le malade ſe ſent froid. La volonté peut quelquefois réprimer ce tremblement, pourvu que le malade ne faſſe aucun mouvement, s'abſtienne de parler, & ne change point de ſituation; car autrement il recommence; ſouvent même la volonté le réprime ſans qu'il ſoit beſoin d'uſer d'aucun artifice, juſqu'à ce que la chaleur fébrile ait augmenté à proportion, & ſe ſoit répandue des parties internes ſur toute la ſurface du corps.

167. La force de cet éréthiſme eſt ſi grande, que quoique le malade ſoit chargé de hardes, & que pluſieurs hommes ſe mettent ſur lui, ce ſoubreſaut continue pluſieurs heures ſans qu'on puiſſe le réprimer; ce qui prouve que les muſcles des membres & des mâchoires ſont extrêmement violentés, ce qui ne peut arriver que le fluide

nerveux ne s'y porte avec une force proportionnée ; & comme cela ne dépend point de la volonté, il s'enſuit qu'on doit l'attribuer à la nature ſeule.

168. Le but que la nature ſe propoſe en excitant le friſſon, eſt d'effectuer par ſon moyen & par le mouvement de vibration qu'il occaſionne, ce que la conſtriction de l'élaſticité cauſée par le froid ne peut faire, je veux dire, de lever les obſtacles qui s'oppoſent à la circulation, & de rendre par l'augmentation de chaleur & par ce broyement réitéré aux fluides épaiſſis par les crudités, ou trop viſqueux, la fluidité qu'ils ont perdue. De là vient que lorſque le ſang n'eſt point épaiſſi, les fievres ne commencent jamais par le friſſonnement ni par le friſſon, & telles ſont la plupart des fievres tierces dont l'exacerbation n'eſt accompagnée d'aucun friſſon ; il en eſt de même de la petite fievre que la colere, la joie ou un exercice violent occaſionnent.

169. Plus le froid qui a précédé eſt conſidérable, & plus la chaleur qui lui ſuccede augmente à proportion, parce que les forces de la nature étant dans leur vigueur, l'effort fébrile doit être

proportionné à l'intenſité du froid & de l'épaiſſiſſement, d'où s'enſuit la chaleur. D'ailleurs, les Phyſiciens nous apprennent que les corps ſont d'autant plus ſuſceptibles de chaleur, qu'ils ſont plus denſes; d'où il ſuit que plus les parties ont été condenſées par le froid, plus elles doivent s'échauffer, pourvu que la force ſoit ſuffiſante. Lors au contraire que les forces de la nature ſont épuiſées, il ſurvient un équilibre funeſte ou mortel, & de là vient que la plupart de ceux qui ont la fievre meurent dans l'accès du friſſon ou du paroxyſme.

170. Le but de la nature étant une fois connu, il eſt aiſé de ſavoir quels ſont les remedes propres à calmer le froid fébrile. Pour ſeconder la nature, il faut diminuer l'épaiſſiſſement des fluides, ſur-tout de ceux qui circulent ſous la peau, & ranimer les forces vitales, au cas qu'elles ſoient affoiblies.

171. On diminue l'épaiſſiſſement des fluides au moyen de remedes externes & internes. Les remedes externes ſont les corps chauds appliqués ſur la peau, les pieds & les mains; les linges ſont excellens pour cet uſage, parce qu'ils

enveloppent la peau de toutes parts. Les internes ſont les potions chaudes, délayantes, qu'il faudroit boire en grande quantité, ſi les nauſées qui accompagnent les fievres tierces ne s'y oppoſoient; mais il faut les aider, & ne point les exciter.

172. On ranime les forces vitales avec des ſubſtances ſpiritueuſes, cardiaques & aromatiques, qu'on ne doit cependant employer que dans les cas où les forces vitales ſont totalement épuiſées, de peur qu'après avoir ſurmonté le friſſon, la chaleur ne devienne plus grande. Si l'on craint que le malade ne ſuccombe au froid, ce que l'on connoît par la petiteſſe & l'intermittence du pouls, & par la diminution du ſentiment, il faut avoir recours aux potions cardiaques & ſudorifiques.

Chaleur fébrile.

173. La chaleur eſt une ſenſation incommode, occaſionnée par la quantité & l'agitation trop forte des particules ignées, laquelle eſt proportionnelle à la vivacité de la faculté ſenſitive, & qui, de la part du coprs, eſt

comme le produit de la quantité des particules ignées, dans un eſpace donné, par leur vîteſſe doublée ; bien entendu que la denſité du corps ſoit la même partout. Comme la chaleur eſt bien moins occaſionnée par la chaleur extérieure que par le frottement, elle doit être proportionnée, comme le ſavent tous les Phyſiciens, à la vîteſſe doublée, à la compreſſion mutuelle, & à la denſité des corps qui frottent les uns contre les autres.

174. Le propre de la chaleur eſt de dilater & de raréfier les corps, & cette expanſion des corps indique le degré de la chaleur, laquelle eſt en raiſon réciproque de leur denſité & de leur dureté, & en raiſon directe de leur chaleur.

L'obſervation nous apprend que la plus grande raréfaction du ſang, lorſque la chaleur eſt au quatre-vingt-dixieme degré du thermometre de M. de Réaumur, eſt à peine la centieme partie de ſon volume ordinaire ; & comme celle que les cauſes internes peuvent exciter dans un homme vivant, va rarement au quarantieme degré, il s'enſuit qu'elle ne peut raréfier le ſang de

la deux centieme partie de ſon volume.

175. Les principes de la chaleur ſont les alimens, les boiſſons, ou les choſes comeſtibles qui contiennent quantité de particules ignées, alkalines, volatiles, aromatiques, ſpiritueuſes, telles que les viandes ſalées, poivrées, les eſprits fermentés, les ſubſtances chaudes; comme auſſi les choſes externes chaudes, comme l'air d'été, l'inſolation, les étuves, les bains chauds, &c. à quoi l'on peut ajouter celles qui augmentent le frottement des ſolides & des fluides, telles que l'augmentation de la force du cœur, du mouvement muſculaire par la courſe, la vocifération, la colere, &c. lors ſur-tout que le corps eſt denſe & pléthorique.

176. *Phénomenes.* 1°. La chaleur ſe répand uniformément dans toutes les parties du corps à raiſon de leur denſité, de maniere que les fluides & les ſolides, tant mous qu'oſſeux, ſi leur peſanteur ſpécifique eſt la même, s'échauffent également, ſans en excepter la peau, pourvu qu'elles ſoient à couvert du froid. 2°. Toutes les parties ſolides & fluides ſe relâchent & ſe raréfient d'environ une deux centieme

partie, de ſorte qu'on ne peut appercevoir au tact cette augmentation de volume dans chaque artere, mais ſeulement dans les membres que l'on a ſoin de meſurer exactement. 3°. Les humeurs gluantes ſe liquefient lorſque la chaleur ne paſſe pas quarante degrés, à moins que la ſéroſité aqueuſe ne ſe diſſipe avec le temps. 4°. Si la chaleur excede la chaleur naturelle, elle cauſe des anxiétés & des inquiétudes; ſi elle lui eſt égale, le mouvement devient plus aiſé & plus agréable.

177. COROLLAIRES *du premier phénomene.* 1°. S'il ſe forme un ſquirre dans quelque viſcere, quoique les ſcholaſtiques tiennent qu'il eſt froid, cette tumeur s'échauffe à proportion de ſa denſité, mais plus tard dans les organes, dans leſquelles la circulation eſt rapide, & le frottement conſidérable. 2°. Le cerveau, le cervelet & la moelle étant moins denſes que les autres viſceres, doivent moins s'échauffer; les reins ſont très-denſes, & de là vient qu'ils s'échauffent beaucoup. 3°. La différence de la chaleur eſt ſi peu ſenſible dans les différentes parties, qu'à peine peut-on la diſtinguer ſur vingt

animaux vivans, quelque bons que ſoient les thermometres ; lorſque le corps eſt ſain, cette chaleur eſt d'environ trente-deux degrés.

178. COROLLAIRE *du deuxieme Phénomene.* 1°. Toutes les fibres, tant longitudinales que circulaires que le froid raccourcit, s'allongent ; & par conſéquent toutes les ſections tranſverſales des vaiſſeaux & des réſervoirs augmentent à proportion. 2°. La circulation & la ſecrétion deviennent donc plus libres & plus promptes, quoique la force motrice ſoit la même ; mais de combien ? c'eſt ce qu'il eſt extrêmement difficile de déterminer, quoiqu'il importe beaucoup de le faire. Si la ſomme naturelle des orifices des derniers rameaux de l'artere méſaraïque eſt effectivement la vingtieme partie de l'orifice du tronc, & que la chaleur ſoit de 19 degrés, ce qui eſt une augmentation conſidérable, la vîteſſe dans le tronc, avant l'augmentation de la chaleur, ſera à la vîteſſe augmentée comme 19 à 20 ; mais ſi les fibres circulaires ne s'allongent que d'un vingtieme, les ſections ou les orifices, & par conſéquent les vîteſſes dans les troncs, croîtront à peine d'un cen-

tieme. 3°. Les pores & les orifices des vaiſſeaux étant plus libres, le ſang doit y affluer en plus grande quantité, par conſéquent la perſpiration augmentera, la peau deviendra plus molle & plus lâche, les cheveux ſeront moins roides & plus abattus, les membres ſe gonfleront tant ſoit peu. 4°. Les globules rouges du ſang qui ne peuvent pénétrer dans les vaiſſeaux qu'autant que leur diametre eſt égal au leur, s'inſinueront dans ceux qui ſe trouvent plus dilatés, & qui auparavant ne pouvoient recevoir que la lymphe, de là la rougeur du viſage & de la peau; mais les arteres, qui ont beaucoup de ſenſibilité, doivent ſe gonfler pour la même raiſon, parce qu'étant plus lâches elles réſiſtent moins à la preſſion du ſang, & par conſéquent le pouls deviendra un peu plus grand. 5°. Les ſecrétions qui ſe font dans les reins & dans la bouche, diminueront pendant la chaleur de la fievre, parce que les liquides dont la ſecrétion dépend de l'adhéſion des vaiſſeaux latéraux, diminuent, lorſque cette adhéſion l'emporte ſur la force de la circulation, qui eſt conſidérablement diminuée, comme cela paroît par la *Théorie d'Hamberger.* 179.

179. COROLLAIRES *du troiſieme Phénomene.* Le ſang ſe diſſout d'autant plus, & devient d'autant plus fluide, qu'il s'éloigne davantage du froid qui le congele, & de la chaleur qui le coagule, comme les expériences en font foi. Il s'enſuit donc qu'une chaleur fébrile d'environ 33 degrés doit le diſſoudre, & qu'une pareille chaleur doit faire que les matieres ténaces & viſqueuſes, qui obſtruoient les vaiſſeaux, recouvrent leur fluidité; & de là vient que lorſqu'on applique des linges & des briques chaudes ſur les parties douloureuſes, la douleur que cauſoit le froid, ceſſe auſſi-tôt.

La chaleur réſout la ſéroſité du ſang en un fluide halitueux, expanſible, élaſtique, comme cela paroît par la théorie de l'expanſibilité de M. d'*Alambert*, inſérée dans l'*Encyclopédie*; & dans cet état cette vapeur adhere avec d'autant plus de force à l'air ambiant, que la différence de la température eſt plus grande, comme le démontre *Hamberger* dans ſon traité du feu. Cette vapeur ainſi diſſoute ſe répand dans l'air voiſin, & devenant moins peſante qu'elle ne l'étoit, elle monte en hiver, & ſe répand de tous côtés en été; &

delà vient que la perſpiration augmente lorſque l'air eſt froid, ſec & électrique, & qu'elle diminue lorſqu'il eſt chaud, humide & qu'il a moins délectricité. En effet, plus l'air eſt ſec, plus il eſt ſuſceptible d'humidité, de même que le ſel alkali fixe s'impregne d'autant plus de l'humidité de l'air qu'il eſt plus ſec. On voit par là que rien n'eſt plus utile pour augmenter la perſpiration, & pour eſſuyer la ſueur, que d'employer du linge bien ſec, & de quitter les hardes qui ſont humides.

La ſueur ſurvenant dans le déclin de la fievre, emporte les humeurs ſalſugineuſes, excrémentitielles & ſouvent fétides; car cette féroſité n'eſt autre choſe que l'humeur lixivielle du ſang, imprégnée de particules ſalines. Lors donc que cette ſalure incommode la nature, comme lorſque la fievre eſt cauſée par le défaut de perſpiration, le ſang n'eſt pas plutôt dépuré, que la maladie ceſſe, le ſommeil revient, & le malade guérit par le ſeul ſecours de la nature.

Lorſque la chaleur fébrile eſt modérée, & qu'elle ne cauſe ni inſomnie ni inquiétudes, il ſuffit de moins couvrir

le malade, & de lui faire boire des liqueurs propres à le rafraîchir; ce ſont les remedes que la nature indique. Le degré de chaleur que l'on ſupporte avec facilité, & qui ne cauſe aucun nouveau ſymptome, paroît néceſſaire pour réſoudre la matiere morbifique, & pour dilater les couloirs des reins & de la peau; & de là vient qu'après qu'elle a ceſſé, l'urine s'épaiſſit, la ſueur augmente, la douleur diminue, & la fievre s'affoiblit.

Lors au contraire que la chaleur augmente au point de cauſer des maux de tête, des anxiétés, & tels autres ſymptomes fâcheux, c'eſt un ſigne, ou que les fibres ſont trop tendues, que l'acrimonie & la viſcoſité du ſang ſont conſidérables, enfin que les efforts de la nature ſont trop violents, & qu'il faut les modérer. La nature nous indique les remedes qu'il convient d'employer, ſavoir, la ſaignée, la ventilation, & les boiſſons froides.

Il arrive ſouvent dans le fort de la chaleur fébrile, que les forces vitales augmentent, que les vaiſſeaux excrétoires ſe dilatent, & que le ſang devenu plus fluide, ſe fraie un chemin par les

narines, la matrice & les autres couloirs ; & comme ces hémorragies ne ſont pas ſans danger, lorſqu'elles ſont abondantes, le Médecin doit les prévenir en ſaignant le malade du bras ou du pied pendant la chaleur de la fievre, réitérant cette opération s'il le faut. On commence par ſaigner le malade du bras, après quoi on le ſaigne du pied, ſur-tout s'il a des maux de tête.

Il arrive quelquefois après la ſaignée, & lorſque les premieres voies ſont remplies de ſaburres, que le malade eſt ſurpris d'un vomiſſement ou d'un cours de ventre. Dans ce cas, le Médecin doit ſeconder la nature, & après avoir vuidé les vaiſſeaux autant qu'il le faut, évacuer les ſaburres, avec un léger émétique, & purger le lendemain le malade avec un cathartique, doux en forme de tiſane ; ſur-tout ſi la ſaburre eſt bilieuſe & qu'elle entretienne la fievre. On a obſervé que la chaleur fébrile s'appaiſe lorſque le ventre eſt libre.

Lorſque la chaleur eſt ſeche & mordicante, c'eſt un ſigne que le ſang eſt viſqueux, ſec & âcre ; & dans ce cas il faut donner à boire au malade de

l'eau de fontaine avec un peu de nitre, ou de la tisane faite avec des limons & des émulsions; ces boissons temperent l'ardeur du sang, appaisent la soif, & calment les anxiétés, en délayant & édulcorant le sang.

La *Ventilation* est l'usage d'un air pur & frais, & rien n'est plus utile dans les maladies accompagnées de beaucoup de chaleur, pourvu qu'on ne craigne point de supprimer la sueur, que le changement ne soit pas trop subit, ni la différence de la température trop grande, car elle pourroit exciter de nouveaux frissons. *Sydenham* prétend que rien n'est plus salutaire dans la petite vérole pour calmer la chaleur fébrile, que de faire asseoir deux fois par jour le malade, afin que ses lombes que la chaleur a brûlés puissent recevoir quelque rafraîchissement; & je trouve que cette méthode a son utilité en été, & lorsque le malade jouit de toutes ses forces, pourvu que les fievres ne soient pas accompagnées d'éruptions.

La chaleur d'une fievre intermittente, observée sous les aisselles, dans la bouche, & à la poitrine, s'éleva dans le commencement au quatre-vingt-dixieme

degré, & au quatre-vingt-ſeptieme dans un autre ſujet; elle monta dans le fort de l'accès au cent quatrieme degré, elle deſcendit dans le temps de la ſueur au centieme, & elle étoit à la fin de l'accès au quatre-vingt-quinzieme.

La chaleur d'une fievre rémittente étoit pendant le paroxiſme entre le quatre-vingt-dix-huitieme & le quatre-vingt-dix-neuvieme degré, & ſe trouvoit au quatre-vingt-ſeizieme dans le temps de la ſueur qui terminoit le redoublement.

La chaleur dans une fievre quarte étoit au commencement de l'accès au quatre-vingt-ſeptieme degré, elle s'élevoit au centieme dans le fort de l'accès; on a vu la chaleur fébrile accompagnée d'un pouls petit & accéléré, au deſſous du quatre-vingt-quatorzieme degré du thermometre.

CLASSE SECONDE.

FIEVRES.

ORDRE PREMIER.

FIEVRES CONTINUES.

Elles ſont appellées *Continentes* par les Scholaſtiques ; *Pyreta ſynechonta*, *ſynochoi*, par les Grecs ; *Continues*, par Boerhaave & les Praticiens ; *Fievres continues*, par les François ; *Continentes*, par Stahl & Juncker. Voyez *Galien 1. epid. com. 3.* Sennert, *de febr. l. 2. cap. 10.*

CARACTERE *de la Claſſe.* A la grandeur & à la fréquence du pouls, ſe joignent le froid dans l'accès, la chaleur dans le cours & la moiteur dans le déclin, & toujours un

abattement des forces beaucoup plus grand qu'on ne devroit l'attendre du degré des forces vitales.

CARACTERE *de l'Ordre.* La fievre commence ſouvent par le froid, ſans aucune exacerbation partielle; l'accès ne revient qu'une ou deux fois par mois, & continue juſqu'à la fin de la maladie.

Elles ſont donc continues, quoiqu'elles reviennent environ tous les mois, comme l'éphémere d'un mois, en quoi elles different de l'erratique; 2°. quoiqu'elles augmentent depuis le commencement juſqu'à l'état, de même que les autres maladies, mais une fois ſeulement; au lieu que l'attaque des fievres exacerbantes & intermittentes revient & augmente pluſieurs fois dans les paroxyſmes & dans les accès partiels, ſans aucune cauſe évidente: c'eſt ſans fondement qu'on diviſe les fievres continues en homotones, en épacmaſtiques & en paracmaſtiques; car toutes les fievres ont cela de commun, que les ſymptomes diminuent dans le déclin, & augmentent dans l'accroiſſement & dans l'état.

Hiſtoire. Elles commencent par la

laſſitude, la peſanteur de tête, le froid & le friſſonnement, mais ſans tremblement & ſans craquement des dents; la chaleur augmente enſuite de jour en en jour, juſqu'au temps où la maladie eſt dans ſa plus grande force, avec céphalalgie, ſoif, abattement des forces, qui retient le malade au lit; nulle exacerbation, à moins qu'il n'y ait une cauſe évidente; enfin dans le déclin de la maladie, la moiteur, la ſueur, ou telle autre évacuation ſemblable.

Symptomes.

Dans les fonctions animales. C'eſt ainſi qu'on appelle le mouvement libre, le ſentiment, l'appétit.

Sentiment de laſſitude dans tout le corps, de peſanteur & de vertige dans la tête, céphalalgie, mauvais goût dans la bouche, & ſouvent perte d'odorat.

Le *mouvement* local des membres, de la langue, difficile, chancelant; le malade eſt obligé de reſter couché ſur le dos, ou dans une ſituation horizontale.

Appétit, peu ou point d'appétit, ſoif urgente, dégoût des viandes & des

alimens solides, soif des eaux aigrelettes, froides, nul désir amoureux, dégoût pour le tabac.

Dans les fonctions vitales. Telles sont le pouls & la respiration.

La respiration, tant que le froid dure, petite, fréquente, contrainte; dans la chaleur, grande, fréquente.

Le pouls pendant le froid, petit, intermittent, intercadant, fréquent; dans la chaleur, plein, fréquent; dans le déclin, mollet, ondoyant.

Dans les excrétions. La salive peu abondante & épaisse; la langue, les gencives & les levres couvertes d'une matiere grise, jaune & quelquefois noirâtre; l'urine dans le cours de la maladie, plus chaude, trouble; la moiteur de la peau & la sueur dans le déclin; les déjections liquides, jaunes, souvent fétides; la morve peu abondante, des hémorrhagies.

Dans les qualités. La fievre commence très-souvent par un froid dans les extrémités, par la pâleur du visage, & pour l'ordinaire, sans secousse & sans tremblement dans les membres; la chaleur est ensuite assidue, presque uniforme, sinon qu'elle augmente dans l'état;

la peau devient molle dans le déclin.

Les caracteres des genres que les Galeniſtes ont donnés, ſont capables d'induire en erreur.

Ils attribuoient les différences eſſentielles des fievres au ſujet de la chaleur morbifique, laquelle a ſon ſiege dans les eſprits, dans l'éphémere, dans les parties ſolides, dans la fievre hectique, dans les fluides, dans l'humorale.

Selon eux, toute fievre humorale vient de la corruption du *ſang;* de là la ſynoque & la fievre continue; de la *bile*, comme la tierce continue, la fievre ardente, la fievre tierce; de la *pituite*, comme le cauſus; de l'*acide*, la quotidienne; de l'*inſipide*, la quotidienne continue; de la *mélancolie*, comme la quarte, la quarte continue; de la *bile* & de la *pituite* enſemble, l'émitritée, &c. *Hucherus*, *de febribus*. Mais comme l'eſſence de la fievre conſiſte dans la chaleur, c'eſt du degré de celle-ci & non du ſujet, que les Galeniſtes devroient déduire les différences eſſentielles des fievres, ce qu'ils n'ont point fait, & par conſéquent ils ſe ſont trompés. Ils ont cru d'ailleurs que la chaleur réſide dans une partie diſtincte; & cependant *Boer-*

haave démontre (*Chem. tom. 1. de igne*) qu'elle ſe répand également dans les parties voiſines, juſqu'à ce que le tout ſoit en équilibre. Enfin la putréfaction ne ſauroit exciter la chaleur fébrile, & c'eſt gratuitement qu'ils ont prétendu que telle ou telle humeur ſe corrompoit, & cauſoit tel ou tel genre de fievre; d'où il ſuit que les caracteres des genres ſont fondés ſur de faux principes. En ſuppoſant même que ces principes ſoient vrais, ces caracteres ne tombent point ſous les ſens; car qui a jamais connu par les ſens la cauſe proprement dite? Quelle connexion y a-t-il entre la pituite & les accès de la fievre quotidienne? On voit donc que quand même les caracteres génériques ſeroient fondés ſur des cauſes vraies, ils ne ſeroient pas moins capables d'induire en erreur.

La diviſion que les Modernes ont faite des fievres en *eſſentielles* & en *ſymptomatiques*, n'eſt pas mieux fondée. Ces dernieres, ſelon eux, ſont l'effet d'une maladie antérieure; & celles-là ſurviennent d'elles-mêmes, & ne dépendent d'aucune autre maladie; mais, 1°. comme la fievre, ſelon eux, eſt cauſée,

ou par l'obſtruction des vaiſſeaux capillaires, ou par l'irritation du cœur, ou par la diſtraction des nerfs, & qu'ils reconnoiſſent ces vices pour de véritables maladies, ou pour un état vicieux des parties tant ſolides que fluides, qui bleſſe les fonctions, il réſulte de leurs principes que toutes les fievres doivent être ſymptomatiques, & qu'il ne doit point y en avoir d'eſſentielles. 2°. Comme la cauſe en tant que telle, ni ſon effet, ni par conſéquent le ſymptome en tant que tel ne tombent point ſous les ſens, s'il arrivoit, ce qui eſt aſſez fréquent dans les Ecoles, que l'on fît quelque changement dans la doctrine des cauſes, la diviſion générale qu'on a faite des fievres ſe trouveroit fauſſe, & il ne ſeroit plus vrai, ainſi qu'on le prétend, que la quotidienne continue tabide, par exemple, ſoit cauſée par un ulcere au poumon; car il peut ſe faire que l'ulcere & la fievre ayent une cauſe commune, ou que l'ulcere provienne de la fievre, vu qu'elle précede ſouvent la ſuppuration; d'où il ſuit que cette diviſion n'ayant aucun fondement ſtable, eſt hypothétique & ſujette à erreur.

La diviſion qu'ils font des fievres en *humorales* & *non humorales*, n'eſt pas mieux fondée que la précédente : Les premieres, ſelon eux, ſont cauſées par le vice des fluides, & les ſecondes par celui des ſolides ; mais 1°. cette diviſion eſt fondée ſur un principe hypothétique, qui ne tombe point ſous les ſens ; & d'ailleurs *Van Helmont* prouve très-bien que les fievres qu'on attribue à la corruption & à la malignité des humeurs, peuvent être cauſées par une épine fichée dans les tendons. Qu'un homme très-ſain ſe fracture le crâne, cet accident eſt auſſi-tôt ſuivi de l'aſſoupiſſement, d'un vomiſſement de bile, de la fievre, du météoriſme, de la ſaleté de la langue, & des autres ſymptomes de la fievre putride ou maligne. Que les dents pouſſent un peu trop fort à un enfant, le voilà auſſi-tôt ſaiſi de la fievre, de ſpaſmes, d'un vomiſſement, de naufées, de rapports, de la diarrhée ; ſes excrémens ſont verts, jaunes, putrides, & tous ces ſymptomes ceſſent dès que les dents ont percé, ou qu'on lui a ouvert les gencives. Ces accidens ſont-ils cauſés par les fluides ou par les

ſolides ? quand eſt-ce que les uns ont agi indépendamment des autres ? La diviſion & l'hiſtoire des fievres doivent-elles dépendre des principes hypothétiques ? 2°. De ce qu'il ſe forme un abcès, une fiſtule, un ulcere dans une partie, par exemple, à l'extrémité d'un doigt, doit-on attribuer la fievre qui en réſulte aux ſolides ? L'inflammation du ſang, l'acrimonie du pus, l'ichor qui ſe forme dans l'ulcere n'y contribuent-ils point ? Pourquoi donner le nom d'humorale à la fievre qui provient de la bile, plutôt qu'à celle qui eſt cauſée par le pus ? D'où vient les Anciens ont-ils donné le nom d'humorales & de putrides à toutes ces fievres, à l'exception de l'éphémere & de l'hectique ? C'eſt, me dira-t-on, que cela leur a plu ainſi ; autant vaudroit-il dire :

Sic volo, ſic jubeo, ſit pro ratione voluntas.

C'eſt encore une tyrannie, dit Galien, de vouloir obliger les autres à penſer comme nous. Les Anciens ſe ſont contentés de rapporter les faits, ils n'ont jamais prétendu gêner les ſentimens d'autrui. Si nos peres ſe ſont

trompés, faut-il que nous adoptions leurs erreurs comme des vérités infaillibles, & eſt-il juſte qu'un animal raiſonnable ſe laiſſe plutôt guider par l'uſage & par l'abus, que par la raiſon?

Des Principes des Fievres Continues.

Tout ce qui regarde la circulation du ſang, ou qui irrite les vaiſſeaux ſanguins, ſuffit pour cauſer la fievre; car, 1°. ſoit que l'on faſſe une ligature à un animal vivant, ou qu'on injecte dans ſes veines quelque liqueur propre à épaiſſir ou à coaguler le ſang, il en réſulte auſſi-tôt une fievre (Baglivi, *de febribus meſenteric.* Wepfer, *cicut. aquat. pag.* 52.) 2°. Si l'on injecte dans les veines d'un animal une liqueur acide, alcaline, aromatique, avec *Baglivi*, ou ſi l'on fiche une aiguille ou une épine dans quelqu'un de ſes tendons, avec *Van Helmont;* il n'en faut pas davantage pour lui cauſer une fievre continue.

J'ai déjà averti ci-deſſus qu'il falloit diſtinguer la cauſe effectrice de la fievre de ce qui l'occaſionne; car la Mécani-

que nous apprend qu'on retarde le mouvement des machines hydrauliques, en y oppoſant une réſiſtance, puis donc que le mouvement du cœur s'accélere malgré ces obſtructions, il faut néceſſairement que la puiſſance motrice l'emporte ſur la réſiſtance de la matiere fébrile. Si l'on ſuppoſe que la moitié des vaiſſeaux ſanguins ſoit obſtruée, & que la force du cœur reſte la même, il paſſera la moitié moins de ſang des arteres dans les veines, des veines dans le cœur, du cœur dans les arteres; car ſa vîteſſe par les orifices des petites artérioles reſte la même, & elle eſt par les principes de l'hydraulique, comme la racine des forces motrices (Pittot, *des pompes*, *Mémoires de l'Académie*, *1735. princip. 3.*) mais la dépenſe des fluides qui s'écoulent étant en raiſon compoſée des orifices & des vîteſſes, il s'enſuit que ſi l'orifice eſt deux fois plus petit & que la vîteſſe reſte la même, la dépenſe ſera deux fois plus petite dans le même eſpace de temps, ce qu'il faut prouver.

La vîteſſe qu'une même puiſſance imprime au piſton d'une pompe eſt

d'autant plus petite, que l'émiſſaire eſt plus petit. On a vû que lorſque le ſang en paſſant des arteres dans les veines trouve l'orifice entiérement ouvert, les contractions du cœur ſont entieres & ſe montent au nombre de 70 dans une minute; d'où il ſuit que ſi l'orifice diminue de moitié, les contractions du cœur ſeront deux fois plus petites en nombre égal, ou deux fois plus rares, la grandeur reſtant la même, & qu'encore que la force qui contracte le cœur ſoit la même, la vîteſſe & la grandeur du pouls diminueront au lieu d'augmenter enſemble ou ſéparément, conformément aux lois de la Mécanique. Suppoſons que dans le cas de ces obſtructions les forces qui agiſſent ſur le cœur ſoient quatre fois plus grandes qu'à l'ordinaire, comme par les principes de l'hydraulique le ſang s'écoule avec deux fois plus de vîteſſe par les derniers orifices, l'augmentation de celle-ci ſupplée à ce qui manque à l'orifice, & par conſéquent il doit paſſer autant de ſang des arteres dans les veines que lorſque le corps jouiſſoit d'une ſanté parfaite. Le pouls ne deviendra ni plus grand ni plus fréquent;

il ſera ſeulement plus ferme, parce que la colliſion des colonnes ſanguines ſera plus forte. Puis donc qu'il eſt certain, ou qu'on accorde que les vaiſſeaux capillaires ſont obſtrués dans les fievres malignes, il s'enſuit qu'encore que le pouls ne ſoit ni plus grand, ni plus fréquent qu'il ne l'étoit, les forces du cœur doivent être plus conſidérables.

Cela poſé, ſi la fréquence étant la même, le pouls devient ſeulement deux fois plus grand, comme la vîteſſe du ſang eſt proportionnée à la grandeur du pouls, la vîteſſe ſera double, & la force qui agit ſur le cœur quadruple; or j'ai prouvé ci-deſſus qu'elle étoit déjà quadruple; d'où il ſuit qu'elle eſt devenue ſeize fois plus grande qu'elle n'étoit.

Ceux qui veulent avec *Bontekoe* & *Boerhaave*, que l'on meſure la fievre par la vîteſſe du ſang, doivent convenir qu'encore qu'il y ait des obſtructions, la fievre peut très-bien ſubſiſter avec la grandeur & la fréquence du pouls, telles que l'état de ſanté, & qu'il ſuffit pour la rendre plus grande, qu'il devienne ſeulement plus grand.

Mais, si en supposant les mêmes obstructions, non-seulement la grandeur augmente, mais que les battemens deviennent deux fois plus nombreux, comme la vîtesse du sang, la grandeur du pouls demeurant la même, est proportionnelle au nombre des battemens, ou à la fréquence, & qu'elle est toujours comme la racine des forces, de cela seul que la vîtesse est double; il s'ensuit que la force doit être quatruple, & que conjointement avec la grandeur, elle doit devenir soixante-quatre fois plus grande qu'elle n'étoit. La cause de la fievre est ce qui entraîne avec soi les symptomes pathognomoniques; or lorsque la force du cœur l'emporte sur celle des membres soumis à la volonté, elle rend les battemens plus fréquens, ou plus grands, ou plus fermes, nonobstant les obstructions, & de là vient que la nature, qui est ménagere de ses forces, retranche le fluide nerveux aux membres soumis à la volonté, & c'est cette véhémence des forces vitales qui occasionne l'attrition, la chaleur, la soif, & les autres symptomes fébriles; de sorte qu'on ne peut douter qu'elle ne soit la cause de la fievre.

COROLLAIRE I. Il ſuffit pour cauſer la fievre que le pouls devienne plus fréquent, & que les forces des muſcles ſoumis à la volonté diminuent. Cette fievre eſt très-fréquente.

COROLLAIRE II. Il ſuffit pour cauſer la fievre que la grandeur du pouls augmente, pourvu que les forces des muſcles augmentent en moindre proportion, ou deviennent abſolument plus petites qu'à l'ordinaire.

COROLLAIRE III. La fievre peut exiſter avec un pouls plus grand & plus fréquent qu'à l'ordinaire, comme dans la tierce ardente & les autres fievres aiguës.

COROLLAIRE IV. La fievre peut avoir lieu, quoique la force du pouls ſoit la même que dans l'état de ſanté, comme lorſque ce qui manque à la grandeur, eſt ſuppléé par la fréquence, ou ce qui manque à celle-ci l'eſt par la grandeur, pourvu que les forces des membres ſoient abſolument plus petites.

COROLLAIRE V. La fievre peut exiſter avec un pouls moins fort que dans l'état de ſanté, pourvu que les forces des membres diminuent en plus gran-

de proportion, comme il arrive dans la tierce lipyrie & dans les autres fievres malignes.

COROLLAIRE VI. Je n'acquieſce point au ſentiment de *Bontekoe* ni de *Boerhaave*, qui meſurent la fievre par la viteſſe du pouls, vu que celle-ci ne peut augmenter, à moins que le produit de la grandeur par la fréquence n'augmente, & que la force du pouls n'augmente auſſi.

COROLLAIRE VII. J'en dis autant de ceux qui ne jugent de la fievre que par la fréquence du pouls, ſans avoir égard aux forces muſculaires; car ſi la fréquence du pouls augmente dans la même proportion que les forces des membres, comme il arrive dans la colere & dans les courſes violentes, on ne dit pas qu'il y ait fievre, de même qu'elle n'a pas lieu non plus, lorſque la grandeur du pouls diminue proportionnellement aux forces des membres, comme dans la derniere agonie; nous diſons pour lors que la fréquence vient de foibleſſe.

COROLLAIRE VIII. Toute fievre doit être accompagnée d'une diminution notable des forces, je veux dire,

que l'effort de la faculté vitale doit être proportionné aux forces de cette faculté, & à l'intenſité de la cauſe nuiſible; c'eſt cet effort qui conſtitue l'eſſence de la fievre, & qui en donne une parfaite idée.

Les principes de la fievre peuvent exiſter, ſans que l'effort fébrile ſe manifeſte; ſouvent auſſi il ſe manifeſte tout-à-coup, quoiqu'il y ait déjà long-temps que les matieres fébriles réſident dans la machine & dans les vaiſſeaux ſanguins; en un mot, la fievre vient de loin, & ſe manifeſte enſuite tout-à-coup, comme les Praticiens le ſavent très-bien. Les maladies n'attaquent pas les hommes ſubitement; elles ſe forment peu à peu, & enſuite elles ſe manifeſtent dans le temps qu'on s'y attend le moins. *Hippocr. Ballon. de virg. morb. c. 7. p. 10.*

Les préludes des fievres paroiſſent ſouvent indiquer des ſaburres dans le ſang, leſquelles retardent ſon cours, & obſtruent les vaiſſeaux capillaires, comme cela paroît par la peſanteur que l'on ſent dans la tête & dans le corps, par la laſſitude, la petiteſſe, la rareté & l'inégalité du pouls, & par le dé-

goût que l'on a pour les exercices ordinaires. Elle eſt précédée d'un défaut de perſpiration, d'une ſuppreſſion d'ordinaires, ou d'une peſanteur de tête, &c. après quoi elle ſe manifeſte tout-à-coup.

Elle augmente enſuite pendant un ou deux jours; & de plus, dans les fievres exacerbantes, elle augmente à certaines heures ſans aucune cauſe évidente, & elle ceſſe dans d'autres; & dans les intermittentes après une entiere apyrexie, elle revient de nouveau, & enſuite diſparoît.

Il eſt certain que les effets ſont proportionnels à leurs cauſes. (Wolf, *Mech.* 24). Si donc l'on aſſigne pour cauſe de la fievre l'obſtruction des vaiſſeaux, qui n'en eſt que le principe, elle devroit avoir lieu du moment que les vaiſſeaux ſont engorgés, & ſe manifeſter avec une force proportionnée au plus ou au moins d'engorgement de ces mêmes vaiſſeaux. Perſonne ne peut nier que cet engorgement n'exiſte quelques heures avant l'attaque, qu'il ne ſoit plus grand avant le paroxyſme, & moindre après l'accès; cependant elle n'a lieu ni avant le paroxyſme de la

continue,

continue, ni après l'accès de l'intermittente, qui devroit en occasionner d'autres; d'où il s'ensuit que la cause existe sans produire aucun effet, ce qui est absurde.

Les Modernes répondent à cela que toute quantité de ferment ou de matiere fébrile ne suffit pas pour causer la fievre, mais qu'il en faut assez pour distendre les vaisseaux au-delà de leur diametre ordinaire; mais ce subterfuge est vain; car, ou la moitié de la quantité qu'il faut pour causer la fievre distend ou obstrue la moitié des vaisseaux, ou ne l'obstrue point: dans le premier cas, la moitié de la fievre, ou la fievre entiere doit être proportionnée à l'obstruction, & il n'y en a point; & d'ailleurs cette matiere s'accumulant par degrés, la fievre ne devroit point se manifester tout-à-coup, mais par degrés, au lieu qu'il arrive souvent tout le contraire. Dans le second cas, aucune quantité de matiere n'obstrue ni ne distend les vaisseaux, vu que sa moitié ne produit point un effet proportionné, ou il faut dire que les effets ne sont point proportionnels à leurs causes, ou, ce qui revient au mê-

me, que les cauſes étant nulles, ou très-petites, il doit en réſulter de très-grands effets, & par conſéquent qu'il y a des effets ou des parties d'effets ſans cauſe; ce qui eſt abſurde.

D'autres, & cette opinion a trouvé grand nombre de partiſans, ont imaginé dans le ventricule, ou dans le pancréas, dans le foie, dans le méſentere, &c. je ne ſai quelle maſſe de matiere fébrile, qu'ils appellent levain, laquelle paſſe continuellement, ou de temps à autre dans le ſang & l'épaiſſit, d'où ſenſuit une fievre continue ou intermittente.

Mais perſonne ne nous a encore appris de quelle maniere, & par quel méchaniſme cette matiere paſſe tantôt continuellement dans le ſang, & tantôt n'y paſſe que par intervalles, ni pourquoi ce levain après avoir paſſé dans le ſang, s'épuiſe à certaines heures, & ſe renouvelle dans d'autres; pourquoi après avoir évacué la bile, le ſuc pancréatique & les premieres voies de fond en comble avec des cathartiques réitérés, des émétiques & des potions délayantes, les fievres intermittentes, comme l'obſerve *Sydenham*, deviennent plus opiniâtres que jamais,

quoiqu'on ait évacué ce levain ; pourquoi les paſſions réveillent les fievres qui étoient endormies ; pourquoi une mauvaiſe nouvelle, un accident imprévu, retarde l'accès ou le fait ceſſer ; pourquoi les payſans guériſſent la fievre, en tirant un coup de fuſil derriere les oreilles de ceux qui en ſont atteints. Quelles conſéquences ne tire-t-on pas de là contre l'exiſtence de ce levain ?

Mais à quoi bon perdre mon temps à de pareilles diſputes ? Cette théorie eſt le fruit de l'opinion, & l'ignorance des méchaniques l'a entretenue. Soit, je veux qu'il y ait un levain qui épaiſſiſſe le ſang ; le ſang étant épaiſſi, doit ralentir le mouvement du cœur, & diminuer le pouls, pour les raiſons que j'ai alléguées ci-deſſus ; & dans ces circonſtances, pour que la vîteſſe & le nombre des battemens augmentent, il faut néceſſairement que les forces du cœur augmentent auſſi. Or, quel eſt l'homme aſſez ignorant dans l'hydraulique pour croire que les réſiſtances augmentent les forces des machines ? j'ai honte de réfuter de pareilles fictions, & c'eſt aſſez d'avoir ren-

verſé les principes ſur leſquels elles ſont fondées.

Le cœur ne doit point ſon mouvement à la diſpoſition méchanique des parties, ni aux forces qu'on leur a imprimées dès leur origine, ni à aucune des cauſes que les modernes appellent méchaniques.

Ce viſcere ne doit ſa contraction qu'à l'action du fluide nerveux que lui tranſmettent les nerfs cardiaques; car le ſang qui s'y rend par les veines, ne peut que le dilater, & par conſéquent s'oppoſer à ſa contraction. Le ſang ſe rend dans le tiſſu du cœur par les veines coronaires, dans le temps de ſa contraction; d'où il ſuit que cette affluence eſt l'effet, & non point la cauſe de ſa contraction.

Il y a plus, ou l'action du fluide nerveux dépend des forces du cerveau, ou d'un moteur animé qui préſide ſur lui. Si les forces du cerveau qui font circuler le fluide nerveux, ſont méchaniques, elles reçoivent tout leur mouvement de l'action du ſang qu'y envoient les arteres, & de la force élaſtique de la ſubſtance moelleuſe. Tel eſt le ſentiment de *Boerhaave*, (Diſ-

cours huitieme) qui dit, que le cœur a beſoin pour agir de l'action des nerfs, que c'eſt elle qui le met en mouvement, & que les nerfs ne reçoivent cette faculté que du cervelet. Il faut donc attribuer ſa force au ſang artériel que le cœur envoie dans le cervelet; la cauſe précede donc l'effet, elle en dépend cependant, & cet effet reproduit ſa cauſe, *pag.* 111.

Mais les forces que le cœur imprime aux colonnes ſanguines, ſont comme les orifices des arteres qui ſortent de l'aorte; & comme les orifices des carotides & des vertébrales enſemble égalent à peine la troiſieme partie de l'orifice de l'aorte, à peine le ſang conſerve-t-il dans la tête la troiſieme partie des forces que le cœur lui a imprimées. Le cervelet dans les enfans nouveaux nés n'eſt que la neuvieme partie du cerveau, & la cinquante-ſeptieme de tout le corps; comme donc la quantité de ſang doit être proportionnée au volume des parties qu'il arroſe, il s'enſuit que celui qui ſe porte dans le cervelet eſt la neuvieme partie de celui qui afflue dans le cerveau, & la cinquante-ſeptieme partie de celui qui ſe rend

dans tout le reſte du corps. La force des parties dépendant du ſang qui y afflue, & de la vîteſſe & de la grandeur des vaiſſeaux, il s'enſuit que la force du ſang qui afflue dans le cervelet eſt la cinquante-ſeptieme partie de celle que le cœur imprime à toute ſa maſſe; & puiſque la partie eſt moindre que le tout, la force que le fluide nerveux contenu dans le cervelet peut recevoir du ſang qui s'y trouve, eſt à celle que le cœur eſt obligé de déployer comme 1 à 57, je veux dire, 57 fois plus petite. Toute cette force du fluide nerveux contenu dans le cervelet eſt employée à contracter le cœur; & comme le cœur, ni aucune machine quelconque n'a de force, & ne produit d'effet qu'autant que le moteur lui en communique, il s'enſuit que le fluide nerveux ne peut communiquer au cœur que la cinquante-ſeptieme partie de la force dont le cœur a eu beſoin dans la contraction précédente; & par conſéquent ſi le cœur n'agit que par l'entremiſe du fluide nerveux qui s'y rend par les arteres, l'effet ſera plus grand que ſa cauſe, & il ne ſe mouvra qu'au moyen de la force & du mouvement qu'il a communiquée

au fluide nerveux ; de ſorte qu'il devra ſa force à ſa force même, ou ſon mouvement à ſon mouvement, & par conſéquent le mouvement du cœur ſera un effet ſans cauſe, ce qui eſt abſurde. Il faut donc néceſſairement que le mouvement du cœur à chaque battement ſoit produit par un moteur animé, lequel venant à manquer, comme cela arrive après la mort, ſa contraction ceſſe, ce mouvement augmente lorſqu'il agit, comme il arrive dans les paſſions violentes, & il diminue lorſqu'il eſt oppreſſé, comme cela arrive dans la crainte.

On peut démontrer ce que je viens de dire, d'une autre façon : Le ſang ſort du cœur avec une vîteſſe capable de lui faire parcourir vingt pieds par ſeconde ſur un plan horizontal ; (*Hæmaſt. pag.* 300. *n°. 40.*) en ſuppoſant l'orifice de l'aorte de 97 lignes. Afin donc que le fluide nerveux contracte le ventricule gauche du cœur, il faut, ſuivant les principes de l'Hydraulique & nommément de la *Phoron. prop. 31.* que ſa force ſoit du moins la même que celle de la colonne du ſang qui ſort du cœur ; car les forces qui ſont mutuel-

lement en équilibre dans les fluides, ſont comme le produit de la vîteſſe doublée, des orifices & de la denſité des fluides. Si l'on ſuppoſe donc la même denſité dans le ſang que dans le fluide nerveux, & que l'orifice des nerfs cardiaques qui s'ouvrent dans le ventricule gauche du cœur pris enſemble, ſoit la millieme partie de celui de l'aorte, il s'enſuivra que la vîteſſe du fluide nerveux ſera 31 fois plus grande que celle du ſang dans l'aorte, ou de 620 pieds par ſeconde; & comme, ſuivant *Keill*, la vîteſſe du ſang dans les dernieres artérioles eſt 5230 fois plus petite que dans l'aorte, il s'enſuit que la vîteſſe que le fluide nerveux reçoit du ſang qui circule dans le cerveau, eſt 162130 fois plus petite qu'il ne faut pour contracter le cœur.

COROLLAIRE. Les obſtructions qui ſe forment dans les vaiſſeaux capillaires ralentiſſent le mouvement du cœur, & par conſéquent celui du ſang dans le cervelet. Comme donc le mouvement fébrile, du moins dans les fievres aiguës, ſuppoſe une augmentation de forces de la part du cœur, & que le mouvement de celui-ci ne peut augmen-

ter à moins que la vîteſſe du fluide nerveux n'augmente, ſi le mouvement du ſang diminue, il eſt abſurde de vouloir que celui du fluide nerveux augmente, ou de prétendre que la fievre eſt cauſée par les obſtructions, quelque principe méchanique qu'on allegue.

On m'objectera que le fluide nerveux étant infiniment plus rare & plus ténu que le ſang, il acquiert par la preſſion un mouvement plus rapide, parce que les vîteſſes imprimées par la même force à pluſieurs fluides de denſité inégale ſont en raiſon inverſe des racines de ces mêmes denſités. Je ne m'oppoſerai point à ce ſentiment. Suppoſons donc que la denſité du fluide ſoit un million de fois moindre que celle du ſang, ſa vîteſſe ſera dix mille fois plus grande : mais la force des fluides de denſité inégale eſt en raiſon compoſée de la doublée de la vîteſſe & de la ſimple de la denſité. Comme donc la denſité du fluide nerveux eſt un million de fois plus petite, quand même le quarré de la vîteſſe deviendroit un million de fois plus grand, l'un compenſe l'autre, & la force qui réſulte de l'un & de l'autre, n'eſt pas plus grande que ſi l'on ſuppoſoit la mê-

me denſité dans le ſang que dans le fluide nerveux. En voilà aſſez pour contenter les Modernes, qui ignorant les mathématiques, veulent expliquer les maladies d'une façon méchanique.

Sydenham prétend que les fievres & les maladies inflammatoires compoſent les deux tiers des maladies qui affligent l'humanité. La quarantieme partie des hommes meurt de la fievre ou avec la fievre. Graunt *medicals obſervat. on the bills of mortality*.

I. Ephemera ; *l'Ephémere, Courbature.*

CARACTERE. C'eſt une eſpece de fievre continue, qui ceſſe pour l'ordinaire d'elle-même en moins d'une demi ſemaine.

Les Latins l'appellent *Diaria*, parce qu'il y a pluſieurs eſpeces qui ſe terminent en vingt-quatre heures. Gordon. *lil.* p. 3. *Ephimera ;* les Italiens *Effemera ;* Gilbert l'Anglois *Effimera*; les François, *Fievre éphémere ;* quelques Arabes *Febris inflativa*, fievre accompagnée d'enflure.

Symptomes.

Dans les fonctions animales. L'attaque ſubite, le plus ſouvent avant la pointe du jour; elle n'eſt précédée d'aucune laſſitude notable; le mal de tête vient ſubitement, & oblige le malade de ſe mettre au lit.

Dans les fonctions vitales. Le pouls eſt plein, libre, prompt, fréquent, la reſpiration fréquente, le battement des tempes eſt le même que celui des arteres.

Dans les excrétions. La ſueur s'exhale en forme de vapeur, ſur-tout dans le déclin de la maladie, l'urine ne change preſque point.

Dans les qualités. Elle commence par un froid léger, mais ſans friſſon ni friſſonnement, ce qui la diſtingue de la rougeole.

Elle eſt ſuivie d'une chaleur douce & vaporeuſe.

La rougeur s'empare de tout le corps; elle commence par le viſage, qui s'enfle quelque peu, ce qui lui a fait donner le nom de fievre tuméfiante (*febris inflativa.*)

Ordre des ſymptomes. Nul prélude, les principes ou occaſions procatartiques ont lieu pour l'ordinaire, comme l'erreur dans les alimens, les topiques, &c.

L'attaque ſurvient preſque ſans bâillement, ſans friſſonnement, ſans aſſoupiſſement; elle eſt ſubite, de maniere qu'elle eſt auſſi forte que dans la vigueur, avec une fréquence modique, une chaleur douce, vaporeuſe; la maladie, comme dit *Lommius*, vient tout à la fois; la maladie eſt dans ſon état pendant environ un jour, ou tout au plus, pendant deux ou trois, ſans aucune incommodité conſidérable; enfin, elle ſe termine quelquefois par une hémorrhagie, & le plus ſouvent, par une tranſpiration ou des ſueurs copieuſes.

Les principes procatartiques ſont ceux qui peuvent ralentir quelque peu le mouvement du ſang, & qu'un travail d'un ou deux jours peut détruire ou chaſſer, de ſorte que la nature ne ſe trouve jamais accablée d'une ſi légere incommodité; elle déclare auſſitôt la guerre à la matiere morbifique, preſſentant confuſément qu'elle ne tardera pas à lui céder; elle l'attaque ſans

beaucoup d'appareil, & la met en fuite ſans trouble & ſans délai.

La nature ſeule guérit preſque toujours la fievre éphémere, & l'on a rarement beſoin d'appeller le Médecin. Il eſt plus aiſé de la guérir que de la connoître, parce qu'on n'a pas le temps de diſtinguer ſi elle deviendra ſynoque ou continue. L'abſtinence, une boiſſon aqueuſe chaude & le repos, ſuffiſent pour la guérir.

1. *Ephémere pléthorique; éphémere cauſée par l'opilation, par le vin, par la ſuppreſſion de la perſpiration, par des alimens chauds*, Avicenne, *tom. 2. pag. 16. Ephémere avec enflure*, des Auteurs. B.

Principes. La pléthore eſt en raiſon compoſée de la directe des alimens que l'on prend, & de l'inverſe de ceux qu'on rend; d'où il ſuit qu'elle eſt d'autant plus grande, 1°. qu'on prend une plus grande quantité d'alimens dans un temps donné; 2°. que les forces coctrices ſont plus grandes; 3°. que les alimens ſont plus ſucculens. Les alimens ſont ou ſolides ou liquides. Ces derniers paſſent preſque tous dans le ſang; & plus ils ſont agréables & ſpi-

ritueux, & plus on en fait uſage; de ſorte qu'on eſt plus ſujet à commettre des excès dans le boire que dans le manger. Cependant les mets délicats, les friandiſes, les viandes aſſaiſonnées & qui flattent le goût, contribuent à la pléthore, parce qu'on en mange beaucoup, & qu'on les digere aiſément. Tels ſont les alimens qui par eux-mêmes ne cauſent point de pléthore, à moins que la quantité qu'on en prend n'excede celle que l'on rend.

La diminution abſolue ou relative des éjections, contribue auſſi à la pléthore. Ces éjections ſont ou ordinaires, & ſe font par la voie de la perſpiration, des urines, des ſueurs, des ſelles, de la ſemence; ou extraordinaires, comme par un ſaignement de nez, par une hémorrhagie du fondement, de la matrice, par une évacuation de pus, de ſanie, par des cauteres, des ulceres, des fiſtules, par la ſaignée. La pléthore augmente 1°. en raiſon de la quantité de matiere qu'on a coutume de rendre, & qui reſte dans le corps; puis donc, comme l'obſerve *Sanctorius* (*aphor. 10. ſect. 3.*) que l'évacuation qui ſe fait par la perſpiration,

eſt ſeize fois plus grande que celle qui ſe fait par les ſelles; il s'enſuit que la pléthore que cauſe le défaut de perſpiration, eſt ſeize fois plus grande que celle que cauſe la conſtipation; 2°. à proportion de la facilité avec laquelle la matiere ſupprimée ſe mêle avec le ſang; par exemple, la ſuppreſſion du flux menſtruel occaſionne une plus grande pléthore que celle de l'urine, parce qu'il faut quelques jours à celle-ci pour remplir la veſſie & les ureteres, & pour réfluer dans la maſſe du ſang; au lieu que le ſang menſtruel réflue auſſitôt dans les veines hypogaſtriques; 3°. en raiſon de la durée de cette ſuppreſſion; par exemple, ſi un ulcere ceſſe de fluer pendant deux jours, il paſſe deux fois plus de pus & de ſanie dans la maſſe du ſang, que ſi l'écoulement n'avoit ceſſé qu'un jour.

Sanctorius prétend que la maſſe des fluides, & par conſéquent le poids du corps augmente de trois livres en hiver, ſans que la ſanté en ſouffre, & que plus un homme eſt robuſte, moins il ſe reſſent de l'augmentation du poids des fluides. On ſaura que le pouls eſt plus grand & plus fréquent après qu'on

a mangé, que lorſqu'on eſt à jeun; & ſuivant l'obſervation du Dr. Robinſon, cette fréquence eſt beaucoup plus conſidérable après un grand repas, qu'après un médiocre. Suppoſons que le nombre des battemens du pouls d'un homme à jeun, ſoit à celui d'un homme qui a mangé, comme ſoixante-dix à ſoixante-ſeize; il y a toute apparence que ſa grandeur augmente dans la même proportion; & comme l'un & l'autre augmente pendant quelques heures ſans cauſer de maladie, il s'enſuit que la force du cœur peut pareillement augmenter d'un ſixieme pendant quelques heures, ſans en occaſionner aucune; & par conſéquent que le poids ſuperflu qui donne lieu à l'éphémere, eſt de plus de trois livres dans les ſujets robuſtes, lorſque la perſpiration eſt interceptée. Comme la quantité de matiere qui ſe diſſipe par la perſpiration ou dans une nuit, & à plus forte raiſon dans une journée, monte à plus de trois livres (*Sanctor. ſect. 3. aphor. 1. 10. 69, &c.*) il n'eſt pas étonnant que l'éphémere ſe guériſſe d'elle-même à l'aide d'une tranſpiration abondante.

Un homme à jeun rend dans l'eſpace

d'une nuit, par la tranſpiration, environ dix-huit onces des alimens qu'il a pris (*Sanctor. aphor. 2. ſect. 3.*) & lorſqu'il a bien répu, & que la digeſtion ſe fait bien, quarante onces; & par conſéquent la tranſpiration d'un homme à jeun, eſt à celle d'un homme qui a mangé, comme neuf à vingt. Un homme ſain, & qui uſe d'alimens, peſe tous les matins autant qu'il peſoit la veille; ſi donc il fait diete le lendemain, non-ſeulement il peſera moins que le jour précédent, de la quantité d'alimens dont il s'eſt abſtenu, par exemple, de cent-neuf onces, mais encore de toute celle qu'il rendra ce jour-là par la tranſpiration & par les autres voies, laquelle eſt d'environ quarante-neuf onces: ſi donc il a coutume de prendre cent-neuf onces d'alimens; s'il reſte à jeun un jour entier, il peſera dix livres moins qu'il ne peſoit le jour précédent après avoir mangé; ce qui doit s'entendre de ceux qui ne font qu'un ſeul repas par jour.

Ceux qui font de l'exercice en marchant juſqu'à ſuer, diſſipent par la tranſpiration dans l'eſpace d'une demi-heure, huit ou neuf onces, ou huit

fois davantage que s'ils se fussent tenus en repos en été, & un homme gras & replet dissipe par un pareil exercice trente fois davantage que s'il se fût tenu en repos en été. Comme donc l'éphémere n'augmente pas moins la chaleur & la sueur que l'exercice que l'on fait en marchant, & procure une transpiration proportionnée; il y a tout lieu de croire qu'elle diminue le poids du corps dix fois plus que n'auroit pu faire l'état de santé.

En été la perspiration est à l'urine, comme 2 à 1; lorsqu'on marche ou qu'on va à cheval, comme 4 ou 5 à 1, & par conséquent l'augmentation de la perspiration que causent la chaleur & l'exercice excede la diminution de l'urine; d'où il suit que quoique l'éphémere diminue la quantité de cette derniere, le poids du corps diminue infiniment plus par la transpiration, & que celle qui dure un jour, équivaut à plusieurs saignées.

Je fus attaqué le 14 Septembre 1752 à cinq heures du matin d'une fievre éphémere pléthorique; elle étoit forte, & elle n'eut aucun avant-coureur, à l'exception de l'insomnie, d'une chaleur brûlante, d'une déglutition diffi-

cile, d'une grande peſanteur de tête. Je fus ſaigné deux fois, & la fievre me quitta la nuit ſuivante.

Lorſque je m'endormois, j'étois agité dans mes rêves de penſées importunes au ſujet d'un objet qui me cauſoit du chagrin; je pouvois à la vérité les chaſſer en m'abſtenant de dormir; mais elles revenoient dès que je me livrois au ſommeil.

Lorſque je me porte bien, les battemens de mon pouls ſe montent à 72 par chaque minute, & dans cette fievre, ils montoient à 94 le matin, & à 98 vers le ſoir. La chaleur de l'air étoit de 17 deg. & celle de mes pieds de 35 & au-delà, meſurés ſur le thermometre de M. de Réaumur. Je rendis à peine trois onces de ſang par minute, par l'ouverture qu'on me fit à la veine.

Le nombre des reſpirations pendant la fievre étoit de 27 en deux minutes, de ſorte que lorſque le cœur me battoit 196 fois, je reſpirois 27; le nombre des reſpirations étoit la ſeptieme partie des battemens du cœur.

2. *Ephemera nauſeativa* Avicennæ, *tom. 2. pag. 3. Ephem. ex crapula; ex ſatietate; ex cacochylia; à cruditate*, Sennert. *Ephemere d'indigeſtion.* B.

La dyſpepſie, ou la difficulté de digérer les alimens eſt en raiſon compoſée de la débilité de l'eſtomac, de la quantité & de la réſiſtance des alimens que l'on prend.

La *débilité* de l'eſtomac eſt d'autant plus grande, qu'il fait moins d'effort pour ſe contracter, ſoit à cauſe qu'il eſt ramolli par des ſubſtances oléagineuſes, par le trop grand uſage des boiſſons aqueuſes tiedes, ſoit à cauſe d'une aneſthéſie ou une diminution de ſentiment occaſionnée par les vices des nerfs, du cerveau, par l'étude, le chagrin, les paſſions, qui font prendre un autre cours au fluide nerveux, ſoit à cauſe de la rigidité & de la phlogoſe du ventricule.

La *quantité* des alimens que l'on prend ſe meſure par leur poids & par le nombre de repas que l'on fait, & elle eſt par conſéquent comme leur volume & leur peſanteur ſpécifique pris enſemble.

La *difficulté de digérer* eſt proportionnée à la ténacité & à la viſcoſité des alimens, de la cacochylie, ou du ſuc gaſtrique qui enduit le ventricule, à leur crudité, à leur dureté, au défaut

de tranſpiration, & à la ſenſibilité de l'eſtomac ; car dans le cas où il eſt indiſpoſé, qu'il eſt affecté d'une phlogoſe, ou que ſon irritation eſt trop forte, il a autant de peine à digérer les alimens mous, qu'il en a à digérer les plus durs lorſqu'il eſt ſain.

Les alimens dont on uſe ſont ſujets à fermenter ou à ſe corrompre ; les alimens ſujets à fermenter ſont les végétaux cruds, acides, tels que les fruits d'été, les ſalades, les ſubſtances farineuſes, le pain mal levé, la pâtiſſerie, les vins nouveaux ; de là le ptyaliſme, les rapports acides, les picotemens d'eſtomac, les coliques, les flatuoſités, les peſanteurs dans l'épigaſtre, les nauſées, &c. Les alimens ſujets à ſe corrompre ſont, la chair des animaux carnaſſiers trop cuite ou trop macérée ; celle des oiſeaux de proie & des poiſſons de même eſpece, leurs œufs, leurs bouillons, leurs gelées ; les végétaux âcres dont les fleurs ſont en croix ou en ombelle ; les mets où il entre de l'épicerie, & que l'on mêle avec d'autres ; leſquels cauſent des rapports nidoreux & fétides, du dégoût pour les viandes, l'amertume de bouche, la puanteur de

l'haleine, des nauſées, des vomiſſemens bilieux, des cardialgies, des peſanteurs d'eſtomac, de tête, &c. Les ſucs cruds & acides épaiſſiſſent le ſang, obſtruent les vaiſſeaux ; de là la réſiſtance que le cœur & les vaiſſeaux rencontrent, & que l'éphémere ſurmonte & détruit en augmentant les oſcillations des vaiſſeaux.

Les ſucs âcres, bilieux, putrides, de mauvais goût offenſent les vaiſſeaux ſanguins, & obligent la nature à exciter une fievre éphémere, qui les diſſipe par la tranſpiration, la ſueur, les urines & la diarrhée.

3. *Ephemera à frigore ; Diaria 8.* de Foreſtus, qui voyageant par un vent froid, en fut lui-même attaqué. *Diaria ex balneo frigido, pluviâ frigidâ ; Diaria ex mœrore, terrore*, &c. *Ephémere cauſée par le froid ; par un bain froid, par une pluie froide, par le chagrin, la frayeur*, &c. B.

Le froid intercepte non-ſeulement la tranſpiration, d'où s'enſuit la pléthore; il fige & condenſe encore les humeurs, & fait qu'elles oppoſent plus de réſiſtance au cœur. La nature y remédie par un effort & une attrition fébrile,

qui conſtitue la fievre dont nous parlons. La triſteſſe & la crainte produiſent le même changement dans le corps; car l'un & l'autre empêchent la tranſpiration. *Sanctor. ſect. 7. aphor. 8. 9. & 15*, & la tranſpiration interceptée, la moindre choſe nous jette dans la frayeur & la triſteſſe. *Aphor. 8.*

4. *Ephémere cauſée par la chaleur, l'inſolation, les poêles, les étuves, les vapeurs, les bains chauds, &c. par la colere, la fureur, un exercice violent, un travail exceſſif, les veilles, les ſudorifiques, les cordiaux, les liqueurs ſpiritueuſes, &c.* B.

La chaleur eſt en raiſon compoſée de la ſimple de la quantité des particules ignées & alcalines, de la ſimple de la denſité des fluides & de la tenſion des ſolides, & de la doublée de la vîteſſe de leur choc.

La *quantité* des particules ignées augmente par l'inſolation, les étuves, les boiſſons chaudes, ſpiritueuſes, par l'uſage des alimens ſalés, poivrés, épicés, alcaleſcens, des ſubſtances cardiaques, ſudorifiques, âcres.

La *tenſion* des ſolides eſt proportionnée aux forces contractives du cœur,

à la réſiſtance que le ſang rencontre en circulant dans les vaiſſeaux capillaires, au ton naturel des fibres, ou à l'augmentation de ce même ton par le travail, les paſſions, &c.

La *vîteſſe* eſt comme la racine des forces qui contractent le cœur & les muſcles dans les fievres, les travaux, les paſſions, la courſe, l'équitation, la vocifération, &c.

Les principes extrinſeques de la chaleur, tels que l'inſolation, les bains trop chauds, donnent lieu à cette fievre. La chaleur directe du ſoleil eſt double de celle qui eſt réfléchie, ou de celle que l'on meſure par le thermometre. Cette chaleur en été monte au ſoixantieme degré du thermometre, & comme elle double de celle du ſang, elle eſt capaple de le coaguler & d'épaiſſir la lymphe qui ſe trouve dans le voiſinage de la peau, de picoter les fibres nerveuſes & d'y cauſer une phlogoſe. Cette chaleur diſſipant les parties les plus fluides, épaiſſiſſant le reſte, & irritant la peau, ſuffit pour cauſer une fievre éphémere.

Le ſoleil cauſe tous les jours en hiver des maux de tête, des rhumes, lorſque

lorſque le froid vient à intercepter la tranſpiration de la matiere que la chaleur avoit miſe en mouvement.

5. *Ephemera lactea* Riviere ; *Ephemera puerperarum, nutricum, à lactis refluxu, à lacte ſuppreſſo ; La fievre de lait, le poil*, appellé vulgairement *arcouſſel.* B.

Environ trois jours après qu'une femme a accouché, pour peu qu'elle remue dans ſon lit, elle ſent un certain froid dans tout le corps, lequel ceſſe & revient par intervalles, & qui l'incommode beaucoup. Ses mamelles deviennent douloureuſes, s'enflent, & rendent de la ſéroſité. Le lait ſemble ſortir par différents endroits des aiſſelles, elles ſe reſſerrent enſuite de même que le corps de la mamelle, & cette ſéroſité prend ſon cours par le mamelon, ſur-tout ſi l'enfant le ſuce. Les femmes donnent à cet écoulement de lait le nom d'*éponge*. Les lochies continuent cependant leur cours, mais elles ſont moins abondantes. Les grains des mamelons deviennent rouges, ſe diſtendent, ſe noirciſſent & deviennent extrêmement douloureux. Les Languedociens appellent ces tumeurs *canegres*. Il ſe forme aſſez ſouvent plu-

ſieurs tumeurs ſur le corps des mamelles que l'on diſtingue par le tact, mais qu'on ne ſauroit voir ; elles cauſent de la douleur pour peu qu'on les preſſe ; mais tous ces ſymptomes diſparoiſſent au bout de deux ou trois jours, au moyen d'un lait plus abondant & d'une ſueur copieuſe, très-vaporeuſe, qui ſent mauvais, & qui reſſemble à celle du lait caillé. Les nourriſſes ſont ſujettes au même accident lorſqu'elles prennent du froid. Les femmes qui accouchent pour la premiere fois ont ſouvent des rhagades aux mamelons, que les François appellent *tendrieres* & *gerçures*.

L'enflure, la tenſion, la douleur des mamelles, l'abondance de lait qui ſurvient enſuite, & tous les autres ſymptomes, prouvent que le lait qui étoit deſtiné à nourrir le fœtus dans la matrice, reflue dans le ſang lorſque ce viſcere ſe reſſerre, & que le but que la nature ſe propoſe en excitant une fievre éphémere, eſt de dilater les vaiſſeaux des mamelles en y envoyant une plus grande quantité de ſang, & de préparer une voie au chyle après qu'il s'eſt converti en lait. Celui-

ci ſe forme dans les glandes des mamelles, parce qu'ayant à peu près la même peſanteur ſpécifique que le lait & le couloir, elles le ſéparent du ſang en le pompant. Il ne s'y formoit point auparavant, parce que les tubes artérieux lymphatiques n'étoient point aſſez dilatés; l'éphémere prépare la voie à ce fluide par un effort utile, mais qui n'eſt pas toujours vif & impétueux.

6. *Ephémere cauſée par la phlogoſe, la douleur*, Freder. Hoffman, *cap.* 14. *Ephémere cauſée par une plaie, une fracture, une luxation, une chute d'un lieu élevé, une contuſion*, &c. *Ephémere traumatique* Freder. Hoffman, *cap.* 14. *pag.* 186. B.

Lorſqu'une partie ſouffre une plaie, une contuſion, une diſtraction violente, le ſang s'y arrête, s'épanche, ou ne circule plus. Dans ce cas, le cœur rappelle toutes ſes forces par une eſpece de ſympathie, afin de le réſoudre & de l'atténuer, lors ſur-tout qu'une paſſion violente a contribué à l'épaiſſir & à le ralentir, & cette réſolution ſe fait en peu de jours, lors ſur-tout que l'on a recours à la ſaignée, qu'on emploie les potions chaudes délayantes,

& qu'on applique ſur la plaie & la contuſion les remedes convenables.

7. *Ephemera ſudatoria ; Ephem. Anglica peſtilens* Raimund. Fortis; *Sudor anglicus* Sennert. *Hydropyreton* de quelques-uns, vulgairement la *Suette* ou *ſouette ; Hydronoſus* Foreſti ; *ſwealing ſickneſſ* en Anglois; *ſudoriferus morbus*, des Hollandois ; *éphémere maligne*, de Juncker, *pag. 468.* A.

Symptomes. Abattement exceſſif des forces, défaillances, anxiétés, cardialgie, douleur de tête.

Le pouls fréquent, vîte, inégal, la palpitation de cœur très-forte, opiniâtre; elle continue même quelquefois quelques années après la fievre.

La ſueur continuelle, copieuſe, utile, elle ſe termine avec la maladie. Chaleur incommode.

Hiſtoire. Cette maladie parut pour la premiere fois en Angleterre en 1486, & la ravagea pendant quarante ans. Elle parcourut depuis l'Allemagne, la Hollande, la Zélande, le Brabant, la Flandre, le Danemarck, la Norwege, la France, depuis 1525 juſqu'en 1530. Elle augmentoit en automne, elle ceſſoit en hiver, & elle revenoit au prin-

temps. Elle commença à se manifester dans la Capitale, & de cinq à six cents personnes qu'elle attaquoit journellement, à peine en échappoit-il cent. On trouva enfin le moyen de la faire cesser par l'usage des cordiaux, en se garantissant du froid, en se tenant en repos, & en se procurant des sueurs abondantes. Cette même fievre est devenue derniérement épidémique à Beauvais en Picardie, & l'on s'est très-bien trouvé de la saignée. Nous attendons qu'on en donne l'histoire. Vous la trouverez dans l'Histoire du regne de Henri VII, par *Verulame*. Voyez à la troisieme Classe, en quoi cette maladie differe de la fievre suette miliaire.

8. *Ephemera menstrua*, Ramazzini; *Ephem. medica*. Voyez Valescus de Taranta-Philonio, & l'*Hist. de la Médec.* de Freind. *pag.* 163.

Les filles qui commencent à avoir leurs ordinaires, lors sur-tout qu'elles sont d'un tempérament vif, sanguin, & qu'elles ont les fibres tendues & élastiques, sont attaquées tous les mois, lorsque leurs regles commencent d'une fievre éphémere, accompagnée d'un froid léger & passager, de vapeurs hys-

tériques, de maux de tête, & d'autres ſymptomes qui réſultent de la preſſion & de la réaction du ſang. *Valeſcus de Taranta*, Profeſſeur à Montpellier, a connu une fille qui eut pendant trente ans une fievre éphémere, qui commençoit le trentieme jour du mois.

9. *Ephémere anniverſaire*, Ettmuller. Sleidan, *des maladies incurables*, *pag.* 14. *Ephémere de naiſſance.* B. P.

Valere Maxime, *l.* 1. *cap.* 8. & Pline, *libr.* 7. *hiſtor. natur. cap.* 51. rapporte qu'Antipater de Sydon, Poëte, avoit tous les ans le jour de ſa naiſſance une fievre éphémere, de laquelle il mourut dans un âge fort avancé.

10. *Ephémere hématydrotique*, Georg. Agricola; *accompagnée d'une ſueur de ſang*, Lycoſthen. *de prodigiis*, Schenck. *obſ. pag.* 766. Elle étoit épidémique, & elle fit beaucoup de ravage. A.

11. *Ephémere dichomene*, Deidier, *obſerv. conſult.* 14. *tom.* 2. *Fievre dichomene*, ou *menſtruelle double.* B. P.

Cette fievre éphémere revient tous les quinze jours. Le Dr. Gibert, Médecin de la Faculté de Montpellier, l'a obſervée, & il rapporte le cas d'un nommé Deider, qui l'eut tous les quinze

jours pendant trois mois. Elle étoit accompagnée de dypsnée, de mouvemens convulsifs, de soif, d'une urine trouble, de démangeaisons excessives, de la fréquence du pouls, & du gonflement de l'hypochondre droit.

Pratique de l'Ephémere.

Comme l'éphémere se termine ordinairement dans un jour par la sueur, c'est un signe que la matiere morbifique a son siege dans les vaisseaux sanguins, d'où elle peut être évacuée dans ce court espace de temps par les sueurs. La circulation du sang est quinze mille fois plus rapide dans les grandes arteres, que dans les vaisseaux capillaires; & *Keill*, de qui nous tenons cette observation, compte quarante ordres de ramifications artérielles. Mais comme l'Anatomie & l'Hydraulique nous apprennent que la circulation se ralentit dans les vaisseaux à proportion qu'ils s'éloignent du cœur, & que le nombre qui exprime l'ordre des ramifications, marque à peu près l'éloignement où elles sont du cœur; il y a bien lieu de croire que la matiere mor-

bifique qui eſt dans les rameaux du dixieme ordre, eſt dix fois plus éloignée du cœur que celle qui eſt dans l'aorte, & que le ſang doit être dix fois plus de temps à l'évacuer, vu qu'il faut qu'elle retourne dans la veine-cave & dans l'aorte, pour pouvoir être évacuée; ce qui, ſuivant l'hypotheſe, demande dix fois plus de temps que ſi elle circuloit en droiture par les artérioles terminées par les veines ſanguines.

Prenons pour exemple les maladies aiguës, qui ſont les plus longues de toutes, parce que la matiere morbifique a ſon ſiege dans le ſyſtême artérieux, & qui ne ſe terminent qu'au bout de quarante jours; au lieu que les chroniques ont le leur dans les vaiſſeaux lymphatiques ou dans les veines ſanguines; il s'enſuivra de là que la matiere morbifique des premieres a ſon ſiege dans la quarantieme diviſion des arteres, & celle des ſecondes, dans la premiere; & par conſéquent que le nombre de jours qu'elles durent, répond à celui qui exprime la diviſion ou l'ordre de ramifications. Cette hypotheſe pourra être admiſe lorſque

la médecine aura fait plus de progrès ; & que l'expérience l'aura confirmée ; mais jusqu'alors elle ne mérite pas beaucoup de croyance. Si cela étoit, la matiere morbifique de l'éphémere résideroit dans de plus gros vaisseaux ou dans le sang, dont elle retarderoit le mouvement, & ses molécules auroient un volume qui l'empêcheroit de pénétrer dans les vaisseaux du second ordre, & à plus forte raison dans ceux du troisieme, jusqu'à ce qu'elles fussent atténuées ; & tel est l'état du sang lorsqu'il est trop abondant, ou que ses globules rouges sont en trop grand nombre. Comme ils oppose nt une plus grande résistance au cœur, ils nuisent aux fonctions vitales, & par les lois de la sympathie, ils ont besoin d'être résouts & convertis en lymphe, pour que la santé se rétablisse ; & voilà justement ce que fait l'éphémere.

Si le Médecin veut suivre la route que la nature lui marque, il doit dans *l'éphémere pléthorique*, 1°. interdire au malade la viande & les bouillons, pour que la transpiration soit plus abondante, & que la masse du sang diminue ; en observant cependant de lui donner

quelque potion aqueuſe tiede pour le déſaltérer, & empêcher que la chaleur ne rende le ſang trop viſqueux. Au cas que la tranſpiration ne ſoit point auſſi abondante qu'on le ſouhaite, on lui fera prendre en guiſe de thé quelque potion diaphorétique faite avec le thé, la véronique, le capillaire, &c. & pour aider celle des inteſtins, on prendra le temps qu'il ne ſue point, pour lui donner un clyſtere émollient.

2°. Rien n'eſt meilleur pour diminuer la tranſpiration que de s'expoſer tout nud à un air ou à un vent froid, & de changer ſouvent de place dans le lit; le malade doit donc reſter dans ſa chambre ou au lit avec ſes hardes ordinaires, pour ne point fatiguer inutilement ſes muſcles, & réſerver ſes forces pour les fonctions vitales.

3°. Si le mal de tête, ou la douleur des membres eſt conſidérable, & le pouls plus fort qu'à l'ordinaire, & que le Médecin ſoupçonne que la fievre peut continuer juſqu'au ſecond ou au troiſieme jour, il ſaignera le malade du bras, pour appaiſer la violence de la fievre & calmer la douleur. Il ſuffit de tirer demi-livre ou dix onces de ſang

aux adultes dans le temps que la ſueur eſt arrêtée.

4°. Au moyen de la ſaignée, de la diete, & d'une gymnaſtique convenable, la fievre ſe termine pour l'ordinaire dans un jour, ou tout au plus dans quatre par la ſueur ou une hémorrhagie, quoique plus rarement. Pour déterger les premieres voies, il faut le lendemain, ou le ſurlendemain, ſi l'ephémere a duré quelque temps, purger le malade dans la matinée, & le remettre peu à peu à ſon premier régime.

5°. Si le malade eſt jeune, la fievre longue, & la faim conſidérable, il ne faut point lui preſcrire une diete auſſi rigide, mais lui faire prendre quelques bouillons.

6°. Si le malade eſt jeune, vigoureux, ſanguin, accoutumé à la ſaignée, ou ſujet à quelque hémorrhagie, il faut le ſaigner une ou deux fois, & ne point ménager ſon ſang.

L'éphémere d'indigeſtion exige outre les ſecours qu'on vient d'indiquer, 1°. que l'on procure au malade, par le moyen de quelque potion chaude & abondante, le vomiſſement que les naufées paroiſſent demander, & ſi cela

ne ſuffit pas, qu'il ſente des peſanteurs dans l'épigaſtre, compliquées de cardialgie, de peſanteur de tête, d'amertume de bouche, & que ſon pouls ſoit élevé, on lui donnera une livre d'eau légérement émétique dans laquelle on fera diſſoudre deux, trois ou quatre grains de tartre ſtibié; afin de l'aider à vomir. On lui donnera le lendemain matin un purgatif doux, délayant qui ne puiſſe point l'échauffer. La cure aura beaucoup plus de ſuccès, ſi l'on a ſoin de le ſaigner la veille, dans le temps que la chaleur fébrile eſt la plus forte, vu que ce remede eſt indiqué par les ſignes dont on a parlé; enfin, la fievre étant terminée, on le purgera une ſeconde fois, ainſi qu'on a coutume de le pratiquer.

A l'égard de la fievre de lait, il faut prendre garde 1°. que l'accouchée, qui ne doit ſe nourrir pendant environ une ſemaine que de bouillons pris de quatre en quatre heures, ne ſe gorge point de ſoupe les premiers jours, comme cela n'eſt que trop ordinaire, & ne s'allume point le ſang avant d'accoucher par le trop grand uſage des liqueurs ſpiritueuſes. 2°. La fievre s'étant déclarée, il faut

avoir ſoin de la garantir du froid, car pour peu qu'elle prenne l'air, elle ſent auſſi-tôt un friſſonnement. 3°. Pour préparer la voie au lait, on la fera tetter par un enfant, comme les gens de la campagne le pratiquent, par une femme, ou par un petit chien, ou bien elle ſe tirera elle-même le lait deux fois par jour avec un ſyphon, pour que la ſecrétion ſe faſſe plus aiſément.

4°. Pour éviter toute réſiſtance de la part des mamelles, l'on appliquera deſſus des linges chauds, on les oindra avec de l'huile d'amande douce, & on les enveloppera de coton. 5°. Après que la fievre aura ceſſé, la mere allaitera elle-même ſon nourriſſon, afin que ce lait ſéreux & délayant le débarraſſe plutôt du méconium; d'ailleurs la mere eſt plutôt délivrée de la fievre & de l'incommodité des lochies. 6°. On la purgera légérement environ neuf jours après, & on la remettra peu à peu au régime ordinaire.

La *ſuette* exige, outre les précautions qu'on a indiquées, que l'on appaiſe la cardialgie dont elle eſt accompagnée, avec des cardiaques, tels que l'eau de fleurs d'orange, de canelle, le vin pur avec la confection d'hyacinthe, d'alker-

mès, la thériaque, que l'on entretienne la ſueur avec ménagement, & au cas qu'elle languiſſe, qu'on l'excite avec les cordiaux dont je viens de parler, & avec des ſudorifiques.

II. *SYNOCHA; la Synoque.*

C'eſt un genre de fievre continue qui s'étend pour l'ordinaire juſqu'au ſeptieme jour, Galien. *de differ. febr. p. 272. Tom. 2.*

Synocha Gardon. cap. 5. *de febre ſanguineâ.* Gilberti Angl. *fol. 28.*

Synochus imputris, Galen. lib. 2. *de differ. febr.*

Synoque ſimple Riviere, chap. 2. *Continente non putride* Lommius, *pag.* 2.

Septimanaria Fr. Platerus, *claſſ. Dolores.*

Synocha febris, continens catexochen dicta, Juncker. *tab. 57.*

Fievre continente ou ſynoque Stahl, *caſuale minus, caſus 87.*

Les malades ſont appellés *ſeptimani*, ſemainiers.

Les ſymptomes ſont les mêmes que dans l'éphémere, avec cette différence, que la fievre ne vient pas tout à coup, mais augmente de jour en jour juſ-

qu'au troiſieme, quatrieme, ou cinquieme, après quoi elle conſerve toute ſa vigueur juſqu'au déclin. La laſſitude, le mal de tête, l'abattement des forces muſculaires, augmentent de même juſqu'à ce que la maladie ſoit dans ſa plus grande force, & alors les ſymptomes, comme la céphalalgie, la peſanteur de tête, la rougeur du viſage, la chaleur du corps, la vîteſſe du pouls, laquelle vient de ſa plénitude & de ſa fréquence, deviennent plus violens, l'aſſoupiſſement eſt plus profond & accompagné du battement des tempes.

Elle ſe termine le ſeptieme jour, ou par une hémorrhagie de nez, ſi le malade eſt ſanguin & pléthorique, ou par une perſpiration inſenſible, comme cela eſt arrivé au Profeſſeur *Wedelius*; ou par le ſommeil, comme dans le cas du Profeſſeur *Stahl* (claſſ. de febr. pag. 1.) ou par la ſueur.

La ſynoque eſt accompagnée d'une chaleur continuelle qui ne diminue jamais, & quoiqu'il y ait quelquefois rémiſſion pour une heure, elle n'eſt qu'accidentelle, elle n'eſt ni conſtante, ni de ſon eſſence, & le malade n'en reçoit preſque aucun ſoulagement,

Stahl. Son principe ou ſon occaſion eſt un ſang ordinairement pur, mais ou trop abondant, ou ſurchargé de la ſéroſité qui ſort par la perſpiration, ou rempli de particules ignées, ou légérement épaiſſi par ſon ſéjour. Dans le premier cas, la nature le réſout en une ſéroſité perſpirable, en excitant un mouvement fébrile ; dans le ſecond, elle ne fait que tenter la ſecrétion continuelle de la ſéroſité ; dans le troiſieme, la boiſſon que le malade eſt obligé de prendre pour calmer ſa ſoif, tempere ſon ardeur, & la nature dilatant les couloirs de l'urine & de la ſueur, elle procure l'évaporation des particules ignées; dans le quatrieme, elle diminue ſa viſcoſité en augmentant la chaleur.

La ſynoque eſt plus dangereuſe que l'éphémere, par ce qu'elle eſt plus violente & de plus longue durée. Car, comme les efforts de la nature ſont proportionnés au mal phyſique qu'elle reſſent, ou au danger dont elle eſt menacée, toutes les fois qu'ils ſont réglés, comme dans cette maladie, plus la fievre eſt violente & opiniâtre, plus elle eſt obligée de les redoubler &

de les continuer pour changer la matiere morbifique, & plus il y a lieu de croire qu'elle nuit à l'économie animale.

Plus il y a de vices à la fois, comme l'épaiſſiſſement du ſang & la pléthore, plus la maladie eſt dangereuſe, & plus il faut d'efforts pour la ſurmonter, & ſi les forces viennent à manquer, le malade perd la vie.

1. *Synoque pléthorique; Synoque qui ſe termine le ſeptieme jour*, Fred. Hoffmann. obſ. troiſieme. *Fievre du ſang*, Avicenne T. 2. pag. 43. *Synoque ſimple*, Fr. Hoffmann. *de febr. pag. 110 & 111. Synoque ſanguine*, Sennert *de febr. lib. 2. cap. 10. Synoque avec enflure*, Heurnius *de febr.* D.

Elle differe de l'éphémere pléthorique, 1°. par ſa durée, car elle s'étend au-delà du quatrieme jour; 2°. en ce que la ſueur n'eſt pas conſtante vers la fin de la maladie; 3°. en ce que les ſymptomes ſont plus violens dans l'état: on remarque ſur-tout que la reſpiration eſt prompte, fréquente, le pouls prompt, fréquent, avec aſſoupiſſement.

Elle differe de la ſynoque putride, en ce qu'elle n'eſt accompagnée d'au-

cun ſigne notable de corruption, la langue n'eſt point jaune, le malade n'a point la bouche ſale, ſon haleine ne ſent point mauvais, il n'a ni nauſées ni vomiſſement, &c. Elle ſe termine plus vîte, les yeux ſont plus rouges, les veines plus gonflées, les tempes battent, elle commence preſque ſans friſſon.

Cette fievre a pour principe une pléthore agitée, ou un ſang plus abondant & échauffé, que les paſſions violentes, des exercices immodérés, des alimens chauds ont mis en mouvement, par où l'on voit la part que peut y avoir la ſuppreſſion de quelques évacuations, celle par exemple du flux hémorrhoïdal, du flux menſtruel, de la perſpiration, de la ſaignée à laquelle on eſt accoutumé, de même l'excès de nourriture; & quoique vers la fin de la maladie on apperçoive des ſignes d'une ſabure putride, ils ſont plutôt l'effet que les principes de la maladie.

2. *Synoque ardente; Synoque bilieuſe*, Sennert. *lib. 2. cap. 10; Synocha cauſodes* Manget, *Biblioth. med. Synochus cauſonides* Gilbert. Angl. fol. 56. *Fievre cholérique*, Fred. Hoffman. *des fievr. ſ. 4. chap. 2. obſ. 5.* A.

Elle attaque les perſonnes délicates, bilieuſes, ſanguines & maigres, qui menent une vie laborieuſe, qui font beaucoup d'exercice, qui ont les paſſions vives, qui reſtent long-temps expoſées au ſoleil & à la chaleur, & qui uſent d'alimens & de remedes qui échauffent. La chaleur eſt plus vive & plus violente, la ſoif plus ardente que dans la pléthorique; l'urine eſt plus ténue eſt plus âcre. Elle differe de la fievre tierce ardente, en ce que ſa rémiſſion périodique n'eſt point ſpontanée.

3. *Synoque putride* Sennert. A.

Quoique la chaleur dans la ſynoque putride ſoit plus douce que dans les autres fievres de même eſpece, elle ne laiſſe pas que d'être très-vive en comparaiſon de celle qui accompagne la ſynoque pléthorique. Ajoutez à cela que dans la putride l'urine eſt rouge, épaiſſe & trouble, ſans ſédiment, crue, ou du moins légérement cuite au commencement; le pouls eſt d'ailleurs le même que dans les autres fievres putrides. Enfin, tous les ſymptomes, tels que la douleur de tête, l'inquiétude l'inſomnie, &c. ſont plus grands que dans la pléthorique.

Le pouls eſt non ſeulement grand, mais encore véhément, prompt, fréquent, inégal & irrégulier.

4. *Synoque tragique*, (*Synocha tragœda*) Ramazzini, *conſtit. epidem. pag. 184.* A.

On trouve dans Lucien (*de conſcribend. hiſtor.*) une narration très-curieuſe de certaine fievre tragique, ſi l'on peut l'appeller ainſi, qui attaqua de ſon temps les Abdéritains preſque dans l'inſtant. Archelaüs Poëte tragique ayant repréſenté dans le cœur de l'été & devant un grand concours de peuple l'Andromede d'Euripide, quantité de perſonnes ſortirent du théâtre extrêmement échauffées, & furent attaquées d'une fievre violente, qui ſe termina le ſeptieme jour par une ſueur & un ſaignement de nez, mais qui leur laiſſa une manie des plus extraordinaires & des plus ridicules qu'on eut jamais vue. Toutes, à ce que dit l'Auteur, repréſentoient des Tragédies, récitoient des vers ïambes, déclamoient à haute voix, & chantoient l'Andromede d'Euripide, de ſorte qu'on ne voyoit dans toute la ville que des acteurs pâles & décharnés, qui ne devoient leur talent qu'à la ma-

ladie dont ils étoient attaqués. Nous avons vu de nos jours les habitans d'une ville dont les maiſons ſont très-petites, attaqués pendant les fortes chaleurs de l'été d'une fievre dont la vue avoit quelque choſe d'effrayant, par l'agitation d'eſprit dont elle étoit accompgnée. Elle ſe termina le ſeptieme jour par des ſueurs dont on fut redevable à la ſaignée. Ceux qui vivoient dans des rues étroites & à couvert du ſoleil, s'en reſſentirent moins que les autres, mais il réſulta un très-grand avantage de cette fievre, & ce fut que la chaleur & la ſueur ayant dilaté les pores de la peau, quantité d'habitans qui avoient la gale, en furent délivrés, & jouirent depuis d'une ſanté parfaite. *Ramazzini.*

5. *Synoque catharreuſe*, Fred. Hoffmann, *de febr. ſect. 4. cap. 1. obſerv. 5. Catharre épidémique compliqué de fievre* Georg Heniſch. *comm. in Aretæum, pag. 315.* Fievr. Epid. ann. 1580. Riviere, *obſervat. X. pag. 137.* A.

Cette fievre affligea en 1580 dans l'eſpace de ſix ſemaines preſque toutes les nations de l'Europe, & à peine un vingtieme des habitans en fut-il

exempt, ſur-tout en Saxe. Elle ſe manifeſta par une langueur extraordinaire, par une oppreſſion & une palpitation de cœur, par la vîteſſe & l'inégalité du pouls. & par une peſanteur de tête. La fievre ayant augmenté, elle jeta les malades dans la langueur & l'abattement; les uns veilloient ſans ceſſe, les autres tomboient dans un profond ſommeil; il leur tomba de la tête ſur la poitrine une humeur âcre & ſaline, qui les faiſoit touſſer, & qui cauſoit dans les extrémités des douleurs vagues & poignantes. Elle commença par un friſſonnement & une chaleur générale qu'on n'appercevoit point au tact, mais qui étoit continuelle & accompagnée de la rougeur des yeux & d'enflure. L'urine étoit d'abord légere, mais elle s'épaiſſiſſoit dans la ſuite; les uns rendoient du ſang par le nez, les autres avoient des ſueurs copieuſes, par leſquelles la fievre ſe terminoit pour l'ordinaire le quatrieme jour; il y en eut cependant dans qui elle dura juſqu'au ſeptieme ou neuvieme, mais ce ne fut pas le plus grand nombre. *Heniſch.*

6. *Synoque ſcorbutique*, Linden. *de ſcorbuto 1756.* Sydenham, *pap. 39.* A.

Un enfant dont le pere & la mere étoient ſcorbutiques, fut attaqué d'une fievre aiguë continue, accompagnée d'une puanteur d'haleine ſi grande, qu'on ne pouvoit entrer dans ſa chambre; il mourut au bout de la ſemaine. Il convient de donner à ces ſortes de maladies une limonade minérale faite avec quelques gouttes d'eſprit de vitriol délayé dans l'eau, juſqu'à ce qu'elle ait acquis une acidité agréable, un léger purgatif, du vin rouge, &c. La crême de tartre, le vinaigre avec le ſel de tartre leur conviennent auſſi. Ils doivent en prendre quatre onces trois fois par jour, & y joindre l'eſprit de *Minderer.*

7. *Synoque douloureuſe; Fievre ſymptomatique cauſée par les douleurs* Freder. Hoffman. *de febr. ſymptomat. pag. 187. tom. 2.* A.

La fievre ſynoque ou éphémere non-ſeulement accompagne les douleurs & les phlogoſes inſéparables des plaies, des brûlures, des tumeurs phlegmoneuſes, des bubons vénériens tandis qu'ils ſuppurent, les piqûres des tendons; mais même les maladies de douleur, telles que la goutte, le rhumatiſme, la néphritique, la douleur du

fondement cauſée par les hémorrhoïdes & autres vices ſemblables.

Sa cure exige des ſaignées réitérées, une diete légere, délayante & adouciſſante; les ſyrops compoſés avec de l'eau de lys, de fleur de nénuphar, le coquelicot & le laudanum, auxquels on doit joindre les fomentations émollientes & réſolutives, les cataplaſmes anodins faits avec la mie de pain, le lait & le ſafran. Les cathartiques ne valent rien, à moins qu'il n'y ait des ſaburres dans les premieres voies, & dans ce cas on doit en employer de minoratifs & d'antiphlogiſtiques.

8. *Synoque céphalalgique, obſ. par M.* Razoux, Médecin de Nîmes, *Journal de Médecine, Novembre 1758. pag. 415. Céphalalgie vermineuſe.* A.

C'eſt une fievre ardente continue, dans laquelle le pouls eſt plein, véhément, la peau ſeche, brûlante, le viſage haut en couleur, les yeux enflammés, la douleur de tête ou de front continue, (elle va en augmentant depuis le commencement de la maladie) la langue nette; nulle léſion d'eſtomac, nul ſigne de ſaburres. Après ſix ſaignées copieuſes, & autant de purgatifs, non-

obſtant

obſtant les narcotiques anodins & les tiſanes nitreuſes, la maladie ne laiſſa pas de continuer; & alors, ſoupçonnant des ſaburres, j'eus recours à l'émétique, lequel fit rendre à la malade en éternuant & en vomiſſant par les narines deux vers qui étoient nichés dans les ſinus frontaux, & dès ce moment elle fut guérie de ſa fievre & de ſes maux de tête.

Les vers avoient ſept à huit lignes de long ſur trois de large, ils étoient blancs, diſtingués par des anneaux & tout-à-fait ſemblables à ceux que l'on trouve dans les ſinus frontaux des moutons, & dont M. de *Réaumur* nous a donné la deſcription dans ſon *Hiſtoire des inſectes*, *tom. 4. pag. 555.* Cette femme avoit bu la veille de l'eau d'un ruiſſeau où l'on avoit abreuvé des moutons. Ces vermiſſeaux ſont armés de piquans rouges, de griffes & de cornes; ils ſont extrêmement agiles & inquiets, & ils jettent les moutons dans une phrénéſie qui les fait bondir, & donner de la tête contre les arbres.

6. *Synoque miliaire; Synochus miliaris. Suette.* D. Boyer, *Mémoires de l'Académie des Sciences*, *1752.* *Ludwig.*

Comment. tom. 3. Voyez *la Suette miliaire.*

III. *FIEVRE CONTINUE; Synochus.*

C'eſt un genre de fievre continue qui s'étend juſqu'à deux ou trois ſemaines, & dans laquelle le pouls, du moins dans l'état, eſt plus fort qu'il ne l'eſt pour l'ordinaire.

Synochus Galen. *Continente putride*, Lommius, *lib. 1. pag. 2.*

Fievre putride, Riviere; *Synochus putride*, appellée *fievre continente*, Pitcairn, *de febr. 24.*

Fievre continue putride, Boerhaave, *aphor. 730.*

Elle differe de l'éphémere & de la ſynoque, 1°. en ce qu'elle commence le plus ſouvent par le friſſon & par un plus grand froid; 2°. qu'elle augmente plus long-temps; 3°. qu'elle ſe termine au bout de deux ou trois ſemaines. On a peine à la diſtinguer du typhus au commencement; elle differe cependant de celui-ci par une odeur qui lui eſt propre; d'ailleurs la foibleſſe des membres eſt moindre, elle eſt plus forte,

le pouls plus plein & plus fréquent que dans l'état de ſanté, la chaleur eſt auſſi plus forte ; au lieu que dans le typhus la chaleur, l'urine, le pouls ne different en rien de ceux d'un homme ſain, le pouls eſt même ſouvent plus foible, la langue ſale, mais non noire, ſi ce n'eſt dans quelques eſpeces.

Elle differe de la fievre hectique par la rapidité de ſon mouvement, par la violence des ſymptomes, par la foibleſſe qui eſt extrême dès le commencement, par la ſaleté de la langue, &c.

Elle eſt plus rare que l'éphémere putride, avec laquelle on la confond pour l'ordinaire ; elle n'eſt jamais homotone, ni paracmaſtique, ni épacmaſtique, mais elle eſt toujours plus foible au commencement & à la fin que dans l'augment & dans l'état; de ſorte que les diviſions que les Anciens en ont faites, me paroiſſent inutiles.

Symptomes.

Dans les fonctions animales. Dans la vigueur, l'aſſoupiſſement ou un léger délire ; dans la ſuite, l'ennui, le dégoût, la difficulté du mouvement muſ

culaire, l'abattement des forces, qui oblige le malade de reſter couché, ſouvent dans une ſituation horizontale ou ſur le dos, mais moins que dans la fievre nerveuſe. Ajoutez à cela les douleurs des lombes, la peſanteur de la tête & du ventricule, la cardialgie & le vertige.

Dans les fonctions vitales. La reſpiration fréquente & plus grande qu'à l'ordinaire, ou relative au pouls, difficile, entrecoupée.

Dans les fonctions naturelles. Le dégoût des alimens ſolides, & ſur-tout des viandes & des bouillons, la ſoif des liqueurs froides & aigrelettes, à moins qu'il n'y ait aſſoupiſſement ou délire; l'averſion pour le tabac & le vin.

Dans les excrétions. L'haleine & la tranſpiration fétides; dans les convaleſcens, elles ont l'odeur du muſc ou telle autre odeur ſinguliere; la ſalive eſt viſqueuſe & en petite quantité; l'urine rouge, trouble, avec un ſédiment blanc dans le déclin; les déjections bilieuſes, jaunâtres.

Dans les qualités. Le viſage n'eſt ni ſi rouge que dans l'éphémere, ni ſi

plombé que dans la fievre nerveuſe ; la chaleur eſt plus ſeche & plus mordante que dans l'éphémere, plus intenſe que dans le typhus dans le cours de la maladie ; au commencement le froid & le friſſon, ſans tremblement pourtant, à moins qu'on ne change de place.

Il eſt fâcheux qu'aucun Auteur, comme l'obſerve *Stahl*, n'ait diſtingué les eſpeces des fievres, ſi ce n'eſt pas un préjugé de corruption & de malignité, ce qui fait qu'il eſt très-difficile de rapporter celle qu'on obſerve à leur eſpece & à leur genre. Il eſt arrivé de là qu'aucun Auteur ne ſépare l'hiſtoire de la maladie, de la théorie philoſophique qu'il a adoptée, ſuppoſe toujours la cauſe connue, & s'efforce d'en déduire les ſignes caractériſtiques, ce qui eſt une erreur de très-grande conſéquence en Médecine.

Les Galéniſtes attribuent toutes les fievres humorales à la corruption, à l'exception de l'éphémere & de l'hectique ; la premiere, ſelon eux, étant cauſée par l'efferveſcence des eſprits ; & la ſeconde, par la chaleur des ſolides ; d'où vient que ſelon eux, la fie-

vre putride eſt une claſſe de fievres qui contient toutes les exacerbantes, toutes les intermittentes & toutes les continues, à l'exception de deux. Les Modernes ont réduit la claſſe des Anciens à un ſeul genre auquel ils donnent le nom de fievre putride ou continue, ce qui détruit la Pyrétologie des Anciens.

Quant à moi, je mets une grande différence entre ce que l'opinion a imaginé au ſujet des cauſes, & ce que l'obſervation nous en a appris, & je prétends qu'on ne doit point diſtinguer les eſpeces par les cauſes, mais ſeulement par les ſymptomes. Peu importe à l'hiſtoire des fievres que nous ſachions comment elles ſont entretenues par la corruption; cela ne regarde que leur connoiſſance philoſophique, dont l'hiſtoire peu très-bien ſe paſſer. Les Modernes ſe permettent ce qu'ils ne paſſeroient point au moindre Botaniſte; ils veulent que l'hiſtoire qu'il nous donne des plantes ſoit fondée ſur le témoignage des ſens, plutôt que ſur les caprices du raiſonnement.

J'avoue qu'il faut beaucoup de temps & de travail pour réduire toutes les eſ-

peces de fievres à leurs genres, conformément à leurs symptomes, & pour débrouiller leurs caracteres idiopathiques, & que la vie d'un Médecin n'eſt point aſſez longue pour eſpérer d'en venir à bout. Il faut cependant le faire ſi l'on veut ſe diſtinguer dans ſa profeſſion, & débrouiller cette ſuite infinie de maladies qui ſe préſentent dans la pratique. *Sydenham, cap. 11. p. 28.*

Galien admettoit deux eſpeces de ſynoque, la ſanguine & la bilieuſe. Sydenham qui n'étoit attaché à aucune hypotheſe, en a obſervé un plus grand nombre, & il ne croit pas qu'il ſoit facile de le déterminer.

Le ſynochus putride, dit Riviere, n'eſt diſtingué par aucun paroxyſme, en quoi il differe des remittentes, & entr'autres de la quotidienne continue; car on ne doit point attribuer à ceux-ci les chaleurs paſſageres que cauſent les bouillons, le mouvement, ni les autres changemens auxquels nous donnons le nom de *boufées*; ni encore moins cette accélération du pouls que l'on remarque dans les perſonnes ſaines, & qu'on appelle fébricule de la ſoirée; car ſi cela étoit, comme les

Modernes le prétendent, il n'y auroit point de fievre continente, elles seroient toutes remittentes, ou exacerbantes.

1. *Synochus sanguin* Galien, 2. *method. cap. 5.* Riviere, *pag. 304. Fievre continue des années* 1661 & 1664, à Londres, Sydenham, *cap. 4. pag. 29. Fievre dépuratoire* du même.

On distingue cette espece, 1°. par le vomissement qui survient au commencement, & par la diarrhée qui vient vers la fin, à moins que le Médecin ne les prévienne, ce qui lui a fait donner le nom de putride; 2°. par la sécheresse & la noirceur de la langue; 3°. par la foiblesse subite & excessive des membres; 4°. par la sécheresse des parties externes, si l'on en excepte la moiteur qui survient dans le déclin; 5°. elle s'étend jusqu'au quatorzieme ou au vingtieme jour. Elle differe de la fievre nerveuse, en ce que, quoique les forces soient extrêmement abattues, le pouls dans la vigueur de la maladie est plus plein, plus fréquent, plus fort, & la chaleur elle-même plus grande que dans les personnes qui sont en santé, & qu'il n'y a aucune apparence de pourpre.

Il eſt vrai que lorſqu'on la traite mal, il ſurvient divers ſymptomes qui peuvent confondre le diagnoſtic de l'eſpece; mais on ne doit faire attention qu'à ceux que la maladie produit lorſqu'on la laiſſe à elle-même. Au reſte, cette eſpece, ſi l'on en excepte le temps où elle eſt dans ſa force, ſubſiſte depuis le commencement juſqu'à la fin avec la même efferveſcence, l'urine eſt toujours ténue ou épaiſſe, ce qui marque beaucoup de crudité.

Lorſque la diarrhée ſurvenoit dans le déclin, la maladie devenoit plus opiniâtre, & duroit plus long-temps.

Procédé Curatif.

Lorſque le malade eſt extrêmement jeune ou âgé, & qu'il releve de quelqu'autre maladie, il faut lui faire une ſaignée légere, ou même ne le point ſaigner du tout. S'il eſt vigoureux & ſanguin, il faut commencer par le ſaigner, & même réitérer la même opération juſqu'à deux ou trois fois, proportionnellement à ſes forces & à l'intenſité de la maladie. Toute ſa nourriture doit ſe réduire à des bouillons,

qu'on lui donnera toutes les quatre heures, ou à leur défaut, à quelques crêmes légeres & fluides. Au cas que les bouillons augmentent la chaleur & la fievre, ainſi qu'il arrive aux perſonnes bilieuſes, on le mettra à la tiſanne d'orge, ou à telle autre décoction ſemblable.

Au cas que la peſanteur de l'épigaſtre, les nauſées, la cardialgie, indiquent l'émétique, il faut le faire précéder par la ſaignée, il en produira plus d'effet. Si le ſujet eſt adulte, il ſuffira de ſix drachmes de vin émétique, dans lequel on mettra une drachme d'oxymel ſcillitique, & de ſyrop de ſcabieuſe. On le lui donnera à jeun, & on le délayera avec un ou deux verres de tiſanne. Il convient même qu'après chaque vomiſſement, il boive un grand verre d'eau de poulet ou d'eau tiede, ou bien on délayera trois ou quatre grains d'émétique dans un ou deux verres d'eau, qu'on lui fera prendre dans l'eſpace d'un quart-d'heure; une moindre doſe d'émétique ſuffit dans notre climat, à moins que les ſujets ne ſoient extrêmement forts & robuſtes, comme peuvent être les ſoldats, les

crocheteurs; & dans ce cas, on leur fait boire ſucceſſivement une once & demie ou deux onces de vin émétique dans trois verres d'eau tiede, en laiſſant un quart-d'heure entre deux, ce qui les vuide parfaitement.

On purge alternativement le malade les jours ſuivans, avec une infuſion de ſéné dans une décoction de tamarin, à laquelle on joint la manne; le ſoir on lui donne un julep, ou une émulſion faite avec le ſyrop de pavot blanc; on donne dans les jours intermédiaires des clyſteres laxatifs, que l'on réitere au beſoin; on doit s'arrêter & obſerver vers le dixieme jour. La fievre diminue pour l'ordinaire, les urines ſont cuites, il ſurvient des ſueurs ſalutaires, & la fievre ceſſe le quatorzieme jour. On termine la cure par la purgation.

2. *Synochus accompagné de ſueur. Fievre continue épidémique*, qui régna à Londres en 1665 & 1667. *Sydenham, pag.* 63. A.

La douleur de tête plus forte que dans la premiere eſpece, & le vomiſſement plus violent. La plupart avoient la diarrhée; on la prévenoit dans la premiere eſpece par le moyen de l'émé-

tique ; mais ce remede l'augmentoit dans celle-ci, ſans pour cela que le vomiſſement ceſſât ; les parties externes étoient ſeches ; mais lorſqu'on faiſoit précéder la ſaignée, la ſueur ſurvenoit & appaiſoit les ſymptomes dans quelque temps de la maladie que ce fût, ce qui n'arrivoit point dans la premiere eſpece avant le quatorzieme jour. Le ſang étoit ordinairement de la même couleur que celui des ſujets pleurétiques, ou affectés de rhumatiſmes.

3. *Synochus variolique. Fievre variolique continue des années 1667 & 1669.* Sydenham, *pag. 99. Synochus variolique.* A.

Cette eſpece commença avec une petite vérole épidémique, & continua & finit avec elle. Dans l'une & dans l'autre, on ſentoit une douleur dans la foſſette du cœur ; pour peu qu'on la preſſât, la douleur de tête, la chaleur du corps, les pétéchies ſe manifeſterent ouvertement ; l'altération n'étoit cependant pas conſidérable.

La langue étoit la même que celle des gens qui ſe portent bien, elle étoit quelquefois blanche, & rarement ſe-

che ; les ſueurs devinrent abondantes dès le commencement de la maladie, ſans procurer aucun ſoulagement.

Les ſudorifiques & les potions chaudes, augmentoient le délire & la phrénéſie ; les pétéchies devenoient plus abondantes, & les autres ſymptomes plus violens : l'urine étoit louable, mais ſans aucun ſoulagement.

Lorſque cette maladie étoit mal traitée, elle duroit ſept à huit ſemaines, à moins que la mort ne ſurvint. Le Ptyaliſme étoit aſſez abondant vers la fin, lors ſur-tout que le malade n'ayant point été purgé, & ayant pris beaucoup de potions délayantes, s'expoſoit au froid, mais il étoit ſalutaire.

A l'exception des éruptions, les autres ſymptomes ne différoient en rien de ceux de la petite vérole.

Cure. La méthode de guérir cette eſpece eſt très-facile. Elle conſiſte, 1°. à réitérer la ſaignée, de même que dans les maladies inflammatoires, quand même il y auroit diarrhée. 2°. A donner au malade un clyſtere rafraîchiſſant, ou tous les deux jours, ou de deux jours l'un. 3°. A lui donner quatre ou cinq fois par jour un julep, compoſé

avec l'eau de laitue, de pourpier, le ſyrop de limon. 4°. A lui donner pour boiſſon ordinaire du petit lait ou de l'eau d'orge; & pour nourriture, de la bouillie d'orge, des panades, des pommes. 5°. Après que la ſueur a ceſſé, à le faire lever tous les jours pour modérer la chaleur, cette maladie ne reconnoiſſant d'autre matiere morbifique, que la trop grande effervescence du ſang.

4. *Synochus dyſſenterique. Fievre (dyſſenterique) continue des années 1669, juſqu'en 1672.* Sydenham, *pag. 116.* A.

Je diſtingue cette eſpece de la dyſſenterie, en ce qu'à l'exception du flux de ſang & des tranchées, elle avoit les mêmes ſymptomes que la dyſſenterie qui régnoit auparavant, le même ordre de ſymptomes, la même iſſue, &c. au lieu que la fievre continue dyſſenterique a pour ſymptome un flux de ventre ſanguinolent & des tranchées; ce qui eſt moins notable que les ſymptomes purement fébriles.

Cette eſpece étoit rarement compliquée de tranchées; les ſueurs étoient peu conſidérables, mais la cephalalgie des plus cruelles; la langue étoit blan-

che & humide, il ſurvenoit des aphthes à la fin cauſés par la chaleur du régime & l'opiniâtreté de la maladie.

La cure ſe réduit à évacuer la matiere âcre qui auroit dû cauſer la dyſſenterie par les couloirs du bas-ventre, & à l'adoucir; mais comme les forces ne ſont pas ſi abattues que dans la dyſſenterie, on doit faire moins d'uſage des paregoriques, de peur de concentrer la matiere morbifique. Les bouillies d'orge, d'avoine, les panades doivent faire la nourriture du malade, & la petite biere tiede ſa boiſſon ordinaire. Après l'avoir purgé une ou deux fois, on peut lui permettre la viande de poulet; la troiſieme purgation, après un jour d'intervalle, termine ordinairement la maladie; mais lorſque les forces languiſſent, comme cela arrive aux hyſtériques, il convient, après que la fievre a ceſſé, de leur donner le laudanum & de leur faire prendre l'air. Cette méthode guériſſoit la maladie, ſans qu'on fût aſtreint à aucun régime. Ces fievres ſont mortelles, lorſqu'elles viennent à être compliquées d'un carus, par le mauvais emploi qu'on a fait des ſudorifiques.

5. *Synochus pleurétique ; Fievre pleurétique*, Sydenham ann. 1673. A.

Cette eſpece eſt pandemique à Montpellier dans le temps que j'écris ceci. Elle a commencé avec l'équinoxe du printemps, & elle continue encore au commencement du mois de Mai. Elle a commencé par un froid notable accompagné de friſſonnement & de laſſitude ; le lendemain, d'une douleur poignante légere ſous la mamelle droite le plus ſouvent, qui ne change point par la preſſion, avec chaleur, toux humide, les crachats ſont peu ſanguinolens, & les ſueurs peu abondantes. La langue eſt blanche ; ceux qui ſont dans la fleur de lâge & d'un tempérament vif, ont le délire, les autres en ſont exempts. Les ſymptomes pleurétiques ceſſent environ au bout de huit jours après quelques ſaignées, mais la fievre continue, & la chaleur augmente quelquefois ; mais il n'y a point de vrais paroxyſmes, qui commencent par le froid. La fievre s'étend ſouvent depuis le quatorzieme, juſqu'au vingtieme jour.

Cure. On donnera un bouillon au malade toutes les quatre heures ; &

pour boiſſon ou une décoction de chicorée, ou une infuſion de capillaire.

On le ſaignera une ou deux fois le premier jour ; les adultes ont ſouvent beſoin d'être ſaignés quatre ou ſix fois. Après la ſeconde ou la troiſieme ſaignée, c'eſt-à-dire vers le troiſieme jour de la maladie, on le purgera avec deux ou trois onces de manne, & un grain ou deux de tartre ſtibié, que l'on fera diſſoudre dans un verre d'infuſion de fleurs de violette, ou de décoction de feuilles de chicorée, ou bien, après une heure d'intervalle, on lui donnera deux verres de cette décoction avec un grain de tartre ſtibié & deux onces de manne. Ce remede excite quelquefois un vomiſſement dans lequel les adultes même rendent des vers ; le reſte des matieres s'évacue par le bas ; on réitere la ſaignée le lendemain, ſi on le juge à propos, de même que les cathartiques de deux jours l'un ; & quoique le malade ait la toux, que ſes crachats ſoient ſanguinolents, & que ſon ſang ſoit couvert d'une croûte blanche, il convient de mettre infuſer dans les premiers, & à plus forte raiſon dans les derniers purgatifs une ou deux drachmes

de follicules ou de feuilles de ſéné, auxquelles on ajoute quelques onces de manne, ce qui produit un très-bon effet.

On lui donne tous les ſoirs un julep parégorique; après quoi il ſurvient des ſueurs critiques, des crachats épais & abondans, & la maladie ceſſe.

Voyez à l'article des maladies inflammatoires en quoi cette fievre differe de la pleuréſie.

6. *Synochus ardent*, Riviere *prax. lib. 17. ſect. 2. cap. 1. pag. 304. Synoque bilieuſe*, Galien 2. *de la différ. des fievres chap. 2. & 3 des criſes.* Fievre continue premiere eſpece, van Swieten *maladie des armées.* A.

Elle eſt cauſée, ſuivant *Galien*, par une bile corrompue dans les gros vaiſſeaux, & elle eſt de la famille des fievres ardentes. Lors, dit *Riviere*, que la partie la plus ténue & la plus chaude du ſang, qui approche de la bile jaune, domine ſur les autres parties & ſe corromp, il en réſulte un Synochus putride. Il y a une fievre ardente, continue-t-il *pag. 305.* appellée ſynochus bilieux & ſynochus ardent dont l'accès dure depuis le commencement juſqu'à

la fin, & qui eſt cauſée par une bile putride qui occupe tous les vaiſſeaux qui ſont dans le voiſinage du cœur.

Elle differe du *tritæophia cauſus*, ou de la fievre ardente périodique de *Riviere*, dont les paroxyſmes reviennent tous les trois jours.

Elle attaque les jeunes gens bilieux & qui font beaucoup d'exercice ſurtout en été; elle eſt accompagnée d'une chaleur continue qui monte au trente-troiſieme du thermometre de M. de *Réaumur*, d'une ſoif continuelle & d'une inſomnie qui tourmentent le malade.

Sa cure eſt la même que celle de la fievre ardente, & elle conſiſte à modérer l'ardeur du ſang dès les premiers jours par des ſaignées réitérées, des émulſions ou des potions aigrelettes nitreuſes, ou des limonades végétales ou minérales, compoſées ſuivant la preſcription de Sydenham, avec l'eſprit de vitriol ou le ſel diſſous dans une grande quantité d'eau, de maniere que la langue ſente à peine ſon acidité. Les cathartiques ne ſont utiles qu'après que la fievre eſt appaiſée; ils doivent être antiphlogiſtiques, & compoſés avec

les tamarins, la caſſe, les fleurs de violettes, la manne, le ſel polychreſte, &c.

Il faut ſur-tout que le malade reſpire un air libre, qu'il ſe leve tous les jours; au cas que ſes forces le permettent, du moins qu'il reſte couché ſur ſon lit la tête un peu élevée, pour tempérer l'ardeur du ſang, & l'empêcher de ſe porter dans cette partie. Il prendra tous les jours des clyſteres rafraîchiſſans, des juleps compoſés avec de l'eau de laitue, de pourpier, le ſyrop de nénuphar, de violettes, & le ſoir on ajoutera aux émulſions du ſyrop de nénuphar ou de pavot.

Le ſang que l'on tire au commencement de la maladie eſt couvert d'une croûte blanche, & par conſéquent inflammatoire. Les anciens l'appelloient corrompu, & lui attribuoient la putréfaction qui regne dans cette eſpece de fievres. *Riviere* lui-même qui en fut attaqué, *obſerv. 94. pag. 97*, l'appelle *continue putride*, & il en fut guéri au bout de trois jours, par le moyen de deux ſaignées & d'un lavement, ſans employer aucun cathartique. Ceux-là donc ſe trompent qui confondent les fievres

putrides avec les méſentériques, & qui prétendent les guérir indiſtinctement avec des cathartiques réitérés. Les méſentériques qui ſont cauſées par les ſaburres des premieres voies, exigent il eſt vrai beaucoup de cathartiques, mais elles appartiennent aux fievres putrides malignes, au lieu que les putrides des anciens ſont plus inflammatoires; d'où vient que ſuivant Sennert, *de febr. lib. 2. cap. 3.* les ſignes de la fievre putride ſont une chaleur brûlante, une ſoif ardente & inſupportable, la ſéchereſſe ou la noirceur de la langue, le délire ou telle autre choſe d'approchant.

Les autres eſpeces de fievres continues qui méritent notre attention, ſont les ſuivantes.

7. *Synochus rheumatiſans*, Sydenham, *ann. 1675.* A.

Elle cauſe des douleurs dans différentes parties du corps, & enflamme le ſang. On la guérit de même que les autres fievres inflammatoires, comme la pleurétique, la variolique, l'ardente. *Sydenham* ne nous donne ni ſon hiſtoire ni ſa cure.

8. *Synochus hiemalis* Sydenham, *poſt-*

ſcriptum in tractatu de hydrope, pag. 305. il ſeroit mieux de l'appeller *ſynochus catharreux.* A.

Le malade reſſent les deux premiers jours, tantôt du froid, tantôt de la chaleur, des maux de tête, des douleurs dans les membres & des inquiétudes. Il a la langue blanche, le même pouls que dans l'état de ſanté, mais ſes forces ne ſont point auſſi abattues que dans la fievre nerveuſe. La toux exiſte, mais non point les autres ſymptomes de la péripneumonie d'hiver, comme un mal de tête violent, le reſſerrement de la poitrine, la difficulté de reſpirer; le ſang eſt cependant pleurétique.

Cette fievre, lorſqu'on emploie un régime chaud, dégénere en fievre nerveuſe; car aux ſymptomes précédens ſe joignent le délire, l'aſſoupiſſement, un pouls languiſſant & déréglé, la ſéchereſſe de la langue, des taches rouges & livides.

La cure conſiſte à évacuer par la ſaignée l'amas de pituite qui s'eſt formé, & à la détruire par des purgations réitérées. On tirera dix onces de ſang au malade, & le lendemain on le purgera

doucement avec une once de manne & de syrop solutif de rose délayé dans une infusion de feuilles de séné & de rhubarbe dans une décoction de tamarins, & après quelques jours d'intervalle on le repurgera pour la troisieme fois. On lui donnera tous les soirs à son coucher une once de syrop de pavot, & les jours qu'on ne le purgera point, une décoction pectorale, un julep béchique, ou un éclegme, ou une émulsion. Il se levera quelquefois, il s'abstiendra de la viande, & ne prendra que du bouillon.

9. *Synochus anniversaria* Bexivenii apud Seidelium, *de morbis incurabilibus, pag.* 14. Synochus anniversaire. B.

Un Architecte appellé Jean étoit attaqué tous les ans le jour de sa naissance d'une fievre causée par la putréfaction de la bile, laquelle observoit son période, & ne passoit point le quatorzieme jour. Il parvint à une extrême vieillesse, & la fievre l'ayant repris, il en mourut le même jour qu'il étoit né.

10. *Synochus spermatica* Sinibaldi. *Synochus spermatique.* B.

Elle est causée par une rétention de semence; elle attaque les personnes

chaſtes & qui vivent dans le célibat, & les jette dans la triſteſſe & l'inſomnie.

11. *Synochus tarantata.* Voyez *les Mémoires de l'Académie de Paris, 1707 & 1708.* A.

Les Muſiciens ne ſont pas les ſeuls qui ayent été guéris de cette fievre par le ſon des inſtrumens ; j'ai connu moi-même un malade attaqué d'une autre eſpece de fievre compliquée d'un violent mal de tête qui le prenoit tous les deux jours, qui en fut ſoulagé par le bruit d'un tambour qu'on battoit tous les jours dans ſa chambre pendant quelque temps. J'étois préſent à ce ſpectacle, qui étoit auſſi affligeant pour moi, que divertiſſant pour les autres ; car il y alloit de la vie d'un parent, qui guérit heureuſement par ce ſecours & à l'aide de quelques autres qu'on employa.

12. *Synochus ſoporoſa* Guarinon. *conſ.* 301. Riviere, *obſerv. pag.* 134. Sydenham, *febr. contin. ann.* 1670. *pag.* 119. Synochus ſoporeux.

L'aſſoupiſſement commence par un délire obſcur, auquel ſuccede la ſtupeur & l'aſſoupiſſement, lequel étant cauſé par un régime chaud, ne put être guéri par

par Sydenham qu'à l'aide des remedes dont je parlerai à l'article de la cataphore fébrile. *Voyez* Sydenham, *Schedula monitor. pag. 517. & febr. contin. pag. 138 & 141.* On ſoulage le malade en lui raſant la tête, ou en appliquant deſſus un épiſpaſtique.

13. *Synochus ſcorbutica* Sennert, *de ſcorbuto.* Synochus ſcorbutique.

Lorſque cette fievre ſurvient dans le ſecond degré du ſcorbut, on la guérit avec des acides, de légers cathartiques, & par l'uſage du vin blanc. Si la colliquation ſurvient dans le troiſieme, elle eſt ſuivie, au rapport du Docteur Lind, de taches pourprées, d'une diſſolution putride & de la mort.

14. *Synochus miliaire, à Carouge en Normandie, Janvier 1754. Journal de Médecine, Avril 1756.* Gerard Docteur en Médecine. A.

Cette fievre étoit au commencement médiocre, & précédée de friſſonnement, de laſſitude & enfin de chaleur. Le pouls étoit petit, foible, irrégulier, la langue ſaine au commencement & ſeche à la fin avec une ſoif ardente, des nauſées, des douleurs vagues, l'a-

grypnie, & une foibleſſe extrême des membres.

Les déjections fréquentes, ſéreuſes, fétides, vermineuſes, les urines pâles avec un ſédiment viſqueux.

Le ſang tantôt diſſous dans la palette, & tantôt nageant dans une grande quantité de lymphe; la peau couverte de taches rouſſes, des boutons blancs, ou rouges & blancs.

Le terme entre quinze à vingt jours par ſolution, rarement juſqu'au trentieme. Les ſignes de mort étoient dans quelques-uns les mêmes que ceux de la ſanté dans d'autres, comme une conſtriction du larynx avec étranglement.

Cure. Les remedes qui conviennent dans cette maladie, ſont, le tartre ſtibié dans une décoction de tamarins, quelques doſes de ſel ſédatif, le petit lait, ou l'eau panée avec le nitre pour boiſſon. Dans le cas où il n'y a point de diſſolution à craindre, la ſaignée, les véſicatoires aux jambes, & le ſel ſédatif dans la décoction de bardane pour boiſſon. Cette maladie fut plus pernicieuſe en été & en hiver que dans les autres ſaiſons.

Elle étoit cauſée par un virus miliaire caché, lequel cauſe pluſieurs autres maladies, qui ont été inconnues dans le ſiecle paſſé. Seroit-ce la même eſpece que la nouvelle fievre de Sydenham?

15. *Synochus cauſé par le virus de la gale.* A.

C'eſt une fievre ardente qui ſe termine au bout de ſept jours par l'éruption de la gale, & qui eſt occaſionnée par le virus de la gale qu'on inocule au bras. *Voyez* la quatrieme eſpece d'*anæſthéſie*, où il eſt fait mention de l'heureuſe réuſſite d'une gale inoculée.

IV. *Typhus* Hippocrat. *primus & ſecundus de internis affect.* Foeſii, 553. *Typhodes* Pr. Alpin. *Febris mali moris, febris nervoſa*, par les Anglois. *Fievre nerveuſe, la Fievre continue maligne.*

C'eſt un genre de fievre continue, qui s'étend au-delà de deux ſemaines & ſouvent de trois, dans laquelle la chaleur & l'urine ſont preſque les mêmes que dans les perſonnes ſaines;

la force & la fréquence du pouls ſont auſſi les mêmes, quoique la foibleſſe des membres ſoit extrême.

Elle differe du ſynochus avec lequel elle a beaucoup d'affinité, en ce que le pouls eſt auſſi rare, ou du moins s'il eſt auſſi fréquent, il eſt néanmoins plus petit que dans l'état de ſanté. On l'appelle maligne & de mauvais caractere, parce que ſans cauſer aucune altération dans le pouls ni dans l'urine, elle attaque le malade à la ſourdine, & excite les ſymptomes les plus graves, tels que l'aſſoupiſſement, le délire, la cardialgie, les exanthemes & les convulſions, quoiqu'au commencement elle ſoit fort douce & n'ait rien de dangereux. Je ſai qu'on a coutume, ſur-tout en France, de mettre au rang des fievres malignes toutes celles qui ſont accompagnées de ſymptomes graves extraordinaires, tandis que d'autres prétendent qu'on ne doit donner ce nom qu'à celles qui ſont cauſées par des miaſmes contagieux ou venimeux; mais pour éviter toute équivoque, je donnerai à ce genre le nom de typhus, & je déſignerai les autres eſpeces par l'épithete de malignes.

Elle differe des maladies exanthémateuſes, en ce que dans le typhus les exanthêmes ſont produits par la trop grande chaleur du régime, ou ne ſurviennent que dans l'état de la maladie, qu'ils conſiſtent en de ſimples taches, & qu'il ne ſe forme jamais de tumeurs, quoiqu'il ſurvienne quelquefois des parotides, au lieu que dans les maladies exanthémateuſes, il ſurvient des éruptions miliaires pareilles à celles de la petite vérole & de la rougeole, des bubons, &c. même avant l'état de la maladie.

Enfin, dans les autres genres de fievres le pouls eſt preſque le même que dans l'état naturel, à la fréquence près, & la foibleſſe des membres exceſſive, ce qui diſtingue les eſpeces les unes des autres; cependant le typhus forme un genre à part, dont on ne peut dénombrer les eſpeces qu'à l'aide de pluſieurs obſervations. Viſoni, dans ſon Traité *dell'uſo delle battiture*, prétend qu'on doit exclure cette maladie de la claſſe des fievres, parce qu'il lui a plu de faire conſiſter l'eſſence de la fievre dans la fréquence du pouls, & de la comprendre dans la définition

arbitraire qu'il en a donnée. Hippocrate dans plusieurs endroits *des coaques*, donne l'épithete de *cacoethes* à ces especes de fievres.

Une maladie est appellée maligne, 1°. lorsque l'attaque est suivie d'un abattement spontané des forces; 2°. lorsque ses symptomes ne répondent point aux stades de la maladie; 3°. ni aux signes externes, par exemple, à la chaleur, à l'urine, au pouls. Il y a des fievres malignes continues, comme les typhus, d'autres rémittentes, & elles sont les plus fréquentes, comme la quotidienne continue, la tierce maligne.

1. *Typhus carcerum* D. Pringle. *Jail distempers; Maladies des prisons ou d'hôpital*, Huxham, *de aëre*, *pag. 82. Fievre des prisons.* A.

Commencement. La chaleur, le frissonnement se succedent alternativement avec anorexie, & reviennent le soir sans frissonnement, la chaleur du corps, un sommeil interrompu qui ne délasse point; peine & trouble dans le cerveau, dans le synciput; peu ou point de soif, le pouls fréquent; les malades vont & viennent, & si on

les ſaigne, le pouls diminue, & le délire ſurvient, en quoi elle differe des ſynoques.

Augment. Viennent les laſſitudes, les nauſées, des douleurs dans le dos, des douleurs & une confuſion d'idées dans la tête, l'eſprit & les forces ſont extrêmement abattues, le pouls eſt agité & plein; mais ſi l'on fait une ſaignée copieuſe, le pouls devient plus fréquent & plus petit, le délire ſurvient, le ſang eſt épais au commencement & dans le progrès.

Les urines varient, elles ſont tantôt troubles, tantôt liquides, tantôt pâles; mais à la fin, ſi la maladie prend une bonne tournure, elles ſont ordinairement épaiſſes & ſédimenteuſes. Si le malade s'expoſe au froid, le pis qui lui arrive eſt une diarrhée non critique, les feces ſont colliquatives, ichoreuſes, putrides.

La chaleur de la peau eſt âcre & mordante, & laiſſe pendant quelques minutes une ſenſation dans les doigts du Médecin. La peau eſt ſeche, à moins que le malade ne ſue; la ſueur fétide, la bouche eſt mauvaiſe, & l'haleine ſi puante, que le malade s'en apperçoit avant de

tomber dans le délire ; ſa langue eſt ſeche, couverte de ſillons profonds, enſuite, jaune, verdâtre.

La fievre des priſons ou des hôpitaux eſt une maladie de putridité, très-dangereuſe & ſouvent contagieuſe ; elle commence par le froid & le friſſonnement ſuivi d'une chaleur légere ; le froid & la chaleur reviennent par intervalles ; il y a anorexie entiere, ſommeil inquiet qui ne ſoulage point le malade ; il ſent une douleur ſourde au ſynciput ; le pouls eſt preſque ſemblable au pouls ſain ; la peau eſt un peu ſeche. Les malades languiſſent pendant quelques jours dans cet état, inhabiles à toute affaire, ils ne ſont pas cependant encore alités. Leur langue eſt rarement ſeche, le plus ſouvent molle, & couverte d'une croûte jaunâtre. Le malade a envie de dormir, il dort cependant peu, quoiqu'il paroiſſe plongé dans un ſommeil profond.

La maladie ayant fait quelque progrès, les mains tremblent, l'ouie s'obſcurcit, la voix devient débile, le pouls foible ; le malade déſire des choſes fortifiantes telles que le vin ; tous les ſymptomes ſont plus violens la nuit, enfin il pa-

roît dans différens temps de la maladie des taches pourprées irrégulieres.

Les ſignes de mort ſont la perte ſubite des forces, la foibleſſe de la vue, la ſituation horizontale accompagnée de la rétraction des genoux, les efforts du malade pour ſortir du lit, les aphtes noires, les pétéchies livides, les éphélides livides répandues ſur le corps; la diarrhée violente avec des matieres plombées ou noirâtres, qui augmente la foibleſſe du malade.

La ſurdité n'eſt point d'un mauvais augure; il arrive même ſouvent que les convaleſcens deviennent ſourds, & qu'ils rendent quelquefois du pus par l'oreille; les diarrhées bilieuſes, les urines épaiſſes ſont utiles dans cette maladie, ſur-tout ſi les forces ſe ſoutiennent. L'éruption de petites puſtules rouges multipliées, ou même miliaires blanches, eſt d'un bon augure, ſi en même temps l'expectoration eſt aiſée, & que les urines dépoſent un ſédiment épais; une ſueur douce qui ſoulage, le gonflement des parotides, ſont utiles ainſi que les aphtes blanches.

Cette maladie eſt occaſionnée par des miaſmes putrides qui s'inſinuent

dans le corps, & qui s'exhalent d'un endroit clos & étroit, tel qu'un vaisseau, une prison, un hôpital, où se trouve renfermé un grand nombre de personnes.

La cure consiste à corriger la putridité, à renouveller l'air, à entretenir la propreté des malades. La saignée est rarement utile; sa répétition est nuisible, même aux sujets robustes, elle abat les forces, & provoque le délire.

Si le malade éprouve des nausées, un poids à l'épigastre, si sa langue est muqueuse & jaunâtre, il faut le faire vomir avec la poudre d'ipécacuanha, en lui faisant boire ensuite beaucoup d'eau tiede. Le soir du même jour on lui fera prendre un bol préparé avec une drachme de thériaque, & dix grains de sel de corne de cerf, en buvant pardessus un verre de petit lait. On prépare ce petit lait en faisant bouillir deux livres de lait récent, avec quatre onces de vin blanc; on sépare le caillé & on prend la colature. Au défaut de ce petit lait, on fera usage d'une décoction fébrifuge, à chaque livre de laquelle on ajoutera deux onces de vin, & demi-once d'oxymel simple. Le petit

lait ci-deſſus ou cette décoction, ſera la boiſſon ordinaire du malade.

Le malade prendra toutes les ſix heures une poudre compoſée de dix grains de racines de ſerpentaire de Virginie, de dix grains de racine de contrayerva, de demi-drachme d'écorce du Pérou, & de quatre grains de camphre, en buvant par-deſſus de ſa boiſſon ordinaire.

Si la langueur eſt extrême, ſi les taches pétéchiales ou miliaires diſparoiſſent, il ſurvient ſouvent des anxiétés extrêmes, & des convulſions qui ſe terminent par une mort prompte. Il faut alors broyer dans un mortier de verre une drachme de camphre, avec vingt gouttes d'eſprit de vin rectifié, en y ajoutant deux onces de ſucre pur, qui ſoit ſec, & enſuite dix onces de vinaigre de vin odoriférant. On conſervera cette mixture dans un vaſe de verre bien bouché, & on en fera prendre au malade une cuillerée toutes les heures, en buvant par deſſus trois onces de ſa boiſſon ordinaire; il continuera l'uſage de cette mixture, juſqu'à ce qu'il ſe ſente ſoulagé, & que les puſtules ou taches reparoiſſent; & alors on ne lui fera prendre ce remede

que de quatre en quatre heures ; s'il ſurvient une ſueur légere & univerſelle, elle le ſoulagera. Si le ventre eſt reſſerré dans le cours de la maladie, on fera uſage de lavemens : auſſi-tôt que la convaleſcence eſt établie, il faut faire reſpirer au malade un air pur. *Van Swieten, des maladies des armées.* Le muſc à la doſe de ſeize grains, a ſauvé la vie à pluſieurs malades que cette eſpece avoit mis à deux doigts de la mort. *Reid. tranſact. philoſ.* N. 474.

L'ouverture de pluſieurs cadavres, faite par Pringle, a démontré que la fievre maligne des priſons, étoit le plus ſouvent entretenue par le céphalitis, & par une ſuppuration ſéreuſe du cerveau & du cervelet. Cependant le céphalitis vulgaire eſt accompagné d'une forte fievre, au lieu que la fievre eſt foible dans le typhus. *Pringle obſerv. ſur les maladies des armées, tom. 2. chap. 6. §. 4.*

2. *Typhus nervoſus ; nervous fever.* Huxham, *Eſſai ſur les fievres*, 1752. *Febris nervoſa*, Huxham, *de aëre, pag. 147. Fievre nerveuſe. Hectica maligna nervoſa* Willis. *Hectique nerveuſe maligne.* A.

Commencement. Cette fievre ſe manifeſte d'abord par une eſpece d'indifférence pour toutes ſortes de choſes, par de légers friſſons, par des feux paſſagers au viſage, & par une laſſitude univerſelle, pareille à celle que l'on éprouve après un violent exercice. Ces ſymptomes ſont accompagnés d'aſſoupiſſement & d'abattement d'eſprit, d'une douleur & peſanteur de tête, & du vertige.

Augment. Le dégoût vient enſuite ſans aucune altération conſidérable, mais avec de fréquens efforts pour vomir, leſquels ne produiſent d'autre effet que l'évacuation de quelque peu de phlegme inſipide. Le malade jouit à la vérité de temps à autre de quelque répit; mais les ſymptomes reviennent avec plus de violence à l'approche de la nuit; la peſanteur de tête, le vertige & la chaleur augmentent, le pouls devient plus fréquent, mais plus foible, & la reſpiration plus embarraſſée. On ſent dans la partie poſtérieure de la tête, un engourdiſſement exceſſif, une froideur & une douleur ſourde, & quelquefois une douleur violente ſur ſon ſommet, laquelle s'étend le long

de la ſuture coronale. Ces douleurs vont ordinairement avec les fievres lentes nerveuſes & ſont preſque toujours ſuivies du délire. Le malade reſte ſouvent cinq à ſix jours dans cet état, il eſt extrêmement pâle & défait. L'inquiétude & l'agitation où il eſt l'empêchent de dormir, quelque envie qu'il en ait, & dans le temps qu'il paroît dormir le plus profondément il ſe plaint de ne pouvoir fermer l'œil. Le pouls durant tout ce temps-là eſt fréquent, foible & inégal, quelquefois ondoyant & même intermittent, un moment après extrêmement agité ; le malade a les oreilles froides ; l'urine eſt communément pâle & ſouvent limpide, fréquemment de la couleur du petit-lait, ſans ſédiment, ou ſi elle en a, il reſſemble à du ſon éparpillé ; la langue eſt couverte d'une mucoſité blanchâtre, elle devient ſeche, pleine de crevaſſes, le malade n'eſt point altéré.

Etat. Le vertige, la douleur & la peſanteur de tête augmentent vers le ſeptieme ou le huitieme jour, elles ſont accompagnées d'un tintement d'oreilles continuel, du délire, d'oppreſſion, de langueur, d'anxiété & de ſyncopes ;

pour peu que le malade tente de ſe lever, une ſueur froide ſe répand auſſi-tôt ſur ſon front & ſur le dos de ſes mains, quoiqu'il ait les joues & la paume des mains brûlantes, & diſparoît avec la même promptitude qu'elle eſt venue. Lorſque l'urine devient plus pâle & plus limpide, il tombe dans un délire accompagné d'un tremblement & d'un ſoubreſaut univerſel des tendons. Le délire n'eſt preſque jamais violent & ne conſiſte que dans une confuſion d'idées.

La langue eſt ſeche dans le milieu, bordée d'une bande jaunâtre & affectée d'un tremblement. C'eſt un mauvais ſigne lorſqu'elle s'humecte & que la ſalive augmente.

La difficulté d'avaler eſt auſſi un dangereux ſymptome, ſur-tout lorſqu'elle eſt accompagnée du hoquet.

Il ſurvient ſouvent vers le neuvieme, dixieme ou onzieme jour, des ſueurs copieuſes ſur tout le corps, leſquelles ſont froides & gluantes aux extrémités, & accompagnées de déjections ténues & colliquatives, qui épuiſent le malade; mais une diarrhée modérée fait ceſſer l'aſſoupiſſement & le délire.

A meſure que les forces s'affoibliſſent, le pouls devient fréquent & ondoyant, le délire dégénere en un coma profond & mortel; les déjections, les urines & les larmes, s'écoulent ſans qu'il en ait aucun ſentiment; les tremblemens & les convulſions accélerent ſa mort.

Ainſi meurent les malades après avoir langui quatorze, dix-huit ou vingt jours. Tous perdent l'ouie & le ſentiment vers la fin de la maladie; la plupart s'abandonnent à des frayeurs immodérées; il y en a même qui ſe privent du ſommeil par la crainte qu'ils ont de mourir.

C'eſt un bon ſigne lorſque la ſurdité aboutit à un abſcès dans l'oreille, & que les parotides viennent à ſuppuration.

Cure. Comme cette maladie eſt cauſée par l'affoibliſſement des nerfs, par un ſang appauvri, par des évacuations exceſſives, par la triſteſſe, par des veilles & des études immodérées, par des ſalivations trop copieuſes, par l'uſage trop fréquent des purgatifs, & par l'uſage immodéré des femmes, &c. on doit employer pour la guérir des

fortifians & des cardiaques, je veux dire des alimens doux & délayans, & s'abſtenir de la ſaignée & des opiates. On commencera la cure par un léger vomitif, qu'on fera ſuivre tous les trois jours de quelques lavemens. Le bouillon de poulet, la gelée de corne de cerf, les panades, le vin rouge, le jus d'orange ou de limon, réparent parfaitement les forces; & loin de les diminuer par des ſudorifiques, il convient de les entretenir en donnant trois fois par jour au malade des juleps & des cardiaques tempérés. Les Anglois ſont dans l'uſage d'appliquer des véſicatoires ſur les cuiſſes, les jambes & les bras des malades; & je crois qu'ils ont leur utilité en cas d'aſſoupiſſement & de délire.

Il ſurvient le ſeptieme ou le neuvieme jour de la fievre, une éruption miliaire, qu'il faut entretenir avec des cordiaux, des délayans & du vin rouge; il modere la ſueur ſans empêcher l'éruption. Il n'y a point d'évacuation d'un plus favorable augure, qu'une ſalivation copieuſe ſans aphtes; de même qu'il n'y en a point de plus nuiſible, que des ſueurs trop abondantes.

3. *Typhus comateux ; Fever of ſpirits*, Quincy, *Eſſai* 2. *Fievre maligne, avec aſſoupiſſement*, Riviere. *Obſ. comm.* 4. *pag.* 134. A.

Le pouls dans cette eſpece eſt mou, inégal, ſans fréquence; le malade, quand on l'interroge, répond qu'il ſe porte bien ; ſon ſommeil eſt accompagné d'un délire continuel, mais obſcur; il eſt pâle, ſa chaleur eſt à peu près la même qu'en ſanté; il ſurvient rarement parmi nous des taches pétéchiales, & plus rarement des taches miliaires : il y a douleur de tête gravative dans le commencement, avec une proſtration totale des forces, la langue & les levres ſe couvrent de croûtes noires; la ſituation du malade eſt le plus ſouvent horizontale, ſa langue & ſes narines ſont ſeches. La maladie ſe termine pour l'ordinaire la troiſieme ſemaine; la puanteur de la bouche & de l'haleine eſt particuliere à cette maladie.

La cure de cette maladie varie beaucoup. *Van-Swieten* & *Huxham*, célebres dans l'art de guérir, ne purgent preſque point le malade après l'avoir fait vomir, comme il paroît par le traitement qu'ils preſcrivent pour le *typhus*

des priſons ; mais les Médecins de Montpellier font d'abord ſaigner le malade au bras & au pied, ſuivant l'indication que préſente le commencement de la maladie ; enſuite après l'avoir fait vomir, ils lui preſcrivent une tiſanne royale ou purgative, à prendre de deux jours l'un ; il y en a même qui purgent le malade pluſieurs jours de ſuite dans le commencement ; mais mon expérience jointe à celle de pluſieurs autres, m'a appris que les malades qu'on purge doucement & beaucoup plus rarement, & à qui on fait uſer d'apoſemes faits avec la laitue, la chicorée, l'endive, d'une décoction de prunes, de pommes cuites, de crêmes, de riz, de limonade dans le commencement, & d'eau teinte de vin à la fin, en leur donnant des lavemens de temps en temps, guériſſent très-bien par cette méthode, au bout de trois ou quatre ſemaines.

Je vois actuellement une Demoiſelle, qui depuis le cinquieme jour de ſa maladie juſqu'au vingtieme, ſe conduiſit à ſa maniere, ne voulant prendre ni médecine ni lavement, mais buvant beaucoup d'eau froide, mêlée

avec peu de vin, beaucoup de limonade & de décoction de prunes ; elle ne prit pour ſa nourriture que des prunes cuites & du riz, & preſque point de bouillon ; le quinzieme jour la noirceur de la langue & des levres diſparut, le délire & l'aſſoupiſſement ceſſerent, le pouls devint fréquent & moins foible, la faim ſe fit ſentir, & les forces commencerent à renaître, enfin la malade devint convaleſcente par le ſecours de la nature ſeule ; on lui avoit fait cependant trois ſaignées dès le commencement, elle perdit auſſi alors beaucoup de ſang par le nez, & elle ne fut purgée qu'une fois.

Une jeune femme pléthorique, dont le mari étoit malade, étant obligée de partager ſes ſoins entre lui & ſes enfans, après avoir paſſé pluſieurs nuits ſans dormir & ſans prendre de la nourriture, fut attaquée d'une fievre continue maligne, qui dura ſoixante jours ſans aucune intermiſſion, & qui la rendit comme hébétée. La criſe ne ſe fit que le ſoixantieme jour, & elle rendit ſans touſſer douze livres de crachats blancs & écumeux, après quoi elle récouvra la ſanté, aſſurant qu'elle

n'avoit reſſenti ni douleur ni incommodité pendant tout le cours de ſa maladie. RIVIERE.

4. *Typhus hyſtérique vermineux.* A. Une fille adulte tomba malade. Les ſix premiers jours elle eut le même pouls que lorſqu'elle étoit en ſanté; elle ſe plaignoit de maux de tête; elle craignoit de mourir; elle avoit des palpitations de cœur, & des oppreſſions de poitrine paſſageres. Ayant pris deux onces de manne, elles lui cauſerent un vomiſſement, à la ſuite duquel elle rendit quantité de vers par la bouche. Le ſeptieme jour ſon pouls devint petit & inégal, & accompagné d'un froid & d'une chaleur vagues. On eut recours aux vermifuges & aux cordiaux. Le douzieme jour ayant eu une querelle avec un parent au ſujet d'un héritage, elle tomba dans une léthargie pendant laquelle elle avoit les yeux demi-ouverts, le viſage cadavereux, l'angle interne des yeux chaſſieux, larmoyant, la langue ſeche, noirâtre; & elle mourut dans cet état le quinzieme jour de ſa maladie.

5. *Typhus caſtrenſis*, Boerhaave, *conſult. pag.* 209. *de febre caſtrenſi Hun-*

garica. Fievre continue maligne des camps. A.

C'eſt une autre eſpece de fievre épidémique, infiniment plus dangereuſe & plus funeſte que celle dont je viens de parler, & que peu de Médecins connoiſſent. Elle conſiſte dans une petite fievre qui abbat ſur le champ les forces, ſans qu'il paroiſſe au dehors aucun mauvais ſigne. La chaleur eſt plus douce & preſque imperceptible, mais ſouvent accompagnée du froid des extrémités, d'une reſpiration embarraſſée, courte, & d'anxiétés. Le pouls eſt extrêmement agité, foible & imperceptible, ténu, inégal & preſque nul; l'urine n'eſt point rouge, mais preſque toujours blanche, trouble, ſans ſédiment ou variée. La ſoif, la ſéchereſſe de la bouche, de la langue, du palais, l'inquiétude, les anxiétés, le délire, ſont plus légeres.

Cette fievre eſt ſi cachée, qu'on ne la connoît que par l'abattement des forces, de ſorte qu'on pourroit dire avec Hippocrate, qu'elle a quelque choſe de ſurnaturel.

Cure. Dès que cette fievre ſe manifeſte, le malade doit quitter le lit,

s'asseoir sur un fauteuil, se couvrir modérément, & se garantir de la chaleur. On lui appliquera sur la tête, les mains, l'épigastre, des fomentations composées avec parties égales d'eau & de vinaigre, indépendamment des épispastiques qu'on doit lui appliquer jour & nuit sur les pieds & sur la nuque, & qui doivent être composés avec du vieux levain, du sel & du vinaigre; on lui donnera pour boisson de l'eau d'orge avec du jus de citron, d'orange, le rob de groseille, de cerises noires, de sureau, &c. dont il usera copieusement. Lorsque la sueur se sera manifestée, on tâchera de l'entretenir sans violence. Sa nourriture consistera en pain avec un peu de vin, & autre chose semblable, & on lui donnera les remedes les plus propres à prévenir la corruption & la trop grande dissolution des humeurs; par exemple, les suivans.

℞. De feuilles de rhue, de scordium, de chacun deux poignées; d'écorce de citron deux onces, de suc de citron trois onces, ou demi-once de vinaigre, d'eau commune quatre livres. Filtrez la liqueur & ajoutez-y de rob de

ſureau quatre onces, d'eau de canelle diſtillée une once. Le malade boira une once de cette liqueur toutes les heures tant le jour que la nuit, à moins que le ſommeil ne l'empêche de le faire.

Cette fievre, malgré l'agitation du pouls, n'eſt autre choſe qu'une eſpece de fievre continue maligne. Les ſignes pathognomoniques pris à part ne ſont pas ſi certains pour déſigner les eſpeces que le concours des ſymptomes.

6. *Typhus Ægyptiaca* Proſp. Alpinus, *Febris maligna Ægyptiorum*; Fievre maligne des Egyptiens. A.

Cette fievre regne en automne; elle ſe manifeſte par un vomiſſement bilieux, des cardialgies, des anxiétés, leſquelles ſont ſuivies de déjections fétides, qui varient ſuivant les ſujets; de cacoſitie, d'adypſie, de la rudeſſe, de la ſéchereſſe & de la noirceur de la langue; le pouls, l'urine, la chaleur ſont les mêmes que dans la ſanté : les étrangers y ſont plus ſujets que les naturels du pays, & elle eſt cauſée ou par l'uſage de l'eau que l'on conſerve dans les citernes & qui s'y corrompt, ou par les exhalaiſons qui s'élevent des lacs & des marais.

Méthode

Méthode curative du Typhus, par Hecquet.

Si la fievre, qui eſt preſque inſenſible au commencement, & dans laquelle l'urine, le pouls, la langue, la peau, ne ſouffrent preſque aucune altération, malgré la foibleſſe & l'inſomnie qui l'accompagnent, après une légere céphalalgie ſuivie de cardialgies, ſans aucune tenſion dans les hypocondres, eſt ſuivie tout-à-coup de ſoubreſauts dans les tendons du carpe, ſoit en dormant, ou tandis que l'on tâte le pouls, accompagnés du tremblement des levres, du bégayement, d'inquiétudes pendant le ſommeil, de délire, de rêves, de ſoubreſauts du corps, &c. tous ces ſignes annoncent beaucoup de malignité.

On commencera par la ſaignée du bras ou du pied, pour paſſer enſuite à celle de la jugulaire. Le malade prendra du petit lait; & enſuite une décoction aqueuſe de quinquina, dans deux livres de laquelle on diſſoudra une once de vin émétique & quelques drachmes de ſel d'Epſom. On y joindra quelques

légers hypnotiques & les lavemens d'eau ſimple, & la fievre maligne ceſſera.

7. *Typhus icterodes; Fievre jaune d'Amérique*, Lining. Vandermonde, *Mai 1758*. Le Siam d'Haller.

Premier période. Commencement. Souvent trois jours avant que la fievre commence, céphalalgie, lumbago, douleur arthritique, ſur-tout dans les genoux & les mollets, anorexie, laſſitude, aſthme, après quoi la fievre ſe manifeſte par les friſſons; le pouls eſt plein, fréquent & ſouvent dur, & accompagné de la pulſation des carotides.

La chaleur ne paſſe pas le cent deuxieme degré du thermometre de Farenheit; elle continue pour l'ordinaire deux jours ſans rémiſſion, avec une ſueur légere qui ceſſe le troiſieme jour.

La reſpiration eſt très-petite, elle augmente pour peu qu'on remue, ou qu'on mange; la langue eſt humide, rude, blanche, noirâtre dans le milieu vers le ſecond jour, la ſoif modérée.

Le troiſieme jour, après quelque rémiſſion de la part de la ſueur, de la chaleur & du pouls, ſurviennent les nauſées & le vomiſſement.

Les hypocondres ne ſont ni durs, ni tendus.

Aſſoupiſſement le premier jour, les douleurs ſe renouvellent, l'eſprit eſt abattu, le malade foible, il a le viſage rouge, les yeux enflammés, & il ne peut ſupporter la lumiere. Il a rarement le délire, les déjections ne ſont point encore noires, le ſang eſt vermeil & ſans ſéroſité.

Le ſecond jour, inquiétude, agitation continuelle, nulles douleurs; les excrémens noirs & durs, conſtipation, inſomnie continuelle, les urines abondantes, pâles, avec quantité de ſédiment le premier jour, mais troubles le ſecond, avec un ſédiment brun, le troiſieme jour ſanguinolentes.

Au bout de ſoixante-douze heures au plus, le pouls devient rare, la chaleur ceſſe ſans aucune évacuation critique. Dans le cas où la ſueur eſt excitée pendant trois jours par des diaphorétiques doux & délayans, le danger s'évanouit avec la fievre; les autres ſont extrêmement affoiblis, ont les yeux jaunes, & ici commence le ſecond période de la maladie.

Second période. Le pouls eſt plus tar-

dif, plus mollet & preſque inſenſible, & alors l'ictere, le vomiſſement, le délire, l'agitation augmentent.

La chaleur eſt la même que celle des perſonnes ſaines, le pouls s'affoibliſſant, le froid s'empare du malade; il a le viſage, la poitrine & les extrémités livides.

La peau, lorſqu'on s'expoſe au froid, eſt viſqueuſe, & lorſqu'il fait chaud, humide; la reſpiration eſt lente, la langue nette, rouge à l'extrémité & dans les angles; le malade eſt avide d'eau froide ſans être altéré.

Le vomiſſement ou les nauſées augmentent, au point que le malade ne peut rien garder dans le corps; les uns rendent du ſang, les autres une bile noire comme de la poix par la bouche; point de ſommeil, ou, s'il y en a, il eſt interrompu, ce qui les affoiblit extrêmement. L'inquiétude dont ils ſont agités, les empêche de reſter au lit; ſi on leur demande des nouvelles de leur ſanté, ils répondent pertinemment.

A peine ont-ils levé la tête de deſſus l'oreiller, que le pouls s'éteint, le froid s'empare d'eux, ils ſont couverts d'une ſueur gluante, ils ont les levres, le

viſage, les extrémités, les ongles livides, tant leur foibleſſe eſt grande.

Le délire revient & augmente, lors ſur-tout que le pouls eſt petit & profond.

L'ophthalmie augmente auſſi, mais ſans douleur.

Lorſque l'ictere ne ſe manifeſte point dans le ſecond période de la maladie, il s'empare des yeux & de tout le reſte du corps. Il s'en trouve dans qui l'ictere eſt concentré dans les yeux; mais à l'approche de la mort, il ſe répand auſſi-tôt ſur le cou & la poitrine.

Le cou & la poitrine ſont couverts de taches rouges livides, mais rarement les extrémités.

Les femmes ont des écoulemens menſtruels abondans avant le temps. Le ſang eſt tellement diſſous, qu'il ſe fraie un paſſage, non-ſeulement par la bouche & les urines, mais encore par le nez, les oreilles, les yeux, les véſicatoires, & quelquefois auſſi, quoique plus rarement, par les pores de la peau.

Quelques malades ſont conſtipés; d'autres ont la diarrhée; les uns rendent des matieres noires, liquides avec

douleur, les autres noires, tenaces comme de la poix, & ceux-ci ſe trouvent ſoulagés lorſque l'écoulement eſt modéré.

Les urines ſont copieuſes, de couleur de ſafran dans les ictériques ; dans les autres, pâles avec beaucoup de ſédiment ; dans d'autres, troubles & ſanguinolentes.

Ce période eſt ordinairement de ſept à huit jours.

Troiſieme période. Il y a eſpoir de guériſon, lorſque tous les ſymptomes diminuent, que le pouls devient plus plein, & que les forces reviennent ; mais pour l'ordinaire ils augmentent & il en ſurvient d'autres ; le pouls eſt encore plus petit & plus inégal, les extrémités deviennent froides & livides, le viſage eſt rarement animé, il y en a qui l'ont plombé ; les taches augmentent au point, que le cou & la poitrine en deviennent noirs ; la palpitation de cœur eſt violente, on ſent une chaleur dans la région du cœur ; la reſpiration eſt difficile & aſthmatique, le malade inquiet, agité ; il a le viſage, le cou, la poitrine couverts de ſueur, le ſang lui ſort par le

nez, la bouche & les oreilles; il a peine à avaler, il a le hoquet, des ſoubreſauts des tendons, un ſommeil profond & un délire continuel; pendant les douze heures qui précedent ſa mort, il perd la parole & le pouls; dans celles qui ſont les plus aiguës, les convulſions mettent fin à la tragédie, les taches augmèntent après la mort, & la corruption s'empare du corps.

Lorſque l'air eſt extrêmement chaud, ces trois périodes s'achevent dans l'eſpace de deux ou trois jours.

L'épidémie & la contagion augmentoient dans la Caroline méridionale, lorſque l'air étoit chaud, & diminuoient lorſqu'il étoit froid, & les ſymptomes & le danger à proportion.

La maladie eſt encore pire, lorſqu'on n'a pas ſoin de renouveller l'air, que la force naturelle eſt plus grande, & que les ſujets ſont étrangers, craintifs, actifs, & affoiblis par quelque maladie précédente.

Tous ceux qui arrivent au dernier période payent tribut à la nature.

Dans le premier période, céphalalgie, lumbago, ophthalmie qui empêche de

ſupporter la lumiere, rougeur du viſage; plus ces ſymptomes ſont violens, plus la maladie eſt violente & aiguë; plus le premier période eſt court, plus le ſecond l'eſt; car ſi la véhémence du pouls diminuoit avant le troiſieme jour, la mort arrivoit le cinquieme. La profondeur du pouls le troiſieme jour, annonce des ſymptomes plus dangereux; plus la foibleſſe eſt grande au commencement, plus le malade eſt en danger. Plus le ſédiment de l'urine eſt abondant les premiers jours, plus il y a à craindre pour lui.

Dans le ſecond période, lorſque les yeux jauniſſent le ſecond jour, le malade meurt le quatrieme; s'ils jauniſſent vers la fin du troiſieme, la maladie ſe termine heureuſement, ou plus tard, comme le treizieme ou le quatorzieme jour: plus la jauniſſe eſt étendue & rapide, plus elle eſt dangereuſe; c'eſt un mauvais augure, lorſque la rougeur des yeux, de même que celle qui eſt autour des véſicatoires augmente.

Le vomiſſement noir eſt pour l'ordinaire mortel; mais la mort eſt prochaine, lorſque les taches des levres

& des ongles deviennent livides; il en eſt de même lorſque le viſage devient livide ou pâle.

Les déjections fréquentes, copieuſes, noires, qui n'apportent aucun ſoulagement, ſont mortelles; toute hémorrhagie, à l'exception de celle du nez & du vagin, eſt d'un mauvais augure; l'iſchurie annonce une mort prochaine.

La fievre jaune eſt contagieuſe. Elle attaque ſur-tout les blancs, ceux principalement qui viennent des pays froids; les Indiens, les Métis, les Mulâtres, à l'exception des enfans, ne l'ont qu'une fois; les Negres en général en ſont exempts.

On la définit une fievre dans laquelle la véhémence du pouls ne dure que deux ou trois jours, comme dans l'éphémere; elle ceſſe ſans aucune évacuation critique, & elle laiſſe après elle une foibleſſe extrême; le pouls eſt ſi petit, que pour peu qu'on remue, ou qu'on reſte debout, il diſparoît; elle eſt auſſi-tôt ſuivie d'un ictere univerſel, nulle fréquence du pouls, nulle chaleur. Elle fut épidémique dans la Caroline depuis la fin d'Août 1748, juſques vers la mi-Octobre.

8. *Typhus exhauſtorum* D. Dellon. D. M. *iter in Indias Orientales.* Les Portugais appellent ceux qui en ſont attaqués *Esfalfados.*

Les Indiens qui s'épuiſent avec les femmes ſont très-ſujets à cette maladie. Elle conſiſte dans une fievre continue, dans laquelle le pouls eſt tantôt fort & plein, & tantôt foible & preſque imperceptible. Les urines ſont rouges, mais limpides; la peau eſt ſeche & brûlante; la ſoif eſt exceſſive, avec inſomnie & nauſées. On la guérit à l'aide des analeptiques, d'alimens nourriſſans, & de bon ſuc, tels que les œufs, les panades, les bouillons. On doit boire ſon vin peu trempé, ſans craindre que la fievre & la chaleur augmentent, vu qu'il n'y a rien de meilleur pour la guérir.

9. *Typhus à manipuera?*

La manipuera n'eſt autre choſe que le ſuc de la manioque (du jatropa manihot ou mandihoca de Piſon), dont les Américains font ſécher la racine pour en faire du pain. Ce ſuc étant pris intérieurement, fait enfler le corps, & cette enflure eſt compliquée de douleurs d'eſtomac, de rapports, de nau-

ſées & de teneſme ; la vue s'obſcurcit, il ſurvient des vertiges & des maux de tête continuels, le froid s'empare des extrémités, il eſt ſuivi de ſyncopes & de la mort de ceux qui en ont mangé.

Le ſeul antidote que l'on connoiſſe contre ce poiſon, eſt la fleur du nhambi, ſeroit-ce celle de la gantelée? & la graine *bixæ urucu*, qu'on appelle vulgairement *roucou*. On doit commencer par les émétiques, & employer enſuite le poivre réticulé, le ſuc de limon & d'ananas. *Guill. Piſon. Hiſt. natur. l. 5. cap. 17.*

V. *Fievre Hectique, Fievre Lente ; Hectica.*

C'eſt un genre de fievre continue, qui, ſemblable aux maladies chroniques, par des progrès lents ſans aucune diminution conſidérable des forces, & avec une fréquence de pouls modique, dure pluſieurs ſemaines & même pluſieurs mois, & dans laquelle le pouls devient plus fréquent après qu'on a mangé.

On la confond d'ordinaire avec la quotidienne continue tabide & lente, laquelle augmente tous les jours, ſur-

tout vers le soir, sans aucune cause évidente; mais il y a entre elles la même différence, qu'entre les exacerbantes & les continues. Les Grecs l'ont appellée hectique, ou habituelle, prétendant que la chaleur constante dont elle est accompagnée, avoit son siege dans les solides.

On la distingue du tabes & de la pthisie, en ce que dans celles-ci les visceres sont viciés, au lieu que dans la fievre hectique, il n'y a ni abcès ni ulcere dans aucune partie du corps.

Galien & ses sectateurs, de même que *Sydenham* l'appellent *hectique*. Juncter. *tab. 68*. Fred. Hoffmann. *tom. 2. pag. 175*. *Fievre lente*; ce dernier la distingue de la quotidienne continue.

Galien (*de different. febrium, lib. 1. p. 265.*) admet deux especes de fievres lentes; savoir, celle que nous venons de définir, & une autre, qui, selon lui, est un vrai tabes, ou une fievre inséparable du tabes; c'est notre fievre quotidienne continue.

Hippocrate n'a point employé le nom propre de ce genre; mais se servant d'un nom classique, il l'a nommée continue & lente; mais il convient de don-

ner à chaque maladie un nom générique distinct. Et comme le nom d'*hectique* qu'on donne à cette maladie est très-ancien, & que celui de *fievre lente* est un nom d'ordre & non point de genre, il faut préférer le premier au second lorsqu'il est question de désigner ce genre.

Elle differe du typhus en ce que ses symptomes sont moins violents, & de moindre durée, & en ce que les malades peuvent rester debout, & ne sont presque pas obligés de demeurer au lit.

1. *Hectica infantilis* Sydenham, pag. 524. *Lenta Febris infantum*, Fred. Hoffmann. tom. 2. pag. 177. *Fievre hectique, lente des enfans.* L.

Les enfans languissent & perdent l'appétit, sans qu'on apperçoive en eux aucune chaleur considérable; leurs membres & leur tronc s'amaigrissent à vue d'œil.

Cure. Mettez infuser deux onces de bon rhapontic dans deux livres de petite biere; bouchez bien la bouteille, & faites-leur en boire tant à leurs repas, qu'hors de leurs repas. Lorsqu'il n'y aura plus de biere remettez-en pour la troisieme fois deux autres livres, & si

vous craignez qu'elle ne les lâche trop pour la premiere fois, vous pouvez n'employer qu'une once de rhapontic, cette doſe ſuffira. Sydenham, *ſchedula monitor. pag. 524.*

2. *Hectica veſpertina, ſeu febricula veſpertina*, Morgan. *Animal œconomy, propoſ. 15. Fievre Hectique, ou fébricule du ſoir.*

Il conſte par pluſieurs obſervations que le pouls de tous les hommes, quelque ſains qu'ils ſoient d'ailleurs, eſt plus fréquent après qu'ils ont mangé, de ſorte que ſi l'artere bat 66 fois dans une minute le matin lorqu'on eſt à jeun, elle battra 84 fois après qu'on a dîné, ce qui eſt dans le rapport de 100 à 129, ou à peu près comme 10 à 13.

Cette fréquence continue juſqu'à minuit, mais elle décroît inſenſiblement, de ſorte que le nombre des pulſations une heure après le dîné, eſt au nombre de fois que l'artere bat à onze heures du ſoir, comme 84 à 78 à peu près.

Comme ſuivant les principes de *Morton*, lorſque la fréquence du pouls eſt la plus grande, celle du ſoir eſt à celle du matin dans le rapport de 8

à 7; il s'enſuit que la force que le pouls a le ſoir, eſt à celle qu'il a le matin comme 111 à 100. La vîteſſe du ſang de même que le diametre des arteres ſont auſſi plus grands le ſoir que le matin; & comme la force des membres diminue principalement le ſoir, il s'enſuit, par la définition que nous avons donnée de la fievre, que cet état ſeroit fébrile, ſi l'altération étoit conſidérable. Cependant, quoique cet état ſoit commun à tous ceux qui ſe portent bien, on ne laiſſe pas de l'appeller *fébricule du ſoir*, & c'eſt elle qui nous conduit à la fievre hectique de la vieilleſſe, ou à la mort.

Il ſuit de ce qui précede, que le pouls n'eſt jamais plus rare que le matin lorſque nous dormons, & que notre pouls lorſque nous ſommes à jeun, eſt moins fréquent que durant la digeſtion; d'où il ſuit que celle-ci ne peut ſe faire ſans quelque eſpece de fébricule, parce que ce qui paſſe dans la maſſe du ſang a beſoin d'une trituration réitérée pour pouvoir ſe convertir en ſang.

3. *Hectica chlorotica, febris alba* Horſtii *part. 2. lib. 1.* Moron. *in directorio;*

febris virginea Sennert, *de morbo virgineo ; febris amatoria. Hectique chlorotique, fievre blanche, fievre virginale, fievre amoureuſe.*

C'eſt une fievre continue ſans redoublement laquelle eſt plus forte le ſoir que le matin. Elle eſt ordinairement accompagnée de la pâleur du viſage, de la difficulté de reſpirer, lorſqu'on monte un eſcalier, de laſſitude, de maux de tête, d'œdématie, de pica & de palpitation. *Voyez* Chloroſe. On la guérit parfaitement avec le ſyrop chalybé ou la limaille de fer, laquelle atténue la lymphe épaiſſe qui croupit dans les vaiſſeaux, lorſque les regles viennent à ceſſer, exempte la nature de ce travail, & fait ceſſer la fievre.

4. *Hectica ſyphilitica*, Raim. Fortis ; *Mercurialis, tom. 3. fol. 22. Lenta febris* Aſtruc. *des malad. vénér.* liv. 4. chap. 3. *Fievre hectique vérolique.* C.

C'eſt une petite fievre chronique qui augmente le ſoir, ſur-tout dans le printemps, & qui eſt accompagnée de douleurs nocturnes, de petites ſueurs le matin, & qui eſt entretenue par ces douleurs même, par des nodus & des gommes. Lorſque les os s'abcedent,

elle dégénere en fievre quotidienne continue.

On la guérit avec les bains, la diete blanche, & autres remedes ſemblables, pourvu qu'on y joigne les ſpécifiques contre la vérole, autrement elle épuiſe, deſſeche & conſume le malade.

5. *Hectica ſcrophuloſa*, Bonet *in Sepulchreto*, *tom. 3. pag. 146---153.* Voyez *Fievre hectique ſcrophuleuſe.* Ruſſel *de tabe glandulari hiſt. 23.* C.

Elle ne differe point de la phthiſie ſcrophuleuſe de *Morton.* S'il y a déja ſuppuration, c'eſt une fievre quotidienne continue, & elle aura les mêmes paroxyſmes; s'il n'y en a point, on pourra la guérir avec l'eau de la mer.

6. *Hectica à calculis*, Bonet *Sepulchret. lib. 4. pag. 121. tom. 3. obſerv. 21. Fievre hectique cauſée par le calcul.*

François Figueros Médecin de Séville, mourut d'une fievre lente accompagnée de dyſurie, d'urines fuligineuſes, de teneſme, de ſoif, de la rudeſſe de la langue, & d'un piſſement dans lequel il rendoit du ſable. Des calculs qu'il avoit dans la veſſie lui cauſerent cette maladie, & on ne le ſut qu'après qu'on l'eut ouvert.

Il arriva la même choſe à un ſexagénaire, lequel rendoit ſon urine ſans dyſurie, mais qui ne digérant plus, tomba dans une langueur & une fievre lente qui le mirent au tombeau. On lui trouva dans la veſſie un calcul qui peſoit 14 onces. Cas de la fievre hectique cauſée par le calcul des reins, Bonet. *Sepulchret. lib. 4. ſect. 1. obſ. 21.*

7. *Hectica hydropum*, Bonet. *Sepulchret. lib. 4. ſect. 1. Fievre hectique des hydropiques.* C.

Elle eſt cauſée par un épanchement d'eau dans différentes parties du corps, mais ſans aucun ſigne d'hydropiſie de poitrine ni d'aſcite, autrement ce ſeroit l'une ou l'autre de ces maladies.

Fievre Hectique par une hydropiſie de poitrine. ibid. obſerv. 14. 4. 13. 6.

Fievre Hectique cauſée par une hydropiſie du péricarde. ibid. obſ. 12. 6.

Dans ces eſpeces, on a trouvé une eau noirâtre & corrompue dans l'une ou l'autre cavité de la poitrine, ſans que les poumons fuſſent endommagés, *Coiter.* On a auſſi trouvé les véſicules des poumons remplies d'une eau jaunâtre, ou le péricarde rempli d'une eau ſalée, un anévryſme dans le cœur, & les poumons endurcis.

8. *Fievre Hectique cauſée par la maladie du pays; Hectica noſtalgica.* C.

Cette eſpece eſt très-fréquente dans les maiſons où l'on éleve les orphelins. Ces pauvres enfans ſe voyant privés de leurs parens, éloignés de leur pays, pleurent, languiſſent, s'affoibliſſent, perdent l'appétit, tombent dans une fievre lente & dépériſſent peu à peu. Le ſeul remede qu'il y ait à ce mal, eſt de les renvoyer chez leurs parens ou dans leur patrie, car les évacuans qu'on emploie pour calmer la diarrhée & leur rendre l'appétit, ſont inutiles, & ſouvent nuiſibles. Pluſieurs ont aux jambes des taches noires ou livides; ils reſtent au lit immobiles & taciturnes, & ont du dégoût pour toutes choſes.

Scholie. La fievre hectique nerveuſe de *Willis*, la fievre hectique peſtilentielle de *Sennert*, la fievre hectique qui dégénere du ſynochus de *Juncker*, paroiſſent appartenir au typhus.

Les fievres hectiques cauſées par un apoſtême, une fiſtule, un ulcere de quelque viſcere ou de quelque partie, appartiennent au tabes, ou à la phthiſie.

Celles qui ſont cauſées par un ſquirre au foie, à la rate, dans le pancréas, dans

la matrice, appartiennent aux douleurs de la rate, au flux hépatique, aux douleurs du foie, aux fleurs blanches, &c. vu qu'elles ſont ſuivies de ſymptomes plus notables que la fievre.

Les ſignes génériques de la fievre hectique ſont 1°. une fébricule ſi légere, que les malades ne la ſentent point, à moins qu'elle ne ſoit parvenue à ſon dernier degré; 2°. la ſéchereſſe de la peau, une chaleur ſeche & âcre, qu'on ne peut appercevoir avec le thermometre; 3°. une ou deux heures après avoir mangé, la chaleur & la fréquence du pouls augmentent; 4°. le pouls eſt plus petit que dans l'état de ſanté.

9. *Hectica verminoſa*, Fred. Hoffman. t. 2. p. 187. *Fievre hectique vermineuſe*. C.

Les enfans qu'on a ſevrés ſont ſujets à des fievres vermineuſes de différentes eſpeces, leſquelles ſont fort anomales, mais qui le plus ſouvent ſont quotidiennes continues ou hectiques. Telle eſt la quotidienne continue compliquée de la toux, & celle que cauſe la dentition.

La fievre hectique vermineuſe differe des autres en ce qu'elle n'augmente ni le ſoir, ni après les repas,

& qu'elle eſt ſouvent accompagnée d'un flux de ventre, & de déjections griſes ou cendrées; l'urine eſt trouble avec un ſédiment pareil à du limon, ce qui n'eſt point dans les autres fievres hectiques. D'ailleurs, l'haleine a une odeur toute particuliere, & comme diſent les nourriſſes, elle ſent l'aigre; les enfans rendent des vers, le nez leur démange, il leur vient des feux paſſagers au viſage, ils ſentent des douleurs poignantes vagues dans le bas-ventre. L'enfance fournit elle-même les ſignes de cette fievre, mais les adultes n'en ſont point exempts, & elle eſt précédée par l'uſage des ſucreries.

On la guérit avec des cathartiques & des anthelminthiques. Les meilleurs purgatifs & les meilleurs vermifuges qu'on puiſſe employer, ſont les ſtibiés donnés en petite doſe, entr'autres le ſyrop de Glauber, l'infuſion des feuilles ou des follicules de ſéné avec la manne, le ſyrop de fleurs de pêcher, l'eau de neuf infuſions, le ſyrop de roſes ſolutif; car, lorſqu'on a affaire à des enfans, il faut uſer d'artifice pour leur faire prendre les remedes dont ils

ont beſoin; d'où vient qu'on eſt ſouvent obligé d'en venir à quelques grains de tartre ſtibié, diſſous dans une grande quantité d'eau, ou d'aquila alba déguiſés avec de la bouillie. Lorſque la fievre eſt dans ſa force, il faut, ſuivant *Hoffmann*, s'abſtenir des anthelminthiques, & même des purgatifs trop forts, & leur ſubſtituer les acides & les amers. Il veut dans ce cas qu'on uſe des eaux de Seltz, corrigées avec l'eſprit de vitriol; mais elles ne me paroiſſent convenir qu'aux adultes. Les meilleurs vermifuges amers ſont le ſemen contra, la tanaiſe, &c.

10. *Hectica cachectarum, à ſcabie* Baglivi, *pag.* 215. C.

C'eſt une fievre hectique, ou comme on dit, une fievre lente ſymptomatique, qui attaque un grand nombre de cachectiques, ſans aucune purulence, en quoi elle differe de la phthiſie & du tabes. Telle eſt la fébricule lente de ceux qui relevent de fievres aiguës, de phlegmaſies, de flux, de même que celles qui ont la chloroſe, le ſcorbut, la vérole, une hydropiſie, &c. Cette fievre ſuit pour l'ordinaire le pronoſtic & la cure de la maladie dont elle eſt acceſſoire.

11. *Hectica fluxuum*; *Fievre hectique, causée par quelque évacuation*, par le *vomissement*, River, *cent. 4. obs. 1.* par les *fleurs blanches*, *ephem. nat. cur. cent. 7. obs. 27.* C.

12. *Hectica lymphatica* Baglivi, *pag. 424. Fievre lymphatique.* Elle excite tous les soirs un redoublement accompagné d'une chaleur âcre, de perte de goût, de pesanteur de tête, & d'une espece de somnolence. Le matin la langue éprouve un goût dépravé, les dents sont noires, la bouche sent mauvais. Il survient ensuite une tension aux hypochondres, accompagnée de chaleur & de lassitude; cette espece est très-fréquente, & se joint souvent aux autres fievres, quand le malade prend trop de rafraîchissans.

13. *Fievre lente nerveuse. Hectica nervea, febris lenta nervea*, Claud. Lorry, *de melancholiâ, pag. 176.* C.

Cette espece n'est point aiguë comme le typhus, mais chronique; elle survient par degré à la mélancolie nerveuse invétérée. Si on ne la guérit promptement, elle dégénere en phthisie, ou en étisie nerveuse.

ORDRE SECOND.

FIEVRES RÉMITTENTES,

Appellées par Hippocrate *Syneches*, & *Pyreta Epanadida*; par les Anglois, *Seaſoning*; par Tortus, *Proportionatæ*; par Avicenne, *Paroxyſmales*; par Sennert, *Continues périodiques*; par Pringle & Huxham, *Rémittentes*; par Morton, *Pyretola*, *pag. 120. Continentes*; & dans la Patholog. method. *Exacerbantes*, ou *Fievres avec redoublement.*

Ce ſont des fievres qui ne quittent point le malade depuis le commencement juſqu'à la fin, & qui reviennent dans des temps détermités, & pluſieurs fois de ſuite avec friſſonnement, bâillement, froid, ou tel autre effort ſpaſmodique, auquel ſuccede la chaleur ou tel autre ſymptome, ſans aucune

aucune cauſe évidente, & ſans aucun principe procatartique.

Ce retour ſpontané des ſymptomes, ſans aucun principe évident, eſt proprement ce que nous appellons *paroxyſmes*, en latin *exacerbatio*; il eſt dans les fievres rémittentes ce qu'eſt l'accès dans les intermittentes, & il differe du redoublement accidentel qui ſurvient dans les fievres continues ou continentes, enſuite de quelque paſſion, de la nourriture qu'on a priſe, de l'exercice qu'on a fait, ou de cette petite fievre du ſoir, dont j'ai parlé à l'article de la fievre hectique.

On appelle *rémiſſion* l'intervalle qu'il y a entre les paroxyſmes, parce que la fievre ne ceſſe point entiérement; comme cela paroît par la fréquence du pouls, qui excede celle des perſonnes qui ſe portent bien, ou par l'abattement des forces, lequel eſt plus conſidérable que dans l'intermiſſion des fievres intermittentes. Le *période* d'une maladie conſiſte en un paroxyſme ou un accès, & une rémiſſion ou intermiſſion.

Les continues du premier ordre n'ont qu'un ſeul redoublement, lequel

arrive dans le ſecond ſtade de la maladie, au lieu que dans les rémittentes les paroxyſmes reviennent en tout temps; ſavoir, au commencement, dans l'accroiſſement, l'état & le déclin, ce qui leur eſt commun avec les accès des fievres intermittentes.

Celui qui connoîtra la cauſe des accès des fievres intermittentes, & celle de la fievre continue, & qui les réunira enſemble, comprendra ſans peine celle des fievres avec redoublement. Leur principe n'eſt autre que la nature, laquelle connoiſſant le danger qu'il y a d'interrompre ſes efforts, les renouvelle de temps en temps, mais tour à tour, afin de ménager ſes forces & de ne point les épuiſer tout à la fois, de peur que la matiere morbifique ne ſe corrompe par ſon trop long ſéjour, & n'acquiere une acrimonie ſphacéleuſe. Pour prévenir ce danger, elle redouble les battemens du cœur, pour la corriger & pour la chaſſer, ou bien elle accélere la circulation du ſang, en cas qu'elle languiſſe, pour lui imprimer une vîteſſe convenable, obſervant toutefois, comme nous le pratiquons dans les actions volontaires, de ne point

prodiguer ſes efforts tout à la fois, mais de les augmenter par degrés juſqu'au temps où la maladie eſt dans toute ſa force, après quoi elle les ralentit peu à peu, comme nous le pratiquons dans nos travaux ordinaires. Elle tient à cet égard la même conduite que les Chantres, leſquels ayant élevé la voix au plus haut ton où elle puiſſe atteindre, & ne pouvant la ſoutenir dans cet état, ſont contraints de la baiſſer, ce qui oblige le Maître du chœur de prendre un ton plus haut pour les remettre en train. On voit de même que les Pionniers commencent leur travail avec beaucoup de force & d'activité, mais qu'ils ſe relâchent enſuite à meſure que leurs forces s'épuiſent, ce qui les oblige à redoubler leurs efforts, lorſqu'ils viennent à s'appercevoir de leur inaction.

Ceux qui comparent le foyer de la matiere morbifique à une ſource périodique, qui fournit par intervalle une plus grande quantité d'eau, croient raiſonner conformément aux lois de la méchanique, & ſe félicitent de la découverte de cette nouvelle hypotheſe; mais je crois avoir démontré

que quand même cette matiere morbifique exiſteroit, ce que perſonne n'a encore pu prouver, elle ne ſerviroit qu'à épaiſſir le ſang, & qu'à moins d'un effort de la nature, elle ralentiroit le mouvement du cœur au lieu de l'augmenter; de ſorte que dans cette hypotheſe même, il faut toujours en revenir aux efforts de la nature.

Tous les Praticiens ont obſervé que certains accès des fievres intermittentes continuent & reviennent, auſſi long-temps que l'on réitere les cathartiques & les évacuans; d'où vient que Sydenham conſeille de s'abſtenir de tout purgatif, dès qu'on eſt une fois venu au quinquina. Dans quelque endroit que ſe trouve ce prétendu foyer de la matiere morbifique, il faut le diminuer peu à peu avec des évacuans, & par un régime ſévere; mais comme les effets ſont proportionnels à leurs cauſes, & que les accès reviennent à meſure que l'on diminue ce foyer, il s'enſuit qu'on ne doit point lui attribuer le retour des accès. Au cas que ce foyer exiſte, ce qui a lieu dans pluſieurs cas, il n'eſt point la cauſe, mais le principe des accès ou des paroxyſmes.

La fievre commence ordinairement par une contraction ſpaſmodique de la peau, laquelle eſt ſuivie du froid & du friſſonnement, mais qui met en mouvement la matiere morbifique, la fait ſortir des vaiſſeaux capillaires, & la diſpoſe à une élaboration ultérieure par le moyen de la chaleur fébrile. J'ai démontré dans la théorie des fievres que cette coction & cette altération ſalutaires des fluides, ſont dues aux actions phyſique & mécanique de la chaleur fébrile, & du battement des vaiſſeaux.

Peu importe aux Praticiens, dans l'état actuel où ſe trouve la Médecine, de diſtinguer les eſpeces & les genres des fievres; ils les traitent toutes de la même maniere, ſoit qu'elles ſoient exacerbantes, ou continues, ou intermittentes aiguës, quotidiennes, tierces doubles, &c. on s'en tient à la ſaignée & aux cathartiques; & ſi l'on en vient au quinquina, ce n'eſt que dans les fievres avec redoublement, & dans les fievres intermittentes, qui réſiſtent à ces remedes, & qui ne ſont point dues à un principe purulent. Cependant la Médecine s'en trouveroit beau-

coup mieux, ſi à l'exemple des Botaniſtes & des Aſtronomes, les Noſologiſtes avoient ſoin de diſtinguer les différentes eſpeces de fievres, de même qu'ils ont diſtingué les étoiles & les plantes.

VI. *AMPHIMERINA*; Fievre putride maligne. *Hemitritæus*, Brendel. *Emitritée*, appellée par les Barbares *Latica*; par Avicenne, *Phlegmatica*; par les Grecs, *Amphimerina*; par Morton & Gorræus, *definit. Syneches*; par les Grecs modernes, ſuivant Galien, *in epid. 364. n. 11. Cathemerina & Methemerina*; par les Latins, *Quotidiana continua*, Sennert. *la Quotidienne continue.*

D'*amphi* autour, & *hemera* jour; parce que le paroxyſme revient tous les jours. Elle differe de la *quotidienne*, en ce qu'elle ne ceſſe point entiérement dans la rémiſſion; & de la *tierce continue*, en ce que la plupart des pa-

roxyſmes commencent par le friſſon.

La quotidienne continue eſt un genre de fievre rémittente, dont les paroxyſmes de chaque jour ſe reſſemblent; mais il eſt rare qu'elle ſoit réguliere. Elle differe de la fievre continue (*ſynochus*) & de la fievre hectique, dont elle a toute l'âpreté, en ce que les redoublemens ſe font ſentir ſans aucune cauſe évidente, & qu'ils viennent avec le friſſonnement & le froid; de la quotidienne, en ce qu'elle n'a point d'intermiſſion, & que le malade ſe trouve fébricitant & extrêmement affoibli dans la rémiſſion, ou en ce que ſes intermiſſions ſont inſenſibles, & qu'elle dégénere en rémittente. Elle ſe manifeſte ſouvent ſous diverſes formes, lors ſur-tout qu'on trouble ſon type par l'uſage indiſcret des médicamens.

La quotidienne continue eſt ou une maladie eſſentielle ou accidentelle, c'eſt-à-dire, un ſymptome d'une autre, par exemple, du tabes, de la phthiſie. Celle-ci eſt chronique, car l'eſſentielle eſt toujours aiguë; & ſi quelqu'un veut l'appeller émitritée, je ne m'y oppoſerai point.

1. Quotidienne continue latique. *Febris lymphatica continua* Ettmuller. *colleg. caſ.* 21 Fievre continue lymphatique. *Phlegmatica periodica* Avicennæ, *lib. 4. fen. 1.* Phlegmatique périodique. *Quotidiana continua exquiſita* Jonſton, *Idea univ. med.* Quotidienne continue exquiſe. A.

Les paroxyſmes de cette fievre ſont fort longs, & durent ſouvent dix-huit heures; elle augmente tous les jours à l'approche de la nuit, le malade ſent un froid léger dans les extrémités, & dans le paroxyſme, une chaleur douce, mais tenace. Elle eſt ſi opiniâtre, qu'étant abandonnée à elle-même, elle dure deux mois. On l'appelle latique (*latica*) à cauſe de la chaleur cachée qui l'accompagne. *Voyez* Riviere, *obſ. 57. centur. 1.*

Voyez ſa cure dans *Ettmuller*, à l'endroit cité, *pag. 609.* & celle des ſuivantes dans *Torti.* Les eſpeces ſuivantes ſont malignes, leur type eſt confus, & leurs ſymptomes violens; d'où vient que *Mercatus* les appelle fievres tierces pernicieuſes (*tertianæ perniciosæ*). On les appelle vulgairement *fievres malignes*, & lorſqu'elles ſont moins dangereuſes, *putrides.*

2. *Amphimerina catarrhalis* Juncker. *tab. 67.* Nenter, *cap. 9. tab. 136. Febris catarrhalis* Auctorum; *Fievre de rhume* ou *catarrhale.* D.

Elle differe de la précédente par le coryza, la douleur de dos, la toux, l'enrouement, la dyſpnée & l'angine dont elle eſt accompagnée : elle commence par le froid, & par des friſſonnemens vagues qui durent long-temps.

Les malades ſe trouvent plus mal le ſoir, ils ont des friſſonnemens, ils touſſent, ils ont la fievre, & ils ſentent des douleurs catarrhales plus violente. Cette maladie, lorſqu'on commence par la ſaignée, & qu'on uſe de thé, ou d'autres boiſſons chaudes & délayantes, & qu'on prend le ſoir des narcotiques, fait ſon cours ſans aucun danger, & ſe termine par une douce diaphoreſe. Celle que les Allemands appellent catarrhale maligne, n'eſt ſouvent accompagnée d'aucun ſymptome catarrheux, comme l'obſerve *Brendel.*

3. *Amphimerina epiala*, Galien. Fievre épiale. A.

C'eſt une fievre maligne pareille à l'intermittente, dans les rémiſſions de laquelle les malades ſont extrêmement

abattus, & ont le pouls plus fort & plus fréquent, & dans les paroxyſmes un tremblement ſpaſmodique, qui leur coupe la voix, le pouls plus rare & inégal, & lorſque les aſſiſtans les croient tourmentés de la chaleur la plus violente, c'eſt alors qu'ils ont le plus de froid, & que le friſſon eſt le plus grand. Les paroxyſmes reviennent une ou deux fois par jour, tantôt plus tôt, tantôt plus tard, ils ne gardent aucun ordre, & emportent le malade en peu de temps. Elle attaque les vieillards & les cachectiques qui ont quelques ſaburres.

Cette fievre eſt beaucoup plus fréquente en Italie qu'en France; M. *Baux* le pere a connu trois perſonnes qui l'ont eue & qui en ſont mortes. Je l'ai moi-même obſervée trois fois, dont deux dans l'Hôpital général. Dans le temps que la chaleur ſe manifeſtoit le plus au dehors, les malades ſe plaignoient du froid dans le temps de l'accès; l'un échappa, j'ai oublié ce que l'autre devint. Le troiſieme étoit tellement agité dans le paroxyſme, qu'il ne pouvoit avaler aucune potion cordiale; ſon pouls diminua environ au

bout de ſix minutes, & la chaleur fut moins forte que dans le temps qu'il avoit froid & qu'il avoit beſoin de cordiaux ; il mourut au troiſieme paroxyſme. Le malade étoit fort âgé & ſujet à une dyſurie qui l'avoit obligé à prendre les bains domeſtiques ſans s'être ſuffiſamment purgé. Les douleurs que lui cauſoient la dyſurie ne furent pas plutôt calmées, qu'il fut attaqué d'une fievre épiale, laquelle fut précédée d'un ſommeil léthargique la nuit d'auparavant. Il faut dans cette maladie, avant de recourir au quinquina, faire d'abord vomir le malade, & enſuite lui preſcrire des apoſemes préparés avec les feuilles de chicorée & de dent de lion, & alternativement des potions purgatives ; le malade prendra dans ce paroxyſme quelque cordial, auquel on aſſociera la thériaque, le bézoart, &c.

C'eſt à tort qu'on accuſe Avicenne d'avoir imaginé une fievre dans laquelle la chaleur regne au dehors & le froid au dedans ; car lorſque le Médecin ſent de la chaleur dans les parties externes, & que le malade a le friſſon, il y a lieu de conclure que le froid regne au dedans, & la chaleur

au dehors. A l'égard de ce que quelques-uns disent pour expliquer ce phénomene, que les particules froides se trouvent entremêlées avec les chaudes, c'est une supposition qui ne peut être admise que par des Scholastiques. Le froid du thermometre n'est pas nécessaire pour sentir celui que l'on éprouve lorsqu'on rend la derniere goutte d'urine ; lorsqu'on nous fait le récit de quelque crime, le froid se répand dans nos membres, dans le temps même qu'il ne regne point dans l'atmosphere, de même que nous sentons l'effet d'une brûlure, sans que la chaleur du thermometre nous en avertisse. On doit attribuer ce froid à la contraction spasmodique de la peau, & non point comme les Anciens, à celui de la pituite vitrée.

Je traite actuellement une jeune fille qui a une fievre épiale beaucoup plus douce. Elle se leve tous les jours, les paroxysmes durent dix à douze heures, & commencent par un tremblement & un frisson dont les assistans ne s'apperçoivent point. Le tremblement cesse ensuite, sa langue s'humecte & noircit, & malgré tous les cathartiques que j'ai

mis en uſage, les paroxyſmes reviennent tous les jours depuis plus d'un mois. Le pouls eſt moins fréquent dans les intervalles que laiſſent les paroxyſmes, mais la foibleſſe de la malade ne laiſſe aucun lieu de douter que la fievre ne continue.

4. *Amphimerina ſyncopalis*, Jonſton, *idea univerſ. med.* Sennert. *de febrib. Febris ſyncopalis*, Avicenn. *lib. 4. f. 1.* Foreſtus, *obſerv. 61. lib. 1.* Torti, *p. 192. Quotidienne continue ſyncopale.* A. P.

Une fille de ſoixante ans, s'étant purgée enſuite de quelques nauſées & de quelques cardialgies qu'elle avoit eues, eut depuis lors la fievre tous les jours, mais le paroxyſme étoit plus fort de deux jours l'un. Ayant pris un purgatif, & même le quinquina à deux fois, elle fut ſaiſie d'une fievre ſyncopale, ſon pouls devint petit, rare comme dans l'état de ſanté, elle avoit les pieds froids, elle tomboit en foibleſſe, & elle étoit continuellement aſſoupie. Elle ſe trouvoit mieux le matin à ſon réveil, le pouls revenoit; mais vers le ſoir, le froid, l'anxiété, les nauſées & le vomiſſement bilieux recommençoient. On lui donna l'émétique, lequel opéra

très-bien, on la purgea de deux jours l'un, indépendamment des cordiaux, de la limonade & de l'eau de poulet qu'on lui fit prendre.

Voilà un genre de fievre étrange : ſes paroxyſmes durent dix à douze heures, le pouls eſt plus rare dans le paroxyſme que dans l'état de ſanté, & les paroxyſmes ne ſe terminent plus par la ſueur.

5. *Amphimerina cardiaca ; cardiaca febris*, Torti, *pag. 183. Febris ſyncopalis humoroſa*, Avicenne, *lib. 4. fen. 1. cap. 53. Quotidienne continue cardiaque.* A. P.

C'eſt une fievre maligne aiguë, qui redouble preſque tous les jours, & qui eſt accompagnée de défaillance & de ſyncope dans le paroxyſme, & d'un vomiſſement de bile de couleur de porreau ou de verd-de-gris. A meſure que la foibleſſe augmente, les extrémités ſe refroidiſſent, le corps ſe couvre d'une ſueur froide, & les malades meurent pour l'ordinaire vers le quatrieme jour. Elle differe de la ſyncopale par les douleurs cardialgiques.

Elle attaque les jeunes gens bilieux, ſecs, cacochymes, & elle differe de

la quotidienne continue cauſée par la réplétion, ou de la ſyncopale humorale d'Avicenne, laquelle eſt moins aiguë, à cauſe de la bile érugineuſe. L'humorale, à ce qu'on dit, eſt produite par une pituite vitrée.

Il faut au plutôt preſcrire l'émétique, mais un émétique doux & tempéré avec des cardiaques. *Serapion* ſe borne à l'eau chaude ou au ſyrop acéteux; mais on a éprouvé que le tartre ou le vin ſtibié, délayé dans beaucoup d'eau, & mêlé avec l'eau thériacale, ou telle autre ſemblable, produiſent de très-bons effets dans la rémiſſion. Le paroxyſme exige les cordiaux les plus forts. On mettra du jus de limon dans les bouillons. *Torti* vante beaucoup le quinquina.

6. *Amphimerina humoroſa* Avicennæ, *lib. 4. fen. 1. cap. 53.* Paul. Æginet. *lib. 2. cap. 37. Febris ſyncopalis repletionalis* Foreſt. *obſ. 61. & obſ. 29. pag. 89. t. 1.* Voyez *ce qui concerne la fievre ſyncopale & ſa cure dans* Torti, *pag* 192. A. P.

Elle differe de la ſyncopale proprement dite ou diminuée, 1°. en ce qu'elle eſt moins aiguë; 2°. en ce que pluſieurs de ſes paroxyſmes ſuivent le

type de la quotidienne, au lieu que ceux de la ſyncopale diminuée ſuivent celui de la tierce, ſuivant Avicenne ; 3°. en ce que les nauſées & la cardialgie ſont plus fortes que dans la ſyncopale ; 4°. Elle eſt entretenue par une cacochylie abondante & épaiſſe, au lieu que la ſyncopale l'eſt par quelque peu de matiere âcre & venimeuſe.

Paul Æginette veut que l'on guériſſe les malades ſans purgation & ſans ſaignée. En effet, celle-ci eſt contre-indiquée par la couleur pâle & livide du viſage, par la foibleſſe & la rareté du pouls, dans le paroxyſme même, ce qui me paroît un ſigne propre aux fievres ſyncopales épiales.

Paul & Avicenne prétendent que les malades ne ſupportent point la purgation, & tombent en foibleſſe, & quoiqu'ils en ayent beſoin, leurs forces ſont ſi épuiſées, qu'ils ne peuvent la ſupporter. De là vient que Paul s'en tient aux frictions générales continuées pendant des jours entiers, au vin miellé, à un lavement tout au plus, & à du pain trempé dans du bouillon ou du vin.

Foreſtus nous donne au juſte l'hiſtoire de cette eſpece, *obſer.* 29. *lib.* 3. & veut qu'on emploie les frictions, à l'exemple de Galien & de Paul : on ne connoiſſoit point alors le quinquina.

7. *Amphimerina phricodes*, Galen. *iſagog.* Marcell. Donat. *hiſtor. mirab. lib.* 5. *cap.* 5. *Querquera*, Car. Piſonis. *Febris algida*, Torti, *pag.* 193. où il rapporte ſix hiſtoires de cette fievre. *Zerzera* Caſtelli *Lexic. Febris horrida, algida & horrifica* Latinis vel horrida. *Querquera* du Grec *Karcaros*, Riviere. *Febris maligna*, *obſer.* 56. *cent.* 3. A. P.

C'eſt le nom qu'on donne à une eſpece de fievre dans laquelle le friſſon ou le froid eſt continuel, & ſe fait ſentir tant au malade qu'au Médecin. Elle eſt de plus compliquée d'un tremblement ſpaſmodique, d'où vient qu'elle eſt encore quotidienne continue avec redoublement.

Elle differe de l'hémitritée, en ce que le paroxyſme eſt accompagné journellement de friſſons de longue durée, au lieu qu'il ne l'eſt que de deux jours l'un dans la premiere. *Voyez* Sennert, *de febr. lib.* 2. *cap.* 21. & Riviere, *cent.* 4. *obſer.* 15.

Une femme ſexagénaire avoit une fievre maligne fort approchante de l'hémitritée. Les paroxyſmes revenoient tous les jours, accompagnés d'un froid par tout le corps, lequel duroit douze ou quinze heures, indépendamment de la foibleſſe que lui cauſoit une diarrhée lientérique grisâtre. On donna à la malade le béſoardique jovial de Riviere, & elle fut guérie le onzieme jour.

Ettmuller, Van Helmont & Sylvius appellent fievres froides, celles qui ſont accompagnées du froid depuis le commencement juſqu'à la fin. Cette fievre commence pour l'ordinaire comme la tierce double, le malade devient enſuite froid & ſans pouls, les paroxyſmes ſe confondent; & lors, comme l'obſerve *Torti*, qu'on néglige de lui donner le quinquina, il paye tribut à la nature. *Voyez Cardialgie fébrile.*

8. *Amphimerina hemitritæus;* appellée par les Latins *Semitertiana; Hémitritée; Hemitritæus legitimus* Auctorum. Riviere, *obſerv. comm. 23. pag. 139.* A. P.

Comme l'obſervation nous apprend que le type des paroxyſmes eſt inconſtant dans les fievres de cet ordre, &

qu'ils n'en gardent aucun dans le même ſujet ; il s'enſuit, comme l'obſervent *Brendel* & *Foreſtus*, que l'hémitritée ne differe point de la quotidienne continue, eu égard au type, d'où vient qu'on doit les regarder toutes deux comme étant du même genre.

L'hémitritée eſt une eſpece de fievre quotidienne continue, dont le paroxyſme revient tous les jours, & commence de deux jours l'un par un grand friſſon, de même que ſi la tierce étoit compliquée de la quotidienne continue. L'hémitritée légitime differe de la fauſſe, en ce qu'elle eſt aiguë, & ſe termine pour l'ordinaire le ſeptieme jour, au lieu que la fauſſe eſt chronique, *Stahl* en ayant vu une qui a duré des mois entiers (*de febrib. obſerv. 43. pag. 121.*) & qui n'a été guérie que par les ſeules forces de la nature.

Elle attaque en automne les perſonnes friandes & qui font bonne chere.

On ne doit point juger par la fréquence ſeule du pouls, s'il y a interminſſion ou rémiſſion dans la fievre ; car ſi les forces ſe trouvent extrêmement abattues après les paroxyſmes, s'il y a des ſymptomes graves, tels que les

veilles, les foibleſſes, encore que le pouls ne ſoit point fréquent dans la rémiſſion, la fievre ne laiſſe pas que d'être intermittente. *Voyez* Riviere, *obſerv. 23. de hemitritæo, pag. 139.*

Voyez deux obſervations de cette émitritée dans Balloni, l'une *conſil. 115. lib. 1. De febre ſemitertianâ*, où il y avoit aſſoupiſſement, délire & une douleur ſourde de côté, accompagnée d'une grande ardeur; & l'autre *in conſil. 29. lib. 2.*

9. *Amphimerina pſeudohemitritæus. Tertiana continua duplex*, Verlhof. *p. 62. Lipyria* Avicenn. *non Græcorum. Hemitritæus nothus* Galen. *faux émitritée.* Riviere. *obſ. 54. cent. 1. Hemitritæus minor* Schenckii. A. P.

Elle differe de la précédente en ce qu'elle eſt plus longue & moins violente. Voyez *Obſervat. 39. centur. 4.* Riviere, *de Epiſcopo Uzerienſi. Voyez* le diagnoſtic de cette eſpece dans Riviere, *obſerv. communic. 23. pag. 139.* Elle differe de la tierce fauſſe double, en ce qu'elle eſt accompagnée de lipothymie, d'inſomnie, & autres ſymptomes ſemblables, & que les forces ne reviennent point dans la rémiſſion.

Il me paroît qu'on peut rapporter à cette eſpece la maladie que Riviere *obſ.* 23. *centur.* 4. appelle *quotidienne continue, compliquée d'une tierce quadruple.*

On peut auſſi y rapporter *cette eſpece rare d'émitritée*, dont parle Riviere *obſ.* 23. *centur.* 3. Gerard, dit-il, fut attaqué dans le mois de Février, d'une fievre pituiteuſe continue accompagnée des paroxyſmes de la tierce. Ils revenoient deux fois par jour avec le friſſon, la fievre étoit forte & duroit pluſieurs heures, & ſe terminoit par une ſueur douce, d'où vient qu'il regarde cette eſpece comme une quotidienne continue, compliquée d'une tierce quadruple.

Riviere parle ailleurs d'une tierce triple, qui revenoit trois fois tous les deux jours.

Vous trouverez dans Fred. Hoffmann *Conſult.* 200. la deſcription & le diagnoſtic d'un faux émitritée épidémique qui régna en 1720, & qu'il regarde comme une fievre intermittente.

10. *Amphimerina hungarica; Hemitritæus peſtilens*, Schenckius 1574. *Fievre quotidienne continue d'Hongrie; émitritée peſtilentiel.*

Febris hungarica seu castrensis Juncker. tab. 74. *Vermis cerebri*, Schenckius. *Fievre d'Hongrie ou des camps.* A. P.

C'est une fievre aiguë maligne, pour l'ordinaire épidémique, qui regne dans les camps, & qui attaque en été les soldats, ceux principalement qui sont pléthoriques. Elle commence par un frissonnement & un mal de tête auquel succedent une soif & une chaleur ardente, une ardeur autour de la région du cœur, la sécheresse & l'enflure de la langue, souvent l'angine, le quatrieme ou le septieme jour, le délire avec des yeux étincelans, le gonflement des veines de la tête, & le soir le paroxysme. Ajoutez à cela un pouls plus fort que dans les autres fievres malignes, les saignemens de nez, l'insomnie continuelle, le dégoût auxquels se joignent, selon la diversité des tempéramens & des principes, le vomissement, la dyssenterie, les pétéchies, les parotides, la paralysie, l'hémiplegie.

La cure de cette maladie qui dépend de beaucoup d'ardeur & de putridité, présente deux indications à remplir, qui sont 1°. d'éloigner l'inflammation du cerveau & de l'estomac, laquelle a fréquem-

ment lieu dans cette eſpece. 2°. D'évacuer les matieres putrides & ſouvent vermineuſes qui ſe trouvent dans les premieres voies. C'eſt pourquoi on fera ſaigner pluſieurs fois le malade pour prévenir l'engorgement inflammatoire ; enſuite on lui preſcrira une boiſſon délayante, laxative, rafraîchiſſante, des bouillons de poulet ou veau, des lavemens émolliens, & enſuite laxatifs, dont on continuera l'uſage juſqu'à ce que la douleur de l'eſtomac ſoit diſſipée, & ſon ardeur tempérée, deſorte qu'on puiſſe recourir aux cathartiques ; lorſque le pouls eſt ramolli, que l'épigaſtre ne ſouffre plus par la preſſion, on doit preſcrire alors des purgatifs qui ne ſoient point irritans. Par exemple, on fait infuſer deux pincées de follicules de ſéné avec des fleurs de mauve & de violette dans une décoction de tamarins ou de pruneaux, pour deux doſes, à chacune deſquelles on ajoutera de la manne ; on peut auſſi y ajouter des antivermineux, des acides &c. Les premieres voies ayant été ſuffiſamment purgées, on obſervera la voie que la nature paroît ſuivre.

Quoique cette eſpece ſoit appellée

catarrhale, elle eſt cependant rarement accompagnée de ſymptomes catarrheux, elle fait naître le plus ſouvent le pourpre ſymptomatique ou des tumeurs aux glandes parotides; les convaleſcens ſont ſujets à l'eſpece de phrénéſie qui attaque les perſonnes épuiſées.

11. *Amphimerina tuſſiculoſa. Fievre vermineuſe, & catarrhale des enfans; coqueluche des enfans.*

Cette fievre fut épidémique au mois de Mai 1760, parmi les enfans. Elle redoubloit tous les jours, & elle étoit compliquée d'un crachement de ſang, d'une toux violente, qui les étouffoit preſque, & ils rendoient des vers par la bouche.

On la guérit avec des cathartiques & des vermifuges que l'on répete alternativement. *Voyez* coqueluche.

12. *Amphimerina miliaris. Voyez* Sydenham, *pag. 520. Journal de Médecine, 1758, pag. 275. Fievre quotidienne continue miliaire.* A.

Cette fievre miliaire eſt cauſée par le venin caché de la miliaire, & excite toutes les nuits un paroxyſme approchant de celui de la quotidienne intermittente. Elle réſiſte au quinquina. Elle fut bénigne

nigne les huit premiers jours ; elle affecta enſuite la tête, & occaſionna une hémorrhagie funeſte, & ce ne fut qu'à l'éruption des exanthemes miliaires blancs qu'obſerva le D. Marteau, que l'on connut le caractere de cette maladie.

13. *Amphimerina ſingultuoſa. Fievre maligne avec hoquet ; febris continua & maligna*, Riviere *cent. 1. obſ. 47.* idem *obſ. 78. centur. 3. Singultus, Febris lyngodes* Walſchmidd. A. P.

L'Evêque de Nîmes fut attaqué en 1629, à l'âge de 50 ans, de cette fievre maligne, laquelle étoit accompagnée de hoquet & de nauſées. Elle redoubloit tous les matins, & elle duroit ſept heures. Les urines étoient rouges & troubles ; les déjections liquides, bilieuſes ; l'inſomnie continuelle ; le ſang pleurétique. La fievre augmenta le cinquieme jour, nonobſtant deux ſaignées qu'on lui fit, avec des anxiétés & des ſueurs qui n'avoient rien de critique. Il ſurvint le ſeptieme jour une ſueur critique copieuſe. Un autre malade qui avoit la même fievre n'ayant reçu aucun ſoulagement de pluſieurs ſaignées qu'on lui avoit faites & de divers purgatifs qu'il avoit pris, on lui donna le

douzieme jour de ſa maladie deux grains de laudanum dans une émulſion, dans laquelle on avoit mis une once de ſel de prunelle, & il fut guéri au bout d'une heure.

14. *Amphimerina anginoſa* Huxham de aëre III. *Febris petechizans*, Nenter; *Influenza*, Huxham *de aëre pag. 104. Febris catarrhalis maligna ſive petechizans*, Juncker *tab. 71.* en François *grippe, folette &c. Angina epidemica*, Foreſt. *lib. 6.* A.

Cette eſpece eſt entiérement la même que celle dont *Riviere* donne la deſcription *obſ. 9. comm. pag. 136.* C'eſt une maladie épidémique qu'on appelle vulgairement *coqueluche*, avec cette différence que chez nous elle n'étoit compliquée d'aucune pétéchie, au lieu que chez les Anglois & le Allemands, les fievres malignes ſont ordinairement accompagnées de pétéchies. Cette fievre, au rapport du Journal de Médecine, fut épidémique à Condom en 1750.

Cette maladie emporta en 1757 un grand nombre de perſonnes. Il en mouroit 4, 7 ou 14 par jour. La toux étoit compliquée d'angine, d'inſomnie, de

lumbago, de coryza. Ceux qui après avoir été saignés & avoir pris des béchiques, rendoient une sueur fétide, en échappoient; la plupart mouroient d'inanition.

A Condom, l'angine étoit compliquée d'ulceres, de ptyalisme & de pétéchies; la diarrhée ou spontanée ou artificielle, & le nitre furent extrêmement salutaires. Elle avoit beaucoup d'affinité avec l'esquinancie maligne de *Strauſſius*, ou au Lacq d'*Aëtius*. Cette espece differe du pourpre, en ce que les taches de la peau dans la quotidienne continue sont accidentelles. On l'attribue à la chaleur du climat. *Voyez* Pourpre.

Les Allemands appellent souvent catarrhale une quotidienne continue maligne, dans laquelle on n'apperçoit, comme l'observe *Brendel*, aucun symptome de catarrhe; du moins l'écoulement de nez, le larmoiement, le frissonnement ont un principe différent.

Les fievres quotidiennes continues malignes, de même que les tierces continues, sont des maladies très-rares chez nous, & on les confond sous le nom générique de fievres putrides ou

malignes. Celles qui redoublent de deux jours l'un avec peu ou point de froid, ſi ce n'eſt au commencement de la maladie, ſont des tierces continues ; celles qui redoublent tous les jours, & dont les paroxyſmes ſont ſemblables, ſont des quotidiennes continues, & celles dont les paroxyſmes reviennent alternativement, & ſont accompagnés d'un froid plus conſidérable, des hémitritées. On ne peut mieux faire que de lire ce que *Baglivi* a écrit au ſujet des fievres hémitritées & des tierces continues, *lib. 1. pag. 59.*

15. *Amphimerina peripneumonica* ; Quotidienne continue péripneumonique, laquelle fut épidémique à Toulon en Provence en 1757. *Journal de Médecine.* A.

Cette maladie régna dans le printemps, & ſe manifeſta par une toux incommode & par une fievre quotidienne continue aiguë qui redoubloit deux fois par jour, & dans laquelle le froid & la chaleur ſe ſuccédoient alternativement. A ces ſymptomes ſe joignoient l'oppreſſion de poitrine, des crachats ſanguinolents, une douleur de côté, & pour l'ordinaire un vo-

miſſement violent, lequel duroit deux ou trois jours, & dont la matiere étoit gluante & amere; la plupart avoient des ſueurs abondantes & opiniâtres, le pouls plein, fréquent, mollet, la langue blanchâtre, humide & pâteuſe, des maux de tête & des douleurs entre les deux omoplates. Ceux à qui la maladie étoit funeſte mouroient le cinquieme, ou le ſeptieme jour; mais on vint à bout de la guérir par la méthode ſuivante.

Curation. On commencera par ſaigner deux fois ou environ le malade, & on lui preſcrira une tiſane délayante compoſée avec le capillaire & la réglisſe, après quoi on lui donnera quelques grains de tartre ſtibié dans une décoction de caſſe & de tamarins, leſquels procureront une évacuation copieuſe de matiere gluante par haut & par bas; on lui preſcrira les jours ſuivans des cathartiques minoratifs.

Les émétiques appaiſent tous les ſymptomes, ceux même qui ſont inflammatoires.

Cette épidémie fut cauſée par les variations du froid & de la chaleur qui régnerent pendant un mois; les mati-

nées & les soirées étoient extrêmement froides, & le reste du jour fort chaud; les femmes en furent exemptes.

16. *Amphimerina spasmodica;* Quotidienne continue spasmodique. *Voyez* le Journal de *Vandermonde*, Août 1757. A. P.

Transport & délire dans le paroxysme, la tension de la verge dans la rémission, mais sans augmentation de volume (ce qui arrive aussi dans la dysurie calculeuse) le bas ventre plat & tendu, le regard fixe, la parole monosyllabe, difficulté d'urine, la bouche seche, la langue hors de la bouche, point de chaleur, spasmes généraux & soubresauts des tendons.

Cette fievre céda au quinquina; elle avoit succédé à la quarte.

17. *Amphimerina mimosa; Febris exacerbans Tymorensis*, elle est endémique dans les Indes; Bontius *de medic. Indorum*, *cap. 15.*

Ceux qui vont aux Isles de Solor & de Tymor pour y couper du bois de santal, sont attaqués d'une espece de fievre putride dont les redoublemens durent quatre heures, & durant lesquels les malades font des gestes ridi-

cules & imitent les actions qu'ils faiſoient étant en ſanté, & révelent tout ce qu'ils ont dit ou fait pendant leur vie, ſans en excepter même les choſes que l'on cache avec le plus de ſoin, ce qui divertit beaucoup les aſſiſtans. Ils ont de plus une boulimie qui leur fait dévorer dans le délire tout ce qu'on leur préſente, ſans en excepter les choſes les plus ſales & les plus dégoûtantes.

On attribue principalement cette fievre à l'odeur virulente des ſantaux, aux brouillards, au froid & aux fruits dont on uſe avant qu'ils aient acquis leur maturité. Cette Iſle eſt ſituée au dixieme degré de latitude méridionale; le temps y eſt très-variable, & de là vient que le corps n'eſt jamais dans une aſſiette parfaite, & que les habitans ſont foibles & languiſſans.

Cùm modò frigoribus, calido modò ſtringimur æſtu,
Tempore non certo, corpora languor habet.

Curation. On commencera par donner au malade un lavement & un purgatif doux, après quoi on le ſaignera juſqu'à défaillance au cas qu'il ſoit plé-

thorique ; on lui appliquera des ventouſes ſur la nuque, les épaules & la tête, après la lui avoir raſée. Les habitans brûlent l'artere temporale avec une lame de fer rouge, ou avec une méche, ce qui produit un effet étonnant; ils pratiquent la même choſe pour la céphalalgie. On paſſe enſuite aux vomitifs préparés avec l'antimoine ou le ſel de vitriol. On fait ceſſer l'inſomnie avec l'extrait de ſafran, & l'on y joint les ſudorifiques & les diurétiques tels que le bézoart, la rapure de la corne de rhinoceros, & l'on appaiſe la chaleur avec des ſyrops rafraîchiſſans.

18. *Amphimerina phrenetica*, Bontius *de medic. Indor. cap.* 14. C'eſt une fievre épiale. Marcat. *de tertianâ*. Quotidienne continue compliquée de phrénéſie. A.

Le paroxyſme revient tous les jours, mais ſans aucun type certain; il eſt accompagné d'un délire phrénétique continuel, d'inſomnie, d'un vomiſſement de matiere verdâtre, d'un froid exceſſif au dehors & d'une chaleur ardente au dedans, & d'une ſoif exceſſive.

Cure. On commencera par un lavement émollient, par un purgatif compoſé avec les tamarins & la pulpe de

caſſe, & l'on ſaignera enſuite copieuſement le malade. On lui oindra tout le corps avec de l'onguent, & on lui rendra le ſommeil avec des narcotiques.

19. *Amphimerina paludoſa ; Amphim. Scorbutica* Bartholini *de medicina Danorum ; Fievre bilieuſe ou putride des pays bas & marécageux*, Pringle *maladie des armées, tom. 1. pag. 260 & 314.* A. P.

Ces ſortes de fievres ſont fort fréquentes dans les pays bas & maréca-geux, lors ſur-tout que la chaleur eſt conſidérable dans les mois de Juillet & d'Août. Elles ſont cauſées par les exhalaiſons putrides qui s'élevent des plantes & du poiſſon corrompus.

Cette fievre eſt ſouvent rémittente au commencement, mais elle dégénere vers la fin en une tierce intermittente, ſur-tout à l'approche de l'hiver, qui eſt le temps où la corruption diminue. Elle ſe manifeſte rarement par le froid, mais ſouvent par une céphalalgie, une chaleur brûlante, une ſoif exceſſive, l'oſtéocope, le lumbago, la laſſitude & l'anxiété, des cardialgies fréquentes, des coliques d'eſtomac, leſquelles ſont ſuivies d'un vomiſſement de bile verte, jaune, de très-mau-

vaiſe odeur. Le pouls eſt ordinairement petit, mais il augmente par la ſaignée. La céphalalgie eſt ſouvent ſi ſubite & ſi violente, que les malades courent les champs comme des maniaques; mais à meſure que la fievre diminue & que la ſueur ſe manifeſte, la douleur ceſſe périodiquement. D'autres ont le délire dans le paroxyſme, & l'on a vu des ſoldats ſe jeter dans la riviere & la traverſer à la nage pour gagner l'hôpital. Il y en a qui ont des déjections par haut & par bas, & qui rendent des vers. Les ſueurs ſentoient auſſi mauvais que celles des moribonds, & les cadavres étoient couverts de pétéchies. Le pouls étoit très-régulier, même à l'agonie; & ſi la ſueur ſurvenoit le neuvieme jour, la fievre ſe changeoit en tierce; s'il ſurvenoit une diarrhée au bout de trois ſemaines, elle devenoit quotidienne.

Curation. Elle differe peu de celle de la quotidienne continue bilieuſe. 1°. On doit ménager les ſaignées, quoique la fievre tire plus ſur la continue, comme le Synochus, & rarement ſur les intermittentes; car elle eſt plus putride que phlogiſtique; & à moins que le délire ou tel autre ſymptome n'indiquent une

inflammation locale, on doit moins réitérer la saignée que dans la fievre bilieuse, autrement sa malignité augmente. 2°. Les vomitifs & les cathartiques sont de tous les remedes ceux qui conviennent le plus ; les premiers font souvent cesser la maladie, mais le tartre stibié a cela de bon, qu'il ne resserre point. 3°. Après les remedes généraux, il faut passer au quinquina, du moment qu'il y a quelque intermission ; & pour prévenir les rechutes, le malade en doit prendre tous les jours une drachme en automne, pour obvier aux obstructions des viscères que causent les fréquentes rechutes. 4°. Le malade doit user d'une diete antiseptique, se nourrir modérément, & s'abstenir sur-tout des alimens sujets à se corrompre, tels que sont les herbes, les fruits, les choses flatueuses, la petite biere récente. Le plus sûr est d'user de corroborans, tels que les liqueurs spiritueuses, prises avec modération, tout ce qui fortifie étant excellent pour empêcher la putréfaction.

20. *Amphimerina varioloſa ;* Fievre secondaire ; *Febris putrida variolis confluentibus ſuperveniens*, Sydenham, *pag.*

593. *Secunda febris variolarum confluentium*, Mead, *epiſtol. de purgantibus; Febris recidiva*, Mortoni, *de variolis.* A. P.

Le onzieme jour de la petite vérole confluente, les puſtules du viſage ſe deſſechent, ſe couvrent de croûte; & lorſque le malade ſe croit hors de danger, le pus venant à ſe mêler avec le ſang, il eſt attaqué tout à coup d'une fievre putride, qui redouble tous les ſoirs, & qui eſt accompagnée d'une dypſnée extrême, d'anxiétés, & quelquefois d'aſſoupiſſement, au point que ſi on n'y remédie promptement, il court riſque de mourir dès le jour même; & lors même qu'il échappe, il n'eſt pas exempt de danger juſqu'au dix-ſeptieme jour, même juſqu'au vingtieme, ce qui eſt aſſez rare.

Nous ſavons par l'expérience que les Arabes & les modernes en ont faite, que rien n'eſt meilleur dans ce cas, ſur-tout pour les adultes, que de tirer au malade dix onces de ſang, & plus s'il le faut, & en cas de coma, de lui raſer la tête, & d'appliquer deſſus un véſicatoire. S'il n'y a point d'aſſoupiſſement, mais ſeulement anxiété &

insomnie, on peut le tranquilliser à l'aide d'un parégorique, & lui prescrire vers le treizieme jour, & même plutôt, comme M. Mead le conseille, si le cas l'exige, un léger cathartique, composé avec de la manne & du séné en infusion, qu'il est quelquefois nécessaire de répéter les jours suivans, en y joignant la saignée. On n'a point à craindre que les pustules rentrent lorsqu'elles sont une fois desséchées. *Voyez* à ce sujet les dix histoires rapportées par M. *Mead.*

21. *Amphimerina biliosa*; Fievre bilieuse des camps. *Pringle*, *maladie des armées*, *tom. 1. chap. 3. pag. 37.* le nom de *putride* lui conviendroit mieux. *Febris biliosa* Tissot, *année 1759.* A. P.

Cette fievre regne vers le milieu du mois d'Août, & l'épidémie augmente de jour en jour, pendant tout le temps que les troupes campent.

C'est une fievre rémittente, dont les paroxysmes reviennent tous les soirs, & qui est accompagnée d'une chaleur violente, d'une soif ardente, d'une céphalalgie excessive, & souvent du délire. Ces symptomes durent toute la nuit, & se dissipent le matin après

une ſueur générale & légere, une hémorrhagie ou une diarrhée. La maladie ſe manifeſte par des nauſées fréquentes, & un vomiſſement bilieux & putride ; l'oppreſſion vient à la fin, & à moins qu'on n'emploie les évacuations, la fievre continue & l'ictere s'y joignent.

A l'approche de l'hiver, & par un froid aigu, la fievre étoit compliquée de toux, de rhumatiſme, & de la viſcoſité du ſang. Les fantaſſins y ſont plus ſujets que les Officiers & les cavaliers, parce qu'ils n'ont point de manteaux.

Pringle rapporte que de vingt-trois ouvriers qui travailloient à raccommoder les tentes des ſoldats à Gand, il y en eut dix-ſept qui en moururent, ce qui prouve qu'elle eſt contagieuſe.

Le premier paroxyſme commence par la laſſitude & le friſſon ; les autres par la chaleur. Le pouls dans le paroxyſme eſt plein & fréquent ; il l'eſt moins dans la rémiſſion. Le ſang eſt rouge, ferme, & le cruor eſt plongé dans la lymphe. A l'approche de l'hiver le ſang devient pleurétique, & la putréfaction diminue.

Cure. Comme les fievres qui regnent dans les camps dans l'été & dans l'au-

tomne, ſont cauſées par un ſang diſpoſé à la putréfaction, vu que la gangrene s'empare auſſi-tôt des cadavres, & que les moribonds exhalent une odeur cadavéreuſe, il faut remédier à la putréfaction des humeurs & à la laxité des ſolides, & pour cet effet employer les remedes; 1°. qui dégagent les premieres voies, ou les couloirs du ſang; 2°. qui corrigent l'acrimonie putride; 3°. qui l'évacuent; 4°. qui fortifient les fibres.

Les vomitifs, les cathartiques, les cordiaux, les acides & le quinquina produiſent ces effets; car une grande partie de ces fievres dégénerent en intermittentes.

On ſaignera le malade dans le paroxyſme, & l'on réitérera l'émétique dès qu'il y aura rémiſſion; s'il y a des nauſées & que la fievre ſoit violente, on lui donnera l'ipécacuanha. Si la rémiſſion dure long-temps, & que la fievre ſe calme, on lui ſubſtituera le vin émétique, ou le tartre. On mêle ſouvent deux grains de tartre ſtibié avec un ſcrupule d'ipécacuanha; mais il faut commencer par donner un lavement au malade, au cas qu'il ſoit conſtipé,

ainſi qu'on le pratique dans cette fievre.

Les ſels neutres réduiſent la fievre anomale à des rémiſſions régulieres, ou topiques. De ce nombre eſt le ſel d'abſynthe avec le jus de limon, ou bien :

℞. De ſel d'abſynthe une drachme & demie ; faites-le diſſoudre dans dix onces d'eau parfaitement imprégnée d'eſprit de vitriol ; ajoutez-y de l'eau de cinnamome, de ſyrop d'écorce d'orange, de chacune douze drachmes ; le malade en prendra quatre cuillerées toutes les quatre ou ſix heures.

L'eſprit de Minderer produit de très-bons effets dans le cas dont il s'agit : on peut en donner une once partagée en trois doſes à la fin de l'accès, pour exciter la ſueur ſans augmenter la chaleur. Il eſt fait avec le ſel volatil ammoniac ſaoulé de vinaigre ; ou bien on met deux ſcrupules de ſel de corne de cerf ſur trois cuillerées de vinaigre.

Pour calmer l'ardeur de la fievre, on donnera au malade dix grains de nitre quatre fois par jour.

Si la fievre devient intermittente, il faut commencer par purger les premieres voies, & lui donner le quinquina.

La céphalalgie & le délire exigent la ſaignée. Au cas qu'il ait le pouls foible, on lui appliquera environ ſept ſangſues aux tempes, & on lui donnera des ſels neutres.

On ne doit jamais provoquer la ſueur avec la thériaque, ou telle autre drogue ſemblable, à moins que le pouls ne ſoit foible, ou que les pétéchies ne ſe manifeſtent.

22. *Amphimerina arthritica.* Voyez *Mémoires des étrangers, tom. 3. pag. 457.* A. P.

On la connoît par la ſuppreſſion des douleurs de goutte auxquelles ſuccede une fievre dont les paroxyſmes reviennent chaque jour; ils commencent par un froid violent, ſuivi de chaleur, & d'un écoulement d'urines troubles, & briquetées ſans aucun ſédiment.

23. *Amphimerina ſemiquartana.* A. P.

Cette eſpece a tous les quatre jours un paroxyſme conſidérable, marqué par un grand froid, lequel n'a pas lieu dans les paroxyſmes des jours intermédiaires, de ſorte qu'on peut regarder cette eſpece comme une quotidienne continue, jointe à une fievre quarte; le Docteur *Cuſſon* l'a obſervée

dans une vieille femme; le principal paroxyſme ayant été diſſipé par le quinquina, les autres ceſſerent bientôt après.

24. *Amphimerina ſemiquintana.* A. P. Il y a dans cette eſpece un paroxyſme marqué par un friſſon conſidérable qui revient tous les cinq jours, de ſorte qu'on peut regarder cette eſpece comme une quinte intermittente compliquée d'une quotidienne continue. Le Docteur M. M. l'a obſervée dans ſa propre mere, & l'a guérie par un uſage abondant de quinquina. Le paroxyſme qui revenoit tous les cinq jours avec une affection ſoporeuſe qui faiſoit craindre pour la vie de la malade, fut le premier diſſipé.

VII. *TRITÆOPHYA;* Tierce continue, Tierce maligne; *Tritaiophyes pyretos*, Galen. *comment. in lib. 1. epidem. & lib. 2. de different. febrium*, Hippocrat. *lib. 1. epidem. Tritaios ſyneches*, Galen. *lib. 2. de different. febrium. Febris continua tertio quoque die exacerbans, inter-*

mediis verò diebus aliquatenus remittens, Gorræi, *definit. Tertiana pernicioſa*, Torti.

Elle differe de la tierce, en ce qu'elle ne ceſſe point de deux jours l'un ; de la quotidienne continue & de l'hémitritée, en ce que le paroxyſme ne revient point tous les jours, mais de deux jours l'un, ou ſi les paroxyſmes de la tierce reviennent tous les jours ; ſouvent, ſi l'on en excepte l'attaque du paroxyſme, ils ne commencent point par le friſſon.

Brendel obſerve que les tierces malignes & les quotidiennes continues hémitritées ſont très-communes dans notre ſiecle, mais qu'on leur donne indiſtinctement le nom de fievres malignes.

Elles different des maladies exanthémateuſes, du pourpre, par exemple, non point par l'abſence des pétéchies, mais en ce que dans la tierce maligne & dans la quotidienne continue, les pétéchies ſont accidentelles, inconſtantes, & cauſées par un régime chaud, ou par tel autre principe extrinſeque,

d'où vient que les Allemands les appellent *pétéchizantes*, pour les distinguer de la fievre pétéchiale, ou du pourpre. Il en est de même de la peste, dont le caractere consiste dans l'éruption constante des bubons & des charbons, au lieu que les parotides ne surviennent qu'à la fin des tierces malignes & des quotidiennes continues, & ne sont point fixes.

1. *Tritæophya syncopalis* Burlet, *de variis Hispanorum morbis, dissert. ann. 1714.* Riviere, *obs. 36. centur. 14.* Tierce maligne syncopale. P. A.

Les fievres intermittentes, dit *Burlet*, sont d'un très-mauvais caractere, lors sur-tout qu'elles dégénerent en syncopales, qui sont rares ailleurs, mais très-ordinaires aux Castillans & aux habitans de Madrid. Quoique cette fievre commence par le frisson, & qu'il survienne des sueurs copieuses dans le déclin, de même que dans la tierce, elle en differe cependant, en ce qu'elle est accompagnée de cardialgie, d'un vomissement excessif, d'un abattement considérable des forces, de la contraction du pouls, du refroidissement des extrémités, & qu'elle emporte le ma-

lade dès le ſecond ou troiſieme accès, lorſqu'on differe d'y apporter remede. Riviere, *obſerv. 6.* parle de cette maladie, & lui donne le nom de fievre tierce maligne. Il mettoit dans les bouillons qu'il donnoit à ſes malades du bézoardique minéral ou jovial. Les paroxyſmes reviennent tous les jours, mais ils ſe répondent de deux jours l'un, je veux dire que le premier reſſemble au troiſieme, & le ſecond au quatrieme.

2. *Tritæophya cauſus* Hippocrat. 3. *epidem. Fievre ardente, chaud mal. Cauſus, ſive febris ardens periodica* Riviere, *de febrib. putrid. cap. 1.* P. A.

Cette fievre eſt une eſpece de tierce continue, dont les paroxyſmes reviennent tous les trois jours ſans friſſon, mais qui eſt accompagnée d'une ſoif ardente, de chaleur dans tout le corps, ſans diarrhée ni ſueur eſſentielle, & qui dure tout au plus une ou deux ſemaines.

Elle differe de la tierce maligne bilieuſe, laquelle eſt accompagnée d'un vomiſſement de bile, & enſuite d'une diarrhée bilieuſe dans l'augment ou l'état, au lieu que dans les cauſus, le bas-ventre eſt reſſerré dans ce temps-

là, & la diarrhée ne ſurvient que dans le déclin, ce qui fait qu'elle eſt critique. D'ailleurs la fievre bilieuſe eſt ſouvent une tierce continue double, qui redouble de deux jours l'un. Le cauſus eſt une tierce continue ſimple quant aux paroxyſmes.

Cette fievre attaque les jeunes gens bilieux, robuſtes, qui font beaucoup d'exercice en été, qui voyagent au ſoleil, qui travaillent avec excès, & qui uſent d'un régime chaud. Le cauſus ſe termine pour l'ordinaire au bout de deux ſemaines par la vie ou la mort du malade. La langue eſt ſeche, & quelquefois noire, les urines enflammées, rouges, & les paroxyſmes compliqués de douleurs de tête, d'anxiété, & ſouvent de ſymptomes encore plus graves.

Cure. On nourrira le malade de crême de riz, d'orge, de bouillons de poulet ou de veau qu'il prendra toutes les quatre heures. On lui donnera pour boiſſon de la tiſane froide faite avec des émulſions, de l'eau de poulet, de la limonade, de l'eau nitreuſe, ou dans laquelle on aura mis de l'eſprit de ſoufre ou de vitriol, ou une infuſion d'oſeille.

On réitere la ſaignée ſuivant l'âge & le tempérament du malade, l'intenſité de la maladie, & la force du pouls.

On lui donnera tous les jours un lavement émollient, compoſé avec une émulſion ou une décoction rafraîchiſſante; on lui fomentera le bas-ventre avec une décoction rafraîchiſſante faite avec les feuilles de mauve, de laitue; on lui donnera tous les ſoirs des juleps ou des émulſions anodines. Après que la fievre ſera calmée, on le purgera avec une décoction de tamarins & de caſſe, avec la manne; & ſi les nauſées & les cardialgies l'exigent, qu'il n'y ait point de douleur aiguë, mais ſeulement un poids dans l'épigaſtre, on lui donnera un léger vomitif, par exemple, un grain ou deux de tartre ſtibié, que l'on mettra dans le premier verre.

Pour évacuer la bile, on emploiera des cathartiques doux juſqu'à ce que la fievre ait ceſſé.

3. *Tritæophya Uratiſlavienſis;* Tierce continue d'Uratiſlaw, Doct. de Hahn. *Journal de Médecine, Décembre 1757.* A. P.

Cette maladie épidémique a com-

mencé dans le mois de Février, à la ſuite d'une famine qui a obligé les pauvres gens à ſe nourrir de charognes. La guerre ne faiſoit que de ceſſer, l'air étoit infecté de la puanteur des cadavres qui étoient reſtés ſans ſépulture, la moiſſon avoit manqué, le peuple étoit plongé dans la plus noire triſteſſe, & il y avoit long-temps que les vents n'avoient point purifié l'atmoſphere.

Cette maladie conſiſte dans une fievre lipyrie aiguë, accompagnée d'un abattement total des forces, de douleurs de tête & d'entrailles, d'une diarrhée ſéreuſe bilieuſe, d'inſomnie, d'un délire qui va dans quelques-uns juſqu'à la rage & le déſeſpoir. Le ſecond jour, une ſoif importune, un vomiſſement & une diarrhée bilieuſe, des crachats ſanguinolens, des ſyncopes, un feu dévorant dans les entrailles, la langue auſſi ſeche, que ſi on y avoit appliqué un fer chaud, perte de la parole, anxiétés, ſtupeur univerſelle, & enfin des convulſions ſuivies de la mort. Dans quelques-uns la fievre ſe manifeſte par un froid exceſſif dans les extrémités, par une ardeur inſupportable

table dans les viſceres, de ſueurs ſymptomatiques, une diarrhée violente, laquelle eſt ſuivie d'une éruption miliaire prurigineuſe. Le quatrieme jour, des ſueurs & des déjections copieuſes, le ſpaſme des mâchoires, les nauſées, l'incontinence d'urine, un léger délire, un écoulement de ſanie par les narines, des crachats gluans, une mort épileptique.

Voici ce que le Profeſſeur Hahn a éprouvé lui-même.

Premier jour. Accès de fievre violent ſans friſſon, douleur vive dans l'occiput, laquelle devint en peu de temps inflammatoire, & s'empara de toute la tête, les pieds très-froids, les extrémités roides à cauſe du ſpaſme; la douleur augmenta ſi fort, que le contact de l'air étoit inſupportable; abattement d'eſprit, & débilité incroyable, les nuits inquietes avec des ſueurs continuelles, les yeux douloureux, appeſantis, ſentiment d'un rhumatiſme univerſel dans tout le corps.

Troiſieme jour. Les douleurs s'appaiſerent; la nuit très-mauvaiſe.

Quatrieme jour. Le mal empira; les pieds glacés, les mains rouges & agi-

tées de convulsions, image effrayante de la mort, le vomissement proportionnel. On lui appliqua ce jour-là des éponges trempées dans l'eau froide sur tout le corps, on lui en fit même boire.

Le huitieme jour. Le pouls convulsif, des douleurs qui lui faisoient jeter les hauts cris.

Le neuvieme jour. Le délire, des grumeaux de sang rendus par la bouche.

Le onzieme jour. Sueur, pouls calme; on lui donna une décoction de quinquina, la voix entrecoupée, difficulté de parler, grincement des dents.

Le douzieme jour. Convulsions dans la mâchoire, ris sardonien, surdité, après quoi les paroxysmes furent moins fréquens & ne revinrent que la nuit.

Le quatorzieme jour. Un froid de glace dans tout le corps, des sueurs froides; on fait des lotions fréquentes, & tout commence à se calmer.

Le dix-huitieme jour. Délire vif, & syncope en se levant, faim, ensuite des sueurs copieuses & un sommeil profond; aversion pour le bruit, tout parut nouveau & extraordinaire.

Le trente-sixieme jour. Cholera morbus.

Le quarante-huitieme jour. Desqua-

mation de la peau; chute des ongles.

On employa avec ſuccès les lotions d'eau froide, tiede, les lavemens d'eau, les potions aqueuſes, les cathartiques. Les exanthemes furent critiques, & ſemblables à ceux de la rougeole, de l'épilepſie, de la porcelaine; la deſquamation de la peau ſe fit vers le déclin.

Cette maladie emporta trois mille hommes à Uratiſlaw. Moins on connoît une maladie, plus elle eſt à craindre.

4. *Tritæophya Elodes*, appellée par quelques-uns *Typhodes*; *Diaphoretica* Torti, 187. *Tierce continue helode.* A. P.

C'eſt une eſpece de tierce continue, dont le principal ſymptome eſt une ſueur colliquative abondante, & dont les paroxyſmes reviennent tous les trois jours.

J'ai obſervé deux fois cette eſpece, 1°. dans un Précepteur de l'Hôpital-Général, lequel avoit quarante ans, & étoit d'un tempérament très-mélancolique. Il avoit une tierce continue ſimple, accompagnée de deux jours l'un de ſueurs ſi abondantes, que l'on étoit obligé de le changer neuf fois par nuit. Lors même qu'il ſe levoit, il n'étoit pas exempt de fievre, il étoit foi-

ble & toujours moite. On commença par les remedes généraux, tels que la ſaignée & la purgation, & on le guérit avec le quinquina, dans une décoction de fleurs de camomille, où l'on avoit mis quelques grains de caſcarille; on lui en donnoit toutes les quatre heures. Les paroxyſmes revenoient pour peu qu'il ſe refroidît.

Le ſecond malade que j'ai traité de cette fievre, étoit une nommée Rallet, qui avoit toujours été vêtue en homme, & que l'on reconnut être une femme lorſqu'elle fut morte. Elle étoit accompagnée d'une grande foibleſſe, d'anxiétés & de boulimie. Le paroxyſme revenoit tous les jours pour peu qu'elle ſe refroidît, & elle ſuoit pendant huit heures. Elle guérit par le même moyen, ſans qu'on lui eût interdit l'uſage du vin.

Riviere, *obſ. 28*, parle d'une fievre hélode, dans laquelle les ſueurs durerent neuf jours ſans diſcontinuer, & qui n'ayant cédé à aucun remede, emporta enfin le malade. On eut beau découvrir le malade, lui donner de l'air, lui appliquer des cataplaſmes, la ſueur continua toujours. On ignore ſi elle

étoit accompagnée de paroxyſmes. L'Evêque d'Agde fut attaqué d'une tierce continue double. *Riviere* rapporte que même hors des paroxyſmes, il ſuoit ſi abondamment, qu'il ne pouvoit dormir demi-heure, qu'on ne fût obligé de le changer. Son urine étoit rouge & crue. Il guérit au bout de vingt-quatre jours à l'aide de la ſaignée, de cathartiques & de fébrifuges ; mais il eut une légere rechute.

5. *Tritæophya aſſodes. Voyez* Lanciſi, *de noxiis paludum effluviis, lib. 2. cap. 3.* Balloni, *conſil. 8. lib. 1.* Tierce continue aſſode. A. P.

» Les fievres continues, vulgaire-
» ment appellées malignes peſtilen-
» tielles, laiſſent rarement une rémiſ-
» ſion tous les jours ; pluſieurs dont la
» rémiſſion arrivoit de deux jours l'un,
» n'étoient pas moins dangereuſes.
» Elles commencoient par un friſſon,
» auquel ſuccédoient une chaleur ex-
» ceſſive, l'inquiétude, l'agitation des
» membres, des lipothymies effrayan-
» tes, une ſoif exceſſive, la ſéchereſſe
» de la langue, le délire, & enfin des
» inſomnies continuelles, leſquelles
» étoient cependant moins dangereu-

» ſes que les vertiges, & les affections
» ſoporeuſes, qui dégéneroient en peu
» de temps en apoplexies & en con-
» vulſions.

Cette eſpece étoit cauſée par des ſaburres, & par l'uſage des eaux dans leſquelles on avoit fait rouir du chanvre; auſſi ne céda-t-elle point à la ſaignée, ſi ce n'eſt dans les femmes enceintes. On employa avec ſuccès au commencement l'émétique & les cathartiques légers, & dans l'état, les acides nitreux, mais donnés en petite quantité & avec diſcrétion. Les diaphorétiques ne firent qu'accélérer la métaſtaſe dans la tête.

6. *Tritæophya carotica*, Bonet, *Sepulchret. p. 210.* Fievre maligne avec aſſoupiſſement. *Tertiana lethargica*, Torti, 207. *Tritæoph. comatoſa ſive parapoplexia*, Carol. Piſonis, *pag. 78. Tertiana ſoporoſa*, Werlhof. *obſ. de febr. pag. 17. Febris Epidemica urbevetana*, Lanciſ. *de nox. palud. lib. 2. cap. 3.* A. P.

C'eſt une eſpece de fievre qui redouble tous les jours, ou de deux jours l'un, vers le ſoir, & dont le principal ſymptome eſt un profond aſſoupiſſement, lequel eſt précédé d'un mal de

tête violent, qui eſt ſuivi du délire, & quelquefois de convulſions. Le malade a la langue noire, mais du moment que le délire le prend, il n'eſt plus altéré. Ceux qui en meurent ont des ſoubreſauts de tendons, arrachent le duvet de leurs couvertures, & ont pluſieurs autres ſymptomes fâcheux.

Toutes les fievres ſoporeuſes ſont du genre des tierces. Celles que Galien a obſervées, & qui revenoient tous les jours, étoient peut-être des tierces continues doubles. L'aſſoupiſſement commence le quatrieme, le cinquieme jour, ou au troiſieme paroxyſme; les uns ont le pouls fréquent, les autres rare & extrêmement tardif, les autres dur & intermittent. Les malades s'endorment la bouche béante, & ne râlent point au commencement; ils reſtent immobiles, & après qu'ils ſont revenus de leur aſſoupiſſement, ils paroiſſent ſtupides, ils extravaguent, ils s'agitent, ils ont la moitié du corps paralyſé, & piſſent ſans ceſſe. Au ſecond paroxyſme, l'aſſoupiſſement eſt plus profond, & ſouvent mortel. *Voyez* au ſujet de cette fievre ſoporeuſe, Morton. *Pyretologia*, *hiſtor.* 25, 26,

Ramazzini, *de tertianis malignis Mutinenſibus cum aphoniâ & ſopore, pag. 228.* Sylvius, *de febre epidemica Lugdunenſi.* Vous trouverez l'hiſtoire, les ſignes & la cure de cette fievre dans *Werlhof* & *Torti*, qui en ont fait un traité particulier. On la guérit principalement avec le quinquina. Riviere, *obſ. 26. centur.* 2. a obſervé cette maladie, & ſoupçonnant qu'elle étoit hyſtérique, il l'a guérie avec le laudanum, ou pour mieux dire, a prévenu ſon accès. Le laudanum eſt excellent pour prévenir les accès des fievres intermittentes, mais il eſt dangereux dans le cas dont nous parlons. *Voyez* Carus fébrile.

7. *Tritæophya lactea; febris lactea*, Ettmuller. *Colleg. caſ. 25. pag. 612.* Tierce continue de lait. A. P.

Une femme fut attaquée un ſamedi à minuit, c'étoit le neuvieme jour après ſon accouchement, d'une chaleur & d'une ſoif ardente, de douleurs de tête & d'anxiétés. Ses mamelles s'enflerent conſidérablement, s'endurcirent & devinrent douloureuſes. Au lever de l'aurore, ces ſymptomes ceſſerent enſuite d'une légere ſueur, mais l'enflure des mamelles continua, &

elle ſe trouva ſi foible, qu'elle ne put ſe ſervir de ſes membres.

Le Dimanche à midi, de même que le mardi & le jeudi à la même heure, le friſſon, la chaleur & les autres ſymptomes revinrent avec la même violence. Ses mamelles qui avoient rendu du lait dans l'intervalle, ſe gonflerent de nouveau, & toutes les fois que le paroxyſme revenoit, il duroit douze heures.

Comme ſes forces étoient extrêmement abattues dans les intervalles, il y a lieu de croire que cette fievre n'étoit point intermittente, mais rémittente, & par conſéquent une tierce continue. *Voyez* la cure détaillée fort au long dans l'endroit cité.

8. *Tritæophya leipyria*, Galeni, Gorræi, *definit.* &c. *Fievre lipyrienne. Lypyrias*, Aëtii, *lib. 5. cap. 88. Febris leipyria*, Foreſti, *obſ. 36. lib. 2.* A. P.

C'eſt une variété de la tierce continue ardente, dans laquelle les extrémités ſont tranſies de froid, pendant que la chaleur regne au dedans du corps. Cette chaleur, au rapport du malade, eſt extrême, & on juge qu'elle eſt telle à la ſoif dont il eſt tourmenté,

à la séchereſſe de ſa langue, & aux inquiétudes dont il eſt agité. Non-ſeulement les extrémités ſont froides, la peau eſt pâle, froide, cadavéreuſe, à l'exception des aiſſelles & des entrailles où l'on ſent de la chaleur. Ajoutez à cela des douleurs de côté & de bas-ventre, &c. comme dans le cas de *Foreſtus*.

Toutes les excrétions ſont ſuſpendues, le pouls eſt foible & preſque nul, & le malade meurt quelquefois au bout de trois jours.

La lipyrie d'Avicenne, *lib. 2. cap. 51*, appellée *taburos* par les Arabes, paroît être une émitritée fauſſe, différente de la fievre lipyrienne des Grecs.

Valcaringhi prétend que la lipyrie eſt une fievre intermittente, que l'on guérit avec le quinquina donné dans du vin blanc; il n'a qu'à lire les hiſtoires que *Foreſtus* & *Aëtius* en ont données, & il changera de ſentiment. Tous les Grecs tiennent qu'elle a beaucoup d'affinité avec la tierce continue ardente.

On met la fievre lipyrienne au rang des fievres malignes, à cauſe de l'inflammation violente d'eſtomac dont

elle eſt accompagnée. Ceux qui en ſont attaqués ont la langue ſeche, une ſoif ardente, le pouls fréquent, petit & inégal, & preſque imperceptible. Ils ſont triſtes, de mauvaiſe humeur, inſolents pour peu qu'on les contrarie; toujours inquiets, ils ne peuvent reſter en place, ils ne dorment point, ils ont peine à parler, ils remuent de temps à autre la levre inférieure, & les mains leur tremblent. On l'attribue à une bile âcre, retenue dans le foie, & à un éryſipele du ventricule. *Hippocrate & Hollier* prétendent qu'elle ne ſe guérit que par une diarrhée bilieuſe; mais les viſceres ſont ſi enflammés, qu'il eſt impoſſible de la procurer, quelques cathartiques qu'on emploie.

Baglivi eſt d'avis qu'au lieu de purgatif, on commence la cure par donner tous les jours au malade des lavemens émolliens, qu'on lui applique deux fois par jour ſur le ventre des fomentations émollientes, qu'on lui donne tous les matins du petit lait dans lequel on a mis infuſer du tamarin, ou dans lequel on fait cuire deux onces de laiteron; & pendant le jour de la gelée de corne de cerf avec de l'eau

de violette & de chardon, & qu'après le ſeptieme jour, on le purge avec un carthartique doux.

J'ai ſouvent vu les hémitritées inflammatoires de *Spigel*, des hémitritées céphalalgiques, de même que des tierces continues dyſentériques, pleurétiques, vermineuſes, &c.; mais il y a tant d'obſcurité & de confuſion dans les Auteurs qui en ont écrit, que je n'oſe point les mettre au rang des eſpeces connues, ni heurter le ſentiment des Médecins vulgaires qui ont coutume de les confondre. Je m'eſtimerois heureux, ſi je pouvois avoir une hiſtoire fidelle des maladies que je traite journellement. Tous les Médecins penſent, je m'aſſure, de même que moi là-deſſus; mais ils prétendent que toutes les maladies individuelles ne ſe reſſemblent point, & que l'hiſtoire de l'une ne ſauroit nous conduire à la connoiſſance d'une autre. Je conviens à la vérité qu'il n'y a point autant d'eſpeces que de ſymptomes, vu que ceux-ci varient ou par la faute du Médecin, ou par celle du malade; mais je ne doute point qu'il n'y ait dans chaque genre pluſieurs maladies individuelles qui ſe reſſem-

blent par l'ordre, le type, l'iſſue & les ſymptomes conſtants dont elles ſont accompagnées, & il ſeroit à ſouhaiter que quelqu'un prît la peine de décrire leurs eſpeces.

9. *Tritæophya deceptiva, ſubcontinua malignans*, Torti, *pag.* 200. *ad* 259. Sydenham, *De morb. epidemic. pag.* 24. *& epiſt.* 1. *pag.* 191. A. P.

C'eſt une tierce intermittente double ou ſimple, qui regne avant l'automne ou dans l'été, qui reſſemble ſouvent à une fievre rémittente, ce qui fait qu'on y eſt trompé. Ces ſortes de fievres, dit *Sydenham*, ne prennent point d'abord le type qui leur eſt propre, & reſſemblent ſi fort aux continues, qu'à moins qu'on n'y apporte beaucoup d'attention, on a de la peine à les diſtinguer les unes des autres. La force & la violence de la conſtitution étant réprimées, elles prennent un type régulier, & dès que l'automne vient, elles levent le maſque, & ſe déclarent intermittentes, tierces ou quartes, telles qu'elles l'avoient paru au commencement. Il faut donc y apporter beaucoup d'attention, de peur de prendre des fievres intermittentes pour

des fievres continues vraies & légitimes, ce qui ſeroit extrêmement préjudiciable au malade.

Cette eſpece demande le quinquina, pourvu qu'elle ne ſoit point occaſionnée par la chaleur continuelle du lit, ni par l'uſage des cordiaux, car dans ce cas il eſt inutile. Le quinquina donné dans du vin ne ſauroit nuire. On ne peut mieux faire que de lire les obſervations de *Torti* ſur cette fievre, *p.* 243. On connoît cette eſpece 1°. en ce que dans le froid même du paroxyſme, le malade ſent une chaleur intérieure dont le Médecin lui-même s'apperçoit; 2°. en ce que le paroxyſme du ſecond jour eſt plus doux que celui du premier; 3°. en ce que ſubitement, ou par degrés, l'intermiſſion devient douteuſe, dans l'intervalle des paroxyſmes, & alors le malade ſent une chaleur mordicante, il a la langue ſeche, il eſt altéré; 4°. l'urine eſt peu abondante, rouge ou de couleur de ſafran; 5°. l'angine eſt compliquée d'aphtes; 6°. tous les ſymptomes les plus graves ſe manifeſtent, à l'exception d'un léger délire.

11. *Tritæophya typhodes* Manget; *fievre nerveuſe rémittente; fever of ſpirits*,

Quincy *eſſay 2. of fevers, p. 370.* A. P.

Cette eſpece differe de la fievre nerveuſe ordinaire par les redoublemens; des autres tierces continues, en ce qu'elle eſt chronique, le pouls rarement fréquent, quelquefois même tardif; le malade, dès la premiere attaque, pâle, foible, aſſoupi, le pouls petit, court, la chaleur moindre que la naturelle, & peu ou point de ſoif. Ces ſymptomes au commencement diminuent, même ceſſent pendant quelques heures, le malade reprend de la vigueur & paroît revivre, mais ils reviennent de nouveau avec un friſſon ou un ſpaſme cutané, qui reſſemble preſque à une fievre intermittente, & après pluſieurs repriſes ſemblables, le malade ſe met au lit, devient hébété, ne fait aucune attention au danger qui le menace, il perd la connoiſſance, il tatonne & palpe avec les mains tout ce qui ſe préſente, il balbutie, ou garde le ſilence, il paroît à demi mort, ſi l'on en excepte quelques ſpaſmes intercurrents d'eſtomac, & quelques accès de toux; & au cas qu'il réſiſte à ces maux, il reſſemble moins à un convaleſcent, qu'à un cadavre exhumé.

Il ſurvient vers la fin une éruption de boutons rouges ou livides (ces derniers ſont le plus dangereux) la diarrhée s'y joint, les déjections ſont noires, fétides & pareilles à l'urine. Les ſens s'obſcurciſſent, la vue ſe perd, l'ouie s'émouſſe, & ce dernier ſymptome eſt ſalutaire & annonce un flux critique par les oreilles. Il y a des malades qui, ſans aucune criſe, ſe rétabliſſent peu à peu au bout de deux ou trois mois, mais leur eſprit & leurs ſens ſont long-temps à recouvrer leur force.

Cette maladie eſt cauſée par des évacuations exceſſives, par le défaut de nourriture, par un travail exceſſif, le trop grand uſage des femmes, par le chagrin, la vieilleſſe, une conſtitution épidémique, humide, inactive ou ſans reſſort.

Elle demande le même traitement que la fievre nerveuſe d'*Huxham*; je veux dire, qu'on doit travailler à rétablir les forces, & s'abſtenir par conſéquent de la ſaignée & des catartiques. On donnera au malade du vin, des cordiaux volatils, de l'ambre-gris, & pour rétablir la vigueur du pouls, diſſiper la ſtupeur, & l'humidité ſuper-

flue, on lui appliquera des véſicatoires. On doit lui donner la nourriture dont on juge qu'il peut avoir beſoin, les bouillons ne ſuffiſant point pour ſuſtenter les malades, lors ſur-tout qu'ils ſont dans un âge avancé.

12. *Tritæophya Americana*, Deſperieres *Journ. de Med. oct. 1762. Fievre de Saint Domingue.* A.

C'eſt une fievre ardente, qui attaque les Européens nouvellement débarqués en Amérique, & qui en emporte ſouvent la moitié. Cette eſpece a deux variétés, l'une *très-aiguë* & l'autre *aiguë*.

(A) La *premiere* ſe termine avant le ſeptieme jour; elle attaque les Européens peu de jour après leur arrivée dans l'Amérique; ils éprouvent d'abord du dégoût, & une difficulté de reſpirer accompagnée de ſoupirs; ils ſe plaignent enſuite d'un ſentiment de foibleſſe, de laſſitude, & de douleurs de tête & de reins; la fievre ſurvient alors, accompagnée de ſoif, de ſueur, & d'ardeur. La maladie va en augmentant, le malade vomit des matieres bilieuſes, porracées, ſa langue eſt rude, brune; ſes extrémités ſont ſouvent très-froides,

l'insomnie, le délire, la fureur même agitent le malade, qui meurt souvent le troisieme jour. On regarde comme un bon signe dans cette maladie, si le cinquieme jour, & non pas plutôt, il survient des sueurs copieuses, ou une hémorragie abondante du nez. La diarrhée bilieuse est la crise la plus salutaire de cette maladie.

Pour prévenir cette maladie, les Européens doivent, avant de s'embarquer, se faire saigner & purger, se gargariser la bouche avec de l'oxycrat pendant le temps du voyage, manger peu, faire usage de substances acides, telles que la crême de tartre, les limons, le vinaigre; prendre un exercice modéré à l'air libre : arrivés en Amérique, ils doivent éviter les plaisirs de Vénus, les liqueurs spiritueuses, l'insolation, & prendre des bains froids. La cure de cette fievre exige une ou deux saignées, quoique le malade sue ou vomisse; mais s'il avoit une diarrhée bilieuse, on s'abstiendroit de la saignée; l'on doit aussi éviter dans cette maladie les émétiques, les purgatifs, les narcotiques & les sudorifiques, & ne faire prendre au malade

que des crêmes, de l'eau de poulet nitrée, de la limonade, des lavemens émolliens; on lui preſcrira des fomentations, & on ne le purgera que vers la fin de la maladie, avec un purgatif doux.

(B). La fievre d'Amérique *aiguë* ſe termine pour l'ordinaire le neuvieme jour, il eſt rare qu'elle s'étende au-delà du quinzieme; la mort arrive le plus ſouvent entre le quatrieme & le ſeptieme; la maladie commence par une douleur de tête & des reins & quelquefois par un friſſonnement; à ces ſymptomes ſe joignent une grande laſſitude, la difficulté de reſpirer, la ſoif, la pyrexie ardente qui redouble tous les trois jours, le météoriſme, la colique d'eſtomac, la nauſée, le vomiſſement bilieux; la maladie parvient à ſon état dans l'eſpace de 24 heures; les yeux ſont rouges, larmoyans; les urines claires, le malade a un délire obſcur, il eſt dans une anxiété continuelle; ſa langue eſt ſeche, rouge, rarement noire, ce qui eſt d'un plus mauvais augure; le pouls qui étoit fort & plein, s'affoiblit le quatrieme jour, il ſe tend, & devient ſpaſmodique;

s'il ſurvient alors au malade un aſſoupiſſement carotique, il meurt le cinquieme ou le ſixieme jour ; mais ſi cet aſſoupiſſement n'a pas lieu, & que le pouls conſerve ſa vigueur, il échappe à la faveur d'une criſe qui ſe fait le quatrieme jour par la voie des ſueurs, par une hemorrhagie abondante du nez, ou plus ſurement par une diarrhée bilieuſe, laquelle n'eſt jamais ſalutaire avant le cinquieme jour.

La *Cure* exige une ſaignée du bras, une boiſſon délayante & aigrelette, & des purgations priſes à propos ; on réitérera la ſaignée cinq à ſix fois les deux premiers jours, ſans avoir égard ni à la ſueur ni au vomiſſement, on s'abſtiendra des émétiques & des ſudorifiques ; & le malade prendra pour nourriture de l'eau de poulet émulſionnée, en ajoutant 4 fois par jour à ſa boiſſon 4 grains de nitre, & deux grains de camphre ; on attendra enſuite la criſe, & lorſque la fievre ſera vers ſa fin, on purgera légérement le malade avec du ſel d'epſom dans une décoction de quinquina ; s'il ſurvient un aſſoupiſſement carotique, lequel s'annonce par un pouls convulſif, on appliquera

aux jambes deux véſicatoires fort amples, & ſi cette application n'a pas été faite aſſez promptement, on aura recours aux cordiaux.

VIII. *Quarte continue; Tetartophya.*

C'eſt un genre de fievre rémittente dont les paroxyſmes ſe reſſemblent & ſe répondent mutuellement tous les quatre jours, & imitent le type de la quarte.

C'eſt un genre de fievre très-rare; elle eſt produite par la complication des cauſes de la fievre continue & de la fievre quarte, d'où vient qu'elle eſt pour l'ordinaire mortelle.

1. Quarte continue ſimple, *Tetartophya ſimplex.* Franciſc. Joel. *oper Med. tom.* 3. C. P.

Cette fievre ne donne aucun ſigne que les viſceres ſoient affectés. La chaleur eſt ſourde mais âcre, le pouls petit & tardif au commencement du paroxyſme; il devient enſuite plus plein & plus fréquent que dans la quarte. L'expuition eſt fréquente, le tempérament mélancolique. Elle dure juſqu'à ſix ſemaines, excepté dans l'été. Les

paroxyſmes ſont typiques, ſans froid & ſans ſueur. On la guérit, indépendamment des remedes généraux, avec des apéritifs, des inciſifs & des antiſcorbutiques.

2. Quarte continue ſplénalgique ; *Tetartophya ſplenalgica.* C. P. *Voyez* la vie de *Fernel* par *Plantius. Raim. Fortis* l'appelle fievre de Fernel, *Febris Ferneliana*, parce que ce Médecin en mourut. Elle differe de la précédente par l'obſtruction de la rate dont elle eſt compliquée.

3. Quarte continue hépatique ; *Tetartophya hepatalgica*, *Carol. Piſonis.* Elle eſt cauſée par un ſquirre ou un abcès dans le foie.

4. Quarte continue carotique ; *Tetartophya carotica*, Werlhof. *Obſ. de febrib. pag.* 17. A. P.

Foreſtus, *l.* 3. *obſ.* 39. Bianchi, *hiſt. hepat. pag.* 761. ont obſervé une quarte continue comateuſe ; & moi-même en 1727, j'en ai obſervé une épileptique dans un vieux ſoldat qui étoit à l'hôpital d'Alais. Schelhammer, *de naturâ*, *pag.* 275. Stahl, *in probl. de febrium theoriâ*, prétend que l'aſſoupiſſement n'a rien de dangereux dans les paroxyſmes de la quarte, & qu'on ne doit

point le diſſiper. *Voyez* Carus fébrile.

5. Quarte continue hémitritée; *Tetartophya ſemitertiana; Hæmitritæus major* Schenckius, *obſerv. 18. lib. 5. ſchol. p. 140.* A. P.

C'eſt une eſpece de quarte continue entremêlée de tierce, dont les ſymptomes ſont très-violens. Elle eſt rare, & preſque toujours mortelle. *Schenckius* & ſon maître *Benoît.*

6. Quarte continue maligne; *Tetartophya maligna. Quartan amaligna,* Marcelli Donati, *lib. 3. cap. 14.* Horſtii, *lib. 1. obſerv. 12.* Marcelli Donati, *lib. 7. cap. 6.* A. P.

Charles Piſon, *de morbis à colluvie ſerosâ, obſerv. 166.* en a obſervé une *comateuſe.* Elle étoit compliquée de la douleur du foie, & elle mit le malade au tombeau au bout de quatre mois. Le pouls, au commencement du paroxyſme étoit petit & très-rare, & preſque inſenſible pendant pluſieurs heures; le malade étoit dans un profond aſſoupiſſement, excepté dans le délire; le paroxyſme duroit quinze heures. *Voyez* auſſi ſes *obſervations, 169, 170, 171.* & Torti, *de febre lethargicâ,* depuis la page 207, juſqu'à 219.

ORDRE TROISIEME.

FIEVRES INTERMITTENTES.

En François, *Accès de fievre*; en Anglois, *The agues*; en Grec, *Pyreta Dialeira.*

LES Grecs appellent *pyrexia*, & les Latins *febricitatio*, le temps de cette maladie où la fievre eſt dans ſa vigueur, je veux dire, dans lequel le pouls eſt plus fréquent, ou l'abattement des forces conſidérable; les ſeconds appellent *acceſſio*, accès, ce que les premiers nomment *paroxyſme*; mais la pyrexie marque proprement une chaleur fébrile.

Les Grecs appellent *apyrexia*, les Latins *quies*, *infebricitatio*, *intervallum lucidum*, le temps dans lequel la fievre ceſſe tout-à-fait, & celui qu'il y a d'un accès à l'autre s'appelle *intermiſſion*; elle differe de la *rémiſſion* par l'abſence entiere & totale de la fievre, au lieu que dans la rémiſſion, elle ne fait ſimplement que diminuer.

On nomme *type* l'ordre que gardent les accès ou les paroxyſmes. Par exemple, le type de la quotidienne, de la tierce, de la quarte, eſt que leurs accès ou leurs paroxyſmes reviennent tous les jours, tous les trois jours, &c. Le type de la fievre quarte eſt très-régulier ou facile à déterminer, il l'eſt moins dans les tierces, & encore moins dans les rémittentes, qui ſont beaucoup moins *typiques*.

C'eſt le type qui détermine les caractéres génériques des intermittentes & des rémittentes, de maniere cependant que l'on rapporte l'eſpece donnée au genre du type duquel elle approche le plus.

On appelle fievres intermittentes celles qui reviennent & qui ceſſent pluſieurs fois en moins de quinze jours, & qui ceſſent entiérement dans les intervalles.

On confond ſouvent les rémittentes avec les intermittentes lorſqu'elles ſont malignes, parce que dans les intervalles des paroxyſmes, le pouls non-ſeulement eſt ſemblable à celui des perſonnes ſaines, mais quelquefois même moins fréquent, comme dans les hé-

mitritées, les tierces continues, les fievres épiales, &c. on ne doit point juger de la fievre par la ſeule fréquence du pouls, vu que dans la fievre continue maligne, qui eſt une maladie très-dangereuſe, le pouls eſt le même que dans l'état de ſanté, & même moins fréquent, quelque forte que ſoit la fievre.

L'accès comprend très-ſouvent deux temps, ſavoir celui du *froid* ou du friſſonnement, & celui de l'*effervescence*, ou de la chaleur, & ſe termine pour l'ordinaire par la *ſueur*. L'*intermiſſion* eſt le temps qui s'écoule entre la ſueur du dernier accès & le friſſonnement de celui qui le ſuit.

Je n'admets aucune intermittente maligne, parce que celles qui paroiſſent intermittentes, & qui ſont malignes, n'ont aucun intervalle lucide dans lequel la force du pouls, reſpectivement à la force des membres, ſoit la même que dans l'état de ſanté, ou parce que le pouls étant le même quant à la fréquence que celui d'un ſujet ſain, la foibleſſe des membres eſt plus grande que dans les intervalles des vraies intermittentes. C'eſt ce qui fait que je

renvoie les fievres malignes qui ont l'apparence des intermittentes aux fievres putrides malignes, aux tierces, aux quartes continues.

La *malignité* des maladies conſiſte dans la faculté nuiſible des principes phyſiques, & non point dans celle des mécaniques. On la conſidere encore comme une matiere maligne, deſtructive, venimeuſe, qui, en telle petite quantité qu'elle ſoit, eſt capable, par ſes forces phyſiques, & ſouvent cachées, de cauſer les changemens les plus nuiſibles dans l'économie animale.

Mrs. *Chirac* & *Sylva* ne reconnoiſſent aucune malignité dans les fievres, & attribuent les phénomenes que l'on prétend communément être produits par des miaſmes venimeux, à l'obſtruction des vaiſſeaux de la ſubſtance corticale du cerveau, laquelle empêche la ſecrétion du fluide nerveux. Quoique cette théorie ſoit fondée ſur les principes de la Mécanique, & qu'elle ait lieu dans les maladies inflammatoires du cerveau, de même que dans les maladies ſoporeuſes, il n'eſt pas moins certain que les effluves, les miaſmes qui s'exhalent des corps putréfiés, ve-

nimeux, méphitiques, qui paſſent dans le corps humain, ou qui s'y engendrent, peuvent occaſionner quantité de changemens mortels qu'on ne ſauroit expliquer, par des principes mécaniques, ainſi qu'on en a des exemples dans les maladies épidémiques, dans celles des camps, & dans la peſte, ſur-tout dans les fievres continues & les tierces malignes.

Peut-être ces miaſmes détruiſent-ils la force électrique du fluide nerveux, car l'on ſait que les vapeurs méphitiques, la fumée du charbon produiſent cet effet, & de là vient cet abattement ſubit des forces. Peut-être encore irritent-ils par leur qualité arſénicale les fibres nerveuſes, & produiſent-ils des éréthiſmes funeſtes. Peut-on expliquer par des principes mécaniques la force deſtructive de l'aconit, des canthárides, des œufs du brochet, la vertu narcotique de l'opium?

Il y a deux principes dans les fievres dont dépend la violence de la maladie, ſavoir, la force de la nature, laquelle excite une efferveſcence fébrile d'autant plus violente, que cette force eſt plus grande; on la connoît à la force

& à la fréquence du pouls ; & la force de la malignité de la matiere morbifique, dont on juge par la foibleſſe des membres & du pouls, par l'anomalie, la confuſion, la rapidité & l'inconſtance des efforts, ſavoir, par les cardialgies, les ſyncopes, les délires, les convulſions, l'aſſoupiſſement, &c.

Il ne s'enſuit pas de ce que j'admets une malignité dans les maladies, qu'on doive toujours combattre la matiere nuiſible avec des cordiaux, des alexitaires, des bézoardiques, ſans uſer de beaucoup de précaution ; car cette conſéquence, comme l'obſerve *Sydenham*, a plus nui au genre humain, que l'invention de la poudre à canon. Il s'enſuit ſeulement qu'on doit la corriger ou l'évacuer, ſelon que les circonſtances exigent l'un ou l'autre, & que l'expérience nous le conſeille.

De ce que pluſieurs maladies ſont cauſées par une matiere morbifique nuiſible, il ne s'enſuit pas qu'elles ſoient toutes malignes ; on ne doit appeller telles que celles dans leſquelles les ſymptomes d'une matiere venimeuſe & prédominante, ou d'une nature dérangée, tiennent le deſſus, comme

dans la fievre continue maligne, & dans la plupart des rémittentes. Les intermittentes, dit *Hippocrate*, n'ont rien de dangereux, c'eſt-à-dire, qu'elles ne ſont point auſſi dangereuſes que les rémittentes & la plupart des continues; car comme la nature ceſſe d'agir dans les intervalles, qu'elle n'eſt point opprimée, mais entiérement libre, comme cela paroît par le rétabliſſement des fonctions de l'ame & du corps, il s'enſuit que le danger eſt moindre, ou qu'il y a moins à craindre de la qualité de cette matiere, que des efforts continuels de la nature.

La nature dans la conduite de toutes les actions vitales, & qui ne dépendent point de la volonté, fait ſuccéder alternativement le repos au travail, & n'agit que par intervalles périodiques; cela paroît par le cœur, qui bat une fois par ſeconde, par le mouvement de la reſpiration, qui ſe réitere vingt fois par minute, par l'expulſion des excrémens, par le ſommeil, qui ne vient qu'une fois toutes les nuits, par la mixtion, qui ſe fait deux ou trois fois, par l'éjection de la ſemence, par l'écoulement des menſtrues, &c. leſquels montrent ma-

nifeſtement les efforts périodiques de la nature. Il n'eſt donc pas étonnant que dans le cas où il y a une matiere morbifique cachée dans les vaiſſeaux ſanguins, elle répare ſes forces par intervalles.

Tous les Théoriciens s'attachent à expliquer d'une maniere mécanique, les divers accès périodiques des maladies; mais qu'ils commencent par rechercher d'où vient que les Artiſans ſont maîtres de leur temps, agiſſent par intervalles; d'où vient que les Tailleurs de pierre, les Forgerons, les Laboureurs, les Rameurs, lorſqu'ils ne courent aucun danger, ſe ſervent de leurs mains, de leurs pieds, de leur tronc alternativement, & dans des périodes plus longs ou plus courts, & ſe repoſent par intervalles pour dormir, prendre leurs repas, &c. Après avoir expliqué ces actions périodiques, ils expliqueront avec la même facilité les actions naturelles; car nous agiſſons de même, ſoit que nous le ſachions ou que nous l'ignorions, parce que la puiſſance motrice n'eſt pas la même que la faculté intelligente.

Il y a deux ſortes de cure des mala-

dies intermittentes; ſavoir, la *palliative*, qui arrête & ſuſpend les efforts de la nature, & la *radicale*, qui détruit ou corrige la matiere morbifique, qui détermine ces efforts fébriles. Celle-ci eſt la plus ſûre, & l'on ne doit employer l'autre, qu'après avoir fait précéder la radicale. Cependant lorſque le beſoin l'exige, on peut commencer par la palliative, laquelle conſiſte à mêler les narcotiques avec le quinquina.

La cure radicale varie, ſelon la diverſité de la matiere morbifique, & ſelon le principe procatartique & proégumene de l'intermittente, laquelle peut être cauſée par une paſſion violente; par exemple, par le déſir, la crainte, &c. L'obſervation nous apprend qu'il ſurvient quelquefois des fievres intermittentes, ſans qu'il y ait aucun vice dans le corps; il ſuffit ſouvent pour les faire ceſſer, de rendre à l'eſprit ſa premiere tranquillité par le ſommeil, le repos, ou même d'éviter une paſſion contraire, comme nous en avons un exemple dans les payſans qui menent une vie ſobre, dans le hoquet & dans les hémorrhagies légeres.

Mais lorſque l'accès eſt cauſé par le froid, comme la chaleur fébrile qui lui ſuccede, réſout le ſang que le premier a épaiſſi, & que la ſueur chaſſe au dehors la matiere de la perſpiration, la nature ſeule remédie à cette maladie.

Lorſqu'il y a des matieres étrangeres dans le corps, elles ſont dans les premieres voies ou dans les ſecondes, ou dans les troiſiemes; & dans ce cas, la Médecine doit venir au ſecours de la nature. C'eſt pourquoi, ſi les premieres voies ſont infectées d'un mauvais ſuc, ce que l'on connoît aux nauſées, à la ſaleté de la langue, à la puanteur de l'haleine, à la peſanteur des entrailles, au dégoût, il faut évacuer les premieres voies avec un émétique, un cathartique, un lavement, des boiſſons délayantes & par la diete; commençant par la ſaignée, ſi les ſujets ſont jeunes & pléthoriques, afin que les remedes produiſent plus d'effet. La plupart des fievres intermittentes, ſur-tout des tierces, cedent à la méthode que je viens d'indiquer. A l'égard des fievres bilieuſes, on les guérit avec des rafraîchiſſans, les acides, les choſes qui corrigent l'acrimonie alcaleſcente, telles

que les limonades, les émulsions, lesquelles produisent de très-bons effets dans les sujets bilieux, & d'un tempérament ardent, sur-tout en été; quoi qu'en disent les Disciples de Sylvius, lesquels prétendent que les acides coagulent le sang, & causent des fievres intermittentes.

S'il s'amasse dans les vaisseaux un sang bouillant, salin, visqueux, bilieux & nuisible à la nature; comme ce seul principe suffit souvent pour exciter des fievres continues, il faut avoir recours aux remedes usités dans ces sortes de fievres, réitérer les saignées, & prescrire au malade un régime sévere, indépendamment des remedes que l'on juge propres à corriger ces vices du sang.

Les fievres intermittentes chroniques paroissent être causées par une matiere morbifique, moins disposée à la putréfaction, plus visqueuse & sans acrimonie, laquelle se fixe dans les arteres & les veines capillaires, où elle retarde la circulation du sang; mais quand même elle la retarderoit encore davantage, ce n'est qu'après un long-temps qu'elle peut mettre la vie en danger.

Je reconnois le même vice dans toutes les fievres intermittentes aiguës, mais ou plus léger, ou compliqué de vices plus conſidérables, dans les rémittentes. On voit par ce que je viens de dire, d'où vient que la contraction ſpaſmodique des membranes, ſur-tout de la peau, précede la chaleur de l'accès; car comme le ſang a peu de force dans les vaiſſeaux capillaires des membranes & des viſceres, & que ſon cours ne peut s'accélérer, qu'il n'ait été diſſous & atténué, il faut néceſſairement que cette contraction ſpaſmodique produiſe cet effet ſur la matiere morbifique, qu'elle la comprime & la pouſſe dans les veines contiguës, afin que le cœur & les arteres agiſſent ſur elle, l'atténuent & la diſſolvent avec plus de force. Cette contraction ne peut avoir lieu, à moins que les forces n'augmentent, & que le fluide nerveux ne ſe diſtribue en plus grande quantité dans toutes les membranes, & dans tous les muſcles cutanés, d'où s'enſuit l'affoibliſſement de celles du cœur; & de là vient que le pouls eſt foible & intermittent dans le friſſon de la fievre, tandis que les parties externes

ſont agitées de convulſions ; & l'on s'eſt aſſuré par un grand nombre d'expériences, que le froid que reſſent le malade eſt occaſionné par le tranſport du ſang de la circonférence dans les veines, & de celle-ci dans le cœur, ce qui n'auroit pas lieu ſans cette contraction ſpaſmodique des membranes. Le paſſage du calcul biliaire dans le conduit cholédoque, l'introduction de la ſonde dans la veſſie, l'irritation que cauſe la derniere goutte d'urine dans l'uretre, dans la dyſurie, cauſent ſouvent un froid très-aigu, quoique les parties que le malade trouve froides, paroiſſent aux aſſiſtans conſerver leur chaleur naturelle, ainſi que je l'ai ſouvent obſervé dans les paroxyſmes de la fievre épiale.

Il y a tout lieu de croire que le trop long ſéjour d'un ſang ſéreux, appauvri dans les vaiſſeaux capillaires, ſur-tout dans les cachectiques, dans les filles opilées & qui ont des obſtructions, dans ceux qui boivent de l'eau boueuſe, &c. affoiblit le reſſort de ces petits vaiſſeaux ; & que c'eſt là le principe proégumene de ces fievres, lequel ne peut être détruit par les forces de la

nature, ni par les efforts fébriles; & dans ce cas, le Médecin a deux moyens à prendre pour guérir ces fievres intermittentes.

Le premier, indépendamment des remedes généraux, eſt de rétablir le ton des vaiſſeaux avec des remedes martiaux, amers, ſtomachiques & aſtringens, du nombre deſquels ſont le quinquina, la caſcarille, la noix de galle, la gentiane, la petite centaurée, les eaux minérales, ferrugineuſes, &c. Le ſecond eſt de corriger le vice de ces fluides par les mêmes remedes, ſoit que ce vice ſoit ſimple, & qu'il conſiſte dans la denſité & la viſcoſité, comme pluſieurs le croient, ſoit qu'il ſoit compliqué de quelque penchant à la putréfaction, mais éloigné; d'où vient, peut-être, que les antiſeptiques, tels que la camomille, le quinquina, ſont des fébrifuges, & qu'ils produiſent de très-bons effets, étant mêlés avec d'autres antiſeptiques ſalins, tels que la crême de tartre, le ſel ammoniac.

On doit employer la ſaignée dans l'effervеſcence de la fievre, & les cathartiques immédiatement après l'accès, l'effet en eſt beaucoup plus ſûr; à l'égard

du quinquina, il n'a lieu que dans l'intermiſſion. La diete doit être d'autant plus ſévere, que les accès ſont plus longs & plus fréquens, la maladie plus récente, & les forces du malade plus grandes. La quotidienne & la tierce double exigent le même régime que les fievres aiguës, du moins les premiers jours. La tierce ſimple, & à plus forte raiſon la quarte, exigent une diete médiocre; on peut quelques jours après l'accès accorder quelque nourriture ſolide au malade, & même lui permettre le vin; mais l'eſtomac doit être vuide dans le temps de l'accès, de peur que la nature étant obligée de vaquer à la digeſtion & à la fievre, ne ſe fatigue trop.

J'ai éprouvé que rien n'eſt meilleur pour chaſſer la fievre, que de prendre deux ou trois fois par jour un mélange compoſé d'une drachme de graine de panais, & de demi-drachme de coque d'œuf calcinée & réduite en poudre.

Prenez deux ſcrupules de ſel polycreſte, un ſcrupule de ſel ammoniac; mêlez le tout, donnez-en deux ou trois fois par jour au malade, & faites-lui boire par-deſſus une infuſion de fleurs de camomille, ou de petite centaurée, ou

de trefle fibrin; ou bien prenez de la conſerve de creſſon d'eau, ou de telle autre plante antiſcorbutique 4 onces.

IX. *Fievre Quotidienne*, *Quotidiana;* en Grec, *Cathemerinos pyretos.* L'adjectif de quotidienne eſt inepte; il vaudroit mieux l'appeller *Catemerina*, de même qu'on appelle la tierce *Tritæus.*

C'eſt un genre de fievre intermittente, dont les accès reviennent tous les jours, & ſe reſſemblent.

Elle differe de la tierce double, dont les accès reviennent pareillement tous les jours, en ce que dans la premiere les accès ſont les mêmes, non point tous les jours, mais de deux jours l'un. La fievre quotidienne eſt rare; la double tierce eſt beaucoup plus fréquente.

La quotidienne ſubintrante, ou dont les accès durent environ vingt-quatre heures, ne peut être regardée comme une fievre intermittente, mais plutôt comme une quotidienne continue. Celle qui eſt double, ou dont l'accès revient

deux fois par jour, appartient aux rémittentes, vu qu'il n'y a point d'intermiſſion ſenſible entre les accès; à plus forte raiſon la triple, dont parle *Primeroſe*, vu, ſelon lui, qu'elle eſt compliquée de quartes & de tierces. Les Galéniſtes l'ont attribuée à la pituite, & en ont donné l'hiſtoire conformément à l'hypotheſe qu'ils ont adoptée.

1. Quotidenne ſimple, Quotidienne légitime; *Quotidiana ſimplex*, *Quotidiana legitima*, Brendel, Sennert, *cap. 18. de febrib.* P.

Elle eſt fort familiere aux enfans & aux ſujets affoiblis, ſur-tout dans le printemps. Les premiers accès reviennent ordinairement le matin, à l'heure que le malade a coutume de déjeuner, le friſſonnement & la chaleur ſont médiocres; l'accès ne dure pas plus de dix-huit heures. Cette maladie duroit pluſieurs mois avant la découverte du quinquina.

Elle differe de la quotidienne continue catarrhale par l'intermiſſion qui eſt totale, & en ce que les accès reviennent le matin & non point le ſoir, comme dans la catarrhale. *Brendel* en a obſervé pluſieurs de vraies dans les

enfans au commencement du printemps dans l'année 1750. J'en ai vu moi-même pluſieurs, & c'eſt pourquoi l'on ne doit point écouter ceux qui nient l'exiſtence de la quotidienne.

2. *Quotidiana deceptiva; Febris ſubcontinua* Torti, *pag. 199. Febris ſubintrans* Auctorum.

C'eſt une vraie fievre quotidienne continue putride, qui joue long-temps le malade & le Médecin ſous le maſque de la quotidienne, comme *Sydenham* nous en avertit, & qui eſt fréquente. Elle ne vient pas toujours le matin, & elle ſe manifeſte par la laſſitude & la ſaleté de la langue. Tandis que le malade ſe plaint du froid, il arrive ſouvent que le Médecin le trouve très-chaud. L'intermiſſion & le type ſont très-obſcurs; il importe beaucoup de ne point s'y tromper, d'employer les mêmes remedes que pour le ſynochus & la quotidienne continue, de s'abſtenir long-temps du quinquina, & de réitérer les ſaignées & les cathartiques. *Voyez la tierce fauſſe de Sydenham.*

3. Quotidienne hyſtérique; *Quotidiana hyſterica* Benjam. Scarff. *miſcell. cur.* P.

J'ai obſervé pluſieurs fois cette eſpece dans des femmes hyſtériques, dans leſquelles elle ſe manifeſtoit le ſoir, & non point le matin par un léger friſſon accompagné de bâillement & de pendiculation, qui étoit ſuivie d'une chaleur légere, ſans aucune ſueur notable.

Le pouls, dans cette fievre eſt ſerré, l'urine copieuſe, lympide.

4. Quotidienne épileptique; *Quotidiana epileptica*; Eſſais d'Edimbourg, *tom. 3. art. 49. pag. 138.* P.

C'eſt une fievre dont tous les accès ſont compliqués d'un paroxyſme d'épilepſie. Jean Rhenish avoit depuis ſix mois une fievre intermittente; ayant eu une longue inſomnie, pendant laquelle il s'imagina voir un ſerpent qui venoit à lui, il fut depuis attaqué tous les jours à la même heure que la fievre avoit coutume de le prendre, d'un accès d'épilepſie, lequel commençoit par un mouvement convulſif dans les pieds, qui lui faiſoit battre la terre malgré qu'il en eût. Ces convulſions gagnent peu à peu la tête, & lui font perdre connoiſſance. Il pouſſe des hurlemens horribles, ſon ventre & ſa poitrine ſe dilatent & ſe reſſerrent tour à tour à un point extraordinaire.

Pendant que l'accès dure, il a le pouls plus élevé & plus fréquent, le visage enflammé, les yeux hors de la tête, & après qu'il a cessé, il ressent des douleurs dans les entrailles, il a la langue humide & une suppression d'urine.

Voyez la cure & la guérison de cette maladie dans l'endroit cité.

5. Quotidienne sciatique; *Quotidiana ischiadica*, Essais d'Edimbourg, *tom. 6. pag. 143.* D. Bagné. P.

Une femme en couche, sujette depuis long-temps à des fievres intermittentes, & qui vivoit dans un canton marécageux, avoit des douleurs dans l'ischion, qui revenoient tous les jours à la même heure aux environs du vaste externe, accompagnées d'une chaleur fébrile, qui se terminoit par des sueurs, après quoi elle se trouvoit en état de vaquer à ses fonctions ordinaires. On la fit vomir & purger; on lui fit prendre ensuite du quinquina auquel on avoit associé l'élixir de vitriol, avec des anti-spasmodiques. Enfin l'application d'un large vésicatoire sur la partie affectée décida la convalescence.

6. Quotidienne céphalalgique; *Quo-*

tidiana cephalalgica, M. Donati, *l. 5.* P.

Elle differe de la céphalalgie fébrile par les ſignes de la fievre, tels que le friſſon & la chaleur, qui reviennent tous les jours. On la guérit cependant de même. *Voyez* Morton, *de febre hemicraniam ſimulante, cap. 9.*

7. Quotidienne néphralgique; *Quotidiana nephralgica*, Morton, *Pyretol. cap. 9. hiſt. 28.* A. P.

C'eſt une fievre journellement compliquée d'une colique rénale, dont on peut voir la cure dans l'Auteur cité.

8. Quotidienne ſoporeuſe; *Quotidiana ſoporoſa* Mocha, *conſil. 48. fol. 71.* eſt-ce la même que celle dont parle Morton, *Pyretol. cap. 9. hiſt. 26*? ou une tierce carotique double? A. P.

Charles Piſon l'a obſervée deux fois; l'accès revenoit tous les jours à midi avec un aſſoupiſſement profond; l'urine de ſes deux malades reſſembloit à du verre fondu, *obſ. 174. de morbis à colluvie ſeroſa.*

9. Quotidienne catarrhale; *Quotidiana catarrhalis*, Trincavell, *lib. 3. conſ. 18. & conſil. 21.* Zechius, *conſ. 22.*

Elle commence tous les ſoirs par le froid; mais y a-t-il intermiſſion le matin?

10. Quotidienne partielle? *Quotidiana partialis*, Cnoffelii, *Collect. Academic. tom. 3. pag. 166.* P.

Cette fievre n'affecte qu'une ſeule partie du corps.

Martin Genger, Bourgeois de Marienbourg, eut pendant ſept ſemaines le bras extrêmement froid à ſept heures du ſoir; à huit heures ce froid étoit compliqué d'un tremblement dans les mains & dans les doigts; trois heures après il ſentoit dans le même bras une chaleur brûlante. Il ſe portoit d'ailleurs fort bien, excepté que ce froid étoit précédé d'un vomiſſement, de douleurs dans l'hypocondre & dans la mamelle du même côté.

On guérit cette fievre avec les remedes ordinaires. *Act. Acad. nat. cur. ann. 1673. obſ. 205.*

11. Quotidienne compliquée de ſtrangurie; *Quotidiana ſtrangurioſa*, Hug. Gouraigne Docteur en Médecine.

L'Auteur qu'on vient de citer a vu une fievre, dont l'accès, qui revenoit tous les jours, étoit compliqué d'une ſuppreſſion d'urine, & après qu'il avoit ceſſé, elle reprenoit ſon cours ordinaire. Indépendamment des remedes

généraux, on employa les laxatifs & les émolliens, qui produisirent un très-bon effet.

X. *FIEVRE TIERCE, Tertiana;* en Grec, *Tritaios;* les Galénistes l'appellent *Intermittente, Bilieuse.* Les malades sont appellés *Tertianarii.*

C'est un genre de fievre intermittente dont les accès semblables se répondent mutuellement de deux jours l'un, ou une suite d'accès, dont les accès semblables reviennent environ tous les trois jours.

La tierce double differe de la quotidienne, en ce que les accès de la tierce se répondent, non point tous les jours, mais de deux jours l'un, eu égard à l'heure & à la maniere dont ils viennent; de la quarte triple, en ce que dans la quarte l'accès du lundi est semblable à celui du jeudi, à celui du Dimanche, & ainsi de suite; d'ailleurs la tierce est beaucoup plus fréquente que la quotidienne.

Les urines couleur de brique sont un bon signe des fievres intermittentes cachées.

1. Tierce légitime ; *Tertia legitima*, Sennert. *de febrib. cap. 17. lib. 2.* Nenter. *tabul. 153.* P.

C'eſt le nom qu'on donne à une fievre dont l'accès ne dure pas au-delà de douze heures ; il vient le matin entre neuf & onze, la quotidienne vers les ſept heures : *Celſe* l'appelle hémitritée.

Elle eſt très-fréquente dans le printemps & dans l'été ; la bâtarde regne dans l'automne.

Le froid dans la tierce eſt intenſe, & accompagné d'un tremblement & d'un grincement de dents, auquel ſuccedent une chaleur âcre & mordicante, une reſpiration fréquente, la ſoif des liqueurs froides, l'inſomnie, la céphalalgie, & quelquefois le délire : les urines ſont rouſsâtres, & après l'accès d'une couleur de citron foncée : les jeunes gens d'un tempérament bilieux, & qui font beaucoup d'exercice y ſont extrêmement ſujets. Elles ſe terminent, ſuivant Hippocrate, dans ſept périodes, lorſqu'on les abandonne à la nature. *Sydenham* croit que la ſomme de tous les accès va à quatorze jours, lorſque ce ſont des fievres d'automne, ſou-

vent le friſſonnement dure plus de demi-heure, il eſt compliqué de vomiſſement; l'accès dure pour l'ordinaire depuis ſix heures juſqu'à douze, le déclin de l'accès amene la ſueur, & celui de la maladie la diarrhée.

Cure. Le malade n'uſera pendant quelques jours que de bouillons & d'eau panée; on le ſaignera, à moins qu'il ne ſoit dans un âge trop jeune & trop avancé; & même on réitérera la ſaignée dans l'accès, ſi la néceſſité le requiert. Le lendemain de l'accès, on le purgera à l'ordinaire, on laiſſera paſſer un ſecond accès, après quoi on le purgera de nouveau. Lorſqu'on verra la fievre diminuée, ou par la diete, ou par les efforts de la nature, on en viendra au quinquina, & l'on en donnera une drachme en ſubſtance au malade toutes les quatre heures hors de l'accès, tant la nuit que le jour, juſqu'à ce que la fievre ait ceſſé; après quoi on ne lui en donnera plus que deux fois par jour pendant ſept jours, & enſuite une ſeule fois pendant les ſept autres, ou même de deux jours l'un.

Les variétés de cette eſpece ont été obſervées par *Balloni* & *Ramazzini*; ſavoir,

ſavoir, la quotidienne *gaſtrique*, & la quotidienne *veineuſe*. Balloni, *lib.* 2. *epidem. ann.* 1575. en été, appelle *gaſtriques*, celles qui ſont occaſionnées par les ſaburres des premieres voies, & on les connoît à la ſaleté de la langue, à la puanteur de l'haleine, & à pluſieurs autres ſignes, & l'on doit les guérir avec des cathartiques réitérés, & non point avec la ſaignée. Les *veineuſes*, ſont celles qui ſont cauſées par la phlogoſe du genre nerveux, & on les connoît aux ſignes de la pléthore émue. On les guérit par la ſaignée.

2. *Tertiana ſpuria*, Sennert, *lib.* 2. *cap.* 17. Nenter, *tabul.* 153. *cap.* 26. *Tertiana extenſa* de quelques-uns; *Tertiana ſubcontinua* Juncker, *tab.* 79. Tierce bâtarde. P.

La dénomination de cette eſpece eſt fauſſe & vicieuſe, c'eſt à regret que je l'emploie. On appelle ainſi celle qui ſe manifeſte par un froid léger & paſſager, auquel ſuccede une chaleur intenſe fort longue; elle dure douze ou vingt heures, & elle eſt accompagnée de la ſéchereſſe de la langue, de maux de tête. Le malade ne ſue point, ou au cas que les ſueurs ſurviennent, elles

ſont peu abondantes, & ne procurent aucun ſoulagement. Les accès changent aiſément de type. La durée de la maladie s'étend au-delà de ſept accès, elle eſt fréquente dans le mois de Juillet; il y a rémiſſion totale après le quatrieme ou le cinquieme accès, & elle ſe change en tierce continue; ce que l'on prévoit, lorſque l'intermiſſion eſt courte, imparfaite, que l'accès n'eſt ſuivi d'aucune ſueur, ou qu'elle ne procure aucun ſoulagement, de ſorte que le malade a peine à quitter le lit.

On doit attribuer cette eſpece, ou aux ſaburres des premieres voies, & il faut les évacuer avec des cathartiques, ou à la chaleur aſſidue du lit & du régime, ou aux ſudorifiques. Dans le premier cas, on purgera le malade autant qu'il le faut, après quoi on lui donnera le quinquina: dans le ſecond, le quinquina n'eſt d'aucune utilité. *Voy. Tritæophya deceptiva.*

3. Tierce pétéchiale; *Tertiana petechialis*, Marcelli Donati; eſt-ce la tierce ſcorbutique de *Wedelius?*

Elle paroît être une variété de la bâtarde, laquelle, comme l'obſerve *Juncker*, eſt compliquée de pétéchies, à

cauſe que le ſang ſe trouve échauffé par la chaleur du régime & des remedes. C'eſt à ceux qui l'ont obſervée à voir ſi elle appartient à la tierce continue.

Cette eſpece eſt rare chez nous, mais non point dans l'Allemagne.

Les douleurs nocturnes, les taches livides des gencives, la puanteur de l'haleine, indiquent une matiere ſcorbutique, qu'il faut détruire avec le ſuc de creſſon d'eau & le quinquina.

4. Tierce-pleurétique; *Tertiana pleuritica*, Valeſii, *in epidem. lib. 1. ſect. 3. pag. 30.* Pleuréſie intermittente; *Pleuritis intermittens.* A. P.

J'ai vu une vraie pleuréſie, accompagnée de tous les ſignes pathognomoniques, laquelle étoit pourtant intermittente, de maniere que le malade avoit la pleuréſie de deux jours l'un, & paroiſſoit enſuite ſe bien porter. Il regne actuellement à Montpellier au mois de Mai 1760 une fievre tierce, laquelle, après le troiſieme accès imite la pleuréſie, étant accompagnée d'un point de côté & de la difficulté de reſpirer, & la fievre d'intermittente qu'elle étoit, devient rémittente. Le ſang eſt

pleurétique, & on la guérit par l'uſage de la ſaignée & des cathartiques doux.

5. Tierce arthritique; *Tertiana arthritica*, Raim. Fortis. P.

Cette eſpece étoit occaſionnée par la ſuppreſſion des hémorroïdes. *Morton Pyret, cap. 9. hiſt. 22.* fait la deſcription d'une tierce rhumatiſmale.

6. *Tertiana aſthmatica*, Bonet *Polyalth.* P. Tierce aſthmatique.

C'eſt une fievre dont tous les accès ſont compliqués d'une grande difficulté de reſpirer; elle attaque les aſthmatiques. La fievre n'eſt ni aiguë, ni continue, comme dans la péripneumonie. On la guérit par l'uſage conjoint des fébrifuges, des béchiques & des diurétiques.

7. Tierce émétique, *Tertiana emetica.* Voyez *Willis, obſerv. de febre tertianâ, cap. 4.* Morton, *Syneches vomitum ſimulans, &c.* P.

Un jeune Gentilhomme d'un tempérament bilieux, fut attaqué d'une fievre tierce, dans le paroxyſme de laquelle il rendoit par la bouche une grande quantité de bile jaune & verdâtre; à ces ſymptomes ſe joignoient une forte cardialgie, une chaleur &

une ſoif ſi ardentes, qu'il ſe trouvoit pendant pluſieurs heures dans un abattement extrême. Chaque paroxyſme de cette eſpece eſt compliqué d'un vomiſſement, ou bilieux, comme le cas de *Wedelius*, ou pituiteux, comme dans les malades que j'ai vu.

Willis preſcrivit à ſon malade de la tiſane d'orge, il le ſaigna deux fois dans l'accès, il lui fit prendre tous les ſoirs de la conſerve de roſes avec un ſcrupule de diaſcordium, & le matin, du ſel d'abſynthe dans du jus d'oranges. Comme les vomitifs l'incommodoient, il le purgea avec une infuſion de ſéné, de rhubarbe, de ſantal citrin avec le ſel d'abſynthe; & il lui appliqua aux carpes un épitheme fébrifuge. Lorſque le vomiſſement eſt pituiteux, viſqueux, & qu'il revient tous les trois jours avec la fievre, & que les remedes ne produiſent aucun effet, il faut en venir aux eaux de Balaruc, qu'il faut boire le jour qu'il y a intermiſſion.

Il eſt faux que l'émétique ſoit néceſſaire dans la fievre tierce; vu, comme l'obſerve *Willis*, que les émétiques & les cathartiques que l'on avoit pris par précaution, l'ont ſouvent excitée; il

n'eſt pas même sûr de les employer, lors même qu'ils ſont indiqués.

Manget fait mention, *dans ſa Bibliotheque pratique*, d'une tierce émétique, compliquée de ſueur, laquelle devint épidémique en 1657.

Foreſtus parle d'une tierce iliaque, compliquée d'un vomiſſement opiniâtre, de coliques & de conſtipation.

La tierce compliquée du cholera morbus, dont parle *Morton*, *pyret. cap. 4. pag. 33.* eſt de la même eſpece. *Guill. Piſon* fait beaucoup de cas de la limonade ordinaire cuite, & veut qu'on en donne deux fois par jour à ceux qui ſont attaqués de ces tierces. Elle arrête le vomiſſement, elle diminue l'accès, & provoque la ſueur.

8. Tierce hyſtérique; *Tertiana hyſtericâ*, Wedelii, *ephemer. nat. cur. ann. 2. Tierce hypocondriaque*, du même. P.

C'eſt celle qui eſt compliquée tous les trois jours d'un paroxyſme ſyſtérique, ſur-tout de froid, de bâillement, de cardialgie, de nauſées, de terreur, & de l'abattement d'eſprit. On la guérit par l'uſage des apéritifs & des antihyſtériques mêlés avec le quinquina.

9. Tierce ſcorbutique; *Tertiana ſcor-*

butica, Ettmuller *de febrib. pag.* 194. Balthazar. Timæi. *caſ.* 15. *lib.* 8. *Tertiana Danica* Bartholin. *Erratica* Auctorum. P.

On la connoît 1°. à ſon anomalie; ſes périodes varient extrêmement, car tantôt ils anticipent, & tantôt ils retardent; 2°. elle eſt très-opiniâtre, & à moins qu'on ne détruiſe le levain ſcorbutique, elle revient juſqu'à ſept fois; 3°. aux douleurs lancinantes que l'on ſent tant dans le friſſon que dans la chaleur, & qui ſont vagues; 4°. les ſables ſont rouges & friables, & tiennent aux parois du baſſin; 5°. ou bien les urines ont un ſédiment épais, abondant, ſemblable à du ſon éparpillé, & teint d'une couleur approchante de celle du ſang.

On doit donc employer pour la guérir des remedes antiſcorbutiques, tels que les bouillons amers, d'où l'on paſſe au quinquina, après avoir auparavant purgé le malade. Les remedes dont on fait le plus de cas ſont l'abſynthe, le marrube, le chardon bénit, la petite centaurée, la tormentille, la tertianaire, la reine des prés, le piſſenlit, la fumeterre, le creſſon d'eau, la petite joubarbe &c. *Voyez* Ettmuller *pag.* 198.

10. Tierce carotique; *Tertiana caro-*

tica Werlhof. *obſerv. de febrib.* Ramazzini *conſt. epid. pag. 228. Apoplectica* Morton. *cap. 9. hiſt. 25.* P.

C'eſt cette eſpece dont *Werlhof* a donné un traité, & qui le cinquieme jour, c'eſt-à-dire, au troiſieme accès, jette le malade dans un carus, ou dans une apoplexie ſouvent mortelle. J'ai donné ſes ſignes à l'article de la tierce continue apoplectique, & je donnerai ſa cure lorſque je traiterai du carus fébrile. *Voyez* Morton *pyretol. pag. 99. de Tertianâ apoplectica*, dans laquelle il emploie le quinquina, de même que *Werlhof.*

Riviere, *obſ. 2. pag. 79.* prétend qu'elle eſt de deux eſpeces. Elle paroît, de même que la premiere, d'une eſpece différente. *Voyez* Charles Piſon, *obſ. de febrib. pag. 468.* Il eſt ſouvent très-difficile de ne point confondre la tierce continue double ſoporeuſe avec la tierce double ſoporeuſe.

11. Tierce cauſée par la gale; *Tertiana ab ſcabie.* Juncker, *tab. 79. pag. 249.* P.

Cette fievre ſurvient après une gale répercutée, & elle ceſſe dès qu'elle revient. Il y a auſſi une quarte cauſée

par le même principe. Nenter, *de quartana.*

12. Tierce accidentelle ; *Tertiana accidentalis. Voyez* Sydenham, *cap. 5. pag. 53.* P.

Elle eſt cauſée par les erreurs que l'on commet dans l'uſage des choſes non naturelles, comme la nourriture, la boiſſon, l'air &c. Ces ſortes de fievres n'ont point d'état ni d'habitude fixe, & ceux qui en ſont atteints, en guériſſent ſouvent ſur le champ.

Tierces doubles.

Elles different de la quotidienne & de la quarte triple, en ce que les accès, de même que les ſymptomes qui leur ſont propres, ſe répondent mutuellement quant à l'heure, la maniere, la durée, l'iſſue, non point tous les jours, mais de deux jours l'un, de maniere que le premier répond au troiſieme, le ſecond au quatrieme &c. Elles different de la tierce & de la quotidienne continues, en ce que l'intermiſſion eſt totale ; non ſeulement le pouls eſt le même que dans l'état de ſanté, mais le malade ſe leve, & ſent ſes for-

ces preſque rétablies, ce qui n'arrive point dans les intermittentes. Lors cependant que l'intermiſſion eſt courte ou douteuſe, on les traite comme les rémittentes. Les tierces triples & quadruples de *Primeroſe*, ſi tant eſt qu'elles exiſtent, ne different point des rémittentes, ſi l'on en excepte la tierce triple de *Brendel.*

13. Tierce double; *Tertiana duplex* Sennert. Riviere *obſ. 10, 11. pag. 84. 88. 91. centur. 3. pag. 138.* A. P.

Cette tierce eſt la plus fréquente de toutes, & pluſieurs la regardent comme une fievre quotidienne, mais on la connoît en ce que ſes paroxyſmes ſont les mêmes de deux jours l'un. Elle differe des compliquées ſuivantes en ce qu'elle n'eſt compliquée d'aucun ſymptome notable ou conſtant, à l'exception du friſſonnement, des nauſées, du tremblement, de la céphalalgie, de la ſoif, à laquelle ſuccede la chaleur, & enſuite la ſueur, ce qui lui eſt commun avec les autres fievres.

14. Tierce redoublée. *Tertiana duplicata* Pientis, Riverii, *obſ. 16. p. 182.* Amat. Luſit. *cent. 1. pag. 6.* A. P.

Elle a deux accès de deux jours l'un,

ſavoir, le premier & le troiſieme, mais non point le ſecond ni le quatrieme, &c.

15. Tierce triple; *Tertiana triplex*, Brendelii, *m. ſ.*

C'eſt celle qui a deux accès le premier & le troiſieme jour, & un ſeul, le ſecond & le quatrieme, &c. Schenckius, *lib. 5. obſ. 12.* A. P.

16. Tierce épileptique; *Tertiana epileptica*, Bonet *in ſepulchr. tom. 3. pag. 161.* A. P.

Cette fievre, ſuivant *Caldera*, eſt compliquée de convulſions à chaque accès, & d'une privation totale de ſentiment, en quoi elle differe de la ſpaſmodique, dans laquelle les ſens ne ſont point obſcurcis. Une fille de dix ans avoit tous les jours à dix heures un accès de fievre & d'épilepſie, dont elle fut guérie à l'aide des remedes généraux, comme on peut le voir dans l'endroit cité.

17. Tierce vérolique; *Tertiana ſyphilitica*, Deidier, *obſ. 4. de morb. venereis*; Cardan &c. P.

Comme cette fievre eſt cauſée par un virus vérolique, on ne peut la guérir qu'avec le mercure, l'aquila alba,

& autres remedes, ſemblables de même que la quarte vérolique, *Monro*, *Act. d'Edimbourg.*

M. Deidier employoit les frictions mercurielles, & la fievre ceſſoit à la troiſieme. Le *Dr. Monro* donne tous les jours aux malades ſix grains d'aquila alba, pour exciter la ſalivation.

18. Tierce vermineuſe; *Tertia verminoſa*, Stiſſerii, *in act. Helmſtad.* A. P.

Cette eſpece eſt compliquée de ſymptomes, qui indiquent des vers cachés dans les premieres voies, tels que la rejection de vers, des vomiſſemens acides &c. Celles que j'ai vues étoient des rémittentes & non point des intermittentes.

19. *Tertiana ſubcontinua*, Torti *de febrib. pag. 131. ſubcontinua malignans* ejuſd. *Hiſtor. pag. 199.* A. P.

Elle commence comme la tierce, je veux dire qu'au commencement ſes accès ſont diſtincts, mais elle eſt du nombre des plus pernicieuſes, & elle differe des autres par l'obſcurciſſement des périodes, & par ſa continuité qu'elle acquiert peu à peu. Elle eſt ſouvent compliquée de quelques-uns des ſymptomes qui déſignent les pernicieuſes,

tels que la cardialgie, le cholera morbus, la maladie noire, les ſyncopes, &c. mais dans un degré moins violent. Elle ſe manifeſte par un léger friſſon, & quelquefois même il n'y en a aucun, elle commence plutôt par la chaleur. Lorſque la tierce eſt double, le premier accès eſt plus léger que le ſecond, & à meſure qu'elle avance les accès ſont plus forts dans les jours égaux; que ſi elle change de double en ſimple, on doit s'en méfier, un accès foible étant ſuivi d'un autre plus fort. On a lieu de croire qu'elle ſe changera en continue, lorſque le jour de l'intermiſſion on ſent au tact une chaleur mordicante, accompagnée de l'altération du pouls, de la ſoif, de la ſéchereſſe de la langue, qui prouvent que tout ſe diſpoſe à un incendie univerſel. Il en eſt de même lorſque l'urine eſt peu abondante, rouge ou de couleur de ſafran. On a lieu pareillement de ſoupçonner la même choſe, lorſque le goſier s'enflamme au commencement de la maladie, qu'il s'y forme des aphtes & des ulceres, & que les premiers accès ſont compliqués de quelque ſymptome dangereux; il faut en excepter le délire qui ſe joint

à l'accès dans le temps que la chaleur regne, & qui se dissipe aisément. Il n'en est pas de même lorsqu'il survient dans une petite fievre douce & qu'il continue dans le temps du déclin.

La fievre étant une fois devenue rémittente, il n'y a plus d'intermission, ce qui fait aisément juger de son mauvais caractere; & quoique dans le commencement elle ait été intermittente, elle n'est pas exempte de danger, car elle amene avec elle quelque mauvais symptome, de même que les autres fievres malignes qui sont au commencement rémittentes ou continues, entr'autres des parotides, un délire continuel, des convulsions, des anorexies, des hydrophobies, ou l'aversion pour telle boisson que ce puisse être, &c.

Cette espece de tierce ou d'hémitritée est si fréquente, que *Mercatus* l'a sous divisée en plusieurs especes. On ne peut mieux faire que de consulter ce qu'il en dit, *de tertianâ pernicioſa, tom. 2. pag. 395.*

20. Tierce hémiplégique; *Tertiana hemiplegica*, Werlhof, *de febrib.*

Une Religieuse, qui en étoit attaquée, avoit un accès de deux jours

l'un. Les deux premiers étoient compliqués d'aſſoupiſſement, d'une réſolution des membres d'un côté, de bégayement, & d'une diſtorſion de la bouche du côté oppoſé. Ayant été purgée avec une décoction de quinquina, elle ne reſſentit au troiſieme accès qu'un fourmillement & une ſtupeur dans les membres, l'accès ne dura que ſix à ſept heures; de ſorte, comme l'obſerve Chaptal, qu'elle paroiſſoit entiérement guérie.

Torti, lib. 3. cap. 1. fait mention d'une *fievre tierce cardialgique*; voyez à ce ſujet *la quatrieme eſpece de cardialgie*; il parle auſſi dans le même endroit *d'une tierce diaphorétique*. Voyez *la tierce continue élode*; il fait auſſi mention d'une tierce compliquée de cholera morbus, lequel accompagnoit chacun des paroxyſmes; *voyez* la ſixieme eſpece de cholera morbus; enfin il décrit dans le même endroit *une tierce dyſſentérique*, *voyez* la dix-ſeptieme eſpece de dyſſenterie; le caractere de ces fievres eſt ſouvent ſi caché, que le ſymptome qui accompagne l'accès, eſt ſouvent regardé comme la maladie principale.

21. Tierce miliaire; *Tertiana milia-*

ris. Voyez *la neuvieme eſpece de fievre miliaire.*

22. *Tertiana urticata*, D. Planchon, *Journ. de Méd. Juill. 1765. p. 75.* A. P.

Il s'élevoit dans le temps de l'accès des phlyctaines ſemblables aux piqûres d'ortie, & accompagnées de beaucoup de démangeaiſon. Les ſaignées, l'émétique, les purgatifs & le quinquina diſſiperent la maladie.

23. *Tertiana lipyria;* Tierce lipyrie, du Comte *Pauli de Valcarengho*, très-célebre Profeſſeur en Médecine. A.

Ce Profeſſeur aſſure dans ſa Diſſertation qu'il nous communiqua en 1765, qu'il regne dans le pays de Crémone & le Duché de Mantoue, une fievre tierce endémique, tantôt ſimple, tantôt double, inconnue dans les autres pays, laquelle eſt dans le commencement vraiment intermittente, elle devient enſuite rémittente vers le troiſieme ou le quatrieme accès; les accès ſe réuniſſant alors, elle préſente le caractere d'une fievre lipyrique très-dangereuſe, à laquelle on doit appoſer promptement le kina délayé dans du vin, dans le temps même que les ſymptomes de cette fievre paroiſſent, à moins que le

Médecin n'ait prévenu assez tôt ce funeste changement ; cette tierce lipyrique differe de la tritæophie lipyrique, par la diversité de son caractere générique. Le malade éprouve dans l'une & l'autre espece, une chaleur brûlante dans les parties intérieures, tandis qu'il sent un froid glaçant aux parties extérieures. Mais la fievre dans la tritæophie lipyrique, est rémittente depuis le commencement jusqu'à la fin, au lieu que dans la tierce lipyrique elle est tout-à-fait intermittente les premiers jours, ce que le célebre Professeur ci-dessus cité n'avoit pas exposé clairement dans les premieres descriptions qu'il fit autrefois de cette maladie ; je lui sais un gré infini de la bonté qu'il a eu de me la détailler d'une maniere claire & précise, & de m'en apprendre le traitement.

XI. *Fievre Quarte* ou *Quartaine*, *Quartana* ; en Grec, *Tetartaios* : *Febris quartana*, des Auteurs.

C'est un genre de fievre intermittente dont les accès reviennent tous les quatre jours inclusivement, ou une

ſuite d'accès qui ſont les mêmes tous les quatriemes jours.

Les malades ſont appellés *Quartanarii.*

1. Quarte légitime ; *Quartana legitima*, Sydenham, *feb. intermitt. p. 30.* L. P.

Cette fievre regne en automne : elle eſt ou ſimple, je veux dire, qu'elle ne revient ni le ſecond, ni le quatrieme jour, ou opiniâtre, à moins que le malade ne l'ait déjà eu long-temps ; car lorſqu'elle revient une ſeconde fois, elle ceſſe d'elle-même après quelque accès, ſi l'on en croit *Sydenham.*

L'accès prend environ ſur les quatre heures après midi, le froid n'eſt pas ſi violent que dans la fievre tierce, mais il dure juſqu'à deux heures ſans vomiſſement & ſans déjection. La chaleur dure cinq à ſix heures, elle eſt compliquée d'une peſanteur de tête, & elle ſe termine ſans aucune évacuation ſenſible.

Les enfans & les jeunes gens y ſont moins ſujets que les vieillards & les perſonnes mélancoliques. Lorſqu'on traite un malade qui a la fievre quarte, il faut lui faire plier les genoux, lui

viſiter le bas-ventre, & voir s'il n'a point la rate enflée, ce qui conſtitue une autre eſpece aſſez fréquente. Plus les malades ſont faméliques & adonnés à leur bouche, plus l'hiver eſt proche, plus cette fievre eſt difficile à guérir.

Curation. Elle exige la ſaignée dans l'accès, à moins que le ſujet ayant déjà ſupporté pluſieurs accès, ſoit fort affoibli, ou dans un âge fort avancé.

On purgera le malade le lendemain, & ſi rien ne s'y oppoſe, on mêlera l'émétique avec les cathartiques qu'on lui preſcrit. Il faut le purger de nouveau après le ſecond accès, & lui donner dans les jours d'intermiſſion, un bouillon ou un apozeme amer, pour rendre le ſang plus fluide : on joindra à ces apozemes les martiaux apéritifs, ſur-tout ſi le malade a eu pluſieurs rechutes. Après avoir laiſſé paſſer trois ou quatre accès, on les arrêtera par le moyen du quinquina, de la camomille, de la caſcarille, que l'on donnera toutes les quatre heures au malade. Lorſque l'attaque eſt compliquée de froid, que le ſujet eſt âgé ou pituiteux, on joindra au quinquina quelques gouttes d'elixir de propriété, ou

quelques grains de sel ammoniac, ou de thériaque nouvelle. Après que les accès auront cessé, il ne faut discontinuer l'usage du quinquina & des apéritifs que par degrés & au bout de quinze jours.

Si la maladie est opiniâtre, & que le malade se plaigne de maux de tête, on le saignera du pied. S'il y a des saburres visqueuses dans le ventricule, on lui fera boire pendant les trois jours qu'il est exempt de fievre six livres d'eau de Balaruc, dans l'espace de trois heures, & après que les premieres voies seront bien purgées, on passera aux apéritifs amers & aux fébrifuges.

Le malade usera de bouillon & d'eau chaude les jours de l'accès; & les autres jours qu'il en est exempt, excepté les premiers jours de la maladie, il se nourrira de soupe, de pain & de vin, observant de se garantir du froid.

2. Quarte splénétique; *Quarta splenetica*, Sennert. *de febrib.* C. P.

Cette fievre est souvent causée par une obstruction, ou un squirre de la rate & des autres visceres du bas-ventre; elle est extrêmement opiniâtre, & sujette à revenir, sur-tout si elle

commence dans l'automne. Celle qui vient en hiver eſt très-difficile à guérir, & dure juſqu'au printemps, & ſouvent, lorſqu'on l'arrête avant d'avoir levé les obſtructions à l'aide des apéritifs & des chalybés, elle dégénere en une enflure œdémateuſe, qui eſt ſuivie de l'aſcite. Le malade a le viſage blême, il tombe dans la triſteſſe, & maigrit à vue d'œil.

Il faut donc avoir la précaution de bien purger les premieres voies avec des cathartiques, ou les eaux de Balaruc, & donner enſuite tous les jours au malade des apozemes amers, des ſtomachiques, des apéritifs compoſés avec des feuilles de chicorée, d'abſynthe, les ſommités de petite centaurée, les racines d'émule, le rhapontic pilé, y ajoutant deux drachmes de limaille de fer, un ſcrupule de caſcarille, du ſyrop des cinq racines, ou même des racines de petit houx, d'aſperge, ce qui produit un très-bon effet. Les apozemes & les bouillons finis, on purgera de nouveau le malade, ou bien on lui donnera du quinquina purgatif avec le rhapontic, le ſéné, l'agaric, ou bien le quinquina ſeul à la doſe d'une

drachme toutes les quatre heures, & on le continuera pendant quinze jours, hors de l'accès, quand même la fievre auroit ceſſé ; il convient même d'uſer long-temps des opiates martiales avec le rhapontic & la caſcarille. Lorſque le malade aura commencé de prendre le quinquina, on aura ſoin de ne point interrompre ſon effet par l'uſage des cathartiques & des délayans ; car la fievre ne manqueroit pas de revenir ; il ne faut purger le malade qu'au bout du mois, ce qui doit s'entendre auſſi des fievres tierces.

3. Quarte double ; *Quartana duplicata*, Sennert. P.

C'eſt celle dont l'accès revient le premier, le ſecond, le quatrieme & le cinquieme jour (il n'y en a point le troiſieme), & dont le premier accès répond au troiſieme, le ſecond au quatrieme.

4. Quarte redoublée ; *Quartana duplicata*, Bonet, *polyalth. de febrib.* P.

C'eſt celle qui a deux accès chaque quatrieme jour, & qui n'en a aucun ni le ſecond ni le troiſieme. Si l'une de ces ſuites anticipe ou retarde, alors il n'y a qu'un accès le troiſieme jour

dans la premiere période, & un autre le quatrieme, & il se fait des combinaisons extrêmement curieuses, dont on trouve le détail dans *Primerose*, que les Auteurs appellent quarte compliquée de tierce ou de quotidienne; & comme faute d'attention on ne peut les prévoir, ou que ces types se confondent, plusieurs Auteurs mettent ces especes au rang des fievres erratiques; mais la quarte est de toutes les fievres intermittentes celle dont le type est le plus certain.

Ces especes demandent le même traitement que les tierces.

5. Quarte triple; *Quartana triplex*, Bonet. *sepulchret.* Schenck. *lib. 5. observ. 11.* A. P.

C'est celle dont l'accès revient tous les jours comme dans la quotidienne, avec cette différence que le premier répond au quatrieme, le second au cinquieme, le troisieme au sixieme. Elle demande le même traitement que la tierce double & la quotidienne. La quarte sextuple de *Capivacci* ne differe en rien de la quotidienne continue double, vu qu'il n'y a point d'intermission, témoin la lassitude que le malade éprou-

ve dans les intervalles des accès. Les quartes doubles & triples ſont ordinairement compliquées de l'affection hypocondriaque. *Voyez* Schenck, qui de trois quartes en guérit deux aiſément, mais dont la troiſieme continua juſqu'au printemps.

6. Quarte vérolique; *Quartana ſyphilitica*, Alex. Monro, *Eſſai d'Edimbourg*, *tom. 6. art. 47. obſerv. 9.* Ballon. *epid. lib. 2. pag. 131.* P.

Cette eſpece eſt cauſée par un virus vérolique, & on ne peut la guérir qu'avec des remedes mercuriels, ou d'autres antivénériens. *Monro* l'a guérie avec une doſe de mercure doux, répétée tous les jours, juſqu'au ptyaliſme; il guérit en même temps la vérole, quoiqu'elle fût compliquée de douleurs nocturnes & d'ulceres dans la gorge. Doſe : de mercure doux cinq grains.

7. Quarte cataleptique; *Quartana cataleptica*, Bonet. *polyalth.*

Je vis en 1727 à l'hôpital d'Alais, dont je ſoignois alors les malades, un vieux ſoldat attaqué d'une fievre quarte, qui, les jours que la fievre le quittoit, reſtoit ſtupide & privé de la raiſon,

ſon, & qui le jour de l'accès, tomboit dans une catalepſie imparfaite. Il demeuroit immobile, ſans ſentiment & ſans mouvement, à l'exception du pouls & de la reſpiration, qui étoient tardifs & obſcurs ; mais tous ſes membres ne gardoient point la ſituation qu'on leur donnoit, il n'y avoit que les bras qui la gardaſſent, encore retomboient-ils d'eux-mêmes. Il guérit des deux premiers accès par le moyen de l'émétique ; mais il en vint un troiſieme dans la nuit qui l'emporta. *Bonet* & *Montalte* font mention d'une quarte compliquée de catalepſie.

8. Quarte épileptique ; *Quartana epileptica*, Moron. *Director.* Scholzt. *conſil. 379. & 380.* P.

9. Quarte néphralgique, *Lemery, Journal des Savans.*

Elle ſe manifeſta par un vomiſſement d'urine & une colique rénale, qui revenoient chaque quatrieme jour.

10. Quarte hyſtérique ; *Quartana hyſterica*, Morton, *pyretolog. cap. 9. hiſt. 10. pag. 82.* P.

C'eſt une eſpece de fievre quarte, qui, étant mal traitée, dégénere en une fievre continue accompagnée de ſyn-

copes, de sueurs colliquatives, de salivation, d'agitation, d'inquiétude, de dégoût, de suffocation hystérique, &c. Après avoir inutilement employé les anti-hystériques, les narcotiques, les cardiaques, on fut obligé de rappeller la fievre quarte par le moyen de quelques purgatifs légers, après quoi on la guérit avec le quinquina, qui n'empêcha cependant point les accès de revenir.

11. Quarte arthritique; *Quartana arthritica*, Musgrave, *de arthritide regul. cap. 9. histor. 4 & 5.* C. P.

C'est une espece qui dégénere en goutte, comme le prouvent deux histoires rapportées par *Morton.* Voyez *Eberhard*, *dissert. 1761.* Cette espece est très-dangereuse.

12. *Quartana amens*, Sydenham, *de febrib. intermitt. p. 60.* Quarte compliquée de démence.

C'est, dit *Sydenham*, une manie particuliere, qui se joint aux fievres intermittentes de longue durée, sur-tout à la quarte, qui résiste aux traitemens ordinaires, & qui, lorsqu'on emploie des évacuations trop fortes, dégénere en une démence, qui ne finit qu'avec

la vie des malades, & je me ſuis ſouvent étonné que les Auteurs n'en faſſent aucune mention, vu qu'elle eſt aſſez ordinaire, & que j'en ai été témoin. Les autres eſpeces de démences ſe guériſſent par des évacuations copieuſes, par la ſaignée & les cathartiques; celle-ci ne ſouffre aucun de ces remedes, & qui plus eſt, elle augmente. *Voyez* pour ſa cure l'endroit où je traite de la démence fébrile.

13. Quarte des enfans; *Quartana infantum*, Sydenham, *pag. 50. de febrib. intermitt.* P. L.

J'ai ſouvent vu avec étonnement, dit *Sydenham*, de petits enfans avoir la fievre quarte ſix mois durant, & en triompher à l'exemple d'Hercule, tandis que des vieillards & des adultes en meurent quelquefois, ou tombent dans l'aſcite, ou dans d'autres maladies mortelles.

14. Quarte ſcorbutique; *Quartana ſcorbutica*, Carol. Piſon. Balthazar. Timæi, *caſ. 18.* Barthol. *de medic. Danorum.* P. On vante beaucoup une potion compoſée de graine d'héliotrope & de millepertuis, dans de l'eau de chardon bénit ou de ſureau.

15. Quarte comateuſe ; *Quartana comatoſa*, Carol. Piſon. *obſerv. 163. 164. 165. de morbis à colluvie ſerosâ, pag. 447.* On ne voit pas clairement dans ces obſervations s'il s'agit de la tierce ou de la quarte ; & dans *l'obſ. 164.* la quarte étoit compliquée d'un coma vigil à tous les accès. Cette maladie eſt chronique, & ſouvent mortelle.

16. Quarte triplée ; *Quartana triplicata.* P.

C'eſt une eſpece qui a trois accès le premier jour, autant le quatrieme, le ſeptieme, le dixieme, &c. ſans qu'il y en ait aucun les jours intermédiaires. Les accès ne ſe reſſemblent point, je veux dire, que le premier accès du premier jour ne répond point au premier des jours ſuivans, le ſecond au ſecond, &c.

Le Docteur *Feou* eut cette fievre pendant ſix mois, & il en guérit au moyen de l'opiate ſuivante, dont il fit ſix bols.

Prenez de quinquina en poudre douze drachmes, de ſel d'abſynthe, ammoniac, & de tamariſc, de chacun deux drachmes, & de ſyrop de capil-

laire autant qu'il en faut : on prendra un bol le matin, & un autre le soir.

Curation de la Fievre Quarte, par Hecquet.

On commencera par saigner le malade une ou deux fois, & le lendemain on lui donnera de vin émétique & de syrop d'althæa, de chacun une once dans un verre d'eau.

Une heure après qu'il aura rendu l'émétique, il prendra six ou huit drachmes de sel d'epsom, & une once de syrop de pomme composé. Les jours qu'il n'aura point de fievre, il prendra tous les soirs un scrupule de thériaque, & après le second ou le troisieme accès, quatre fois par jour demi-drachme de quinquina en poudre, avec un peu de roses seches, après avoir mangé sa soupe, & bu un verre d'eau sucrée; on réitérera les mêmes remedes pendant sept à huit jours, après quoi on le purgera comme il suit. Prenez six drachmes de sel d'epsom, une once de manne, que vous ferez dissoudre dans une infusion d'une drachme de quinquina, & d'une de séné mondé.

Au cas que la chaleur y oblige, on réitérera la saignée pendant que le malade prend le quinquina; & s'il a des insomnies, on lui donnera tous les soirs quatre grains de pilules de cynogloſſe avec le quinquina.

Le malade continuera l'uſage de ce dernier pendant douze ou quinze jours, & après que la fievre aura ceſſé, il continuera d'en prendre pendant quinze autres jours.

Si l'accès revient, on réitérera la saignée, on lui redonnera le quinquina le matin & le ſoir en bol, y ajoutant demi-drachme de thériaque.

Pour les enfans, mettez infuſer pendant un jour demi-once de quinquina dans une livre de vin blanc, ajoutez-y de ſyrop d'œillet, une once, d'eau de cinamone avec l'orge, trois drachmes; on leur en donnera une ou deux cuillerées toutes les demi-heures.

17. *Quartana metaſtatica;* quarte métaſtatique. P.

Un jeune homme ſujet depuis deux ans à une fievre quarte, qu'il avoit eu dans l'île Minorque, & enſuite à Montpellier, en étoit délivré toutes les fois qu'il lui ſurvenoit une ophtalmie; &

lorſque celle-ci diſparoiſſoit, la fievre revenoit. Ces retours alternatifs de fievre & d'ophtalmie ne laiſſoient aucun doute qu'il ne ſe fît une métaſtaſe.

XII. *Fievre Erratique; Erratica.*

C'eſt un genre de fievre dont les accès ſemblables laiſſent plus d'intervalle entr'eux que ceux de la quarte, ce qui fait qu'on ne peut la rapporter aux genres précédens.

Si j'appellois erratique toutes les fievres dont le type eſt obſcur, ou qui ne ſuivent aucun ordre, il n'y auroit aucun genre qui n'appartint à l'erratique, à l'exception de la quarte; je ne mets de ce nombre que les quintes, les ſixtes, & autres ſemblables, que je comprends toutes ſous le même genre. Ce genre eſt ſi rare, que *Galien* n'a obſervé aucune de ces eſpeces.

1. *Erratica quintana*, Tulpii; Avicennæ, *canon. lib. 4. fen. 1.* L. P.

Tulpius fait mention d'une quinte ſimple, & *Chriſtoph. Ebelius* d'une quinte double. *Hippocrate* la juge pire que la ſeptieme & la huitieme, &c. Foreſtus,

obſ. 43. lib. 3. Scholio, la vue compliquée du tabes.

2. *Erratica ſeptana*, Ettmuller. *Hebdomadaria*, Schenckii, *pag. 826.* L. P.

Hippocrate en parle comme d'une fievre longue, mais qui n'eſt pas mortelle. Les Auteurs font mention d'une ſixte, mais je ne ſache perſonne qui l'ait obſervée.

3. *Erratica octana*, Amati Luſitani, *pag. 765.* Salii, *cap. 12. Octomana*, F. Valleſii, *controv. lib. 5.* P.

Amatus a connu un Juif qui l'eut pendant tout l'hiver, & il l'en guérit. Le friſſon duroit une heure, & la chaleur quinze heures. Elle venoit tous les ſamedis avant le jour. *Zacutus* en a vu qui ont ceſſé d'elles-mêmes.

4. *Erratica nonana*, Zacuti Luſitani, *obſ. 34. lib. 3.* P.

Zacutus a connu un homme de cinquante ans, qui eut pendant deux ans une pareille fievre, dont il guérit par l'uſage de l'antimoine, & en faiſant fluer ſes hémorrhoïdes, en y appliquant des ſangſues.

5. *Erratica decimana*, Zacuti, *prax. obſ. 34. lib. 3.*

Cet Auteur a connu un homme de ſoixante ans qui l'eut pendant deux ans, & qui en fut guéri avec des purgatifs & des apéritifs.

6. Erratique vague ; *Erratica vaga*, Ettmuller. River. *obſerv. 32. centur. 3.*

C'eſt une fievre intermittente ſans type, compliquée d'affection hypocondriaque. Elle revenoit tantôt au bout de dix jours, tantôt au bout de douze, tantôt au bout de quinze. Elle commençoit par un léger friſſon, qui étoit ſuivi d'une chaleur exceſſive, & de douleurs cruelles dans les jambes. L'accès duroit quinze, vingt, vingt-quatre heures, & s'appaiſoit par un écoulement abondant d'urine & de ſueur : elle dura trois ans. *Voyez* ſa cure dans *Riviere*, à l'endroit cité.

Thérapeutique des Fievres, *par* Clutton.

J. Clutton, Médecin Anglois, dit avoir trouvé en 1751, une méthode nouvelle & ſûre de guérir les fievres tant continues que rémittentes ; elle conſiſte dans l'uſage du julep ſuivant, auquel il donne le nom de *fébrifuge*.

Prenez d'huile ou d'eſprit concentré de ſoufre, de vitriol & de ſel, de chacun parties égales; d'eſprit de vin rectifié trois fois autant; mettez le tout en digeſtion pendant un mois, & diſtillez juſqu'à ſiccité: ajoutez à deux livres de cet eſprit, de racine d'angélique, de ſerpentaire de Virginie, de graine de cardamome, de chacun ſix drachmes; faites-en une teinture.

Mettez dans de l'eau pure autant de cette teinture qu'il en faut pour lui communiquer une acidité agréable, édulcorez ce julep avec plus ou moins de ſucre, ſuivant le goût du malade, & faites lui en boire environ ſix livres dans l'eſpace de vingt-quatre heures. Il ne les a pas plutôt bues, qu'il tombe en ſueur, l'urine reprend ſon cours ordinaire, & la fievre ceſſe entiérement ou diminue. Au cas qu'elle ne ceſſe point entiérement dans l'eſpace d'un jour, il faut réitérer le lendemain le même remede, mais en moindre doſe; l'Auteur aſſure avoir guéri pluſieurs milliers de malades par cette méthode.

Si la maladie dure cinq jours, on ajoutera toutes les ſix heures à ce julep vingt grains de bézoardique minéral,

pour hâter les ſecrétions; ſi le pouls eſt plein on lui ſubſtituera quatre fois par jour un ſcrupule de tartre vitriolé pour tempérer davantage la chaleur. Si le Médecin n'eſt appellé que le neuvieme jour de la maladie, & que le malade ait eu des nauſées au commencement, il faudra commencer par l'émétique antimonial. Comme le julep fébrifuge ne fait que remédier à l'inflammation générale, il faut y joindre divers remedes ſelon la nature des ſymptomes.

Si la diarrhée, la ſueur, l'hémorrhagie tourmentent le malade, on joindra au julep des fleurs de roſes, de la racine de tormentille, une décoction faite avec la corne de cerf calcinée; & au cas que cela ne ſuffiſe point, on prendra de baume de Leucatelli demi-drachme, de corail douze grains, d'opium un grain, de diacodium autant qu'il en faut pour en faire un bol.

S'il y a inflammation de poumon, on joindra au julep le nitre & les pectoraux; ſi la fievre incline à l'intermiſſion, ce que l'on connoît par la couleur de brique de l'urine, & la fréquence des nauſées, on donnera au malade demi-drachme de ſel d'abſynthe,

dans une once de jus de citron.

Si la langue eſt noire & ſeche, s'il y a tremblemens & ſoubreſauts des tendons, ſi le malade eſt dans l'abattement, s'il ſoupire, ſi le pouls eſt fréquent, foible, tremblant, inégal, l'urine pâle, crue, s'il a peu ou point de ſoif, dans ce cas la fievre eſt putride ou maligne.

Clutton condamne abſolument tous les remedes émolliens & qui relâchent les fibres, de même que les ſels neutres, & s'en tient aux ſeuls cordiaques.

Il purge quatre ou cinq fois les malades pour évacuer les ſaburres dont ces fievres ſont compliquées, & dans celles qui ſont aiguës & inflammatoires, il n'emploie jamais la ſaignée, la regardant comme inutile.

Thérapeutique des Fievres, par Lobb.

Théophile Lobb Médecin Anglois, dans le livre qu'il a publié en 1732, ſous le titre de *Traité pratique de la cure des fievres*, rapporte avoir guéri les fievres, de quelque eſpece qu'elles ſoient, ſans employer la ſaignée, les cathartiques, les émétiques, ni le quinquina.

Il dit avoir guéri les maladies inflammatoires ſans ſaignée ; les fievres continues putrides, ſans cathartiques ; les rémittentes & les intermittentes, ſans quinquina.

Il tient que toutes les fievres ſont occaſionnées par une acrimonie particuliere, qui varie ſelon le genre, & qu'on peut la corriger d'une maniere ſpécifique par le moyen de certains ſels. Les remedes chauds, mêlés avec ceux qui rafraîchiſſent, procurent au ſang une température convenable ; dans les fievres ardentes, on doit augmenter la doſe des rafraîchiſſans ; lorſque le pouls eſt languiſſant, il faut employer les remedes chauds ou purs, ou en plus grande doſe ; les acides & les nitreux rafraîchiſſent, délayent, temperent la chaleur, augmentent la fluidité du ſang, & corrigent l'acrimonie alcaline diſſolvante qui cauſe des fievres continues, & des fievres ardentes. Les alcalis, tels que le ſel de tartre, le ſel d'abſynthe, celui de corne de cerf, corrigent l'acrimonie acide, à laquelle les enfans ſont ſujets.

Les ſels neutres, qui réſultent du mélange des acides avec les alcalis, tels

que l'anti-émétique de *Riviere*, corrigent l'acrimonie particuliere, qui cauſe le vomiſſement & les fievres intermittentes.

Les fievres produites par l'épaiſſiſſement des fluides, ſont les intermittentes, les rémittentes, les maladies inflammatoires, exanthémateuſes.

Les fievres cauſées par la diſſolution ſont les fievres nerveuſes, les fievres continues, hectiques. Les fievres mixtes ſont la quarte, la quotidienne, la pleuréſie putride.

Cet Auteur dit avoir exercé la Médecine à Londres avec beaucoup de ſuccès, depuis 1711 juſqu'en 1732.

Thérapeutique des Fievres, par Sylvius.

Jacques Sylvius tient avec *Bontekoe*, que toutes les fievres ſont cauſées par la coagulation du ſang, d'où vient qu'il rejette la ſaignée & les rafraîchiſſans, de quelque eſpece qu'ils puiſſent être. Comme la fréquence du pouls, ſelon eux, eſt un ſigne que la circulation du ſang eſt retardée, ils n'emploient que les réſolutifs dans les fievres, prétendant

qu'on doit uſer d'un régime chaud, de cordiaux, de ſudorifiques dans celles qui ſont ardentes & inflammatoires, pour chaſſer le venin qui coagule le ſang.

Van-Helmont, *Sereta*, les Médecins Carthéſiens ont ſuivi cette théorie & cette thérapeutique, que *Sydenham*, *Harris*, *Hoffmann* condamnent d'un commun accord.

Thérapeutique des Fievres, par Sydenham.

Thomas Sydenham, qui paſſe avec raiſon pour l'Hippocrate d'Angleterre, regarde la fievre comme un effort & un inſtrument de la nature, inſtitué pour ſéparer le pur de ce qui ne l'eſt pas, & pour détruire la cauſe morbifique qui infecte le ſang, & la faire ſortir du corps. Il tient que la chaleur, lorſqu'elle eſt modérée, ſert à cuire & à corriger la matiere morbifique ; que la vîteſſe & la fréquence du pouls, contribuent à la mûrir & à en procurer l'excrétion, & par conſéquent qu'il eſt du devoir du Médecin de réprimer la violence de la fievre par la ſaignée, une diete rafraîchiſſante, délayante, en faiſant reſpirer un air pur au malade, à

évacuer une partie de la matiere morbifique par les premieres voies à l'aide des émétiques & des cathartiques, & à attendre enſuite l'évacuation critique; à ne point interrompre les efforts de la nature, lorſqu'ils ſont modérés, & au cas qu'ils ſoient foibles & languiſſans, ce qui eſt rare dans les jeunes gens, à les ranimer par un régime plus chaud & avec des cardiaques, & il prétend qu'on y réuſſit beaucoup mieux par la diete, les remedes ſimples & tirés des végétaux, que par les chimiques & les minéraux.

Dans les intermittentes chroniques, nous commençons par les remedes généraux, d'où nous paſſons au quinquina. Nous ne rejetons point les acides, comme *Sylvius*, & nous n'employons point comme *Lobb* les ſels pour guérir toutes les maladies.

Pour les intermittentes & les rémittentes, indépendamment des remedes généraux,

Prenez huit parties de quinquina, trois parties de fleurs de camomille, d'extrait de petite centaurée & de genievre, de chacun une partie, de nitre une partie & demie, de ſyrop de limon autant qu'il en faut. Faites-en une opiate,

dont la doſe eſt d'une ou deux drachmes.

Si la fievre eſt maligne, ajoutez-y de contrahierva, une partie & demie, & quelques grains de camphre; au cas que la chaleur & le délire augmentent, augmentez la doſe de nitre, & ajoutez y le diaſcordium, ſi l'inſomnie devient plus grande.

*Thérapeutique d'*Hecquet.

Il arrive quelquefois qu'une quarte bénigne dégénere en une émitritée dangereuſe, parce que les ſolides s'enflamment, & pour lors le quinquina devient inutile, & il faut avoir recours aux ſaignées réitérées, aux délayans aqueux, qu'il ne faut point ménager, tels qu'une décoction de racine de nénuphar, de fraiſier, d'orge, de réglisſe, dont le malade doit faire ſa boiſſon ordinaire. Il prendra en même temps quelques petites doſes d'une poudre compoſée de deux parties d'yeux d'écreviſſe, & d'une de nitre, que l'on arroſera de jus de citron.

On lui donnera tous les ſoirs une émulſion compoſée avec les ſemences froides & de l'eau d'orge, à laquelle on ajoutera demi-once de ſyrop de

nénuphar & de pavot pour chaque deux doſes.

Lorſque la fievre commencera à diminuer, il prendra des apozemes compoſés avec les feuilles de chicorée ſauvage & quelque peu de quinquina ; il en boira ſix verres par jour, y ajoutant deux ou trois drachmes de ſyrop de diacodium, au cas qu'il ſente des douleurs, & qu'il ait des inſomnies.

Plus les accès ſont fréquens, comme dans la double tierce, ou la quarte triple, plus la chaleur eſt violente, & il faut la modérer avant d'en venir au quinquina. On emploira pour cet effet la ſaignée, les apozemes compoſés avec la chicorée & le nitre, les abſorbans terreux, qui ralentiſſent l'action du quinquina.

Lorſqu'on en ſera venu au quinquina, au cas que le malade ait beſoin d'être purgé, on lui donnera une once, ou une once & demie de ſel d'Epſom, & une once de ſyrop de pomme compoſé, dans une chopine de décoction de quinquina pour cinq à ſix doſes.

Le jour de la purgation, il prendra en ſe couchant une once de diacodium, ou un grain d'opium. Il eſt bon de mettre ſur chaque chopine de décoction

de quinquina, demi-once de ſyrop de karabé.

L'opiate fébrifuge eſt compoſée avec une once de quinquina en poudre, une once de ſyrop de coquelicot, & une quantité ſuffiſante de conſerve de roſes : la doſe eſt d'une ou deux drachmes toutes les trois ou quatre heures.

La caſcarille donnée depuis ſix grains juſqu'à dix pour chaque doſe produit auſſi un très-bon effet.

Lorſque la fievre revient tous les jours, que les rémiſſions ſont obſcures, les intermiſſions douteuſes, ou le type ambigu, elle eſt de mauvaiſe eſpece, & l'on doit la regarder comme une hémitritée. Dans ce cas, il faut commencer par la ſaignée, à laquelle on fera ſuccéder les délayans, les cardiaques, les potions chaudes; il faut s'abſtenir des cathartiques irritans, des émétiques ou des ſudorifiques trop volatils. Le malade uſera pour boiſſon d'une décoction de ſcorſonere, de chardon-bénit, de ſcabieuſe, de coquelicot, oxytriphylli, avec la poudre d'yeux d'écreviſſe, la corne de cerf préparée ſans feu, l'antimoine diaphorétique, le nitre, le ſyrop d'œillet, de limon, de diacordium, juſqu'à ce que type de la fievre ſe ſoit

déclaré. Hecquet, *Médecin des pauvres.*

La cure des fievres avec le laudanum liquide dans une infusion de petite centaurée, dont le *D. Berryat* vante l'efficacité, ne convient que dans les cas où la fievre est compliquée de douleur hystérique, ou de quelque symptome hypocondriaque, autrement il cause la stupeur, comme le *D. Storck* nous en avertit.

A l'égard de celle de *Christ. Jacques* avec l'arsenic édulcoré avec l'eau & l'esprit de vin, il en résulte des ardeurs dans le sternum, une toux seche, un dégoût, une alopécie, une soif ardente, & une fievre hectique, qui sont infiniment pires que la fievre.

Je donne avec *Werlhof* le nom de maladies fiévreuses à celles qui sont produites & entretenues par le virus d'une fievre intermittente ou rémittente, soit que cette fievre soit manifeste, soit qu'elle soit cachée; de ce nombre sont le carus fébrile, la pleurésie fébrile, la typhomanie fébrile, &c. Ces maladies qui sont très-dangereuses, souffrent des intermissions & des rémissions. Les symptomes attaquent tout-à-coup le malade, & disparoissent lorsque la fievre cesse; les urines sont alors

de couleur de briques pilées. *Mercatus* eſt le premier qui ait connu ces maladies; *Torti* en a donné enſuite une ample explication, ainſi que l'Auteur d'un Ouvrage intitulé *de abſconditâ febrium naturâ*. On détruit ces maladies par de fortes doſes de quinquina, priſes avant le troiſieme accès. Il réſulta quelques inconvéniens du quinquina pris à des doſes conſidérables, ſavoir 1°. une difficulté d'uriner, les urines ſont épaiſſes & teintes de la couleur du quinquina; 2°. une eſpece jauniſſe qui ſurvient quelquefois; mais il eſt aiſé de diſſiper ces ſymptomes, lorſque la vie du malade eſt hors de danger.

Les autres fébrifuges vantés par les Modernes, ſont 1°. une poudre compoſée de huit grains de nitre & de trois grains de camphre, qu'on prend toutes les quatre heures avant le retour de l'accès. 2°. *Huxham* emploie, au lieu du quinquina, la véronique pour diſſiper les fievres tierces; 3°. *Storck* preſcrit le remede ſuivant à prendre une heure avant l'accès. Prenez de ſyrop de diacode demi-once, d'eau de fleurs de coquelicot deux onces, d'eſprit de ſoufre demi-drachme; mêlez.

Fin du Tome ſecond.

TABLE
DES ORDRES

Et genres de Maladies contenus dans ce ſecond Volume.

Suite du Sommaire de la I. Claſſe.

Vices ou Maladies ſuperficielles. pag. 1

Ordre V. Kiſtes, Cyſtides aut Tumores capſulati. 7

Anévriſme, Anevriſma. 8
Varice, Varix. 12
Hémorrhoïdes, Mariſca. 13
Hydatide, Hydatis. 16
Staphylome, Staphyloma. 17
Loupe, Lupia. 18
Tumeur blanche, Hydarthrus. 20
Apoſteme, *Abcès*, *Dépôt*, Apoſtema. 22
Exomphale, Exomphalus. 26
Hernie ſauſſe, Oſcheocele. 29

Ordre VI. Ectopies, Ectopiæ. 38

Exophtalmie, *Chute de l'œil*, Exophtalmia. 43
Blépharoptoſis, *Ectopie des paupieres*, Blepharoptoſis. 55
Hypoſtaphyle, *Deſcente de la luette*, Hypoſtaphyle. 62

Paragloſſe, *Deſcente de la langue*, Paragloſſe. pag. 65
Prolongement, *Relâchement*. Proptoma. 70
Deſcente du fondement, Exania. 73
Deſcente de la veſſie, Exocyſte. 79
Deſcente de la matrice, Hyſteroptoſis. 81
Entérocele, Enterocele. 98
Epiplocele, Epiplocele. 135
Gaſtrocele, Gaſtrocele. 152
Hépatocele, Hepatocele. 157
Splénocele, Splenocele. 160
Hyſtérocele, Hyſterocele. 162
Cyſtocele, Cyſtocele. 168
Encéphalocele, Encephalocele. 187
Obliquité de la matrice, Hyſteroloxia. 197
Rétraction des teſticules, Parorchidium. 204
Luxation, Exarthrema. 211
Diaſtaſe, Diaſtaſis. 229
Conformation viciée des os, Loxarthrus. 236

ORDRE VII. Plaies, Plagæ. 243

Bleſſure, Vulnus. 244
Piqûre, Punctura. 249
Ecorchure, Excoriatio. 254
Meurtriſſure, Contuſio. 256
Fracture, Fractura. 257
Félure, Fiſſura. 259
Rupture, Ruptura. 260
Coupure, Amputatura. 261
Ulcere, Ulcus. 262
Exulcération, Exulceratio. 263
Sinus, *Clapier*, Sinus. ibid.
Fiſtule, Fiſtula. 264
Gerçure, Rhagas. ibid.

Eſcarre, Eſchara. pag. 265
Carie, Caries. 266
Epine venteuſe, Arthrocace. 267

Sommaire de la II. Claſſe. 269

THÉORIE DE LA II. CLASSE.

Maladies fébriles ou Fievres. 272

ORDRE I. *Fievres continues*, Continuæ. 391
L'Ephémere, Ephemera. 418
La Synoque, Synocha. 446
Fievre continue putride, Synochus. 458
Fievre continue maligne, Typhus. 483
Fievre hectique, *Fievre lente*, Hectica. 515

ORDRE II. *Fievres Rémittentes*, Remittentes. 528
Fievre Quotidienne continue, Amphimerina. 534
Fievre Tierce continue, *Tierce maligne*, Tritæophya. 570
Fievre Quarte continue, Tetartophya. 597

ORDRE III. *Fievres Intermittentes.* 609

Fievre Quotidienne, Quotidiana. 615
Fievre Tierce, Tertiana. 622
Fievre Quarte ou Quartaine, Quartana. 641
Fievre Erratique, Erratica. 655

Fin de la Table du ſecond Volume.

converser avec lui. Elle [illegible] ses réflexions sur la religion, où elle lui fait sentir le néant des choses périssables, afin de l'attacher au seul bien qui puisse nous suffire, à celui qu'aucun accident ne peut nous enlever. Le ton simple & naïf qu'elle mêle à ses réflexions, le bon sens dont elle les accompagne, ne servent qu'à la rendre aux yeux du chevalier, toujours plus intéressante & plus digne de ses regrets. Il ne lui répond que foiblement, & ne l'entend qu'à demi. Son accablement profond excite la plus vive pitié. Il n'en sort que pour demander avec instance qu'on hâte son mariage. M. de Valmont, qui desiroit si ardemment de voir consommer cette alliance, craint de souscrire à ses vœux ; il craint, en lui donnant sa fille, de lui faire, dans l'état où elle est, un trop funeste présent. Julie elle-même s'y refuse. Si ma santé, dit-elle au chevalier, se rétablit, je ferai mon [illegible] elle est à vous, Seigneur, & je consens à vous rendre ce que vous avez droit de me demander. « Dites ainsi, chere maman, & je mourrai tranquille. — Mais, c'est toi, Julie, qui veux mourir. — Je veux ce qui plaira au Seigneur ; & je sens trop que telle est sa volonté..... Si vous saviez, maman, combien..... ah ! combien je souffre ! Ne nous abusons plus ; cet état ne peut pas durer long-temps.

Frappée de ses derniers mots comme d'un coup de foudre, je tombai évanouie entre les bras de ma fille. Elle n'eut que le temps d'appeller son pere. Il nous trouva toutes deux sans connoissance, & se hâta de nous donner du secours. Je rouvris les yeux presque en même temps que Julie. Ta fille souffre & se meurt, dis-je à mon mari, d'une voix étouffée par les sanglots. Dieu ! Dieu ! s'écria Valmont en levant les mains vers le ciel ; que deman-